univers des lettres / bordas

ulb

213

intégrale

voltaire
candide

avec illustrations, notes et commentaires

les classiques bordas

Tous les textes en intégrale (I) ou en sélection (S) avec notes, commentaires, documents et illustrations - textes de langue anglaise - textes philosophiques.

Au fur et à mesure de l'épuisement des titres, les réimpressions seront intégrées dans U.L.B. intégrale et U.L.B. extraits sélectionnés.

ŒUVRES DU MOYEN AGE

1 I La Chanson de Roland
2 I La Farce de Maistre Pathelin
3 I Le Jeu de la feuillée

ANOUILH
4 S Antigone
5 S Eurydice
6 S La Répétition ou l'Amour puni

BALZAC
7 S La Cousine Bette
8 S Eugénie Grandet
9 S Le Lys dans la vallée

BARRÈS
10 S Le Culte du moi

BAUDELAIRE
11 S Les Fleurs du Mal

BEAUMARCHAIS
12 I Le Barbier de Séville
13 I Le Mariage de Figaro

BERNANOS
14 S Monsieur Ouine

CLAUDE BERNARD
15 S Introduction à l'étude de la médecine expérimentale

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE
16 I Paul et Virginie

BOSSUET
18 S Oraisons funèbres

CÉSAR
19 I La Guerre des Gaules

CHATEAUBRIAND
20 I Atala
22 I René

COLETTE (Willy et)
23 S Les Claudine

CORNEILLE
24 I Le Cid
26 I Horace
27 I Le Menteur
28 I Nicomède
30 I Rodogune

DE COSTER
31 S La Légende d'Ulenspiegel

DESCARTES
32 I Discours de la méthode

DIDEROT
33 S L'Encyclopédie

ESCHYLE
34 I Les Perses

EURIDIPE
35 I Iphigénie à Aulis

ANATOLE FRANCE
37 S Les Dieux ont soif

GIRAUDOUX
38 S La Guerre de Troie n'aura pas lieu
39 S Amphitryon 38

VICTOR HUGO
40 S Les Châtiments, L'Année terrible
42 I Hernani
43 S La Légende des siècles

IONESCO
47 S Rhinocéros

LA BRUYÈRE
48 I Les Caractères

Mme DE LA FAYETTE
49 S La Princesse de Clèves

LA FONTAINE
50 I Fables (I à VI)
51 I Fables (VII à XII)

LAMARTINE
52 I Premières Méditations

LA ROCHEFOUCAULD
53 I Maximes

LESAGE
55 I Turcaret

MARIVAUX
57 I Le Jeu de l'amour et du hasard

MAUPASSANT
58 S Scènes de la vie parisienne
59 S Scènes de la vie de province

MAUROIS
60 S Climats

MÉRIMÉE
61 I Carmen

(suite en page 3 de couverture)

UNIVERS DES LETTRES

sous la direction de Fernand Angué

VOLTAIRE

CANDIDE
OU
L'OPTIMISME

avec une biographie chronologique de l'auteur, une présentation de l'homme et du conteur, une introduction à l'étude de *Candide*, le texte intégral de ce conte, annoté et analysé méthodiquement, des questions, des jugements

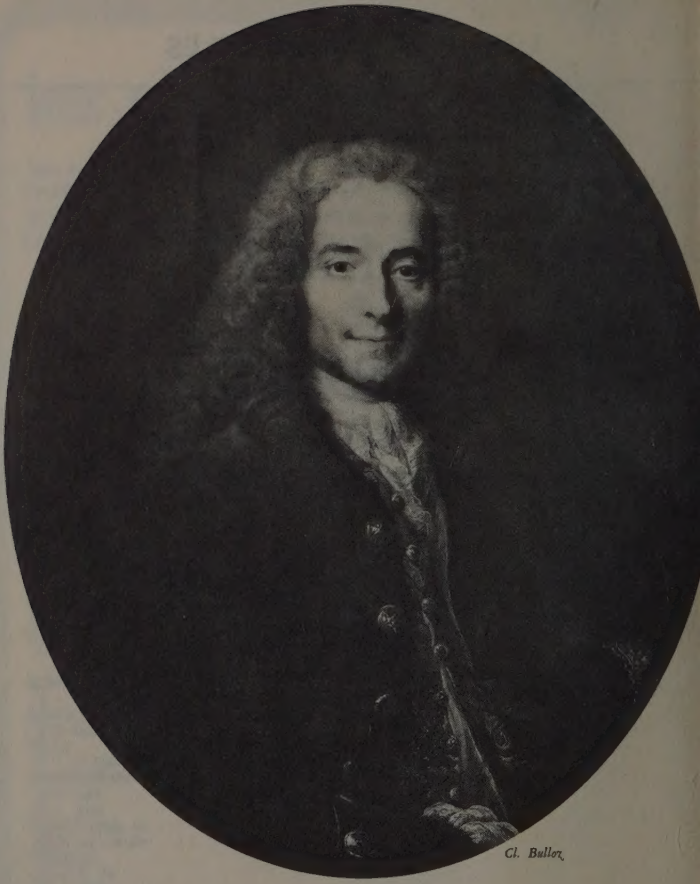
par

André MAGNAN

Agrégé des lettres
Professeur à l'Université
d'Ottawa

BORDAS - PARIS MONTRÉAL

GEORGE G. HARRAP & Co LTD - LONDON
ASEDI - BRUXELLES SPES - LAUSANNE



Portrait de Voltaire par Largillière, 1718,
après la première d'*Œdipe*

© Bordas 1972 n° 455 723 002 Printed in Fran

LA VIE DE VOLTAIRE (1694-1778)

1694 « Le lundi, vingt-deuxième jour de Novembre, fut baptisé dans l'église Saint-André-des-Arts... FRANÇOIS-MARIE, né le jour précédent de Monsieur FRANÇOIS AROUET, Conseiller du Roy, ancien notaire au Châtelet de Paris, et de Demoiselle MARIE-MARGUERITE DAUMART, sa femme... »

Mais plusieurs confidences de Voltaire lui-même, quelques réticences aussi de ses premiers biographes, jettent certaines ombres sur ces déclarations baptistaires. Il se dira né le 20 février 1694, sur une autre paroisse (Châtenay, près de Sceaux), et d'un autre père, un M. de Rochebrune, ancien officier, poète à ses heures, familier de la société des Arouet. D'où lui venait cette conviction ou cette prétention? nous n'en savons rien.

Voltaire avait un frère, ARMAND, et une sœur, MARIE-MARGUERITE, ses aînés de huit et sept ans.

La famille est de bonne et ancienne bourgeoisie, affleurant la petite noblesse par la mère (une demoiselle d'Aumard); le notaire devait finir dans une charge honorable à la Chambre des Comptes. Par les rapports mêlés de la profession, de la clientèle et de la compagnie, on voit évoluer autour du ménage Arouet, entre le salon et l'étude, des gens de robe, des grands seigneurs (les Richelieu, les Caumartin, les Saint-Simon) et des gens du monde. C'est par ce milieu familial et contre lui que Voltaire s'affirmera d'abord.

1701 Mort de M^me^ Arouet. Voltaire eut alors pour seconde mère sa sœur aînée, qu'il aimera toujours avec tendresse.

1704 François-Marie entre au collège Louis-le-Grand, pour y faire ses humanités. Au bout des sept années, il en a gagné plus que « du latin et des sottises », en dépit de sa boutade : une culture solide, un goût sûr et raisonné, l'ambition d'écrire, sans compter les relations de condisciples bien nés, futurs amis ou protecteurs (d'Argental, Cideville, les d'Argenson). Même quand il « mangerait du jésuite », Voltaire devait garder de bons rapports avec ses maîtres, une gratitude affable pour les Pères Thoulié (abbé d'Olivet), Lejay et Porée.

1708 L'adolescent perd son parrain, l'abbé de Châteauneuf. Ce galant homme, esprit libre et cultivé, avait parrainé ses débuts dans le monde, le présentant à Ninon de Lenclos, à dix ans, et l'introduisant dans le cercle des « libertins » qui réunissaient leurs dissipations au palais du Temple.

1711 Sortie du collège; inscription à la faculté de droit, selon le vœu paternel. Profilant l'existence et la carrière de Voltaire, ce mot d'un des Pères qui l'ont formé : « *Puer ingeniosus, sed insignis nebulo*, enfant bien doué, mais d'une turbulence signalée. »

1713 En rupture avec l'ordre familial, le jeune Arouet a déserté la faculté; il préfère les vers au code, le plaisir à l'étude, l'agitation du monde aux

patiences d'une carrière, les amitiés et camaraderies à la tutelle d'un père bourru et d'un frère aîné janséniste. Il ne lui faut que quelques semaines pour ruiner des tentatives d'assagissement, à Caen et, plus gravement, en Hollande : il y est entré secrétaire d'ambassade (par protection), il s'en fait renvoyer pour s'être amouraché d'une huguenote, la jolie « Pimpette ». Arouet le père médite une déportation aux Amériques; le fils est ravi d'avoir découvert la société hollandaise, libérale, active et tolérante.

1714 Dernier essai d'intégration à la vie régulière : le polisson est placé clerc chez le procureur Alain, « près les degrés de la place Maubert ». L'étude de maître Alain aura été le lieu de sa rencontre avec THIERIOT, désormais son ami jusqu'à la mort; même devenu célèbre, Voltaire le fera végéter dans son ombre, contre les menus services que peut rendre un parasite parisien adroit et discret.

1715-1725 En ce temps de la Régence, qui semble donner raison au fils aventureux contre les prudences du père, le jeune homme papillonne parmi les gens du monde et du grand monde, accueilli au Temple, à Sceaux chez la duchesse du Maine, à Saint-Ange chez les Caumartin, à Sully, à Richelieu, à Vaux, à Maisons...
Mais il sait, dans le même temps, travailler à affermir ses assises, en gloire et même en fortune, — et l'enfant gâté de ces dames, le gentil compagnon de tous divertissements se révèle un jour Voltaire, poète de grand genre et de grand avenir.

1716 Exil à Sully-sur-Loire, pour quelque épigramme gaillarde. Exil doré, de courte durée.

1717 On attribue faussement au jeune Arouet l'épigramme des *J'ai vu*, une sorte de *J'accuse* en vers, dirigé contre la fin du règne de Louis XIV et les mœurs du gouvernement royal; une autre épigramme à peine moins forte est de lui. Aussi le trublion est-il embastillé sur l'ordre du Régent. Ce séjour **à la Bastille** dura près d'un an (16 mai 1717-11 avril 1718).
Le poète met à profit ce temps pour avancer ses affaires, dans l'épique et le tragique : il continue sa *Henriade* (commencée depuis deux ou trois ans) et polit son *Œdipe* (de conception plus ancienne).

1718 Quelques mois d'exil en province au sortir de la Bastille. Le très grand succès d'*Œdipe* (18 novembre) facilita le retour en grâce; le Régent accorda une gratification à l'auteur, et celui-ci restait assez sûr de lui pour jouer son petit Marot : « Monseigneur, je remercie Votre Altesse Royale de vouloir bien continuer à se charger de ma nourriture, mais je la prie de ne plus se charger de mon logement. »
A vingt-quatre ans, le voilà sacré grand poète. Il renouvelle son identité en se faisant appeler VOLTAIRE : jeu de syllabes sur le nom d'une ancienne terre de famille en Poitou (Airvault) ou anagramme fantaisiste de sa naissance roturière (AROVET *Le Ieune*).

1720 Vers cette date et dans les deux années suivantes, Voltaire fonde sa fortune matérielle par d'excellentes affaires, des placements sur des

navires « à la grosse aventure », des parts dans les fournitures aux armées.

Dans sa tournée des châteaux, il se lie avec lord Bolingbroke, le chef tory, en sa résidence d'exil. Initiation vivante aux mœurs et caractères des Anglais.

1722 Mort de M. Arouet, père de Voltaire (1er janvier). Un voyage de quelques mois en Belgique et Hollande, en la galante compagnie de Mme de Rupelmonde, met le poète en présence d'un célèbre confrère, Jean-Baptiste Rousseau, dont il scandalise la dévotion par une *Épître à Julie* encore en manuscrit (sans doute l'*Épître à Uranie* parue onze ans plus tard), et c'est l'occasion d'une brouille que répercuteront des chamailleries de libelles : l'incident annonce les grandes luttes d'opinion à venir.

1723 La France se découvre enfin un poète épique en l'auteur de *la Ligue* (première version de *la Henriade*), œuvre où le merveilleux même est raisonnable, et pénétrée de l'esprit nouveau; mais Louis XV en a décliné la dédicace, et l'édition, sans privilège, s'est faite clandestinement à Rouen.

1724 *Mariamne*, tragédie, est représentée sans grand succès; il la retouche, reprend aussi son épopée, tandis que son esprit d'affaire arrondit sa fortune sans l'enlever au souci de sa gloire et aux devoirs du monde.

1725 A force de se pousser, le voilà parvenu dans l'entourage immédiat de la Cour; on le voit aux parties de plaisir de Mme de Prie, favorite de Bourbon, et bientôt les fêtes du mariage royal (en septembre) l'accueillent avec son *Œdipe*, sa *Mariamne*, et sa nouvelle comédie de *l'Indiscret*.

1726 Une crise libératrice. Au départ, un incident banal : des mots échangés avec le chevalier de Rohan-Chabot, homme de haute lignée, sur qui cependant le roturier, plus agressif, prend l'avantage; quelques jours après, la revanche est pour le mépris armé, quand le chevalier-duc fait bâtonner Voltaire par ses gens (février).

C'est un rappel à l'ordre. Mais alors que l'oubli devait tout recouvrir, selon l'ordre, Voltaire s'indigne, il veut un duel réparateur, il cherche l'éclat. Dans le monde où il s'est cru admis, son tapage est désavoué. On met l'impertinent **à la Bastille** (17 avril), d'où on lui facilite au bout de quinze jours un départ forcé pour l'**Angleterre** (5 mai).

La période anglaise de la vie de Voltaire (printemps 1726-automne 1728) est assez mal connue dans son détail. Sans doute les débuts furent-ils difficiles. Quelques lettres le montrent profondément affecté par la désillusion, l'isolement moral, le déracinement; il perdit de grosses sommes dans la faillite de ses banquiers londoniens (juillet), il apprit bientôt la mort de sa sœur.

Il s'adapta, se recréant des liens et des intérêts dans les milieux divers de l'aristocratie libérale et de la politique (par lord Bolingbroke, revenu de son exil des bords de Loire; auprès de lord Peterborough, du premier ministre Walpole...), du commerce et de la finance, des sectes religieuses qu'il voit coexister sur le sol anglais, des lettres et de la philosophie (Pope, Swift, Gay, Berkeley, Clarke)...

L'essentiel des expériences anglaises sera condensé pour le public français dans les *Lettres philosophiques*, conçues dès cette époque : non pas la découverte, mais la reconnaissance enthousiaste d'une société progressiste où déjà se trouvaient à l'œuvre les valeurs nouvelles de la « philosophie des Lumières », la tolérance, la liberté de pensée, l'esprit de réforme et d'entreprise.

1727 Publication de l'*Essai sur les guerres civiles* et de l'*Essai sur la poésie épique*, rédigés en anglais.

1728 Voltaire dédie à la reine d'Angleterre sa nouvelle *Henriade* (étendue et remaniée), éditée à Londres par souscription. En octobre, dans des circonstances assez troubles, l'exilé rentre en France.

1729 Discrètement, il reprend pied dans son monde; il accroît sa fortune, condition de l'indépendance, par des spéculations adroites sur une loterie, un peu tortueuses mais légales selon les lois du temps, et d'excellent rapport.

1730 Il fait jouer *Brutus* (dédié à lord Bolingbroke), sans grand succès. Mais sa rentrée naturelle a été une manière de scandale, en mars : une ode sur la mort d'une actrice amie, M^lle^ Lecouvreur, qu'une dure tradition religieuse a privée de la sépulture en terre chrétienne, à la grande honte des Français « endormis sous l'empire de la superstition ».

1731 Voltaire séjourne à Rouen pour surveiller l'impression clandestine de son *Histoire de Charles XII*, dont l'impartialité a déplu au pouvoir; paru à l'automne, le livre remporte un grand succès.

1732 Apparition triomphale de *Zaïre* (13 août), qui fera le tour de l'Europe; l'auteur de *Zaïre*, comme on dira souvent désormais, a dédié sa pièce à Falkener, « marchand anglais » : geste philosophique, et reçu comme tel par l'esprit de cabale.

1733 *Le Temple du Goût* paraît en janvier, libre affirmation d'un goût indépendant, qui brave les modes officielles et les polémiques personnelles. Et le vacarme se prolonge plus dangereusement par un scandale religieux lorsque s'édite, sans l'aveu de l'auteur, qui en risque la Bastille, la violente diatribe antichrétienne de l'*Épître à Uranie* (à Dieu : « Je ne suis pas chrétien, mais c'est pour t'aimer mieux »). Voltaire rejeta l'ouvrage sur la mémoire d'un joyeux familier du Temple, le défunt abbé de Chaulieu. En juin, Voltaire se lie avec M^me^ DU CHATELET, dont la mort seule le séparera seize ans plus tard. Elle a vingt-sept ans, elle est aimable, elle comprend Newton et se passionne pour les sciences nouvelles; elle pense librement, mais sans ce démon de la provocation qu'elle voudra conjurer chez son amant. Auprès de cette femme d'esprit et de cœur, dans les beaux temps de leur union, Voltaire put satisfaire certains besoins premiers de sa nature, de conciliation parfois difficile : l'étude et l'agrément, l'amour et l'amitié, l'indépendance et la sécurité, l'activité et la concentration.

1734 Les *Lettres philosophiques*, imprimées à Rouen sans autorisation légale, sont débitées dans Paris, causant un gros scandale : saisie du livre

arrestation de l'éditeur principal. De la frontière lorraine où il s'est réfugié, Voltaire apprend que le Parlement a condamné au pilori et au feu ses *Lettres* subversives, et lancé contre lui un ordre d'arrestation. C'est dans le château des Châtelet qu'il trouve refuge, à quelques heures de frontières accueillantes : **Cirey-en-Champagne**, désormais son point d'attache pendant plus de dix ans. Il s'y comportera en surintendant, voire en maître, dirigeant la propriété, pressant un procès de famille, finançant et commandant des réfections, faisant les honneurs du logis aux côtés de sa « belle Émilie », tandis que M. du Châtelet, à l'écart de leur société savante ou joyeuse, fait le mari discret (rôles courants alors, vu le nombre des mariages d'intérêt).

1735 Bref séjour à Paris, qu'on a rouvert à l'exilé s'il veut bien filer doux; mais on parle trop de son poème burlesque *la Pucelle*, qu'il a découvert imprudemment : nouvelle fuite.

1736 Voltaire retrouve Paris et ses plaisirs, après s'y être maintenu de loin par ses tragédies (*La Mort de César*, adaptée de Shakespeare, a été représentée l'année précédente en privé; *Alzire* au début de 1736). C'est le moment euphorique du *Mondain*, impertinente provocation des morales conformistes; le morceau est lu dans les salons, Voltaire en laisse circuler des copies pour réjouir la compagnie, et c'est un nouveau scandale, encore une fuite : en Hollande cette fois.
La même année a commencé la correspondance de Voltaire et de Frédéric, prince royal de Prusse (futur Frédéric II), par une lettre flatteuse du prince, pleine d'admiration, de prévenance et d'amitié philosophique; la vanité de l'écrivain en est affectée.

1737 Au retour des Pays-Bas, à nouveau les loisirs studieux de Cirey, pour le plus long séjour que son agitation naturelle lui permit d'y faire (mars 1737-mai 1739).
Dans le bonheur d'une retraite laborieuse (et parmi les divertissements de bonne compagnie), Voltaire applique son esprit aux diverses activités du « philosophe » : les sciences (il s'intéresse à la diffusion du newtonianisme, tandis que M^me^ du Châtelet penche un moment vers Leibniz); les études bibliques; le théâtre et les vers (il reprend des productions anciennes, commence *Mérope*, avance ses *Discours sur l'homme*); l'histoire de la civilisation (avec *le Siècle de Louis XIV*, alors composé et presque achevé).
Mais le train du monde agite aussi Cirey : des visites, des commandes à Paris, des affaires et procès en cours, que l'on mène de loin; et surtout des démêlés, des querelles avec des gens de lettres : J.-B. Rousseau contre Voltaire; Desfontaines contre Voltaire (*la Voltairomanie*, 1738); — premiers grands combats autour de l'homme public et privé.

1739 Voyages dans le Nord (mai), séjours à Bruxelles et en Hollande, en compagnie de M^me^ du Châtelet dont Voltaire défend les intérêts dans un procès de famille; il représente aussi Frédéric de Prusse auprès des libraires de La Haye, pour faire imprimer un *Anti-Machiavel* de son

prince philosophe; dans le même temps, il écrit *Mahomet*, où Melpomène servira l'esprit nouveau contre le fanatisme.
Un incident signale en novembre sa position officielle devant le pouvoir en France : il avait glissé dans une édition en recueil les premiers chapitres du *Siècle de Louis XIV;* la saisie du volume est ordonnée.

1740 Une année de voyages et de tractations, pour *l'Anti-Machiavel*, en particulier, que Frédéric devenu roi de Prusse n'est plus aussi désireux de faire paraître. Déçu, mais docile, Voltaire a la joie de rencontrer enfin son « Salomon du Nord » à Clèves; Frédéric l'entraîne à Berlin, le retient quelques semaines (novembre-décembre) et voudrait le garder à sa cour. Tiraillé entre les dépits de l'amante et ceux du prince ami, Voltaire rejoint à Bruxelles sa belle Émilie, « l'étude et l'amitié ».

1741 A Bruxelles jusqu'en novembre, Voltaire retrouve le goût des vers; il écrit alors à Émilie :

« Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours... »

En attendant, il « rabote » *Mahomet;* la pièce obtient un succès triomphal à Lille.

1742 De retour à Cirey, Voltaire n'y reste guère, fort dispersé par les circonstances : un voyage d'affaire à Bruxelles, par Paris; et surtout de curieuses démarches diplomatiques auprès de Frédéric II, que le ministère français voudrait réconcilier avec l'alliance rompue (premiers contacts, assez fuyants, en septembre, à Aix-la-Chapelle).
En août, *Mahomet* fait scandale à Paris parmi les dévots; Voltaire dut retirer sa pièce.

1743 *Mérope* remporte un immense succès à Paris.
Voltaire est à nouveau chargé de mission auprès de Frédéric II; à Berlin, puis à Charlottenbourg, le roi se divertit des adresses et des malices de l'apprenti-diplomate et finira par conclure sans son intermédiaire la coalition recherchée, comme pour marquer son dépit du refus que Voltaire continue d'opposer (fidélité de cœur à M^me^ du Châtelet ou belles espérances parisiennes?) aux offres flatteuses d'un établissement en Prusse.
Dès ce moment, la vie de Voltaire s'échappe des horizons trop étroits de Cirey; il va se détacher insensiblement des liens tissés autour d'Émilie : reste leur amitié, dans une liaison devenue officielle.

1744 Fort des services qu'il a rendus, le poète se rapproche de la Cour d'autant plus facilement que son ancien condisciple, et depuis ami, le marquis d'Argenson, est en grande faveur, et bientôt ministre des Affaires étrangères (novembre 1744).
Arrivé de Cirey en août, le voilà fêté dans les bonnes sociétés comme au temps de ses trente ans.

1745 « Ne plaindrez-vous pas un pauvre diable qui est bouffon du roi à cinquante ans? » écrit-il à un ami.
Voltaire se laisse devenir poète de cour, soutenu par la faveur de M^me^ de Pompadour, dont il avait été naguère le confident. En février

il s'affaire aux fêtes du mariage du dauphin; en mars, il est nommé historiographe du roi; en mai, il est le chantre envié de la victoire de Fontenoy; en août, il amadoue les académiciens dévots en adressant son *Mahomet* au pape, qui lui a envoyé des médailles bénites; en novembre, il voit donner à Versailles son opéra du *Temple de la Gloire* (musique de Rameau); en avril suivant, il est de l'Académie Française, et nommé enfin, quelques mois plus tard, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. Il a conscience de jouer un drôle de personnage, comme en font foi sa correspondance privée et *Zadig*, le premier imprimé de ses contes, nourri du sens de ses situations (première version parue en 1747).

C'est vers ce temps que se noua la belle amitié de Voltaire avec le jeune Vauvenargues, dont il admirait et soutint l'œuvre; vers ce temps aussi (1744-1745) que sa nièce aînée et lui se lièrent d'un assez étrange amour : M^me^ Denis, dotée par lui en 1738, devenue veuve depuis, sera la compagne de sa vieillesse, la dame des Délices et de Ferney.

1747 Une imprudence d'humeur délivre de sa fausse position le philosophe à courbettes. Un soir que M^me^ du Châtelet avait perdu beaucoup d'argent au jeu de la reine à Fontainebleau, Voltaire lui souffle, en anglais, qu'elle a joué avec des fripons; l'impertinence est surprise et c'est la fuite à Sceaux, chez l'accueillante duchesse du Maine (octobre 1747). L'alerte passée, il revint un temps à Paris, mais sa protection était devenue trop compromettante, et sa disgrâce s'accomplit, sans espoir de retour.

1748 Le nouveau point d'attache est Lunéville, à la cour du roi Stanislas; M^me^ du Châtelet s'y plaît, se consolant enfin de son délaissement par l'amour que lui donne, depuis leur arrivée, le jeune officier Saint-Lambert. Le dépit qu'en reçut l'ancien amant, en surprenant cette liaison (octobre 1748), fut sans doute de solitude morale, en un des moments les plus pénibles de sa vie : miné par la maladie (des troubles asthéniques l'ont presque mis à la mort en septembre), incertain de l'avenir et du gîte même, de sa nièce enfin qui se laisse ailleurs parler mariage.

L'expression favorite de Voltaire, à cette époque, est le conte : *Zadig* est repris en 1748, la même année paraît *Babouc*, l'année suivante *Memnon*.

1749 Voltaire voit mourir M^me^ du Châtelet, le 10 septembre, à Lunéville; en perdant cette amie de seize ans, c'est vers quelque grande décision nouvelle qu'il se trouvait poussé.

Retour à Paris en octobre; il s'installe chez M^me^ Denis, renoue avec ses anciens amis, fréquente les milieux de théâtre (un *Oreste* est représenté en janvier 1750).

Il a retrouvé le sens de sa vocation philosophique; le *Sermon des Cinquante*, œuvre de propagande antichrétienne, est sans doute écrit cette année, — encore une œuvre qu'il ne saurait publier en France.

1750 Des échanges de correspondance avec Frédéric II confirment Voltaire dans l'idée d'un établissement possible en Prusse. On lui promet faveur, amitié, fortune.

Le 28 juin, il quitte Paris; il ne reviendra dans sa ville qu'au moment de mourir.

Il rejoint Berlin, puis Potsdam où se tient le roi; l'accueil est chaleureux trois mois se passent dans une ambiance prometteuse de fête et d'affection familière : « opéra, comédie, poésie, un héros philosophe et poète grandeur et grâces, grenadiers et Muses, trompettes et violons, repas de Platon, société et liberté »; on le faisait chambellan, avec la grand croix de l'Ordre du Mérite et vingt-huit mille livres de rente, pour corriger les vers du roi selon la meilleure poétique française, et honorer de son esprit la petite cour de Sans-Souci.
Mais dès la fin de cette année se produisent les premiers froissements Voltaire déçoit Frédéric II avec des faiblesses indignes de son génie mouvements d'humeur ou d'intérêt; et l'amitié du roi se découvre tracassière, mortifiante, abusive.

1751 A Berlin ou à Potsdam, Voltaire se sent retenu et surveillé, contraint de plaire ou de ne pas déplaire, chose difficile alors que le roi se laisse entourer par une atmosphère de méfiance et de dépit, de mouchardage et de mesquinerie. Au moins Voltaire travaille-t-il à son aise quand il sait se tenir à l'écart : *le Siècle de Louis XIV*, œuvre de vingt années, paraît enfin à Berlin.
A Paris, où sa nièce et ses amis le pressent de revenir, l'air lui serait sans doute moins respirable encore qu'à son départ : ses envieux et ses ennemis l'y font passer pour un déserteur et un mauvais patriote à quoi son *Siècle de Louis XIV*, écrit librement contre les préjugés donne des apparences faciles.
Il s'est enfin lié avec une comtesse germanique, M^me^ de Bentinck bâtissant peut-être de nouveaux rêves autour de cet attachement.

1752 Le séjour de Potsdam devient de plus en plus pénible. Des « repas de Platon » encore, dont les libres discussions font naître l'idée d'un *Dictionnaire philosophique;* mais aussi des « festins de Damoclès » où les allusions et les persiflages vont bon train.
En septembre, Voltaire prend le mauvais parti dans une des querelles scientifiques du cénacle mêlé qui entoure le roi : contre Maupertuis — président de l'Académie de Berlin, soutenu par Frédéric —, il lance l'impertinente *Diatribe du docteur Akakia*. Voltaire croit avoir le bon droit pour lui, mais Frédéric a le pouvoir et entend que les formes soient respectées; il fait brûler en public le libelle coupable (décembre). « Il faut partir de ce pays-ci », conclut Voltaire.

1753 (mars). Il quitte Berlin, par permission, sous le prétexte officiel d'une cure à faire à Plombières.
A Gotha, les princes régnants le retiennent pendant quelques semaines de fêtes, cajoleries. Mais à peine arrivé dans la ville libre de Francfort où M^me^ Denis vient à sa rencontre, Voltaire se trouve soumis à une cuisante humiliation (commandée ou permise par son Salomon prussien) : on lui enjoint officiellement de restituer un exemplaire de « l'œuvre de poëshie » du roi Frédéric son maître (pièce compromettante, avec des conseils de précepteur à élève, dont il aurait pu amuser ses amis); on le maintient gardé à vue jusqu'à la récupération du livre, demeuré dans

ses bagages à l'arrière; pendant plus d'un mois on le terrorise, et on exploite sa peur pour le délester de son argent de voyage...
Cette avanie, comparable à celle de 1726 pour ses répercussions affectives, lui aura remontré la nécessité de s'armer par l'indépendance.

754 Nouveau point d'attache, à Colmar où il est arrivé en octobre, après une lente retraite d'Allemagne; mais il doit renoncer à s'installer dans cette région frontalière d'Alsace à mesure que se débite, imprimée contre son gré, une édition illégale et fausse des premiers chapitres de son *Histoire universelle*. Il a contre lui les religieux, les dévots, les fidèles, et sa réputation. Il se traîne de gîte en gîte.
Paris l'attire; mais à soixante ans, et valétudinaire, et dans son état moral, il redoute le tourbillon, les luttes. Aussi bien lui signifie-t-on, durant l'été, qu'il doit renoncer à tout projet de séjour ou d'établissement vers la capitale, à tout espoir d'accommodement avec le pouvoir en France.
A la fin de cette année d'incertitude, le vieux lutteur se résolut à jouer un coup qu'il gardait en réserve : gagner la Suisse où, depuis des mois, quelques protestants de sa connaissance, libéraux ou philosophes, lui promettaient leur bon accueil, leur patronage, et des facilités pour se faire une retraite (paisible, disait-il), près de Genève ou de Lausanne.

755 Voltaire s'installe en Suisse : une demeure pour l'hiver (Monrion, près de Lausanne, remplacée par une maison de la ville même, deux ans plus tard, et jusqu'à l'occupation de Ferney, en 1761); et une résidence plus vaste, d'agrément et de rapport : **les Délices**, près de Genève, puis Ferney en permanence.
Durant l'été de son installation, Voltaire sort à son avantage de deux circonstances délicates pour ses bons rapports avec Genève, en désavouant *la Pucelle*, production burlesque de ses loisirs depuis plus de vingt ans, et en étouffant un peu le bruit de ses représentations théâtrales en privé, dont se scandalisaient les traditions austères de la République.
Le 20 août, son *Orphelin de la Chine* est donné à Paris, avec un certain succès.
En octobre, dans le tome V de l'*Encyclopédie*, s'affirme la participation de Voltaire à la grande œuvre philosophique du siècle; recruté l'année précédente par d'Alembert, il fournira des articles jusque dans l'année 1758, après la rupture Diderot-d'Alembert, optant ensuite pour des formes plus directes de propagande.

756 Vivant paisiblement dans une aisance cossue, en assez bonne intelligence avec ses voisins genevois, toujours actif en dépit des troubles de l'âge, plantant, bâtissant, dictant ses vers et sa prose, Voltaire se trouve heureux. Cette année-là paraît la première édition complète de ses œuvres (Cramer, Genève). Il lance son *Poème sur la loi naturelle* (de 1752), dont le déisme fait scandale, avec son *Poème sur le désastre de Lisbonne*, écrit sous le choc affectif du terrible tremblement de terre, dès novembre-décembre 1755. L'immense synthèse de son *Essai sur les mœurs* est enfin livrée à la publication.

Durant l'été, d'Alembert séjourne aux Délices, venu se documente sur place pour l'article *Genève* de l'*Encyclopédie*.
En mai, des hostilités ont repris en Europe, qui dureront jusqu'en 176 (guerre de Sept Ans); Voltaire intervient en philosophe, mais san succès, en faveur de l'amiral anglais John Byng, injustement accus de trahison après une victoire française (décembre).

1757 La correspondance de Voltaire devient l'écho de son siècle. Il affect l'indifférence, la fatigue, la désillusion, le mépris, mais d'étonnemen en horreur, de honte en colère, son génie retrouve, entre émotion e action, le sentier de sa guerre.
Un demi-fou superstitieux attente à la vie du roi Louis XV (5 janvier) on sacrifie l'amiral Byng, en Angleterre, aux passions populaires (mars) on s'entr'égorge en Allemagne, et l'état de guerre s'étend au mond entier; les Genevois ne supportent décidément pas que l'on condamn trop haut la rigueur sectaire de Calvin (ce que Voltaire s'est avisé d risquer); les partis religieux se chamaillent en France, entre eux, e ensemble contre les encyclopédistes, désormais en butte à des opposition croissantes; et, en décembre, l'article *Genève* fait grand bruit à Genèv menaçant les chères retraites de celui qui s'appelait déjà « le Suiss Voltaire ».
La correspondance est renouée avec Frédéric II; les deux philosophe se sont gardé une admiration mutuelle.

1758 Voltaire travaille à compléter et remanier son *Essai sur les mœurs* accentuant l'orientation militante de l'œuvre; dans le même temps il se dépense en vains efforts de conciliation : la troupe des encyclo pédistes se désunit (d'Alembert abandonne l'entreprise; Diderot l poursuivra clandestinement, sans écouter les conseils de Voltaire, qu lui adresse en juin ses dernières contributions); la guerre européenn s'aggrave, malgré les bons offices que ses diverses relations ont permi à Voltaire d'interposer entre Berlin et Versailles; Genève persiste enfi à désavouer les éloges compromettants du parti philosophique, et le rapports se compliquent entre la ville et les Délices.
Ainsi poussé vers le silence et l'abstention, Voltaire élargit et consolid les assises de sa nouvelle vie, en octobre-décembre, par l'achat de deu domaines plus indépendants : pour mieux cultiver la terre, dit-il mais aussi, à son ami Thieriot : « J'ai quatre pattes au lieu de deux Celles de derrière sont à Ferney et dans le comté de Tournay. »
C'est l'époque de *Candide*, écrit durant cette année; des Mémoires aussi commencés et abandonnés.

1759 Publication de **Candide**, en janvier, bientôt condamné; immense succès A Paris, la condamnation de l'*Encyclopédie* relance une vaste batail d'opinion; c'est alors que Voltaire, définitivement, dédouble son person nage littéraire : écrivain classique encore, qui rime *Tancrède*, et anonym écrivain de parti, débordant les formes selon les besoins de sa cause Deux ans durant, il accable l'adversaire de petits écrits dispersés, don la célèbre *Relation de la maladie du jésuite Berthier* (1759), *le Pauvr*

Diable (1758) contre Fréron, des épigrammes contre Lefranc de Pompignan. Ses lettres d'équipe se terminent à l'occasion par le slogan : « écrasons l'infâme » (c'est-à-dire les forces hostiles au progrès de la philosophie). Et le voilà devenu, comme le lui reproche un examen critique de son influence (1760-1761), « l'oracle des nouveaux philosophes ».

Événements courants d'une vie intense : il prête son concours à des pourparlers secrets entre Versailles et Berlin (automne 1759), sans plus de succès que l'année précédente; il monte et joue de ses pièces aux Délices et à Ferney pour ses amis suisses, réveillant les plaintes des pasteurs de Genève; il appelle et fait instruire auprès de lui (1760) une petite-nièce déshéritée de Pierre Corneille, bientôt sa fille adoptive, dotée et mariée par lui (en 1763); il pousse quelques procès locaux, pour défendre des droits particuliers contre des droits d'usage de religieux de son voisinage (1760-1761).

1760 (décembre). Voltaire s'installe définitivement à **Ferney**, en compagnie de M^me^ Denis. « Ferney », dans sa vie, c'est un château rénové, ses terres et ses dépendances; mais aussi, selon l'extension naturelle des activités du châtelain, le village voisin, puis, par le pouvoir d'ingérence et de rayonnement que lui permettra son indépendance, la région, la province, la France, l'Europe. Insensiblement, et jusqu'à sa mort, Voltaire assume, devant l'opinion de son temps, une sorte de ministère du progrès « philosophique ».

1761 Les *Lettres sur « la Nouvelle Héloïse »* (janvier) signalent le début des hostilités publiques avec Jean-Jacques Rousseau, ennemi déclaré de « la tourbe philosophesque » depuis son premier *Discours*, et de qui Voltaire a reçu une lettre haineuse et insultante (17 juin 1760). Le châtelain de Ferney commence à se bâtir une chapelle, de consécration strictement déiste *(Deo erexit Voltaire)*, non sans provoquer un scandale par des paroles sacrilèges.

Il s'attelle à une édition commentée du théâtre de Corneille (parue en 1764), qui servira à doter sa fille d'adoption.

En octobre, il tente vainement de sauver de la mort un pasteur du Languedoc, coupable de célébrer le culte interdit des protestants.

1762 Voltaire amplifie sa propagande déiste, en diffusant deux textes très polémiques, tenus jusqu'alors en réserve : le *Sermon des cinquante* et un *Extrait* du *Testament du curé Meslier*.

Le 10 mars, à Toulouse, le protestant Jean Calas, accusé du meurtre de son fils, et reconnu coupable sur des indices incertains, est exécuté dans une ambiance de passion, de fanatisme et de bonne conscience. Voltaire prend aussitôt l'événement comme « appartenant essentiellement à l'histoire de l'esprit humain » et commence une campagne autour de ce cas-symbole, pressant les juges de divulguer leurs attendus secrets (« vous devez compte aux hommes du sang des hommes »), activant les procédures de révision, etc. Trois ans de tapage et de lutte.

1763 Le Conseil du roi ordonne, contre les parlements, la révision du procès Calas (7 mars).

Voltaire écrit et fait imprimer, entre autres travaux en cours (son *Histoire de la Russie*, par exemple, commencée depuis sept ans, voit enfin le jour), un *Traité sur la tolérance*.

1764 On joue à Paris sa nouvelle tragédie d'*Olympie* (conçue en 1760), qui n'obtient pas plus de succès que les précédentes depuis *Tancrède* (1760), pas plus que n'en obtiendront les suivantes jusqu'à *Irène* (1778, succès de faveur). Au théâtre désormais, comme il dira, son « ancienne cuisine est hors de mode ».
Dans la poussière des menus écrits, un petit scandale signale le *Discours aux Welches*, particulièrement désagréable pour le petit esprit français, sa gloriole et sa légèreté. Une œuvre de plus grand scandale et de vaste audience paraît en juin : le *Dictionnaire philosophique portatif*, conçu pendant le séjour en Prusse (1752); Voltaire en donnera de multiples éditions, sans cesse augmentées.
Entre Voltaire et Rousseau, les relations s'enveniment (à une dangereuse accusation des *Lettres sur la montagne*, Voltaire riposte par le cruel pamphlet du *Sentiment des citoyens*, en décembre).

1765 Le 9 mars est prononcée la réhabilitation de Calas, que Voltaire accueille comme « une victoire de la philosophie ». Désormais il ne se passera point d'année que le populaire défenseur des Calas ne soit sollicité pour des causes de ce genre ou qu'il n'y intervienne de sa propre initiative, dégageant le plus souvent, au-delà des cas, des principes et des idées de réformes.
Parmi les productions remarquables de 1765 : *la Philosophie de l'histoire*, dont une bataille de libelles va prolonger le bruit deux ans durant, et un recueil de *Nouveaux Mélanges* (avec de nombreux dialogues inédits).
Dès les débuts des troubles de Genève (automne 1765), où les diverses classes se disputent des droits et des pouvoirs, le châtelain se trouve mêlé à de confuses manœuvres aux côtés des « natifs », le parti le plus défavorisé; sans pousser beaucoup la compromission, il laisse entrevoir que d'éventuels réfugiés pourraient être accueillis dans le village : l'avenir de Ferney est en marche.

1766 (mai). Publication du *Philosophe ignorant :* des doutes métaphysiques fermement établis, bilan d'une sérieuse réflexion.
En juillet arrive à Ferney la nouvelle de l'exécution du chevalier de La Barre, jeune écervelé d'Abbeville, supplicié et décapité pour les crimes de blasphème et d'impiété; sur le bûcher on a jeté, avec sa dépouille, un exemplaire du *Dictionnaire philosophique* trouvé chez lui. Consterné, terrifié, Voltaire s'affole et passe en Suisse; déjà, il prenait des dispositions pour fonder à Clèves, en territoire prussien, une colonie de l'esprit nouveau (regroupant les encyclopédistes). Revenu à Ferney sans encombre, il ameute l'opinion pour engager une réforme des lois pénales; bientôt, il reçut et protégea (et soutint plus tard) un complice en fuite de La Barre.
Vers la fin de l'année, il s'emploie à entretenir et à activer la querelle de Jean-Jacques et de son hôte anglais Hume.

1767 Voltaire dans ses divers rôles : seigneur de village, il fait rétablir l'approvisionnement local perturbé par un blocus français de Genève, puis fait aménager un atelier de soieries au château (initiative peu heureuse; l'année d'après, il essaiera la tannerie); pour la lutte philosophique, il fait éditer, entre autres, l'*Anecdote sur Bélisaire* et *les Questions de Zapata* (contre la Sorbonne), *le Dîner du comte de Boulainvilliers* (contre le christianisme), *l'Ingénu*; il relance l'affaire du protestant Sirven (réplique de l'affaire Calas), poursuivie quatre ans encore jusqu'à l'acquittement (Sirven avait pu s'enfuir sans attendre un jugement à la Calas).

1768 Petit scandale domestique : le vieillard expédie à Paris la toujours fringante M^me^ Denis, sa nièce, contre qui les griefs se sont accumulés (légèreté, entêtement, prodigalité...).

Seul pendant plus d'un an, Voltaire redouble d'activité : *Précis du Siècle de Louis XV; la Princesse de Babylone. L'Homme aux quarante écus*, les *Singularités de la nature* (sorte de pot-pourri de philosophie des sciences), la somme très importante des *Dialogues entre A, B, et C* voient alors le jour.

Cette année-là, Voltaire édifia ses administrés en faisant ses Pâques dans son église; les plus avancés de son propre parti le traitèrent de dévot, mais son évêque lui fit interdire l'absolution dans tout le diocèse. Il récidiva l'année suivante (avril 1769) en se faisant passer pour agonisant; l'évêque le menaça d'excommunication, mais le vieil impie était en coquetterie avec le nouveau pape, Clément XIV, qui le nommait bientôt « père temporel des capucins de Gex » (c'est-à-dire chargé de leur assistance pour les affaires laïques).

1770 Devant l'exode croissant des « natifs » de Genève, Voltaire lance et relance vers le ministère français (que gouverne Choiseul, presque un ami) l'idée de concentrer en masse à Versoix, sur le lac, avec les facilités d'établissement nécessaires (dont il assumerait l'administration), quelques centaines de ces réfugiés, bons artisans et ouvriers, dont le commerce viendrait à concurrencer celui de Genève... Les fonds manquant à Paris, et l'ambition, Voltaire poursuivit lui-même l'entreprise, qu'il put mener à bien sur une plus petite échelle, réalisant en prêts une partie de son immense fortune, faisant bâtir des maisons, se faisant commis-vendeur (par correspondance) des montres suisses de Ferney et Versoix. Progressivement, en ses dernières années, il se mettait ainsi à suppléer ou déborder l'administration en place, pour les questions d'intérêt local et régional : aménagement du territoire (routes, assèchement de marais), règlement des litiges, circulation des denrées, etc. Un Voltaire-Providence, patriarche adoré de ses protégés, touchant en France, par cette œuvre humaine, un public immense, sans commune mesure avec celui de son œuvre écrite : ce sera la dernière expression de son activité. En septembre, il commence sa dernière grande lutte d'opinion, pour libérer les serfs mainmortables de Franche-Comté (dépendant des chanoines de Saint-Claude) dont deux sont venus lui demander protection; une dizaine de requêtes, mémoires et pamphlets resteront sans effet

(1770-1777), mais plus tard l'Assemblée constituante prononcera l'affranchissement.

A Paris, souscription publique pour la statue de Voltaire par Pigalle; parmi les souscripteurs, Jean-Jacques Rousseau, au grand dépit de son vieil adversaire.

1771-1772 Voltaire travaille à mettre en dictionnaire, une seconde fois, ses idées, ses convictions, son goût, etc. Ce sont les *Questions sur l'* « *Encyclopédie* », auxquelles le *Portatif* sera intégré, neuf volumes parus à mesure, tâche énorme.

Il soutient aussi de sa plume l'œuvre de Maupeou qui supprime les vieux parlements et rend la justice plus indépendante.

En novembre 1771, Sirven est acquitté.

A presque quatre-vingts ans, Voltaire se prend plus souvent à faire son bilan; ainsi dans l'*Épître à Horace* (1772) : « J'ai fait un peu de bien; c'est mon meilleur ouvrage. »

1773 Sans abandonner ses luttes ni sa direction philosophique (à quoi sa correspondance est employée sans cesse depuis des années), il a laissé diminuer sa production littéraire; il reste marqué par ses efforts d'encyclopédiste des deux années précédentes, et subit de graves accès de strangurie (février-mars).

Il soutient cependant, avec ses *Fragments historiques sur l'Inde*, les efforts entrepris par le comte Lally-Tollendal pour faire réhabiliter la mémoire de son père, injustement condamné à mort en 1766.

Ses tragédies n'ont plus aucun succès : il s'entête à polir *les Lois de Minos*, que les comédiens ne recevront pas, et une *Sophonisbe*, que le public va siffler (janvier 1774); il cherche un beau succès de scène qui vaudrait le dérangement, car le rêve lui est venu de se traîner jusqu'à Paris.

1774 Publication du conte du *Taureau blanc*, rédigé vers 1771-1772.

Voltaire se met en tête d'obtenir la révision du procès d'Abbeville de 1765-1766; il refait l'instruction, repèse les faits et les témoignages, questionne lui-même le jeune complice de La Barre, revenu de Prusse où il vivait à l'abri sur sa recommandation; il lancera *le Cri du sang innocent* (1775), sans vaincre cette fois les résistances de la justice.

En août commence une expérience inespérée, avec le jeune roi Louis XVI qui vient d'appeler au poste clé de contrôleur général des finances le philosophe, l'encyclopédiste Turgot; prises d'emblée, les mesures de libéralisation du commerce des grains sont accueillies dans l'enthousiasme à Ferney.

1775 Voltaire soutient énergiquement la politique économique de Turgot, jusqu'à sa chute même (mai 1776) qu'il déplorera comme une défaite de la philosophie du siècle.

Paraissent en cette année une tragédie encore, *Don Pèdre*, qui ne fut pas jouée, mais dont le succès d'édition rassura l'auteur sur le bon goût de certains de ses contemporains; et, pour l'essentiel, deux contes *les Oreilles du comte de Chesterfield*, et la curieuse *Histoire de Jenni* contre les audaces de l'athéisme et du matérialisme modernes.

Dernière collection complète de ses œuvres parue de son vivant, chez Cramer (édition dite « encadrée »).
En décembre est accordée au pays de Gex, par un édit de Turgot, une réforme fiscale que Voltaire demandait obstinément depuis des années comme vitale pour sa région; on acclamait partout le patriarche, on allait rebaptiser Ferney en « Voltaire ».

1776 Après trente années d'une critique passionnée de la Bible et de ses exégèses, Voltaire en publie les résultats : le commentaire littéral de *la Bible enfin expliquée*.

1777 Les *Dialogues d'Évhémère*, dernier tour du monde philosophique de Voltaire.

1778 Il s'abandonnait à l'idée de retrouver Paris et de voir enfin quel personnage on pouvait lui faire là-bas. Il arriva le 10 février. On le reçut non selon ses forces, mais selon sa gloire; et il s'y laissa prendre, par griserie ou par bravade (ou convenance? ou coquetterie?). Pressé par les visiteurs, accablé d'émotions, il s'entête encore à embellir *Irène*, la tragédie du retour, pour être à la hauteur d'un pareil accueil.
En dix jours il est épuisé, et doit s'aliter trois semaines. Pris de vomissements de sang, il demande à se confesser et reçoit l'absolution, après s'être soumis à une rétractation écrite qu'on exigeait de lui; il y déclare mourir « dans la religion catholique » et demander pardon à l'Église comme à Dieu des scandales qu'il a pu causer. Dans Paris, on chuchote, on jase de l'événement. La dernière bataille du vieux lutteur a commencé : l'insoumission, avec le risque d'être jeté à la fosse commune après sa mort, ou la soumission, avec le désaveu de son œuvre et de son influence. Trois jours avant sa confession, il avait remis à son secrétaire personnel une profession écrite et signée de sa main, où il déclarait mourir « en adorant Dieu, en aimant [ses] amis, en ne haïssant pas [ses] ennemis, et en détestant la superstition ». A cet égard, plus rien d'apparent ne se passa.
A peine rétabli, Voltaire court de plus belle à des invitations et sorties officielles, dans un Paris surexcité par l'impatience et les incertitudes de sa maladie. Le 30 mars est sa journée d'apothéose avec séance d'honneur à l'Académie et représentation triomphale d'*Irène*. Le 7 avril, Voltaire est reçu maçon à la loge des Neuf-Sœurs. Survolté, le vieillard se multiplie fébrilement; il s'épuise à rédiger un plan de travail pour l'Académie.
En un mois, il a usé ses dernières forces, et doit à nouveau s'aliter. Vers le 10 mai, il cesse de s'alimenter, et bientôt ses médecins ne peuvent plus rien pour lui.

30 mai 1778. Au terme d'une longue agonie, Voltaire meurt, à quatre-vingt-quatre ans. Malgré les interdictions, sa dépouille fut inhumée en terre chrétienne, la ruse et la surprise aidant, par les soins de l'abbé Mignot, neveu de Voltaire, dans son abbaye de Scellières en Champagne.

1791 (12 juillet). Les cendres de Voltaire sont transférées au Panthéon, au milieu de l'allégresse populaire.

B.N. Cl. Bulloz

Le château de Ferney

« Je veux avoir la terre entière présente à mes yeux dans ma petite retraite, et tandis que je me promène des Délices à Ferney... » (voir p. 26)

VOLTAIRE : L'HOMME

« Le dernier des hommes, après ceux qui l'aiment. » Joseph de Maistre
« La plupart des hommes sont comme la pierre d'aimant : ils ont un côté qui repousse et un autre qui attire. » Voltaire

Voltaire s'est peu caché. S'il échappe aux formules simples, c'est à cause de sa personnalité même, centrée sur l'événement, l'œuvre ou l'action, non sur le moi, trop mêlée à l'existence pour se réfléchir longtemps. Il finit toujours par parler de lui comme d'un tiers, avec humour ou désinvolture, ou bien forçant assez l'émotion pour s'en détacher dans le même temps (à preuve ses *Mémoires*). On le saisit en situation : Protée, si l'on y tient; jamais Narcisse.

Avec une constitution fragile et maladive, Voltaire possédait un tempérament expansif, dynamique, très puissant dans ses ressources profondes, capable d'efforts renouvelés, de sursauts et de rétablissements (ainsi à Londres en 1726, à Genève en 1755), prêt aux fortes émotions et aux longues luttes. Un être réceptif et offensif, continuellement en prise directe sur la vie : un « colérique » pour la caractérologie moderne, ou, comme on dit mieux, un « actif exubérant » (actif-émotif-primaire).

L'action lui était une nécessité organique, et comme l'expression naturelle de son être. Financier, courtisan, régisseur, intendant, avocat, quatre œuvres en chantier, six affaires en cours, dix ennemis à faire taire, vingt lettres à écrire, il se sent vivre intensément, sauf à rêver parfois d'une retraite économe où goûter le plaisir d'être à soi, portes closes, avec une société d'amis choisis. Mais l'indépendance est surtout pour lui le moyen d'être au monde selon les voies de l'activité (*j'écris pour agir*, a-t-il dit).

Les moments de la dépression (et grande parfois) ne l'entament point dans ses forces vives; ainsi lorsque l'exil le déracine (1726), lorsqu'il se voit refusé de partout (1753-1754), il tire leçon ou même il tire parti de l'échec ou du malheur. L'obstacle imprévu le déconcerte ou le met en rage, mais ne l'abat pas, engageant seulement une patience seconde ou libérant de nouveaux ressorts.

Activant les impulsions du tempérament : les disponibilités affectives. Cent témoignages contemporains, favorables ou hostiles, attestent en lui les mouvements d'une vive sensibilité. Sollicitude de l'ami (jamais une amitié rompue, et plusieurs dignes de ce nom), attachements et fureurs de l'amant, attendrissements de l'esthète, enthousiasmes et dépits de l'idéaliste, horreur et haine, affabilité et camaraderie, peur et angoisse : Voltaire a senti tout cela.

Or, du grand choc émotif à l'œuvre ou à l'action, la détente est chez lu subite et comme primitive, surtout par l'imagination de la souffranc ou de l'idéologie oppressive : de là dérivent les grandes œuvres « philo sophiques », les campagnes judiciaires de la vieillesse, et peut-êtr même, dans l'ensemble, toutes ces tragédies horribles et tendres tombée dans l'oubli, s'il est vrai qu'elles fixaient dans les formes scéniques e métriques le trop-plein d'une encombrante vie affective. En tout cas rien de moins voltairien, dans la vie et dans l'œuvre, que le froid cynism ou l'indifférence profonde : « Quiconque n'est pas animé, disait-i est indigne de vivre; je le compte au nombre des morts. » Blagueur railleur et ricaneur : à chacun ses expressions; mais au départ son l'ardeur de partager ce qu'il sait et même le besoin de communique sa vérité.

Son contact avec l'existence est spontané, divers et mobile. C'est qu'un des données les plus immédiates de sa conscience au monde est l sentiment des appartenances : au groupe, à l'époque, à la nation, à l civilisation, et plus essentiellement à la vie et à l'espèce — sensatio particulière de dénuement dans l'ordre métaphysique, et de fragilit dans l'ordre existentiel (c'est-à-dire social aussi, selon sa compréhensio des choses). D'où chez lui, par instinct plutôt que par réflexion, l'exercic d'une double conduite qui donne au bipède humain la consistanc permise par sa nature :

— s'intéresser aux hommes, à leur histoire, à leurs sciences (selo ses moyens), à leurs pouvoirs et à leurs chances de bonheur, — curiosit inlassable qu'il poursuivit jusqu'à l'extrême vieillesse, appliquée mêm à l'actualité la plus fuyante : « l'homme d'esprit par excellence, le plu délié des humains, le plus prompt, le plus éveillé » (Valéry);

— mettre en cause le genre humain pour ce qui lui semble importe à l'Homme, que ce soit symbole, spécimen ou promesse, — non san quelque illusion parfois de sa part; ainsi comprend-il mal que ses contem porains ne soient pas tous fiers des découvertes de Newton ou tou honteux d'une injustice, ainsi annonce-t-il de grands progrès pou l'homme après avoir entendu deux ou trois Espagnols condamne l'Inquisition, etc.

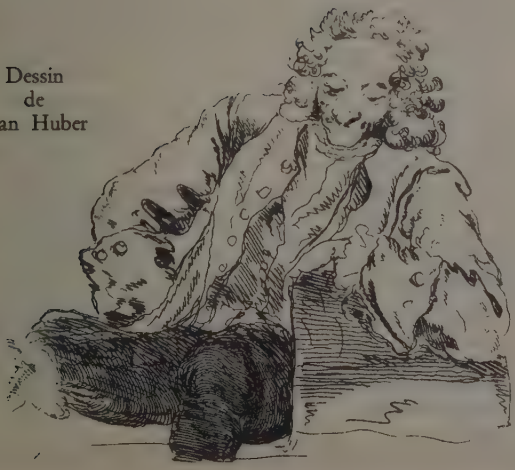
Si l'on tenait à juger Voltaire, il n'est guère justiciable qu'au regar d'une morale de l'action, avec les considérants du lieu et du temps

Il n'a pas complètement oublié sa personne pour son idéal, prenan parfois des avantages à un conformisme de façade; il n'a pas toujour su se garder de plaire à des gens qui ne pouvaient pas lui servir, ni d déplaire à des gens qui pouvaient lui nuire; il a parfois annoncé s retraite et sa démission, sans jamais y donner suite, même au temp de la gloire et de l'abondance. Les hommes et les choses qu'il a attaqués il a visé presque toujours en eux des emblèmes, des signes ou des appar tenances; il a toujours préféré, sauf en cas de danger, la contradictio de soi à la fidélité inauthentique, et souvent le réalisme à l'idéologi

nette, les voies opportunes aux procédés réputés dignes : « Travaillez sous terre », lance-t-il aux amis en difficulté; hypocrite et menteur par tactique, pour sa cause presque toujours, et presque jamais pour ses intérêts propres, il n'eut pas la duplicité essentielle, il avouait ses mensonges à ceux qui l'aimaient et connaissait généralement la valeur de ses moyens : « Comme je suis fort insolent, dit-il, j'en impose un peu, et cela contient les sots. » Convaincu enfin du bon droit de la cause où il prit sa part — émanciper l'homme de ce qu'il croyait obstacle au bonheur des hommes —, c'est dans l'autre camp qu'il voyait la force; aussi n'eut-il jamais qu'un courage turbulent, souple et tenace, sans pouvoir se contraindre à l'héroïsme des pleines responsabilités : « J'aime fort la vérité, avouait-il, mais je n'aime point du tout le martyre. »

Et de son existence, en somme, il fit, non une œuvre d'art, un symbole ou un enjeu, mais un outil propre à servir au mieux des influences : « Il faut être en France enclume ou marteau. J'étais né enclume. »

Dessin
de
Jean Huber



B. N.

VOLTAIRE CONTEUR

Le conte « est un récit fabuleux, en prose ou en vers, dont le méri principal consiste dans la variété et la vérité des peintures, la fines et la plaisanterie, la vivacité et la convenance du style, le contras piquant des événements [...]. Son but est moins d'instruire que d'amuser (*Encyclopédie*, vol. IV, 1754, article *Conte*).

« Ce genre [du roman « philosophique »] a le malheur de paraît facile; mais il exige un talent rare, celui de savoir exprimer par u plaisanterie, par un trait d'imagination ou par les événements mêm du roman, les résultats d'une philosophie profonde sans cesser d'ét naturelle, et piquante sans cesser d'être vraie [...]. Il faut être philosoph et ne point le paraître » (Condorcet, *Vie de Voltaire*, 1789).

Entre les deux dates — 1754-1789 — Voltaire a passé. En fait, sous titre *Romans et Contes* (ou *Romans et Contes philosophiques*, dans dernière édition collective publiée du vivant de l'auteur, incomplèt en 1775), sont généralement recueillis une vingtaine d'écrits d'inéga étendue, tous parus dans l'âge mûr et la vieillesse de Voltaire. Aucu espèce d'unité entre les pièces de ce recueil. Tel « conte » veut réjouir, t veut convertir, tel est de récréation, tel autre de méditation, tel est u bilan, tel un essai, tel une démolition, une édification etc.

On en est tôt venu à réserver l'appellation de « contes voltairiens à six ou sept pièces, parmi les plus longues et pleines du recueil familie Mais ne peut-on aussi bien l'étendre, puisque se rencontrent hors c recueil, et en dépit de la classification des genres, des dizaines d'écri qu'on pourrait y admettre par d'évidentes parentés de formes : d « dialogues », des « facéties », des « histoires », etc., et des pages traités ou des articles du *Dictionnaire philosophique* (Dogmes, État Gloire, Lois, etc.)?

L'intuition paraît s'imposer d'une *continuité de création* entre ces divers formes de l'œuvre de Voltaire — dont les contes avec les mélange facéties, pamphlets, pots-pourris, etc. —, ce qu'on appelle « l'œuvre c causeur » (R. Naves) ou « le propos voltairien » (R. Pomeau).

Cette création s'est opérée, non dans la conscience dédoublée d'un artis qui se placerait entre l'œuvre et quelque modèle préalable (on aura beau jeu d'opposer, à cet égard, Voltaire et Flaubert auteurs de contes mais comme si les situations diverses et successives de l'homme, engagé dans l'histoire, dans l'action, dans la pensée, dans la vie, se prolongeaie en expression continue : par des figurations immédiates, des voix e dialogue, des rôles d'emprunt, la projection de protagonistes *alter-eg* de comparses-compères à autonomie intermittente, et tant d'autr formes, plus ou moins homogènes, de son être. Le « conte » voltairie ou « Voltaire dans ses contes » [1], une fois reconnu le caractère inspi de leur genèse.

1. C'est le titre et l'esprit d'une enquête menée par Jacques Van Den Heuvel à trav la carrière du conteur, jusqu'à *l'Ingénu*.

Longtemps, de son humeur fabuleuse et conteuse, Voltaire ne fit que réjouir librement ses seuls amis et familiers : talent de société qu'on dépense sans compter en apologues de salon, en récits de table et anecdotes de boudoir, en amusettes pour jolies correspondantes (« vous seriez peut-être étonnée si je vous disais que dans ce beau bois... », lit-on dans une des premières lettres que nous ayons de lui). Mais va-t-on à la postérité avec des contes? « L'épique est mon fait, ou je suis bien trompé » (à Thieriot, 17 octobre 1725); et Calliope alors vous drape noblement l'esprit conteur :

> « Un vieillard vénérable avait, loin de la cour,
> Cherché la douce paix dans cet obscur séjour... »

(Toujours il restera à Voltaire, à l'égard des contes, assez de désinvolture — la condescendance d'un philosophe, quand aura faibli le préjugé du genre — pour être bon conteur et surtout bon conteur philosophique : réfractaire à cet esprit de sérieux qui tourne au dogmatisme ou au moralisme.)

Avant de se donner libre cours dans l'œuvre, avec le *Memnon-Zadig* d'abord qui paraîtra en 1747, l'inspiration du conte y fut certes admise peu à peu, sous des formes secondes, et comme rehaussée par le sujet et par l'emploi : agrément nécessaire de la prodigieuse histoire du roi Charles XII (1731), piment d'usage pour le récit curieux d'une visite au *Temple du Goût* (1733), artifice auxiliaire dans la présentation raisonnable de l'Angleterre aux Français (*Lettres philosophiques*, 1734). Mais si l'on voyait déjà s'exercer sur l'écrivain, ici et là, les séductions de la fable, du romanesque et de la fantaisie, il se défendait encore contre ses dons par l'alibi du genre ou du dessein (voir le très caractéristique début de la première des *Lettres philosophiques*).

Aussi l'apparition du conte dans l'œuvre de Voltaire coïncide-t-elle à peu près exactement, au tournant du siècle, avec la délivrance de son génie d'écrivain de combat, lorsque les grands déboires et les grandes disgrâces (1747-1754) dissipèrent en lui les illusions de la stabilité, une à une : celle d'un bonheur à deux (construite autour de Madame du Châtelet), celle de la carrière officielle, celle du séjour (Cirey, puis la Prusse), celle de la philosophie au pouvoir, et bien d'autres encore. C'est en entrant dans la lutte et la clandestinité, d'écrivain se faisant « écrivant » [1], qu'il vint à s'adonner largement aux formes diverses d'une littérature qui milite ou met en question — dont le conte, à sa manière, avec le pamphlet et la facétie, le dictionnaire critique et l'histoire critique, etc.

Deux formes complémentaires du conte voltairien peuvent alors être distinguées, dans cette vue des choses, — non par la nature de leur

1. « Les écrivants posent une fin (témoigner, expliquer, enseigner), dont la parole n'est qu'un moyen » (Roland Barthes, *Essais critiques*, 1964, p. 151). En rapport, ce mot de Voltaire : « Moi, j'écris pour agir » (à Jacob Vernes, 25 avril 1767).

création, toujours en expansion continue par rapport à l'existence du créateur, mais principalement par leurs fonctions respectives et selon les deux moments de cette existence à l'âge des contes :

a) **Les contes d'expression,** composés alors que Voltaire ne se livre pas encore sans résistance à cette vocation profonde de militant-philosophe qui s'est éveillée vers le temps des *Lettres philosophiques* (1734, c'est sans doute vers cette date qu'il commence à jeter des ébauches de contes). Dans leur univers, l'homme se voit travaillé par l'ignorance et la curiosité de savoir, par la sottise méchante et par l'injustice, par tous les maux de la création : le monde comme il va, dit l'un des titres; mais à ces appels de la lucidité Voltaire répond avec la résignation des petitesses (*Micromégas*, 1752) ou la soumission aux destinées (*Zadig*, « l'Ermite ») et dans *Candide* avec on ne sait quel reste d'une tentation de la retraite.

Nés dans une atmosphère de bonne société et d'esprit en fête (à Cirey, Sceaux et Lunéville), c'est pourtant par les poussées inavouées de la personnalité de leur créateur, et sans doute à son insu, que ces premiers contes trouvent leur expression authentique : carnets de route et bilans (imagés) d'une existence qu'il sait mettre en question sans savoir se déprendre tout à fait de l'espoir du repos.

b) **Les contes de diffusion,** une fois franchi le pas du grand engagement « philosophique », assument plus immédiatement — et *Candide* au point tournant de la mutation — la condition des hommes dans l'existence et dans l'histoire; ils accueillent les échos prolongés du vaste tumulte des opinions, des croyances et des partis pris humains : ainsi *l'Homme aux quarante écus*, en 1768, et l'*Histoire de Jenni*, à l'autre bout, en 1775.

Visant plus loin que la récréation d'une société choisie, ils échappent parfois à leur propre fiction (au reste auxiliaire le plus souvent, et non plus essentielle au mode de la création comme à l'âge précédent) : la preuve l'étrange fin de *la Princesse de Babylone* (1768) ou le « si j'étais roi de France » de *l'Ingénu* (1768, chapitre XIX); un cas-limite est l'intégration d'un conte de la première veine (*Memnon*, 1749) à la masse des *Questions sur l'* « *Encyclopédie* » (en 1771, article « Confiance en soi-même »).

Impurs, au jugement d'un amateur d'art, et moins révélateurs de l'être profond, ces contes deviennent des instruments d'influence et de propagande, désormais de plus en plus indistincts de l'immense « propos voltairien », selon l'expression déjà citée.

Que l'une ou l'autre de ces deux fonctions expressives ait échappé à ses contemporains (voir les deux définitions rapportées au début) c'est le premier signe de la destinée doublement originale des écrits de Voltaire conteur, formes secondaires et œuvres majeures; leurs qualités propres en ont lentement imposé tout à la fois le renom extraordinaire et l'étude éclairée, comme de la partie la plus vivante, la plus influente de sa création.

CANDIDE

(1758-1759)

La barbarie encor tient nos pieds dans sa gaîne.
Le marbre des vieux temps jusqu'aux reins nous enchaîne,
Et tout homme énergique au dieu Terme est pareil.

Alfred de Vigny, *la Maison du berger*

Le monde en 1758

Après les temps passés, dont l'*Essai sur les mœurs* racontait l'horrible histoire et les lents progrès, c'est le monde contemporain que Voltaire parcourt avec son Candide, durant l'année 1758.

Alors qu'on avait salué dans la paix d'Aix-la-Chapelle (1748) la naissance d'un univers enfin réconcilié, la guerre a repris en Europe, au printemps de 1756, une guerre mondiale (selon les normes de l'époque) où les deux grandes puissances, la France et l'Angleterre, s'affrontent, en Allemagne principalement par le jeu de leurs alliances, mais aussi sur les mers et dans leurs colonies. Du Rhin à la Vistule, et sans présage de paix en cette troisième campagne de 1758, des centaines de milliers d'hommes dévastent la terre et s'entretuent, tandis que le grand commerce maritime, livré aux pirateries militaires, et plus loin les combats incertains du Canada et des Indes, complètent le spectacle d'une civilisation en péril. Quant aux fondements mêmes de cette civilisation, les esprits clairvoyants pouvaient craindre qu'ils ne fussent menacés. Les anciennes luttes des partis religieux se ranimaient en France, des parlements résistaient à l'autorité royale, le vieux système de l'affermage des impôts ruinait l'État, les emprunts et les expédients compromettaient l'avenir; le droit des gens cédait aux forces des armées, l'équilibre des nations risquait d'être bouleversé, des trônes même — celui de France par un attentat en janvier 1757; celui de Prusse, si le roi suivait son dessein de mourir plutôt que de se laisser vaincre; celui de Portugal par un attentat en septembre 1758 — viennent à trembler dans l'instabilité générale : toutes ces observations de l'actualité courante semblaient annoncer des révolutions plus ou moins prochaines dans les ordres établis. « Il me paraît, écrit alors à Voltaire l'Électeur palatin, que notre siècle ressemble assez à ces Sirènes dont une moitié était une belle nymphe et l'autre une affreuse queue de poisson » (12 janvier 1757). Grave crise, au total, pour la philosophie des Lumières, qui n'avait espéré qu'une révolution des esprits, à naître des vertus de la paix. A naître aussi, pour l'essentiel, de l'ancien ordre, renouvelé, s'il avait pu s'accommoder à l'esprit nouveau. Les Anglais, peuple-guide au début du siècle, sacrifiaient une victime innocente à leurs passions guerrières et lui refusaient même le soutien d'un philosophe (voir p. 148, notes 1 et 2); Genève, qui devait être le point d'appui d'une campagne de tolérance et d'épuration dans l'ordre religieux, repoussait les avances de

l'*Encyclopédie*, suscitait dans son sein des contradicteurs et entraînait à sa suite la sage et libérale Hollande (voir p. 51, *la Hollande et Genève*). La France surtout, principale victime de la crise, manifestait ces résistances nouvelles. Les philosophes, en effet, y firent à peu près figure, devant les pouvoirs, de responsables des malheurs publics et de l'affaiblissement moral de la nation; la Cour donnait son appui aux partis adverses des dévots et des traditionalistes. Dès 1757-1758, d'autre part, alors que de pamphlets en comédies satiriques, de réfutations en répressions, et bientôt en interdictions, de plus grandes luttes s'annonçaient, le parti encyclopédiste s'affaiblissait par la défection de Jean-Jacques Rousseau et par les dissensions de Diderot et d'Alembert.

2. Voltaire 1758 : la retraite des Délices

Voltaire se compose un atlas à jour : « Je veux avoir la terre entière présente à mes yeux dans ma petite retraite, et tandis que je me promène des Délices à Ferney et à Lausanne, je veux que mes yeux se promènent sur la Lusace et sur la Bohême, sur Louisbourg et sur Pondichéry » (à Thieriot, décembre 1758). Dans cet espace ambigu est né *Candide :* entre l'appel du monde et les tentations de la vie en marge, entre un grand tour de terre et un petit jardin, entre la mauvaise conscience et la bonne conscience, entre la candeur et l'ironie. Dans une aire d'existence incertaine d'elle-même, malgré les apparences.

Ce proscrit de 1754 qui traînait son écœurement le long des frontières, diminué, divisé, livré à ses peurs et à ses dépressions, on le voit se rassurer peu à peu, alléger d'humour les mauvais souvenirs, se dédommager sur les agréments qu'il tire enfin d'une immense fortune, s'adapter tant bien que mal à ses nouvelles situations de Suisse, de propriétaire et de philosophe retiré, et surtout se réconcilier avec la vie. C'était plus qu'un rétablissement : un redressement, qui l'étonnait lui-même, et dont les vives impressions lui resteront toujours présentes.

Aussi savons-nous presque tout de ces Délices près de Genève, dont il décrit complaisamment les travaux et les jours : il manie la truelle, la bêche, le pinceau à son arrivée, il fait clouer du drap vert à sa bibliothèque; il s'achète un carrosse tendu de bleu pour promener sa guenille; il a les tendresses un peu abusives de Madame Denis, sa nièce et sa compagne, alourdie et bavarde, mais qui fait d'excellent chocolat et qui jouera à merveille le rôle de Zaïre; il a bientôt des visites, des réceptions, parfois de grands dîners de trente couverts, des soirées théâtrales où il joue lui-même les vieillards nobles, un de ses plaisirs préférés, devant des Genevois polis qui goûtent son « histrionnage » mieux que des Parisiens, malgré les interdits jetés par le Grand-Conseil. A Lausanne, ce sont les frileux hivers, mais on joue librement; et surtout, à la belle saison, comme il le répète à tous ses correspondants, il cultive son jardin, plantant des figuiers et des oignons, soignant ses tulipes, expérimentant un nouveau semoir.

Et comme pour légitimer en sagesse cette réduction de son existence,

sexagénaire, il chantait aussi les vertus philosophiques du renoncement au monde et de la résignation au déclin. Il disait volontiers n'avoir plus d'esprit, ni d'imagination, n'être plus qu'une vieille girouette fixée par la rouille, « un vieux tournebroche » hors d'usage (à d'Alembert, 29 août 1757); il laissait entendre dans ses lettres, ou voulait donner l'impression, qu'il n'était plus bon qu'à écrire l'histoire du passé, à retaper ses anciennes pièces et à encourager les philosophes de la nouvelle génération : « Les travaux de la terre me paraissent tenir à la philosophie », écrit-il à Diderot, en lui promettant son aide au besoin. Or, à ceux qui l'approchèrent en ces années, l'hôte des Délices ne faisait certes pas l'impression d'un homme fini, mais plutôt celle d'un homme rénové. « Avec l'air d'un mourant, tout le feu de la première jeunesse » : c'était déjà, après quelques mois de santé suisse, l'impression d'un jeune visiteur. Trois ans après, à la date de *Candide*, Madame d'Épinay le verra « plus aimable, plus gai, plus extravagant qu'à quinze ans » (mars-avril 1758); Madame du Boccage le retrouve « plus jeune, plus content, en meilleure santé qu'avant son départ en Prusse » (fin juin 1758); son voisin de Brosses enfin, qui lui vend Tournay, s'avoue exténué par sa vitalité, par la turbulence de ses idées et de ses plans : « J'aimerais autant faire des armes contre une puce », soupire le grave président (5 janvier 1759). Étrange retraite.

L'expérience de la candeur

Vivre dégagé du monde : c'était le projet conçu candidement lors du repli forcé (1754-1755); mais, à son insu peut-être, Voltaire y répugnait par nature, étant mal doué pour l'égotisme et la neutralité (voir p. 19, *l'Homme*). D'où une expérience équivoque de la candeur, — plus complexe à mesure que s'affirmait le rétablissement, et que les appels du monde, de plus en plus proches, vinrent exciter en lui des forces plus disponibles.

Dès novembre 1755, au milieu de ses débuts euphoriques aux Délices, le choc du désastre de Lisbonne l'avait révélé incapable de la quiétude essentielle. Des ruines de Lisbonne (voir p. 56) lui revinrent dans le trouble la sensation scandaleuse du Mal, le sens solidaire de l'espèce, l'inquiétude d'exister : « Cent mille fourmis, notre prochain, écrasées tout d'un coup dans notre fourmilière, et la moitié périssant sans doute dans des angoisses inexprimables au milieu des débris dont on ne peut les tirer [...]. Quel triste jeu de hasard que le jeu de la vie humaine! » (à J.-R. Tronchin, 24 novembre 1755); et il estimait déjà « honteux » le souci de soi : aveu d'une conscience divisée.

Mais il tenait surtout alors à sa paix extérieure : le fameux *Poème sur le désastre de Lisbonne*, où s'étaient d'abord exprimées la révolte et l'angoisse humaines devant le mal (voir p. 57), fut remanié en faveur des pasteurs de Genève à qui il avait fort déplu. Et si Voltaire y annonçait, en bonne orthodoxie chrétienne, les félicités de l'au-delà :

Un jour tout ira bien, voilà notre espérance,

c'était un sacrifice à sa tranquillité présente — sauf à corriger le vers mais dans son exemplaire seulement, en

Un jour tout ira bien, quelle frêle espérance!

Il connut ensuite, jusqu'à s'en délivrer dans *Candide*, les fausses candeurs de la mauvaise conscience, avec les petites compromissions et les faux-fuyants du bonheur égoïste, et même (tant peut-être il avait à cœur de ne pas croire à sa démission) la vraie candeur des illusions complaisantes.

Devant la guerre, et d'emblée, le masque de la candeur. Il se fait tout petit, s'exagérant le mal en termes emphatiques, répétant l'alibi de ses sauve-qui-peut : « Ce monde est un orage. Sauve-qui-peut! »; « le naufrage paraît général; il faut que chaque particulier se sauve sur sa planche » (à J.-R. Tronchin, 27 décembre 1756 et 29 août 1758). Ou bien, contre les fortes émotions, il se défend par un détachement second : celui du philosophe paisible qui n'a rien à voir aux affaires des rois et de leurs mercenaires; celui de l'étranger qui trouverait les choses « bien étonnantes »; celui du spectateur surtout, faussement dégagé de tout intérêt dans « la sanglante tragédie et la ridicule comédie de ce monde » (à la comtesse de Lutzelbourg, 1er novembre 1758). Candeur mal à l'aise, un peu crispée, au fond malheureuse, d'où les sarcasmes dont parfois elle se détruit elle-même : « On se flatte toujours qu'il y aura quelques batailles, quelques milliers d'hommes égorgés pour nous amuser » (à J.-R. Tronchin, 29 juillet 1757).

On voit se marquer à plein l'instabilité de cette tension secrète entre la paix domestique et les malheurs des temps lorsque vinrent à échouer des pourparlers de paix, auxquels ses relations avec Frédéric II lui avaient donné l'occasion de participer : « Revenons tout doucement se dit-il alors, à l'embellissement de nos Délices, à nos plantations à nos pêches et à nos figuiers... » (à J.-R. Tronchin, 23 novembre 1757) et cependant il rage de l'impuissance où il croit se voir. C'est par le ressentiment de cette division et de son inconfort que s'échappaient du jardin pacifique quelques soupirs de honte : « On est presque dégoûté de la félicité paisible qu'on y goûte; nous sommes trop heureux... » (à la comtesse de Lutzelbourg, 16 juin 1758). Voltaire aux Délices ou les embarras d'un cœur sensible.

D'un philosophe aussi. Car, sur l'avenir de la philosophie, il s'était laissé prendre à de belles illusions. On l'avait vu saluer en Paris la ville des Lumières (article « Français » de l'*Encyclopédie*, rédigé en 1756), prêter à d'Alembert un peu de son enthousiasme pour la religion sage des bons pasteurs suisses, bientôt devenus des déistes à son gré (article *Genève*, pour lequel d'Alembert fit le voyage des Délices en 1756) : il encourageait la grande œuvre des encyclopédistes, il recrutait pour eux, il les piquait d'audace : « J'ai fait tout ce que j'ai pu, toute ma vie, pour contribuer à étendre cet esprit de philosophie et de tolérance qui semble aujourd'hui caractériser le siècle...» (à Thieriot, lettre publique 26 mars 1757); mais ne s'imaginait-il pas à l'heure du bilan?

Or, on l'a vu (p. 25), l'histoire démentait les douces illusions tout au long des années 1757-1758. Là-bas, en France, il voyait s'élever le fanatisme armé d'un Damiens (janvier 1757, voir p. 144, note 6) et se rallumer les querelles de partis et d'opinions (voir, par exemple, p. 137). A Genève il voyait, malgré ses espoirs et ses efforts, les pasteurs libéraux isolés ou repentants, l'alliance philosophique dénoncée, les éloges de d'Alembert repoussés dans un grand scandale (décembre 1757-mars 1758); de vagues manœuvres étaient même essayées pour faire congédier le propriétaire des Délices (septembre-novembre 1758). Il prévoyait enfin l'échec de l'*Encyclopédie*, dont la direction se divisait dans le combat. Comment rester à l'écart de cet engagement?

Et Voltaire fut alors au partage de ses deux vies. Il noircissait par dépit ces malheurs imprévus, il voulait n'y prendre que de nouveaux alibis de sa petitesse tranquille, il caressait le rêve (durant presque toute l'année 1758) d'entr'ouvrir seulement sa retraite, d'accueillir dans son jardin les encyclopédistes, leurs papiers et leurs presses, et de refermer sa porte au « monde comme il va ». *Candide* témoigne peut-être de la position double encore du philosophe en marge. (Voir, en effet, p. 190, *Voltaire et le jardin de Candide*.)

A l'automne de 1758, tandis que s'achevait sans doute la rédaction du conte, Voltaire acheta les terres de Tournay et de Ferney. Sa propriété des Délices suffisait amplement à un vieillard économe de ses forces et prudemment retiré; en y renonçant, il cédait à son besoin naturel d'expansion. Il peut bien prétendre ne chercher dans ses nouveaux domaines que des terres de rapport, des asiles plus sûrs contre les tracasseries du monde, de plus grands jardins où végéter paisiblement, d'autres projets se forment en lui, et le « Je fonde Carthage! » qu'il lance encore à ce moment, mobilise apparemment de plus fortes inspirations : celles qui se libéreront, par exemple, dans le *Candide* revu de 1761 (voir p. 35), ouvrant plus hardiment au monde le conte du jardin.

Contre l'optimisme

C'est par rapport à « l'optimisme » que sont situées, dès le titre, les aventures de Candide, c'est contre « l'optimisme » qu'elles prétendent témoigner : le tout, évidemment, selon ce qu'était alors, pour Voltaire, « l'optimisme ».

Le système de Leibniz? Sans doute, rien que par l'expression, qui lui est due, de « meilleur des mondes possibles ». L'illustre auteur de la *Théodicée* (1710) avait pu concilier par là, dans une construction rationnelle déduite a priori, l'existence du mal et la croyance en la justice divine : l'univers créé par Dieu est à la fois imparfait et excellent, raisonnait Leibniz, imparfait par nécessité, selon le processus même de l'acte créateur, qui est dégradation d'Être, excellent par un choix de la bonté de Dieu, qui créa parmi les univers possibles le meilleur.

Jamais cependant la métaphysique leibnizienne n'eut directement prise

sur l'esprit de Voltaire; elle demande un degré d'abstraction, une abnégation de l'homme en soi, une confiance en l'idéologie dont il fut toujours incapable. Pour lui, dès les premiers temps de sa rencontre avec le système — où s'interposa d'abord, il est vrai, l'excroissante diffusion d'un leibnizien ratiocineur, le disciple Christian Wolff —, « toute la *Théodicée* de Leibniz ne vaut pas une expérience de Nollet » [le physicien], (lettre du 13 mars 1739). Avec une certaine admiration distante pour la puissance et l'universalité d'un génie si différent du sien, parfois avec le sentiment de vagues parentés de pensée, Voltaire garda toujours comme associations immédiates à la philosophie de Leibniz : irréalisme, verbalisme, ou bien, dans l'ordre moral, supercherie et présomption.

Aussi *Candide* laisse-t-il à peu près intact cet optimisme-là, toujours suffisant pour qui s'y installe, toujours insuffisant pour qui n'y peut entrer, comme c'est le cas de Voltaire : l'univers où se meut le héros voltairien, c'est celui des modes de l'existence, des mœurs, des conditions, de l'histoire, incompatible avec l'univers leibnizien des possibles abstraits et des théories (voir, chapitre XIX, l. 45 : « Qu'est-ce qu'optimisme? — C'est la rage de soutenir que tout est bien quand on est mal »). On trouvera certes confrontés ces deux univers dans le conte achevé, on y reconnaîtra des points de choc entre le réel et un certain optimisme à la Leibniz — certaines notions (méconnues) de la *Théodicée*, certaines de ses démarches (caricaturées), certaines de ses formules surtout (faussées de parti pris) —, mais l'art et le comique y sont plus intéressés que la genèse de l'œuvre.

Selon la saisie même de l'esprit voltairien, c'est **aux lignes de contact de la pensée et de l'existence** que l'on place le mieux les rapports de l'optimisme et de l'œuvre.

Ainsi les formes les plus familières à sa nature de cette idéologie optimiste, et les plus capables de l'influencer, étaient par exemple, diversement liées au système leibnizien : le providentialisme chrétien, qui manifeste une certaine figure de l'homme, une certaine image de la vie humaine; l'optimisme des Lumières, fondé sur les apparences du devenir de la civilisation et des progrès des sciences; l'optimisme moral et humaniste enfin, comme l'avait célébré le poète anglais Pope (*Essai sur l'homme*, 1733, aussitôt répandu en France), qui s'engage dans les diverses situations de l'homme, son appartenance à l'espèce, son intégration à un ordre social, ses conduites et les moyens de son bonheur. Ce dernier importe surtout, parce que Voltaire l'avait partagé. Vingt ans avant *Candide*, et pendant sa période de Cirey, jusque vers 1747, Voltaire s'était rencontré avec Pope. Du « tout est bien » — *whatever is, is right* résumant pour le grand public la pensée de Pope — il avait lui-même formulé quelques applications remarquables, dans ses *Lettres philosophiques* (1734, dans la XXV^e^ en particulier, critique optimiste de Pascal), puis dans ses *Discours en vers sur l'homme* (1734-1738), écrits comme dans la marge de l'*Essai sur l'homme :* tout est ce qu'il doit être, avait-il dit, selon l'ordre d'une création sage; l'homme est à

sa place dans l'échelle des êtres; le bonheur se trouve à simplement vivre suivant la nature et suivant sa nature; mal et souffrance sont dans l'ordre des choses, etc.

La vie lui apprit, au cours d'une série de malheurs personnels (1747-1754), la difficulté d'accorder avec l'existence une philosophie d'adoption; avec les ruptures et l'isolement, l'exigence de la sécurité métaphysique; avec les sensations de la faiblesse et l'obsession d'un destin hostile, l'idée de liberté; ou encore, par l'étude de l'histoire, la confiance en l'avenir de l'homme avec l'horreur de son passé. De ces découvertes on voit les traces dans ses contes d'alors, qui figurent en série — de *Zadig* (1747-1748) à *Scarmentado* (rédigé en 1753-1754) — des « épreuves philosophiques » de plus en plus coûteuses, et même encore dans la première édition de l'*Essai sur les mœurs* en 1756. Mais, aux pires moments de cette période dépressive, jamais Voltaire ne s'était profondément abandonné (ni aucun des héros en qui il se dédoublait) à la pente de l'absurde — le seul contraire, au fond, de l'optimisme tel qu'il l'avait vécu; tout au plus avait-il prêté son esprit aux tentations d'un fatalisme de l'homme-marionnette [1], d'un déterminisme auquel « tout est éternellement asservi », comme dit un de ses brachmanes à un de ses jésuites (dans un dialogue publié en 1756).

Or, une fois cette crise conjurée, Voltaire voulut la dominer en y pensant le moins possible, et de l'optimisme, apaisé et réconcilié, il n'eût peut-être plus rien dit, comme ne dit clairement à peu près rien de ces conflits passés sa correspondance des premiers temps de la retraite salutaire en Suisse. Là, en effet, il retrempait sa philosophie dans une existence plus favorable; il récupérait peu à peu, en ses Délices, le sens de la liberté, l'intuition de certaines harmonies, celles des saisons, des croissances, des espèces, et contre les déterminismes lui était revenue la détermination de vivre qui les assume [2]. Il voulait n'être plus que dans son jardin : « Voilà, monsieur, l'objet de ma passion présente » (à J.-R. Tronchin, 5 avril 1755). Il avait traversé jusqu'au bout l'aventure de Candide, le débat de l'existence et d'une philosophie optimiste, enfin parvenu au dernier chapitre : presque trois ans avant de l'écrire.

C'est le spectacle de l'histoire en ces années terribles qui lui donna l'inspiration de s'en libérer. Au moins ses lettres d'alors en suscitent-elles l'idée, lorsqu'elles s'emplissent enfin, à l'annonce des mauvaises nouvelles du monde, de traits et d'allusions dérisoires au *Tout est bien* [3]. Voltaire s'inventa donc autour de lui comme un **gigantesque débat de**

1. Cette conception entre encore dans *Candide*, on le verra, mais transposée sur les personnages, et comme simulée dans une fatalité de la fiction, dont Voltaire est cette fois le maître. Voir par exemple, p. 165, *Situation du thème*. — 2. Pour la réflexion, cf. ce mot d'un vieux paysan : « On est tellement libre quand on bêche » (*Terre des hommes*, de Saint-Exupéry). — 3. C'est, semble-t-il, dans le trouble existentiel que lui donna le désastre de Lisbonne que Voltaire retrouva d'emblée, avec le sens de l'inquiétude comme on l'a vu plus haut, le besoin de régler des comptes avec l'optimisme. Aussitôt commença le débat, dans le *Poème* écrit en cette occasion, autrement appelé par lui son *Tout n'est pas bien :* « L'Univers vous dément », lance-t-il aux optimistes monstrueux.

l'optimisme et de l'existence, d'un optimisme qui n'était plus le sien, mais une caricature composite de tous ceux qu'il connaissait, entité grimaçante d'insolence ou colossalement naïve; d'une existence qui n'était plus la sienne (paisible et douce à jamais, selon les vœux ambigus de ses diverses candeurs), mais le grand rassemblement de tous les malheurs des temps, de tous les désastres, de toutes les misères privées qu'il inventoriait périodiquement — non sans railler lui-même à l'occasion son penchant à l'esprit mythique, en prenant en compte (comme il fait parfois dans *Candide*) les menus ennuis de la vie courante : l'enclouure d'un cheval, un retard de courrier...

Il devenait l'arbitre de ce débat où il ne se sentait plus engagé d'aussi près, disant par exemple : « Tout dépose à mes yeux contre le Tout est bien » (juin 1756); ou bien il circulait d'un camp à l'autre, disant alternativement :

— (du côté de l'existence) : « L'Optimisme est une philosophie cruelle sous un nom consolant » (à E. Bertrand, 18 février 1756);

— (du côté de l'optimisme) : « Tout est bien, tout est mieux que jamais : voilà deux ou trois cent mille animaux à deux pieds qui vont s'égorger pour cinq sous par jour » (août 1756);

— « Que d'horreurs, et que le meilleur des mondes est affreux! » (janvier 1757);

— « Voilà le quart de Prague en cendres : on ne peut pas dire encore Tout est bien, mais cela ne va pas mal, et avec le temps l'Optimisme sera démontré » (juin 1757).

En vérité, si l'on entend bien cet étrange dialogue, le mythique optimisme, étranger au monde, qu'il faisait ainsi parler en lui, c'était encore, par un dédoublement plus subtil, comme une expression gênée de sa fausse bonne foi de philosophe retiré — comme une voix provocante de la mauvaise conscience. C'est peut-être pour cela que vint, de trois ans en retard sur ses malheurs personnels, alors qu'il achetait Ferney, au moment où il finissait d'explorer, dans *Candide*, l'univers 1758 et la candeur, cette étrange abjuration : « J'ai *mes* raisons pour renoncer à l'Optimisme » (lettre de décembre 1758).

5. Sources littéraires

Parmi les sources littéraires du conte, on mentionne : des écrits de l'obscur Fougeret de Monbron, en particulier pour l'itinéraire du voyage, pour l'invention de détails et pour des rapports d'accent; dix autres romans de l'époque, dont M^me^ Denis, grande liseuse, alimentait sûrement les propos de table aux Délices; les *Lettres persanes* où sont les figures les plus réussies de ce type de « l'étranger » auquel appartient encore Candide; Rabelais, que Voltaire relisait alors, pour certaines particularités burlesques — peut-être aussi pour la composition du retour de Candide (chap. XIX à XXVI) en étapes « insulaires » qui rappelle le *Quart Livre;* des récits de voyages, que Voltaire imite et parodie; des ouvrages de documentation historique, dont se nourrit la fiction, précisément rédigée au moment où Voltaire reprenait e

complétait son *Essai sur les mœurs*, etc. *Candide* est le produit d'une immense culture, littéraire et livresque.
Il est cependant, pour l'essentiel, l'œuvre des expériences humaines de son créateur, recomposée dans la conscience qu'il prit peu à peu de ses diverses situations. On pourra se faire une vision plus synthétique de cette genèse à partir de certains commentaires plus particuliers : par exemple, ceux des pages 43, 93, 111, 113, 115, 119, 127, 165, etc.

La rédaction de « Candide »

Seuls, les proches de l'écrivain eurent connaissance du conte avant sa publication. Œuvre secrète, en marge de son *Essai sur les mœurs* et de ses grandes machines tragiques, *Candide* n'est mentionné dans la correspondance (au moins dans l'état où elle nous est parvenue) qu'une fois paru et pour être plaisamment désavoué.
La comparaison du conte et des écrits contemporains, en particulier des quelque trois cents lettres de Voltaire en 1758, apporte cependant des évidences de fait : par des concordances de détails, des rapports d'intérêts, et même des similitudes d'expression, l'idée s'impose d'une lente élaboration, étendue sur toute l'année 1758, par périodes discontinues — au reste selon des exigences qui nous échappent, et sans qu'on puisse distribuer, dans le temps de la genèse, la structure de l'œuvre.
Un seul vestige de ce travail de composition a été retrouvé, mais il est de première importance, c'est le manuscrit d'un état tardif du texte, antérieur à la publication, dit *manuscrit La Vallière* [1]. Il témoigne du soin apporté au détail de l'invention (on y suit, par exemple, la recherche d'un nom propre qui peigne expressivement un personnage); il révèle certaines méthodes et certaines difficultés de la composition, combien Voltaire peina dès le début sur son chapitre parisien (voir ici, p. 135), comment il insérait dans son canevas des morceaux adjacents (l'épisode du Nègre de Surinam, au chapitre XIX, voir p. 119, fut même rajouté en dernier lieu, après la dictée de ce manuscrit où il ne figure pas), les raccords et les sutures de basse besogne; on y voit à l'œuvre enfin, sur un texte alors presque définitif, les menues attentions de la clarté, de la concision, de l'euphonie, — un Voltaire surpris à la tâche, au plaisir aussi, dans les derniers apprêts d'une œuvre chère, longtemps portée, longtemps mûrie.

Les éditions, le succès

Le conte sortit avant la mi-janvier 1759, sans nom d'auteur ni indication d'origine, des presses de Cramer à Genève, et à Paris probablement dans le même temps.

1. Ce manuscrit appartint au duc de La Vallière, correspondant de Voltaire et bibliophile lairé, qui semble du reste avoir eu sa part dans la diffusion parisienne de *Candide;* sans oute le tenait-il de l'auteur lui-même; on peut en dater l'état d'octobre ou de novembre 1758. ne photocopie du manuscrit La Vallière a été publiée par M. Ira O. Wade.

Le succès fut tout de suite prodigieux, et chacun reconnut l'auteur. Dès la livraison du 1er mars de sa *Correspondance littéraire*, Melchior Grimm devait régaler les cours souveraines de l'Europe avec un long compte rendu. A la fin de mars, cinq éditions avaient été tirées à Paris; une vingtaine au moins sortirent en 1759, plusieurs traductions parurent en Angleterre dans l'année, une en Italie.

Les pouvoirs s'employèrent vainement à arrêter ou freiner la diffusion du livre. Après quelques saisies exemplaires à Paris, on l'inscrivit au moins sur les listes noires. Il fut aussi condamné dans Genève, dès la publication, et à Rome (1762). Et un anonyme bien-pensant le réfuta très savamment (dans *l'Oracle des nouveaux philosophes*, 1759-1760, attribué à l'abbé Cl.-M. Guyon).

Tout ce bruit revenait à l'heureux auteur. Dans ses lettres, il opposait aux compliments des démentis goguenards (« il faut avoir perdu le sens pour m'attribuer cette coïonnerie »); ou bien il prenait les devants pour dénoncer, avec des indignations de pince-sans-rire, les dangers d'un livre aussi répandu dans le public, et l'on croit bien distinguer dans ces réactions une sorte de fausse honte, comme si sa dignité littéraire se défendait encore un peu, faiblement, contre l'irrépressible vocation de l'action directe.

Un an plus tard cependant, il reprit son conte, et ce fut pour y fourrer, en étoffant le chapitre XXII, les adversaires du moment et l'incurie du tripot parisien : *Candide* se trouvait annexé, du même coup, à l'œuvre militante la plus immédiate. Au reste, les premiers lecteurs avaient été déçus par le chapitre en question, comme Voltaire le savait du duc de La Vallière : « On pense comme moi, c'est le seul qui soit trouvé faible »; et Grimm avait même tranché d'un « il ne vaut pas grand-chose ». Voltaire se laissa donc inspirer par ses humeurs satiriques, il amplifia et corsa le chapitre de ces Parisiens difficiles (voir p. 135).

Ce nouveau *Candide*, à peine retouché par ailleurs, parut en 1761, chez Cramer à Genève, et Voltaire n'y revint plus, par la suite, que pour améliorer quelques menus détails d'expression. De son vivant parurent une cinquantaine d'éditions et contrefaçons; des continuateurs surent exploiter pour lui cette immense faveur publique, avec de « Nouvelles aventures de Candide », suites et adaptations.

Au fond de lui-même, sans y réfléchir peut-être, Voltaire fut très fier de son *Candide*, il l'aima d'une prédilection secrète et familière. Sa complaisance à le désavouer dans l'euphorie du premier succès, les références qu'il y fit à travers son œuvre (dans *l'Homme aux quarante écus*, *la Princesse de Babylone*, etc.), la facilité avec laquelle s'en présentèrent toujours à sa pensée, dans ses lettres courantes (voir p. ex. p. 190), les personnages, les épisodes, les lieux, les détails, les expressions — tout cela laisse deviner qu'il ne déplairait pas trop à l'auteur de *la Henriade*, de *Zaïre* et du *Siècle de Louis XIV*, d'être surtout devenu « l'auteur de *Candide* » pour un large public.

Le souper
des philosophes
par
Jean Huber

B.N. Cl. Roger-Viollet

BIBLIOGRAPHIE

Éditions

Œuvres de Voltaire, éd. Moland (52 vol., 1877-1883).
Voltaire's Correspondence, éd. par Th. Besterman (107 vol., dont 11 d
tables et références, 1953-1965).
Voltaire's Notebooks, éd. par Th. Besterman (2 vol., 1951).

Ouvrages généraux

G. Lanson, *Voltaire*, 1906.
N. L. Torrey, *the Spirit of Voltaire*, New-York, 1938.
R. Naves, *Voltaire, l'homme et l'œuvre*, 1942.
R. Pomeau, *Voltaire par lui-même*, 1955.
R. Pomeau, *la Religion de Voltaire*, 1956.
A. Delattre, *Voltaire l'impétueux*, 1957.
J. Orieux, *Voltaire ou la Royauté de l'esprit*, 1967.

Éditions de « Candide »

A. Morize, éd. critique, 1913.
R. Pomeau, éd. critique, 1959.
Avec l'aimable autorisation de M. R. Pomeau, nous avons tiré par
de ses commentaires, de l'établissement du texte et de son introdu
tion, autant que les conditions matérielles nous le permettaient.

Études concernant « Candide »

W. F. Bottiglia, « Voltaire's *Candide*. Analysis of a classic », *Studies o*
Voltaire. vol. VII a, 1959. Édition revue, 1961.
I. O. Wade, *Voltaire and Candide*, Princeton, 1959.
P.-G. Castex, « Voltaire : *Micromégas*, *Candide*, *l'Ingénu* », 1959.
W. H. Barber, *Voltaire's Candide*, London, 1960.
H. Coulet, « La Candeur de Candide », *Annales de la Faculté d'Ai*
en-Provence, 1960.
R. Pomeau, « Voltaire conteur : masques et visages », *L'Informatio*
littéraire, 1961, n° 1.
J. Sareil, *Essai sur « Candide »*, 1967.
J. Van Den Heuvel, *Voltaire dans ses contes*, 1967.

CANDIDE OU L'OPTIMISME [1]

TRADUIT DE L'ALLEMAND

DE Mr. LE DOCTEUR RALPH [2],

AVEC LES ADDITIONS QU'ON A TROUVÉES DANS LA POCHE DU DOCTEUR, LORSQU'IL MOURUT A MINDEN [3]
L'AN DE GRACE 1759 [4]

---

1. Voir *Zadig ou la Destinée*, *Memnon ou la Sagesse humaine* : titres et sous-titres qui annoncent n examen philosophique avec les aventures d'un héros. Préciser le sous-entendu humoris-ique de celui-ci (voir p. 39, note 3). — 2. Au siècle de l'anglomanie, de nombreux auteurs ne faisaient pas scrupule d'ajouter à leurs titres : « ouvrage traduit de l'anglais ». Aussi l'auteur *Candide* est-il donné pour Allemand. Son grade de docteur, le plus haut grade universitaire, it attendre un ouvrage sérieux et profond (comme les titres d'Alcofribas Nasier, auteur pré-ndu de *Pantagruel* et de *Gargantua*, « maître » et « abstracteur de Quinte Essence ») ; pour le om de *Ralph*, anglais plutôt qu'allemand, peut-être Voltaire s'est-il souvenu, au moment écrire contre Pope, du nom d'un obscur poète anglais, James Ralph, dont il avait pu suivre Londres une polémique personnelle avec Pope (mai-juin 1728). — 3. Ville de Westphalie, r la Weser. — 4. C'est pour l'édition revue de 1761 que le titre fut ainsi complété; la princi-le addition se situe au chap. XXII (voir p. 135, *Histoire du texte*); pour des additions lneures, voir par exemple p. 84, note 5, p. 94, note 6.

Cl. B.

Gravure de Moreau le Jeune, 1787

Monsieur le baron [...] *chassa Candide du château...*
(Chap. I^er^, l. 67-68)

CHAPITRE PREMIER

COMMENT CANDIDE FUT ÉLEVÉ DANS UN BEAU CHATEAU, ET COMMENT IL FUT CHASSÉ D'ICELUI[1]

Il y avait en Vestphalie, dans le château de monsieur le baron de Thunder-ten-tronckh [2], un jeune garçon à qui la nature avait donné les mœurs les plus douces. Sa physionomie annonçait son âme. Il avait le jugement assez droit, avec l'esprit le plus simple; c'est, je crois, pour cette raison qu'on le nommait Candide [3]. Les anciens domestiques [4] de la maison soupçonnaient qu'il était fils de la sœur de monsieur le baron, et d'un bon et honnête gentilhomme du voisinage, que cette demoiselle ne voulut jamais épouser parce qu'il n'avait pu prouver que soixante et onze quartiers [5], et que le reste de son arbre généalogique avait été perdu par l'injure du temps.

Monsieur le baron était un des plus puissants seigneurs [6] de la Vestphalie, car son château avait une porte et des fenêtres. Sa grande salle même était ornée d'une tapisserie. Tous les chiens de ses basses-cours composaient une meute dans le besoin [7]; ses palefreniers étaient ses piqueurs [8]; le vicaire du village était son grand aumônier. Ils l'appelaient tous Monseigneur, et ils riaient quand il faisait des contes.

Madame la baronne, qui pesait environ trois cent cinquante livres [9], s'attirait par là une très grande considération, et faisait les honneurs de la maison avec une dignité qui la rendait encore plus respectable.

Note sur le texte de Candide

Voltaire n'était évidemment pas l'homme des éditions *ne varietur*, surtout pour les œuvres qui ne lui paraissaient pas conformes à son personnage littéraire, productions un peu bâtardes par rapport à l'œuvre officielle. Il ne s'est préoccupé de fixer le texte de *Candide* ni dans les premiers manuscrits envoyés aux libraires (aussi plusieurs éditions de 1759, peu différentes, semblent-elles composer ensemble une originale mythique, comme c'est le cas pour d'autres de ses œuvres), ni pour l'édition augmentée de 1761, pourtant imprimée par le seul Cramer, sur ses indications et à portée de Ferney. On trouvera donc ici le dernier texte revu par l'auteur paru chez Cramer, en 1771), tel que M. René Pomeau nous a aimablement autorisé à le reproduire de son édition critique (Nizet, 1959).

1. De celui-ci; terme désuet (concession burlesque aux prétentions du châtelain?). — 2. Nom de fantaisie. *Thunder* est anglais (Tonnerre), *ten* évoque à la rigueur l'article germanique; *tronckh* est bizarre. On se défend mal de songer, pour l'ensemble, au juron familier *Tonnerre de Dieu*. — 3. Au sens courant : le Sincère, l'homme de bonne foi; mais il s'y mêlait, au siècle de l'esprit critique, des insinuations de simplesse et de crédulité. — 4. Ceux qui avaient le plus long temps de service. — 5. Degrés d'ascendance noble, par le père ou la mère. Raillerie ordinaire de l'orgueil allemand : voir par exemple la X[e] des *Lettres philosophiques* (1734). — 6. Le titre de *baron* en imposait de moins en moins au XVIII[e] s., comme avait fait au XVII[e] celui de marquis; la dévaluation était particulièrement sensible en Allemagne. — 7. En cas de *besoin*. — 8. Officiers de la chasse à courre, préposés à la meute en particulier. — 9. Plus de cent cinquante kilos.

Sa fille Cunégonde, âgée de dix-sept ans, était haute en couleur, fraîche grasse, appétissante [1]. Le fils du baron paraissait en tout digne de son père. Le précepteur Pangloss était l'oracle [2] de la maison, et le petit Candide écoutait ses leçons avec toute la bonne foi de son âge et de son caractère.

Pangloss enseignait la métaphysico-théologo-cosmolonigologie [3]. Il prouvait admirablement qu'il n'y a point d'effet sans cause [4], et que dans ce meilleur des mondes possibles, le château de monseigneur le baron était le plus beau des châteaux, et madame la meilleure des baronnes possibles.

« Il est démontré, disait-il, que les choses ne peuvent être autrement : car tout étant fait pour une fin, tout est nécessairement pour la meilleure fin. Remarquez bien que les nez ont été faits pour porter des lunettes; aussi avons-nous des lunettes. Les jambes sont visiblement instituées pour être chaussées [5], et nous avons des chausses [6]. Les pierres ont été formées pour être taillées et pour en faire des châteaux : aussi monseigneur a un très beau château : le plus grand baron de la province doit être le mieux logé; et les cochons étant faits pour être mangés, nous mangeons du porc toute l'année. Par conséquent, ceux qui ont avancé que tout est bien [7] ont dit une sottise : il fallait dire que tout est au mieux [8]. »

Candide écoutait attentivement, et croyait innocemment : car il trouvait mademoiselle Cunégonde extrêmement belle, quoiqu'il ne prît jamais la hardiesse de le lui dire. Il concluait qu'après le bonheur d'être né baron de Thunder-ten-tronckh, le second degré de bonheur était d'être mademoiselle Cunégonde; le troisième, de la voir tous les jours; et le quatrième, d'entendre maître Pangloss, le plus grand philosophe de la province, et par conséquent de toute la terre.

---

1. Ce portrait annonce un tempérament sensuel; voir, dans la *Relation du jésuite Berthier* contemporaine de *Candide*, l'allégorie de la Luxure : « une grosse dondon, fraîche et appétissante ». — 2. Voir les deux sens de l'expression : « parler comme un oracle ». — 3. Création de Voltaire, visant le système leibnizien qui justement fait converger la tradition théologique et la révélation scientifique de l'univers. *Cosmologie* était un néologisme du leibnizien Wolff (1679-1754). Noter l'insidieuse adjonction du faux suffixe *-nigo*, dans une sorte d'hésitation entre cosmogonie et cosmologie. — 4. Leibniz avait posé comme fondement de toute science que « jamais rien n'arrive sans qu'il y ait une cause ou du moins une raison déterminante » (*Théodicée*, I, 44); Wolff avait voulu prouver ce principe. Voltaire trouve que cela va sans dire. — 5. Raillerie contre l'abus du principe; Voltaire en avait usé lui-même de façon plus modeste : « On peut ne point couvrir ses jambes d'une chaussure, mais la jambe est visiblement faite pour porter le corps et pour marcher » (*Dialogues de Lucrèce et de Posidonius*, 1756). — 6. Des culottes et des bas. — 7. Pope le premier, dont c'est la fameuse formule, dans l'*Essay on man* (1733): « *Whatever is, is right.* » — 8. Souvenir probable d'une correction proposée par Rousseau dans sa lettre doctrinale du 18 août 1756 (voir p. 43) de la formule « Tout est bien » en « Le tout est bien », plus fidèle, à son sens, à l'optimisme. — 9. La pesée des bonheurs était familière à l'optimisme du siècle; Voltaire avait vu Rousseau s'y livrer à ses dépens à la fin de la fameuse lettre de 1756.

Un jour, Cunégonde, en se promenant auprès du château, dans le petit bois qu'on appelait parc [1], vit entre des broussailles le docteur Pangloss qui donnait une leçon de physique expérimentale [2] à la femme

1. Comme on appelle le baron *monseigneur*. — 2. Périphrase lestement spirituelle, tout à fait appropriée dans les termes au sérieux doctrinaire du maître; au reste, l'expression joue sur le titre d'un ouvrage à succès de l'abbé Nollet, les *Leçons de physique expérimentale*, que Voltaire mettait au-dessus de la *Théodicée* (voir citation p. 30).

● **Structure**

① Étudiez, par rapport au héros, l'organisation du monde de son enfance, en cherchant comment elle explicite ou réfléchit :
— *Son être :* noter que la présentation de Candide (l. 1-10) échappe à l'ordonnance protocolaire, mais qu'il y est ensuite réintégré à la place qui lui est due.
Déterminez dans quelle mesure l'évocation de l'existence au château (l. 11-24) est soumise — ordre, détails et relations — à la conception que s'en fait le héros (voir l. 41-47).
— *Ses relations et ses dépendances :* l'identification première de Candide (l. 1-10) est surtout opérée par l'entourage de sa personne : le lieu, l'apparence, les on-dit, etc.
Montrez inversement que la leçon de Pangloss (l. 30-40) se présente surtout comme le centre des situations du héros.
— *Son destin naissant :* deux modes d'existence et deux durées se trouvent heurtés dès ce début : *l'existence heureuse*, avec ses subordinations et ses échanges rassurants (l. 11-47); *l'existence aventureuse* (l. 48-72), avec ses ruptures et ses désordres imprévisibles.
Analysez comme deux moyens de ces suggestions : d'une part, l'application presque absolument continue des temps différents qui suivent les deux formules classiques (apparemment inoffensives) : *Il y avait...* (l. 1) et *Un jour...* (l. 48); d'autre part, l'opposition du style coordonné ou subordonné (l. 17 et suiv.; l. 41-47) et du style juxtaposé (l. 62 et suiv.).
En passant de la durée fabuleuse au temps de l'Histoire, Candide se détachera peu à peu du souvenir de ce monde où se reflétait sa propre candeur : un héros à la recherche de son identité.

● **« L'oracle de la maison » (l. 22)**

② Auteur de pièces comédies, Voltaire a pourtant créé, avec l'exposé de Pangloss (l. 30-40), une des tirades les plus comiques de la langue française : étudiez-en le comique et représentez-vous le personnage par les qualités scéniques du morceau.
③ Cette création verbale — vocabulaire, mouvement, rimes et rythmes — ne figure-t-elle pas aussi, l'une soutenant l'autre, une manière de portrait moral?
④ On se demandera alors pourquoi le seul Pangloss est ainsi accablé, pourquoi il est presque aussitôt discrédité (l. 48-57) par une dégradation terrestre de sa métaphysique. Montrez qu'il est comme le garant moral de l'illusion collective : comparez sa vanité à celle de ses maîtres; notez que sa leçon se confine au plus étroit univers; mesurez son influence, sur Cunégonde (l. 52-57) aussi bien que sur Candide.

de chambre de sa mère, petite brune très jolie et très docile [1]. Comm
mademoiselle Cunégonde avait beaucoup de disposition pour le
sciences, elle observa, sans souffler, les expériences réitérées dont ell
fut témoin; elle vit clairement la raison suffisante [2] du docteur, les effet
et les causes, et s'en retourna tout agitée, toute pensive, toute rempli
du désir d'être savante, songeant qu'elle pourrait bien être la raiso
suffisante du jeune Candide, qui pouvait aussi être la sienne.

Elle rencontra Candide en revenant au château, et rougit; Candid
rougit aussi; elle lui dit bonjour d'une voix entrecoupée, et Candid
lui parla sans savoir ce qu'il disait. Le lendemain, après le dîner, comm
on sortait de table, Cunégonde et Candide se trouvèrent [3] derrière u
paravent; Cunégonde laissa tomber son mouchoir, Candide le ramassa
elle lui prit innocemment la main; le jeune homme baisa innocemmer

1. On apprend son nom, *Paquette*, au chap. IV (l. 36), et on la retrouvera par surprise d
deux occasions (chap. XXIV et XXX). — 2. Expression propre à la philosophie leibnizienne
« Leibniz croit qu'il ne faut que sa raison suffisante pour expliquer tout », raille l'auteur d
l'article « Manichéisme » de l'*Encyclopédie* (t. X, 1765). — 3. Litote.

● **Un talent de causeur**

① Ces premières pages donnent l'impression d'une sorte de mimétism
comme si le conteur se faisait l'acteur de son sujet : étudiez en particuli
l'ordre de présentation des personnages (l. 11-24), les mimes de sty
(l. 11-16 ou 25-29), l'exactitude du ton dans l'ensemble.
Mais le conte philosophique implique de plus subtiles relations de je
la présence en tiers du narrateur et l'engagement critique du publ
ainsi sollicité. Art de la « finesse » en somme, selon le goût d'alors, ain
défini par Voltaire lui-même :

> « La *finesse* dans les ouvrages de l'esprit, comme dans la conversatio
> consiste dans l'art de ne pas exprimer directement sa pensée, mais de
> laisser aisément apercevoir; c'est une énigme dont les gens d'esprit devine
> tout d'un coup le mot » (*Encyclopédie*, article « Finesse », t. VI, 1756).

② Étudiez de ce point de vue la charge du ton bonhomme ou euphoriqu
relevez des effets de discordance et analysez-les.
③ Commentez l'attribution des noms propres.
Cunégonde a pour patronne une impératrice d'Allemagne, épous
d'Henri II, qui eut à se disculper d'une accusation de manquement
un vœu de continence éternelle qu'elle avait fait; la sainte subit à so
avantage l'épreuve du feu, elle entra en religion à la mort de son ma
et fut canonisée (en 1200).
④ Le nom du maître : « Panglossia! » lançait Pindare à ses rivaux
simples possesseurs d'un savoir d'école (2e *Olympique*); de même Voltai
aux historiens compilateurs (« Panglossie! » dans ses *Carnets*, p. 222
A la lettre, c'est « Tout-Langue », comme le fameux Panurge éta
« Tout-Activité » : appréciez, selon l'esprit de la « finesse », l'économ
de ce nom-portrait.

- **Une allégorie de l'optimisme**

  Dans ce petit univers clos de Thunder-ten-tronckh, Voltaire a rassemblé diverses formes d'illusions :

  — l'illusion aristocratique, dont les complaisances élèvent ces gens du « grand monde » dans la direction même de la philosophie du *meilleur des mondes :* voir l. 26-29;

  — l'illusion romanesque, faux idéalisme sur des réalités dont on refuse la conscience : voir *le plus beau des châteaux* (l. 28), *le petit bois qu'on appelait parc* (l. 49), etc.;

  — l'illusion de l'absolu qui concentre en un point l'univers entier : voir l. 30-40, et en écho : *maître Pangloss, le plus grand philosophe* (l. 46).

  Par le jeu de l'imagination, ces dispositions données aux personnages deviennent une allégorie vivante et concrète de l'illusion optimiste, plus maniable dans le dessein d'un conte philosophique, une sorte de système de références pour la suite de l'histoire.

- **Deux optimistes modèles :** Pangloss ou l'optimisme zélé, Candide ou l'optimisme naïf. Voltaire connaît d'expérience ces deux personnages (voir p. 30, *Contre l'optimisme*); mais sans doute auraient-ils moins d'expression s'il n'avait du dehors entendu leurs voix.

  — Le **Tout est bien d'une courette allemande,** c'est un peu celui de cette duchesse de Saxe-Gotha (1710-1767) dont il a connu l'optimisme rayonnant pendant le séjour qu'il fit auprès d'elle, bien accueilli, traité comme un familier (avril-mai 1753). Elle voudrait convertir Voltaire à sa foi dans le système, elle lui chante et rechante son « refrain de Tout est bien » (20 février 1756); il répond en persiflant gentiment l'optimisme bonasse (avec ses éloges de « la meilleure des cours possibles » et de « la meilleure des princesses possibles », juin-juillet 1757). Au reste, lorsque les malheurs de sa maison et de sa famille mirent à l'épreuve sa philosophie (1756-1758), la duchesse demeura ferme dans son Tout est bien — comme ces altesses sérénissimes qu'on rencontrera plus loin à Venise (chap. XXVI).

  — Un **Tout est bien de doctrinaire et de sentimental :** celui de Jean-Jacques Rousseau. En réponse à son *Poème sur le désastre de Lisbonne* — son « Tout n'est pas bien » comme il disait — Voltaire avait reçu de son jeune confrère une longue lettre (du 18 août 1756), où se faisaient entendre les deux voix familières de l'optimisme : la doctrinale, qui s'appliquait à réfuter une à une les affirmations du poème et de ses notes; la voix naïve, qui finissait par opposer aux arguments le besoin de croire, le sentiment de l'existence, l'intuition de sa vérité. Avec un bref accusé de réception (12 septembre 1756), Voltaire éluda la controverse.

  Le souvenir de cette « belle lettre » de Rousseau paraît bien engagé dans la création de Pangloss au moins, le sophiste bavard et inauthentique : ainsi se dessinait à l'esprit de Voltaire le profil intellectuel de l'auteur des *Discours*, dès la pochade satirique de *Timon* (1756), où il le condamnait pour ses paradoxes sur les arts, avec la circonstance atténuante encore d'une naïveté de provocation. C'est par une intuition assez pertinente au fond, semble-t-il, quoique faussée par sa susceptibilité, que Rousseau considérera *Candide* comme une « réponse » à sa *Lettre à Voltaire* de 1756 (voir *Confessions*, livre IX) : voir ici p. 40, n. 9; p. 74, n. 5; p. 101; p. 125, n. 2, etc.

la main de la jeune demoiselle avec une vivacité, une sensibilité, un
grâce toute particulière; leurs bouches se rencontrèrent, leurs yeu
s'enflammèrent, leurs genoux tremblèrent, leurs mains s'égarèren
Monsieur le baron de Thunder-ten-tronckh [1] passa auprès du para
vent, et, voyant cette cause et cet effet, chassa Candide du château
grands coups de pied dans le derrière; Cunégonde s'évanouit : elle fu
soufflетée par madame la baronne dès qu'elle fut revenue à elle-même
et tout fut consterné dans le plus beau et le plus agréable des châteaux
possibles.

CHAPITRE DEUXIÈME

CE QUE DEVINT CANDIDE PARMI LES BULGARES

Candide, chassé du paradis terrestre [2], marcha longtemps sans
savoir où, pleurant, levant les yeux au ciel, les tournant souvent ver
le plus beau des châteaux, qui renfermait la plus belle des baronnettes
il se coucha sans souper au milieu des champs entre deux sillons; l
neige tombait à gros flocons [4]. Candide, tout transi, se traîna le lende
main vers la ville voisine, qui s'appelle Valdberghoff-trarbk-dikdorff
n'ayant point d'argent, mourant de faim, et de lassitude. Il s'arrêt
tristement à la porte d'un cabaret.

Deux hommes habillés de bleu [6] le remarquèrent : « Camarade
dit l'un, voilà un jeune homme très bien fait, et qui a la taille requise.
Ils s'avancèrent vers Candide, et le prièrent à dîner très civilement
« Messieurs, leur dit Candide avec une modestie charmante, vous m
faites beaucoup d'honneur, mais je n'ai pas de quoi payer mon écot
— Ah! monsieur, lui dit un des bleus, les personnes de votre figure e

1. Apprécier l'irruption de ce nom parmi les rimes intérieures du passage. — 2. Ce mots jouent sur une vague relation entre le bonheur originel de Thunder-ten-tronckh l'Eden biblique : c'est par l'entraînement d'une fille d'Ève, « toute remplie du désir d'êt savante », que la faute fatale a été commise, obligeant un père à sévir justement. Et Candid devra cultiver la terre (chap. XXX). — 3. Diminutif de tendresse inventé pour la circonstan (seul exemple donné par Littré). — 4. L'avant-veille, Cunégonde assistait à certaine *leçon physique expérimentale* qu'on imagine mal à la saison des neiges : trace probable de remani ments. — 5. Nom inventé à plaisir par l'agglutination de mots simples de l'allemand : for *(Wald)*, montagne *(Berg)*, cour *(Hof)*, village *(Dorf)*, épais *(Dick)*. *Trarbk* est une sort de gageure dérisoire. — 6. L'uniforme des recruteurs prussiens, célèbres pour leur efficacité.

de votre mérite ne payent jamais rien : n'avez-vous pas cinq pieds cinq pouces de haut [1] ? — Oui, messieurs, c'est ma taille, dit-il en faisant la révérence. — Ah! monsieur, mettez-vous à table; non seulement nous vous défrayerons, mais nous ne souffrirons jamais qu'un homme comme vous manque d'argent; les hommes ne sont faits que pour se secourir les uns les autres. — Vous avez raison, dit Candide; c'est ce que monsieur Pangloss m'a toujours dit, et je vois bien que tout est au mieux [2]. » On le prie d'accepter quelques écus, il les prend et veut faire son billet [3]; on n'en veut point, on se met à table. « N'aimez-vous pas tendrement?... — Oh! oui, répond-il, j'aime tendrement mademoiselle Cunégonde. — Non, dit l'un de ces messieurs, nous vous demandons si vous n'aimez pas tendrement le roi des Bulgares [4] ? — Point du tout, dit-il, car je ne l'ai jamais vu. — Comment! c'est le plus charmant des rois, et il faut boire à sa santé [5]. — Oh! très volontiers, messieurs. » Et il boit. « C'en est assez, lui dit-on, vous voilà l'appui, le soutien, le défenseur, le héros des Bulgares; votre fortune est faite, et votre gloire est assurée. » On lui met sur-le-champ les fers aux pieds, et on le mène au régiment. On le fait tourner à droite, à gauche, hausser la baguette, remettre la baguette [6], coucher en joue, tirer, doubler le pas, et on lui donne trente coups de bâton [7]; le lendemain, il fait l'exercice un peu moins mal, et il ne reçoit que vingt coups; le surlendemain, on ne lui en donne que dix, et il est regardé par ses camarades comme un prodige.

Candide, tout stupéfait, ne démêlait pas encore trop bien comment il était un héros [8]. Il s'avisa un beau jour de printemps de s'aller promener [9], marchant tout droit devant lui, croyant que c'était un privilège de l'espèce humaine, comme de l'espèce animale, de se servir de ses jambes à son plaisir. Il n'eut pas fait deux lieues [10] que voilà quatre autres héros [11] de six pieds qui l'atteignent, qui le lient, qui le mènent

---

1. Environ 1,80 m; les soldats de haute taille étaient recherchés. — 2. On voit comment s'est déclenchée la confiance de Candide. — 3. Il veut établir une reconnaissance de dette. — 4. Ce nom ne désigne, à l'époque, aucune réalité politique. Tribus conquérantes aux origines indécises, les *Bulgares* s'étaient établis sur les bords de la Caspienne et de la mer Noire (VI^e^ s.), avant d'être englobés aux XIV^e^ et XV^e^ s. dans l'empire russe et l'empire turc. — 5. Allusion à l'enivrement des recrues, ruse habituelle des racoleurs. — 6. Manœuvres nécessaires, avant et après chaque coup tiré, pour enfoncer la charge dans la bouche du fusil. — 7. Ce châtiment corporel se pratiquait dans plusieurs armées, en France et en Prusse par exemple. — 8. La réflexion de Candide est lente; ce sont les recruteurs qui l'ont appelé, quelques jours plus tôt, *le héros des Bulgares* (I. 30). — 9. Trait d'époque : les désertions sont alors nombreuses (30 000 en France entre 1748 et 1752, pour des effectifs d'environ 150 000 hommes). Mais, en faisant déserter l'optimiste Candide, Voltaire se rappelle aussi l'une des causes des tracasseries que subit le leibnizien Wolff sous Frédéric-Guillaume I^er^ : ses ennemis l'auraient dénoncé au roi en imputant la responsabilité des désertions en Prusse à l'influence de son enseignement. — 10. Approximativement 6 à 7 km. — 11. Trait d'ironie commun aux « philosophes » et très familier à Voltaire.

dans un cachot. On lui demanda juridiquement ce qu'il aimait le mieu
d'être fustigé trente-six fois par tout le régiment, ou de recevoir à l
fois douze balles de plomb dans la cervelle [1]. Il eut beau dire que le
volontés sont libres, et qu'il ne voulait ni l'un ni l'autre, il fallut fai
un choix [2] : il se détermina, en vertu du don de Dieu qu'on nomm
liberté, à passer trente-six fois par les baguettes; il essuya deux pr
menades. Le régiment était composé de deux mille hommes. Cela l
composa quatre mille coups de baguettes, qui, depuis la nuque du co
jusqu'au cul [3], lui découvrirent les muscles et les nerfs. Comme on alla
procéder à la troisième course, Candide, n'en pouvant plus, demand
en grâce qu'on voulût bien avoir la bonté de lui casser la tête : il obti
cette faveur; on lui bande les yeux; on le fait mettre à genoux [4]. Le r
des Bulgares passe dans ce moment, s'informe du crime du patient
et comme ce roi avait un grand génie, il comprit, par tout ce qu'
apprit de Candide, que c'était une jeune métaphysicien fort ignora
des choses de ce monde, et il lui accorda sa grâce [6] avec une clémenc
qui sera louée dans tous les journaux et dans tous les siècles [7]. Un brav
chirurgien [8] guérit Candide en trois semaines avec les émollients ense
gnés par Dioscoride [9]. Il avait déjà un peu de peau, et pouvait marche
quand le roi des Bulgares livra bataille au roi des Abares [10].

---

1. Ces deux peines étaient en usage en cas de désertion. Mais le choix offert à Candide n'e
qu'un artifice pour introduire la raillerie philosophique. — 2. Ce trait vise les efforts par lesque
les leibniziens conciliaient dans un même système l'idée que les événements et les actio
humaines sont déterminées et l'idée que la liberté humaine peut se déterminer sans moti
extérieurs. Jugeant fausse l'hypothèse des « volontés libres », Voltaire définit d'ordinaire
liberté, suivant Locke avec des nuances et des doutes passagers, comme « le pouvoir de fai
ce qu'on veut », limité selon les circonstances. — 3. A Thunder-ten-tronckh régnait l'illusio
les réalités, par le caprice du conteur, prennent une revanche effrontée. Ou l'excusera-t-on p
l'allitération cumulative? — 4. Le même cérémonial réduit à l'extrême se retrouvera au cha
XXIII, l. 14. — 5. Désigne proprement un condamné qui attend l'exécution de sa peine. —
6. Un jour, Frédéric II de Prusse avait gracié un ancien déserteur sur la requête de Voltair
Mais, au moment de *Candide*, il faisait « arquebuser » les déserteurs aussitôt repris. Au rest
faut-il *un grand génie* (l. 57) pour interpréter à coup sûr le comportement de Candide? Voltai
avait d'abord écrit, dans le manuscrit La Vallière : « un grand sens » — pointe moins fin
— 7. Malice feutrée contre les journalistes; amusante prétention à l'authenticité, par l'empl
du futur; parodie enfin du *per omnia saecula saeculorum :* que de finesses à la fois! — 8. Premiè
apparition d'un personnage inévitable dans des aventures aussi malheureuses. Cf. chap. XI
l. 69 et chap. XXVIII, l. 6. — 9. Médecin grec du 1er siècle après J.-C. Rabelais, que Voltai
a relu en écrivant *Candide*, fait d'amusantes références à Dioscoride (*Gargantua*, XXIII; *Tie
Livre*, XVIII et LII, etc.). — 10. Peuple envahisseur, d'origine mongole, qui ravagea l'Euro
orientale du VIe au IXe s. Leur nom ne disait guère plus aux lecteurs de 1759 qu'à nous cel
des Pictes.

- **Le monde de la guerre** — Candide au racolage, Candide à l'exercice, à la schlague, au combat (chap. III, l. 1-10) : l'actualité d'abord impose ces premières épreuves. En 1758, l'Allemagne est à feu et à sang; plus de trois cent mille hommes s'entretuent du Rhin à la Vistule.

  ① Et c'est précisément la guerre qui paraît à Voltaire le plus net démenti de l'optimisme. De là partent, au moment de *Candide*, ses plus terribles railleries contre le système : « Tout est bien, tout est mieux que jamais : voilà deux ou trois cent mille animaux à deux pieds qui vont s'égorger pour cinq sous par jour » (lettre à F.-L.Allemand, 1756). En vous aidant de la note 2, p. 76, montrez que la guerre est, selon les termes mêmes de l'optimisme, une forme suprême du Mal.

- **L'invention** — « La mémoire nourrie et exercée, dit Voltaire, est la source de toute imagination » (article « Imagination », paru en 1765 dans le tome VIII de l'*Encyclopédie*, écrit en 1758).

  L'imagination du conteur travaille ici sur de nombreux éléments : des souvenirs livresques ou d'expérience rapportée (les noms des deux nations en guerre, les procédés du racolage); une anecdote connue des philosophes (la désertion de grenadiers « wolfianisés », voir p. 45, note 9); des observations personnelles, qu'il consigne aussi dans ses *Mémoires* en rédigeant *Candide* (l'exercice de tir, les parades, le châtiment des baguettes : images du voyage en Prusse, des années 1750-1752), etc.

  ② On tentera de définir les caractères de cette activité d'invention.

- **« Un jeune métaphysicien fort ignorant des choses de ce monde »** (l. 58).

  ③ Confiance béate, respect mécanique, inconscience docile, conduite formaliste : montrez que les actes et les paroles de Candide s'expliquent par là, et dépendent de l'éducation qu'il a reçue. Étudiez en particulier sa conversation avec les recruteurs (la candeur devant la ruse) et ses délibérations au moment du châtiment (les notions devant les faits).

  ④ Voltaire a transposé dans l'ordre du style cette inadaptation du héros : analysez le mélange du réalisme et des tours figurés (hyperboles et euphémismes surtout); expliquez par la psychologie du héros l'emploi systématique des nombres et des chiffres dans le second épisode et dans le chapitre III (l. 4-9).

- **Abares et Bulgares** — Dans la région de Westphalie, au moment de *Candide*, Français et Prussiens étaient aux prises. Maints détails de ce chapitre et du suivant se prêtent à une telle identification : voir p. 44, n. 6; p. 45, n. 7 et 9; p. 48, n. 4. Mais notez que les noms fictifs échappent à l'espace et au temps, non moins que ceux de Vandales, Goths, Tartares, dont use ailleurs Voltaire pour qualifier les *assassins enrégimentés* (chap. XX, l. 29). Pour étudier le pacifisme voltairien, voir la fin de la 1re des *Lettres philosophiques* (1734), le chap. VII de *Micromégas* (1752), le XIe Entretien de *L'ABC* (1768), mais surtout l'article « Guerre » du *Dictionnaire philosophique* (1764).

CHAPITRE TROISIÈME

COMMENT CANDIDE SE SAUV D'ENTRE LES BULGARE ET CE QU'IL DEVIN

Rien n'était si beau, si leste [1], si brillant, si bien ordonné que l deux armées. Les trompettes, les fifres, les haut-bois [2], les tambour les canons, formaient une harmonie telle qu'il n'y en eut jamais e enfer [3]. Les canons renversèrent [4] d'abord à peu près six mille homm de chaque côté; ensuite la mousqueterie ôta du meilleur des mond environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface. La baïo nette fut aussi la raison suffisante de la mort de quelques millie d'hommes. Le tout pouvait bien se monter à une trentaine de mil âmes [5]. Candide, qui tremblait comme un philosophe [6], se cacha d mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque [7].

Enfin, tandis que les deux rois faisaient chanter des *Te Deum* [8], ch cun dans son camp, il prit le parti d'aller raisonner ailleurs des effe et des causes [9]. Il passa par-dessus des tas de morts et de mourant et gagna d'abord un village voisin; il était en cendres : c'était un villag abare que les Bulgares avaient brûlé, selon les lois du droit public [1 Ici des vieillards criblés de coups [11] regardaient mourir leurs femm égorgées, qui tenaient leurs enfants à leurs mamelles sanglantes; des filles, éventrées après avoir assouvi les besoins naturels [12] de quelqu héros, rendaient les derniers soupirs; d'autres, à demi brûlées, criaie qu'on achevât de leur donner la mort. Des cervelles étaient répandu sur la terre à côté de bras et de jambes coupés.

Candide s'enfuit au plus vite dans un autre village : il appartena

1. Agile peut-être (sens actuel), mais plutôt élégant (sens premier du mot) dans l'équ pement, les mouvements, etc. — 2. Le *haut-bois* était bien un des instruments de la musiq militaire. — 3. On dit (en souvenir des « diableries » des mistères médiévaux) : un bruit de to les diables, un bruit d'enfer; mais Candide fut, sous Pangloss, un excellent élève: cf. « *harmon* préétablie », nom d'une fameuse doctrine de Leibniz. — 4. Voltaire voyait les soldats du r de Prusse comme « des automates de six pieds de haut ». — 5. Mot de jeune métaphysicie ignorant des choses et barbouillé de notions. Mais *âmes*, dans un compte, se dit d'une pop lation vivante : Voltaire ne joue-t-il pas aussi sur ce dernier sens? — 6. C'est un proverl à la Voltaire; Montaigne le lui a peut-être suggéré par cette pointe contre les stoïciens contem teurs du mal physique : « Ceux qui le niaient de parole le confessaient par effet » (*Essais* I, 14 — 7. *Boucherie* est dans Rabelais, Montaigne, La Bruyère, etc. — 8. Actions de grâces. L *Carnets* de Voltaire ont cette note cinglante : « Dieu n'est pas pour les plus gros bataillon mais pour ceux qui tirent mieux. » — 9. Euphémisme. Voir chap. II, l. 39 : *s'aller promener*. 10. Appelé plutôt droit des gens ou droit international public : celui qui règle les droits et l relations des groupes humains entre eux. Pour l'époque, la guerre est un droit, et on disput des cas et des espèces à la suite du très célèbre ouvrage de Grotius : *Du droit de la guerre et de paix* (1625). — 11. Cette expression allait devenir un cliché. — 12. Dans un récit à venir, Panglo lâchera le mot juste (chap. IV, l. 19). Pourquoi l'euphémisme ici?

à des Bulgares, et les héros abares l'avaient traité de même. Candide, toujours marchant sur des membres palpitants, ou à travers des ruines, arriva enfin hors du théâtre de la guerre, portant quelques petites provisions dans son bissac, et n'oubliant jamais mademoiselle Cunégonde. Ses provisions lui manquèrent quand il fut en Hollande [1]; mais ayant entendu dire [2] que tout le monde était riche dans ce pays-là et qu'on y était chrétien, il ne douta pas qu'on ne le traitât aussi bien qu'il l'avait été dans le château de monsieur le baron, avant qu'il en eût été chassé pour les beaux yeux de mademoiselle Cunégonde.

Il demanda l'aumône à plusieurs graves personnages, qui lui répondirent tous que, s'il continuait à faire ce métier, on l'enfermerait dans une maison de correction pour lui apprendre à vivre.

Il s'adressa ensuite à un homme qui venait de parler tout seul une heure de suite sur la charité dans une grande assemblée. Cet orateur, le regardant de travers, lui dit : « Que venez-vous faire ici? y êtes-vous pour la bonne cause [3]? — Il n'y a point d'effet sans cause, répondit modestement Candide; tout est enchaîné nécessairement, et arrangé pour le mieux. Il a fallu que je fusse chassé d'auprès de mademoiselle Cunégonde, que j'aie passé par les baguettes, et il faut que je demande mon pain, jusqu'à ce que je puisse en gagner; tout cela ne pouvait être autrement. — Mon ami, lui dit l'orateur, croyez-vous que le pape soit

1. Westphalie et Hollande sont régions voisines. — 2. Voltaire a vu sur place, en 1713, 1722, 1737, etc. les effets du « siècle d'or » hollandais : la tranquillité publique et une grande prospérité. Au XVIII[e] s. existe, moins vivant que le mythe anglais, le mythe d'une Hollande tolérante, libre, heureuse, etc. — 3. *La bonne cause* est celle que l'on défend le plus chèrement, selon ses idées ou ses passions.

● **« Cette boucherie héroïque »** (l. 1-21)

① Entre les murs du château, Candide avait les pensées inspirées par Pangloss et les sentiments inspirés par Cunégonde : pensée déformée, sensibilité pauvre, imagination nulle. Montrez que le récit de la bataille est généralement soumis à la personnalité du témoin : ses impressions, ses interprétations, ses perceptions.

② Voltaire prend le masque de Candide : pourquoi ce jeu? Montrez qu'il permet à la fois : l'ironie contre la guerre, donnée pour belle, utile et équitable; le ridicule contre l'optimisme à la Pangloss, incapable d'intégrer dans ses notions des faits dont l'horreur déborde même ici et là (voir *enfer*, l. 4; *boucherie*, l. 10, etc.).

③ Analysez ces réflexions : « L'ironie, le sarcasme produisent-ils leur plein effet dans un écrit? Sur les esprits distingués, oui. Sur les esprits ordinaires, non. Ce passage de *Candide*, par exemple : *Rien n'était si beau, si leste, si brillant...* Malgré la moquerie du ton, la plaisanterie apparente, les esprits distingués verront là l'horreur bouffonne de la guerre. Les esprits ordinaires ne verront que la drôlerie. Pour produire sur eux le même effet, il faudrait un ton dramatique » (Paul Léautaud, *Journal littéraire*, 12 mai 1937).

l'Antéchrist? — Je ne l'avais pas encore entendu dire, répondit Candide; mais qu'il le soit ou qu'il ne le soit pas, je manque de pain. — Tu ne mérites pas d'en manger, dit l'autre; va, coquin; va, misérable, ne m'approche de ta vie. » La femme de l'orateur ayant mis la tête à la fenêtre et avisant un homme qui doutait que le pape fût Antéchrist lui répandit sur le chef un plein... O ciel! à quel excès se porte le zèle de la religion dans les dames!

Un homme qui n'avait point été baptisé, un bon anabaptiste [1] nommé Jacques, vit la manière cruelle et ignominieuse dont on traitait ainsi un de ses frères, un être à deux pieds sans plumes [2], qui avait une âme; il l'emmena chez lui, le nettoya, lui donna du pain et de la bière, lui fit présent de deux florins [3], et voulut même lui apprendre à travailler dans ses manufactures aux étoffes de Perse [4], qu'on fabrique en Hollande. Candide, se prosternant presque devant lui, s'écriait : « Maître Pangloss me l'avait bien dit que tout est au mieux dans ce monde car [5] je suis infiniment plus touché de votre extrême générosité que de la dureté de ce monsieur à manteau noir [6], et de madame son épouse. »

Le lendemain, en se promenant, il rencontra un gueux tout couvert de pustules, les yeux morts, le bout du nez rongé, la bouche de travers, les dents noires, et parlant de la gorge, tourmenté d'une toux violente et crachant une dent à chaque effort [7].

CHAPITRE QUATRIÈME

COMMENT CANDIDE RENCONTRA SON ANCIEN MAITRE DE PHILOSOPHIE LE DOCTEUR PANGLOSS ET CE QUI EN ADVINT

Candide, plus ému encore de compassion [8] que d'horreur, donna à cet épouvantable gueux les deux florins qu'il avait reçus de son honnête anabaptiste Jacques. Le fantôme le regarda fixement, versa des larmes et sauta à son cou. Candide, effrayé, recule. « Hélas! dit le misérable

1. Membre d'une secte issue de la Réforme dès le début du XVII[e] s. (Pays-Bas et Westphalie) qui professait le baptême des adultes et le second baptême pour les chrétiens baptisés trop jeunes. — 2. Définition à la manière des naturalistes, rapportée par Aristote, et chère à Voltaire. — 3. Monnaie en usage dans les Pays-Bas et les Provinces-Unies; deux florins d'or feraient de quoi vivre pendant plusieurs jours. — 4. Longtemps importée de l'Inde et de la Perse, cette toile peinte commençait à être fabriquée en Hollande et ailleurs, en conservant son nom. D'où le badinage de Voltaire. — 5. Liaison significative. — 6. Raffinement sur une énigme assez transparente; on peut la mettre au compte de Candide, ignorant du monde catholique et lent d'esprit : il n'a pas identifié l'homme. — 7. Apprécier ce portrait. — 8. N'est-ce pas conforme à sa nature (cf. le début du chapitre I)?

à l'autre misérable, ne reconnaissez-vous plus votre cher Pangloss? — Qu'entends-je? Vous, mon cher maître! vous, dans cet état horrible! Quel malheur vous est-il donc arrivé? Pourquoi n'êtes-vous plus dans le plus beau des châteaux? Qu'est devenue mademoiselle Cunégonde, la perle des filles, le chef-d'œuvre de la nature [1]? — Je n'en peux plus, dit Pangloss. » Aussitôt Candide le mena dans l'étable [2] de l'anabaptiste, où il lui fit manger un peu de pain; et quand Pangloss fut refait : « Eh bien! lui dit-il, Cunégonde? — Elle est morte [3], reprit l'autre. » Candide s'évanouit à ce mot; son ami rappela ses sens avec un peu de mauvais vinaigre qui se trouva par hasard dans l'étable. Candide

1. Clichés du style romanesque; voir chap. VI, l. 30. — 2. Cette maladresse donne à penser que Voltaire écrivit d'inspiration telle et telle partie du conte, y revenant de loin en loin. Mais pourquoi a-t-il changé d'éleveur en négociant la condition de son Hollandais? — 3. Apprécier le tour.

- **Candide, le prédicant, l'anabaptiste** (chap. III, l. 35-60) — L'épisode semble de détente, après celui de la bataille : noter les quiproquos du dialogue, le caractère burlesque de la péripétie (l. 47-50), les finesses et plaisanteries du style. N'est-ce pas là cependant une sorte de parabole sur la tolérance? A l'époque de *Candide*, Voltaire met ce sentiment au centre de son idéal : « Les opinions ont plus causé de maux sur ce petit globe que la peste ou les tremblements de terre », et dès lors, pense-t-il, « ne soyons ni calvinistes, ni papistes, mais frères, mais adorateurs d'un Dieu clément et juste » (lettres au pasteur Vernes, 5 janvier 1759 et 24 décembre 1757).

  ① *Candide* est pénétré de ces pensées; pouvez-vous expliquer par là :
  — la place de cet épisode au début du conte?
  — la manière encore badine dans laquelle il est traité?

- **La Hollande et Genève et bien plus** — Vers 1756-1757, Voltaire avait pris l'habitude d'associer Genevois et Hollandais, plaignant leur fanatisme d'autrefois (morts de Servet et de Barneveld) pour louer leur nouvel esprit « philosophique ». Double « mirage » de déiste impatient, comme il s'en avise à la fin de 1757, lorsque les pasteurs genevois et *la Gazette d'Amsterdam* s'indignent solidairement des éloges compromettants de l'article « Genève » (*Encyclopédie*, tome VII). Alors, pour ne pas trop troubler sa tranquillité, Voltaire se prend à faire la leçon à ses voisins genevois par Hollande interposée; comme l'indique M. René Pomeau (éd. crit. p. 28), dans ce prédicant hollandais qui regarde le héros *de travers* (l. 37), les initiés pouvaient reconnaître le rigoriste pasteur Vernet (auquel Voltaire trouvait « le col tors ») presque aussi nettement que dans l'article « Job » (1767) du *Dictionnaire philosophique*, où se rencontre un autre brocard contre « de longs sermons... ennuyeux... que prêche le fourbe V...e à Amsterdam ». Voir ici, à la fin du chapitre XIX, une transposition semblable : p. 122, note 4.

  ② Montrez ce que l'épisode doit à ces circonstances (*ayant entendu dire que tout le monde...*, l. 27, chap. III); étudiez comment il les déborde et prend un sens plus général.

rouvre les yeux. « Cunégonde est morte! Ah! meilleur des mondes, c
êtes-vous? Mais de quelle maladie est-elle morte? Ne serait-ce point d
m'avoir vu chasser du beau château de monsieur son père à grand
coups de pied? — Non, dit Pangloss, elle a été éventrée par des soldat
bulgares, après avoir été violée autant qu'on peut l'être; ils ont cass
la tête [1] à monsieur le baron, qui voulait la défendre; madame la baronn
a été coupée en morceaux [2]; mon pauvre pupille, traité précisémen
comme sa sœur[3]; et quant au château, il n'est pas resté pierre sur pierr
pas une grange, pas un mouton, pas un canard, pas un arbre; ma
nous avons été bien vengés, car les Abares en ont fait autant [4] dan
une baronnie voisine qui appartenait à un seigneur bulgare [5]. »

A ce discours, Candide s'évanouit encore; mais, revenu à soi
ayant dit tout ce qu'il devait dire, il s'enquit de la cause et de l'effe
et de la raison suffisante qui avait mis Pangloss dans un si piteu
état. « Hélas! dit l'autre, c'est l'amour : l'amour, le consolateur d
genre humain, le conservateur de l'univers, l'âme de tous les êtr
sensibles, le tendre amour. — Hélas! dit Candide, je l'ai connu, c
amour [6], ce souverain des cœurs, cette âme de notre âme [7]; il ne m
jamais valu qu'un baiser et vingt coups de pied au cul. Comme
cette belle cause a-t-elle pu produire en vous un effet si abominable?

Pangloss répondit en ces termes : « O mon cher Candide! vous av
connu Paquette [8], cette jolie suivante de notre auguste baronne; j'
goûté dans ses bras les délices du paradis, qui ont produit ces tourmen
d'enfer [9] dont vous me voyez dévoré; elle en était infectée, elle en e
peut-être morte. Paquette tenait ce présent d'un cordelier [10] très savant
qui avait remonté à la source, car il l'avait eu d'une vieille comtess
qui l'avait reçu d'un capitaine de cavalerie, qui le devait à une marquis
qui le tenait d'un page, qui l'avait reçu d'un jésuite [12] qui, étant novic

---

1. En lui tirant des balles dans le crâne; expression usuelle. — 2. Une sorte de relation de néc
sité se trouve ainsi suggérée, dans le cas de la baronne, entre sa fin et son physique (voir chap
1. 17). — 3. Un jeu de mots a traversé l'esprit de Voltaire; on le soupçonnerait à peine sans ce
note des *Carnets* : « Bougre signifiant Bulgare » (éd. Besterman p. 254). — 4. Voir chap. I
l. 23 et XII, l. 50. — 5. Nous n'apprendrons pas comment Pangloss a pu tout observer
comment il a été sauvé du massacre. — 6. Chez le disciple comme chez le maître, c'est
style de l'enthousiasme romanesque qui soutient ici l'optimisme. — 7. Voltaire à l'occasion
raille peut-être lui-même; on lit en effet dans le 5e de ses *Discours en vers sur l'homme* (compo
vers 1737) : « Cet amour nécessaire est l'âme de notre âme. » — 8. « Nom ensoleillé où se r
pire un parfum d'amours ancillaires » (René Pomeau, éd. crit. p. 51). Cf. La Fontaine, *Fabl*
VII, 11. — 9. Terme vigoureux, qui fait image (cf. les derniers mots du chap. III). — 10. I
quette confirmera le fait à Candide (chap. XXIV, l. 54). — 11. Plaisanterie sur le renoncem
des anciens Franciscains aux savoirs de l'intelligence; la littérature populaire, en France, et
écrits de la Renaissance et de la Réforme sont pleins de plaisanteries grossières sur
mauvaise vie des « cordeliers paillards ». — 12. Insinuation assez commune chez Voltaire,
que l'on peut juger, connaissant l'époque et les faits, de bonne guerre et de mauvaise grâ

l'avait eu en droite ligne d'un des compagnons de Christophe Colomb [1]. Pour moi, je ne le donnerai à personne, car je me meurs.

— O Pangloss! s'écria Candide, voilà une étrange généalogie [2]! n'est-ce pas le diable qui en fut la souche? — Point du tout, répliqua ce grand homme; c'était une chose indispensable dans le meilleur des mondes, un ingrédient nécessaire [3] : car si Colomb n'avait pas attrapé dans une île de l'Amérique [4] cette maladie qui empoisonne la source de

1. C'est en effet une des origines alors discutées. — 2. Cet emploi figuré est burlesque par la disproportion de la matière et de l'expression (cf. encore *souche* dans la même phrase). Mais l'impertinence ne se donne-t-elle pas comme une naïveté du héros? (cf. chap. I, l. 8-10). — 3. Il semble pas que quelque tenant de l'optimisme ait ainsi justifié la vérole en particulier; mais elle est bien l'explication théorique du mal dans la pensée optimiste : tout mal est la condition d'un bien ou du bien de l'ensemble (cf. la discussion de la fin du chapitre). — 4. Hispaniola, une des Antilles (Haïti).

● **« Ah! meilleur des mondes, où êtes-vous? »** (l. 15) — On se souvient que Thunder-ten-tronckh constituait un abrégé des merveilles de l'optimisme (voir chap. I, l. 27-29) : que symbolise la destruction totale de cet univers fermé?
① Montrez que, dès ce chapitre, les propos mêmes de Pangloss donnent au problème du Mal des dimensions nouvelles : dans la durée (l. 39-43 et 56), dans l'espace (l. 54-57), dans l'étendue des choses humaines (l. 18-25, 57-61, 63-66). Le départ pour Lisbonne et la discussion finale (l. 73-87) ne marquent-ils pas cet élargissement du cadre romanesque et philosophique? Et la question naïve que sa détresse fait d'abord soupirer à Candide (l. 15) ne servira-t-elle pas de fil à ses aventures? (Voir chap. VI, l. 25; X, l. 31-33; XVII, l. 104-107; XIX, l. 133-135, etc.)

● **L'horreur dominée** — Le château disparaît dans l'épouvante : l. 22-25 (voir les premiers mots du chapitre XV, p. 94).
Le mal de Pangloss est affreux : voir chap. III, l. 61-64 et, ici, l. 37-38 et 70-71. L'étendue des contagions, au XVIII^e^ siècle, et l'insuffisance de la médecine donnaient à de tels passages un retentissement affectif que les temps ont affaibli : préoccupation essentielle des médecins et des naturalistes, des théologiens et des philosophes, la vérole tuait autant que la guerre (voir cette étrange association, l. 59-61).
Or l'horreur est maîtrisée par la plaisanterie : comique de situation, mélange burlesque des styles, railleries scandaleuses ou impertinentes, confusion absurde des valeurs (l. 22-23 ou 48-52), etc. Un relevé donnerait une impression de parti pris bouffon.
On cherchera les raisons de ce traitement :
— en observant que la plupart de ces plaisanteries se trouvent dans le dialogue, mises au compte de Pangloss et au service de son optimisme;
— en essayant d'expliquer dans le même sens certaines plaisanteries de la narration même (p. ex. *Pangloss... ne perdit qu'un œil et une oreille*, l. 71);
— en se demandant à quel niveau le conteur-philosophe veut atteindre son lecteur : analysez par exemple l'expression *piteux état* qui reprend, à la ligne 28, celle d'*état horrible* (l. 6).

la génération, qui souvent même empêche la génération [1], et qui es évidemment l'opposé du grand but de la nature, nous n'aurions ni l chocolat [2] ni la cochenille [3]; il faut encore observer que jusqu'aujour d'hui, dans notre continent, cette maladie nous est particulière, comm la controverse [4]. Les Turcs, les Indiens, les Persans, les Chinois, le Siamois, les Japonais, ne la connaissent pas encore; mais il y a un raison suffisante pour qu'ils la connaissent à leur tour dans quelque siècles. En attendant, elle a fait un merveilleux progrès [5] parmi nous, e surtout dans ces grandes armées composées d'honnêtes stipendiaire bien élevés, qui décident du destin des États; on peut assurer que, quan trente mille hommes combattent en bataille rangée contre des troupe égales en nombre, il y a environ vingt mille vérolés de chaque côté.

— Voilà qui est admirable [6], dit Candide; mais il faut vous fai guérir. — Et comment le puis-je? dit Pangloss; je n'ai pas le sou, mo ami, et dans toute l'étendue de ce globe on ne peut ni se faire saigne ni prendre un lavement sans payer, ou sans qu'il y ait quelqu'un qu paye pour nous. »

Ce dernier discours détermina [7] Candide; il alla se jeter aux pieds d son charitable anabaptiste Jacques, et lui fit une peinture si touchant de l'état où son ami était réduit, que le bon homme n'hésita pas recueillir le docteur Pangloss; il le fit guérir à ses dépens [8]. Panglos dans la cure, ne perdit qu'un œil et une oreille. Il écrivait bien, et sava parfaitement l'arithmétique. L'anabaptiste Jacques en fit son teneur d livres [9]. Au bout de deux mois, étant obligé d'aller à Lisbonne pour le

1. Mot d'auteur. La croyance en un monde parfaitement ordonné peut-elle s'accommod de cette contradiction naturelle? — 2. C'est de l'Amérique du Sud que les Espagnols impo tèrent le cacao, à partir du XVI^e^ s. — 3. Les Européens apprirent des Mexicains à utiliser carmin que produit *la cochenille* pour la teinture et l'impression des étoffes, et l'on avait déj à l'époque de Voltaire, acclimaté la cochenille en Europe. — 4. Les querelles religieuses idéologiques. — 5. Expression à double sens, de savant et d'optimiste à la fois (= elle a pris u extension considérable; elle a progressé à merveille). Pangloss est enivré de sa science, sinc ravi du fait. — 6. Marque l'étonnement et l'admiration. — 7. Ce terme semble un empru dérisoire au langage des philosophes (cf. chap. II, l. 48, et chap. V, ¼. 77). — 8. Voltaire ava fourni, une vingtaine d'années avant d'écrire *Candide*, l'argent nécessaire à la guérison d'un jeu homme de son entourage, atteint du même mal que Pangloss. — 9. A la fois secrétaire comptable.

● **Pangloss, Candide et Jacques**

① Quelles valeurs humaines trouvez-vous incarnées dans la figur de Jacques, apparu au chapitre précédent (l. 51) et qui va disparaît au suivant (l. 15)? Ne promettait-il pas d'être un vivant contraire d Pangloss? Montrez que Candide, encore sous l'influence de son maître s'en distingue déjà par tel geste ou telle question. N'est-il pas rapproch de Jacques par des actes que lui inspire sa sensibilité naturelle?

affaires de son commerce, il mena dans son vaisseau ses deux philosophes. Pangloss lui expliqua comment tout était on ne peut mieux. Jacques n'était pas de cet avis. « Il faut bien, disait-il, que les hommes aient un peu corrompu la nature, car ils ne sont point nés loups, et ils sont devenus loups [1]. Dieu ne leur a donné ni canons de vingt-quatre [2], ni baïonnettes; et ils se sont fait des baïonnettes et des canons pour se détruire. Je pourrais mettre en ligne de compte les banqueroutes, et la justice, qui s'empare des biens des banqueroutiers pour en frustrer les créanciers [3]. — Tout cela était indispensable, répliquait le docteur borgne, et les malheurs particuliers font le bien général [4]; de sorte que plus il y a de malheurs particuliers, et plus tout est bien. » Tandis qu'il raisonnait, l'air s'obscurcit, les vents soufflèrent des quatre coins du monde, et le vaisseau fut assailli de la plus horrible tempête, à la vue du port de Lisbonne.

CHAPITRE CINQUIÈME

TEMPÊTE, NAUFRAGE, TREMBLEMENT DE TERRE [5] ET CE QUI ADVINT DU DOCTEUR PANGLOSS, DE CANDIDE, ET DE L'ANABAPTISTE JACQUES

La moitié des passagers affaiblis, expirants [6] de ces angoisses inconcevables que le roulis d'un vaisseau porte dans les nerfs et dans toutes les humeurs du corps [7] agitées en sens contraires, n'avait pas même la force de s'inquiéter du danger. L'autre moitié jetait des cris et faisait des prières; les voiles étaient déchirées, les mâts brisés, le vaisseau entr'ouvert. Travaillait qui pouvait, personne ne s'entendait [8], personne ne commandait. L'anabaptiste aidait un peu à la manœuvre; il était sur le tillac [9]; un matelot furieux le frappe rudement et l'étend sur les

1. Souvenir de la célèbre formule de Hobbes, peut-être reprise à Plaute (*Asinaria*, v. 495) : « *Homo homini lupus*, l'homme est un loup pour l'homme. » — 2. Le plus gros des canons français, tirant des boulets de *vingt-quatre* livres. — 3. Jacques a les préoccupations et le style de sa profession. Voltaire connaît d'expérience ce genre de déboires financiers : en 1758, il attendait encore le règlement judiciaire d'une banqueroute de 1754, où il avait perdu environ 3 000 livres de rente. — 4. Élément essentiel de la solution optimiste au problème de l'existence du mal. — 5. Le *tremblement de terre* de Lisbonne eut lieu le dimanche 1er novembre 1755. — 6. Accord fréquent au XVIIIe s. encore, l'orthographe étant alors loin d'être fixée. — 7. Ce sont, dans l'ancienne médecine, les liquides organiques du corps humain (sang, bile, etc.). — 8. On ne *s'entendait* plus (cf. phrase précédente) ou plutôt on ne se concertait pas. — 9. Le mot paraît être ici un synonyme de « pont ».

planches; mais du coup qu'il lui donna, il eut lui-même une si violente secousse qu'il tomba hors du vaisseau, la tête la première. Il restait suspendu et accroché à une partie de mât rompue. Le bon Jacques court à son secours, l'aide à remonter [1], et de l'effort qu'il fait il est précipité dans la mer à la vue du matelot, qui le laissa périr sans daigner seulement le regarder. Candide approche, voit son bienfaiteur qui reparaît un moment, et qui est englouti pour jamais. Il veut se jeter après lui dans la mer : le philosophe Pangloss l'en empêche, en lui prouvant que la rade de Lisbonne avait été formée exprès pour que cet anabaptiste s'y noyât [2]. Tandis qu'il le prouvait *a priori* [3], le vaisseau s'entr'ouvre; tout périt, à la réserve de Pangloss, de Candide, et de ce brutal de matelot qui avait noyé le vertueux anabaptiste [4] : le coquin nagea heureusement [5] jusqu'au rivage, où Pangloss et Candide furent portés sur une planche.

Quand ils furent revenus un peu à eux, ils marchèrent vers Lisbonne; il leur restait quelque argent, avec lequel ils espéraient se sauver de la faim après avoir échappé à la tempête.

A peine ont-ils mis le pied dans la ville, en pleurant la mort de leur bienfaiteur [6], qu'ils sentent la terre trembler sous leurs pas, la mer s'élève en bouillonnant dans le port, et brise les vaisseaux qui sont à l'ancre. Des tourbillons de flammes et de cendres couvrent les rues et les places publiques; les maisons s'écroulent, les toits sont renversés

1. Des réminiscences rabelaisiennes ont fait de Jacques un autre Frère Jean, aussi simplement supérieur dans les dangers : voir *Gargantua*, chap. XXVII, et le *Quart Livre*, chap. XX (épisode de la tempête). — 2. C'est décidément un « tic », dans la pensée et le langage de Pangloss, que cette forme de spéculation sur la finalité : cf. chap. I, l. 31, XXX, l. 129-136. — 3. En se fondant sur un argument rationnel ou logique, antérieur à toute expérience. Un raisonnement *a priori* se révèle exact lorsque l'expérience le vérifie. — 4. Voir les chap. II et III. On s'aidera de cette définition où Voltaire concentre par boutade des pensées qui lui sont chères : « La vertu est ce qui est utile à la société; le vice au contraire » (*Carnets*, éd. Besterman, p. 383). — 5. Avec succès. — 6. Voit-on pleurant Pangloss et le matelot? Petite inadvertance, rançon d'une grande vivacité.

● **Le désastre de Lisbonne** — Le 1er novembre 1755, la capitale du Portugal fut détruite par un tremblement de terre; le désastre, le raz-de-marée qui l'accompagna, l'immense incendie qui le suivit, firent plus de 20 000 victimes. L'Europe en fut épouvantée, et même profondément troublée; les élites se livrèrent à une sorte d'examen de conscience, sur le gouvernement de l'univers, la destinée de l'humanité, la place de l'homme dans la création, le sens du mal et de la souffrance, etc. Le séisme avait aussi touché l'Afrique du Nord, et la terre continuait de trembler en Suisse, en Allemagne, en Belgique, en France, en Espagne (1755-1757).

● **L'art du conteur** — Certains principes et divers éléments d'un art de conter peuvent être isolés et définis à partir de ce chapitre :

① Variété : étudiez le renouvellement des épisodes, et l'équilibre du dialogue et de la narration.

② Symbolisme : que représentent, contre l'optimisme, la mort de Jacques (l. 7-15)? la débauche du matelot jouisseur (l. 35-45)? le comportement de Pangloss à l'égard de Candide blessé (l. 46-56), des victimes affligées (l. 60-66) et dans la discussion théologique de la fin (l. 71-79)? Dans le cas du matelot, on se rappellera que la pensée optimiste tendait à faire sien l'argument que le malheur des uns fait le bonheur des autres.

③ Réalisme : appréciez le récit de la tempête (l. 1-7) et l'évocation du désastre (l. 26-32). On observera que l'art des styles sert le réalisme du conte : montrez que *le matelot* et le *familier de l'Inquisition* (l. 67) sont caractérisés par leur langage.

④ Économie : pourquoi terminer l'épisode de la mort de Jacques en opposant dans les termes *le vertueux anabaptiste* et *le coquin* (l. 20)? Pourquoi utiliser deux fois le personnage du matelot? Pourquoi interrompre le discours métaphysico-théologique de Pangloss (l. 77)?

On sait que Voltaire éprouva dans tout son être le choc du terrible événement (voir p. 28). Aussitôt conçu, son long *Poème sur le désastre de Lisbonne* montre à nu l'angoisse du mal, et les corrections qu'il dut y apporter pour ménager ses censeurs n'ont pas altéré partout l'authenticité des sentiments premiers :

> **Direz-vous, en voyant cet amas de victimes :**
> **« Dieu s'est vengé, leur mort est le prix de leurs crimes »?**
> **Quel crime, quelle faute ont commis ces enfants**
> **Sur le sein maternel écrasés et sanglants?**
> **Lisbonne, qui n'est plus, eut-elle plus de vices**
> **Que Londres, que Paris, plongés dans les délices?**
> **Lisbonne est abîmée, et l'on danse à Paris.**
> **[...] Demandez aux mourants, dans ce séjour d'effroi,**
> **Si c'est l'orgueil qui crie : « O ciel, secourez-moi!**
> **O ciel, ayez pitié de l'humaine misère! »**
> **« Tout est bien, dites-vous, et tout est nécessaire. »**
> **Quoi! l'univers entier, sans ce gouffre infernal,**
> **Sans engloutir Lisbonne, eût-il été plus mal?**
> **[...] Je ne suis du grand *tout* qu'une faible partie :**
> **Oui; mais les animaux condamnés à la vie,**
> **Tous les êtres sentants, nés sous la même loi,**
> **Vivent dans la douleur, et meurent comme moi.**
> **[...] Que peut donc de l'esprit la plus vaste étendue?**
> **Rien; le livre du sort se ferme à notre vue.**
> **L'homme, étranger à soi, de l'homme est ignoré.**
> **Que suis-je, où suis-je, où vais-je et d'où suis-je tiré?**
> **Atomes tourmentés sur cet amas de boue,**
> **Que la mort engloutit et dont le sort se joue,**
> **[...] Au sein de l'infini nous élançons notre être,**
> **Sans pouvoir un moment nous voir et nous connaître.**

(vers 15-21, 39-44, 105-108, 197-200, 203-204)

⑤ En vous rappelant que le *Poème*, discuté, réfuté, contredit, connut un grand retentissement, étudiez les rapports que peuvent offrir le chapitre V de *Candide* et les extraits cités.

sur les fondements, et les fondements se dispersent; trente mille hab
tants de tout âge et de tout sexe sont écrasés sous des ruines. Le matelo
disait en sifflant et en jurant : « Il y aura quelque chose à gagner ici. –
Quelle peut être la raison suffisante de ce phénomène? disait Panglos
— Voici le dernier jour du monde [1]! s'écriait Candide. » Le matelo
court incontinent [2] au milieu des débris, affronte la mort pour trouve
de l'argent, en trouve, s'en empare, s'enivre, et, ayant cuvé son vi
achète les faveurs de la première fille de bonne volonté qu'il renconti
sur les ruines des maisons détruites, et au milieu des mourants et de
morts. Pangloss le tirait cependant [3] par la manche : « Mon ami, l
disait-il, cela n'est pas bien, vous manquez à la raison universell
vous prenez mal votre temps. — Tête et sang, répondit l'autre, je su
matelot et né à Batavia [4]; j'ai marché quatre fois sur le crucifix dar
quatre voyages au Japon [5]; tu as bien trouvé ton homme avec ta raiso
universelle! [6] »

Quelques éclats de pierre avaient blessé Candide; il était étend
dans la rue et couvert de débris. Il disait à Pangloss : « Hélas! procur
moi un peu de vin et d'huile [7]; je me meurs. — Ce tremblement d
terre n'est pas une chose nouvelle, répondit Pangloss; la ville de Lim
éprouva les mêmes secousses en Amérique l'année passée [8]; mêm
causes, mêmes effets : il y a certainement une traînée de soufre sou
terre depuis Lima jusqu'à Lisbonne [9]. — Rien n'est plus probabl
dit Candide; mais, pour Dieu, un peu d'huile et de vin. — Commen
probable? répliqua le philosophe, je soutiens que la chose e
démontrée [10]. » Candide perdit connaissance, et Pangloss lui appor
un peu d'eau d'une fontaine voisine.

Le lendemain, ayant trouvé quelques provisions de bouche en
glissant à travers des décombres, ils réparèrent un peu leurs force
Ensuite ils travaillèrent comme les autres à soulager les habitan
échappés à la mort. Quelques citoyens, secourus par eux, leur donnère
un aussi bon dîner qu'on le pouvait dans un tel désastre : il est vr

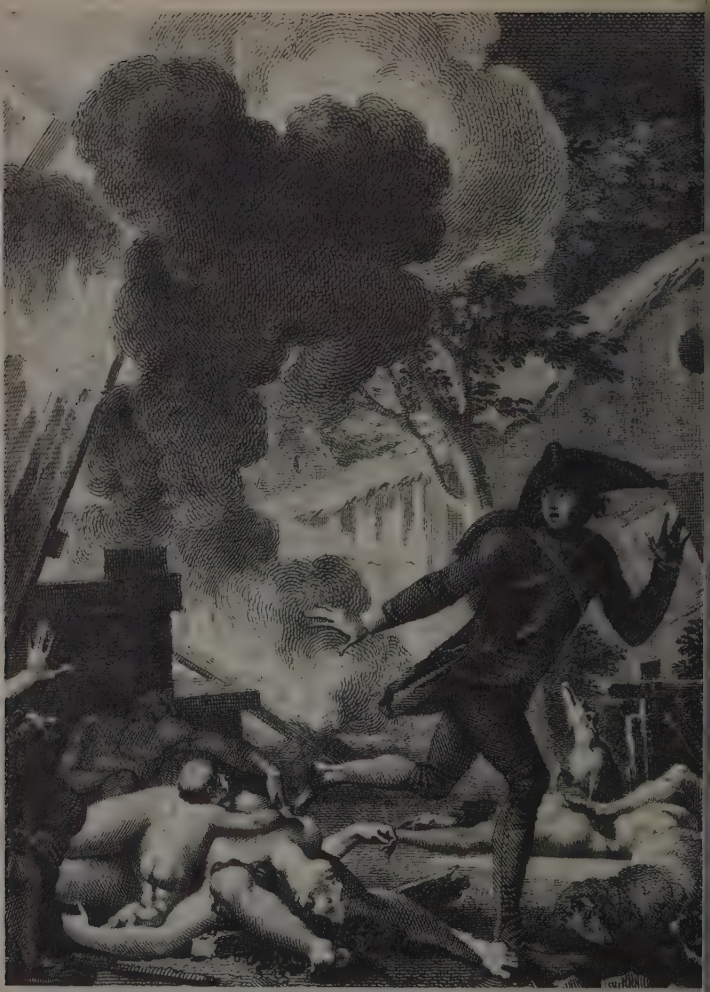
1. Toute raillerie mise à part, cette pensée effleura sans doute l'âme de Voltaire quand
apprit le désastre : « C'est le jugement dernier dans ces pays-là; il n'y a manqué que la tro
pette » (lettre du 1er décembre 1755). — 2. On ne saura jamais si Voltaire a joué sur les de
valeurs de ce mot; il l'emploie plus loin sans équivoque (chap. XXVII, l. 98). — 3. Penda
ce temps. — 4. Le plus important comptoir de la compagnie néerlandaise des Indes Orienta
(aujourd'hui Djakarta). — 5. Favorisés par une sorte de monopole, les négociants hollandi
devaient se soumettre, eux et leurs aides japonais, à plusieurs contraintes et mesures vexatoire
fouler aux pieds le crucifix, c'était prouver qu'on ne menaçait pas la religion impériale. — 6.
fin de ce paragraphe (depuis *Pangloss le tirait*) manque dans le manuscrit La Vallière (voir p. 3
— 7. Allusion à la parabole du Bon Samaritain (Saint Luc, X, 34). — 8. *Lima* avait subi un gra
tremblement de terre dix ans avant Lisbonne, puis Quito que Voltaire crut même anéan
(1756). — 9. C'est là une des nombreuses théories du tremblement de terre à l'époque. — 10. Fo
mule familière à l'apriorisme de Pangloss (voir chap. I, l. 30).

que le repas était triste; les convives arrosaient leur pain de leurs larmes; mais Pangloss les consola, en les assurant que les choses ne pouvaient être autrement : « Car, dit-il, tout ceci est ce qu'il y a de mieux [1], car s'il y a un volcan à Lisbonne, il ne pouvait être ailleurs; car il est impossible que les choses ne soient pas où elles sont; car tout est bien. »

Un petit homme noir, familier [2] de l'Inquisition, lequel était à côté de lui, prit poliment la parole et dit : « Apparemment que monsieur ne croit pas au péché originel; car si tout est au mieux, il n'y a donc eu ni chute ni punition [3].

— Je demande très humblement pardon à Votre Excellence [4], répondit Pangloss encore plus poliment, car la chute de l'homme et la malédiction entraient nécessairement dans le meilleur des mondes possibles. — Monsieur ne croit donc pas à la liberté? dit le familier. — Votre Excellence m'excusera, dit Pangloss; la liberté peut subsister avec la nécessité absolue [5] : car il était nécessaire que nous fussions libres; car enfin la volonté déterminée... » Pangloss était au milieu de sa phrase, quand le familier fit un signe de tête à son estafier [6] qui lui servait à boire du vin de Porto ou d'Oporto [7].

1. Badinage révoltant. Ainsi pense Voltaire, qui se demandait si Pope à Lisbonne « aurait osé dire : tout est bien » (lettre du 28 novembre 1756). — 2. Officier subalterne dans la hiérarchie du Saint-Office (voir *Quelques faits...*, p. 62). — 3. Voltaire aime à retourner contre le système optimiste (adopté par de bons catholiques) ce reproche qu'il s'était vu adresser naguère pour l'épicurisme profane de certains de ses écrits, et récemment à l'occasion de son *Poème* (1756). — 4. Comment expliquer d'un bout à l'autre l'extrême déférence de Pangloss (chap. I, l. 36 et XXX, l. 66)? Humiliation de la pensée devant les puissances? Ou n'est-ce pas un prêté pour un rendu? — 5. Voir p. 46, note 2. — 6. Laquais d'un noble (XVI^e s.), et bientôt homme de main. Ce n'est pas un titre dans la hiérarchie de l'Inquisition. — 7. Ces deux noms étaient encore en concurrence au XVIII^e s.



Cl. B.

Gravure de Moreau le Jeune, 1787

Candide s'enfuit au plus vite dans un autre village...
(Chap. III, l. 22)

CHAPITRE SIXIÈME

COMMENT ON FIT UN BEL AUTO-DA-FÉ[1] *POUR EMPÊCHER LES TREMBLEMENTS DE TERRE, ET COMMENT CANDIDE FUT FESSÉ*[2]

Après le tremblement de terre qui avait détruit les trois quarts de Lisbonne, les sages du pays[3] n'avaient pas trouvé un moyen plus efficace pour prévenir une ruine totale que de donner au peuple[4] un bel auto-da-fé; il était décidé par l'université de Coïmbre[5] que le spectacle de quelques personnes brûlées à petit feu[6], en grande cérémonie, est un secret infaillible pour empêcher la terre de trembler.

On avait en conséquence[7] saisi un Biscayen[8] convaincu d'avoir épousé sa commère[9], et deux Portugais qui en mangeant un poulet en avaient arraché le lard[10] ; on vint lier après le dîner le docteur Pangloss et son disciple Candide, l'un pour avoir parlé[11], et l'autre pour avoir écouté avec un air d'approbation : tous deux furent menés séparément dans des appartements d'une extrême fraîcheur[12], dans lesquels on n'était jamais incommodé du soleil : huit jours après ils furent tous deux revêtus d'un *san-benito*[13], et on orna leurs têtes de mitres de papier[14] : la mitre et le san-benito de Candide étaient peints

---

1. Quoique Voltaire affecte parfois de le rendre par « acte de foi », la signification exacte de ce mot espagnol est « jugement arrêté sur les matières de la foi ». — 2. Pour « flageller ». La manière de la satire est déjà prévisible. — 3. Situer cette figure de rhétorique par rapport au proverbe suivant, inventé par Voltaire et noté dans ses *Carnets* : « Pays d'Inquisition, pays d'ignorance. » — 4. Voir la fameuse expression latine : « *munus dare populo*, donner les jeux du cirque » (dont les terribles combats de gladiateurs). — 5. Vieille ville du Portugal, au nord de Lisbonne, et dont l'Université, dirigée par des religieux, avait absorbé celle de Lisbonne au début du XIVe s. — 6. Expression stéréotypée dans cet emploi à travers toute l'œuvre de Voltaire, en concurrence avec le verbe « cuire » (voir chap. XXVIII, l. 23). — 7. Préciser l'insinuation. — 8. Originaire de la province de Biscaye au nord de la péninsule. — 9. L'Église catholique interdit le mariage entre le parrain et la marraine d'un même baptisé. Scarmentado, trois ans avant Candide, a vu brûler « des chrétiens qui avaient épousé leurs commères ». — 10. L'abstention de porc est une antique règle de la religion judaïque; les deux inculpés, juifs convertis au catholicisme, y sont revenus en laissant les bardes de leur poulet. — 11. Que penser du grief? La charge n'est possible que parce que nous savons (voir la fin du chap. précédent) la nature des propos tenus par Pangloss. — 12. Cf. « mettre au frais », « mettre à l'ombre », euphémismes ici développés en énigme. — 13. Casaque rituelle dont la couleur et les motifs symbolisaient les cas divers et les condamnations plus ou moins graves. — 14. Coiffure d'infamie, souvent décrite par une périphrase dans les livres de l'époque, ou appelée de son nom espagnol *coroza*; Voltaire use fort justement du mot *mitre*, qui comporte ce sens précis.

de flammes renversées, et de diables qui n'avaient ni queues ni griffes mais les diables de Pangloss portaient griffes et queues, et les flamme étaient droites [1]. Ils marchèrent en procession ainsi vêtus, et entendiren un sermon très pathétique, suivi d'une belle musique en faux-bourdon [2]. Candide fut fessé en cadence, pendant qu'on chantait; le Biscaye et les deux hommes qui n'avaient point voulu manger de lard furen brûlés, et Pangloss fut pendu, quoique ce ne soit pas la coutume [3]. Le même jour, la terre trembla de nouveau avec un fracas épouvantable [4].

Candide, épouvanté [5], interdit, éperdu, tout sanglant, tout palpitant se disait à lui-même : « Si c'est ici le meilleur des mondes possibles que sont donc les autres? Passe encore si je n'étais que fessé, je l'ai ét chez les Bulgares [6]; mais, ô mon cher Pangloss! le plus grand de philosophes, faut-il vous avoir vu pendre, sans que je sache pourquoi O mon cher anabaptiste! le meilleur des hommes, faut-il que vou ayez été noyé dans le port! ô mademoiselle Cunégonde! la perle de filles [7], faut-il qu'on vous ait fendu le ventre! »

Il s'en retournait, se soutenant à peine, prêché, fessé, absous et béni [8] lorsqu'une vieille l'aborda, et lui dit : « Mon fils, prenez courage suivez-moi. »

---

1. La direction des flammes annonce la peine de mort *(flammes droites)* ou la remise de cett peine *(flammes renversées)* ; la distinction que détaille le conteur entre les figures de *diable* est sans doute facétieuse. — 2. Variété du plain-chant; mais le mot n'est sans doute pas employ par un pur souci d'exactitude. Cette *belle musique* est le *miserere* (cf. chap. VIII, l. 74). — 3. L mort se donnait par le bûcher (ordinairement dressé hors du lieu de la cérémonie religieuse et seuls les criminels repentants avaient droit à l'étranglement préalable; mais la cause final de cette dérogation dont Pangloss fait l'objet apparaîtra au chap. XXVIII. — 4. Un secon tremblement de terre eut lieu à Lisbonne le 21 décembre 1755, quelques semaines après le pre mier, faisant plusieurs dizaines de morts. — 5. Expliquer cette répétition. — 6. Au chap. II. — 7. Voir chap. IV, l. 9. — 8. Le grand Inquisiteur, après la messe, donnait aux repentant l'absolution solennelle.

● **Quelques faits d'histoire**

L'Inquisition était un organisme judiciaire de l'Église médiévale, charg de réprimer en pays chrétien l'hérésie sous toutes ses formes : de « familiers » la détectaient, des « officiaux » présidaient aux arres tations, des tribunaux locaux ou nationaux instruisaient et jugeaien les inculpés, d'autres membres administraient les biens séquestré sous la direction de l'Inquisiteur général de la province ou du pays.

C'est au Portugal et en Espagne que la persécution des hérétiques fut la plus active et la plus efficace, atteignant au début du XVI^e^ siècle les adeptes de la Réforme, les morisques de fidélité incertaine et surtout les Juifs; mais au XVIII^e^ siècle, l'Inquisition avait abandonné la poursuite des opinions pour juger surtout les délits de fait (bigamie, blasphème, etc.), et la peine capitale était rarement requise.

Les autodafés marquaient solennellement la purification de l'Église, par des cérémonies expiatoires et propitiatoires que l'on voulait exemplaires : jugés et reconnus coupables, les condamnés étaient amenés en procession sur une place publique, un jour de fête; ils entendaient, revêtus de leurs costumes rituels, la lecture de leurs sentences; ils assistaient à la célébration de la messe; ils subissaient enfin leurs peines (la flagellation ou le bûcher, les pénalités mineures étant l'amende, la prison, etc.).

La dernière condamnation à mort fut prononcée en 1783 en Espagne. L'Inquisition nationale fut abolie en 1820 au Portugal, en 1834 en Espagne.

● **L'art de la déformation** (l. 1-23).

① L'ironie : faites la part de cette affectation que met le conteur à justifier, approuver ou admirer la décision, les actes et les détails. Notez la diversité des figures de cette ironie, en relevant les antiphrases, les hyperboles, les euphémismes.

② Montrez que Voltaire, en conservant généralement les faits matériels qui composent un autodafé, s'est attaché à ne rien laisser paraître de la spiritualité qui pouvait animer cette cérémonie. On vérifiera cette observation dans une seconde narration de ce même autodafé, au chapitre VIII (l. 48-67).

③ L'esprit du travestissement : Voltaire déteste toute persécution, surtout le fanatisme religieux, comme anéantissement des valeurs humaines. C'est une direction constante de sa sensibilité, si puissante que ses mots ordinaires en ce cas sont ceux de : « monstres », « scandale », « opprobre du genre humain », « horreurs », etc. On se demandera pourquoi, dans *Candide*, il s'est maintenu dans le grotesque ou l'humour noir.

④ Rapprochements : comparez à ce passage, pour le ton et le sentiment, la très célèbre « remontrance » de Montesquieu aux inquisiteurs d'Espagne et de Portugal (*Esprit des lois*, livre XXV, chap. 13, morceau fort estimé de Voltaire); le pénible et pesant article « Inquisition » du *Dictionnaire philosophique* (article paru en 1769) fait mieux apprécier la prestesse efficace du conteur.

⑤ R. Naves illustre par l'exemple de « l'autodafé de Candide » le jugement suivant : « Même dans ses moments les plus passionnés, on sait qu'il [Voltaire] contrôle sa verve, et là où il est le plus lui, c'est dans ces moments de gaieté contenue, de bonhomie naïve où la phrase coule sans bruit et fait diligemment son travail » (*Voltaire, l'homme et l'œuvre*, Paris, 1942, p. 139). Commentez ces impressions.

CHAPITRE SEPTIÈME

COMMENT UNE VIEILLE PRIT SOI DE CANDIDE, ET COMMENT IL RETROUV CE QU'IL AIMAIT

Candide ne prit point courage, mais il suivit la vieille dans un masure : elle lui donna un pot de pommade pour se frotter, lui laiss à manger et à boire; elle lui montra un petit lit assez propre; il y ava auprès du lit un habit complet. « Mangez, buvez, dormez, lui dit-elle et que Notre-Dame d'Atocha [2], monseigneur St-Antoine de Padoue et monseigneur St-Jacques de Compostelle prennent soin de vous je reviendrai demain. » Candide, toujours étonné [4] de tout ce qu'i avait vu, de tout ce qu'il avait souffert, et encore plus de la charit de la vieille, voulut lui baiser la main. « Ce n'est pas ma main qu'i faut baiser, dit la vieille [5]; je reviendrai demain. Frottez-vous d pommade, mangez et dormez. »

Candide, malgré tant de malheurs, mangea et dormit. Le lendemain la vieille lui apporte à déjeuner, visite son dos, le frotte elle-mêm d'une autre pommade; elle lui apporte ensuite à dîner; elle revie sur le soir, et apporte à souper. Le surlendemain, elle fit encore le mêmes cérémonies. « Qui êtes-vous? lui disait toujours Candide qui [6] vous a inspiré tant de bonté? quelles grâces puis-je vous rendre? La bonne femme ne répondait jamais rien; elle revint sur le soir, n'apporta point à souper : « Venez avec moi, dit-elle, et ne dites mot. Elle le prend sous le bras, et marche avec lui dans la campagne enviro un quart de mille : ils arrivent à une maison isolée, entourée de jardin et de canaux [7]. La vieille frappe à une petite porte. On ouvre; el mène Candide, par un escalier dérobé, dans un cabinet doré, le laiss sur un canapé de brocart [8], referme la porte, et s'en va. Candide croya

---

1. Expression galante, de style soutenu : l'objet de son amour. — 2. Avec saint Jacqu l'apôtre, la Vierge tient une place importante dans la dévotion espagnole, que Voltaire l'imp trouvait plaisante ou atroce; d'une statue miraculeuse de la Vierge d'Atocha, adorée à Madri il écrira : « Elle pleure tous les ans le jour de sa fête, et le peuple pleure aussi » (*Extrait d'u Journal de la cour de Louis XIV*, 1769). — 3. La Vieille se révélera finalement d'origine italien (au début du chap. XI); mais saint Antoine est surtout celui que l'on invoque pour retrouv ce qu'on a perdu : voir le titre de ce chapitre. — 4. Violemment ému, de douleur et de surpri en particulier. — 5. On commence à soupçonner dans cette Vieille une certaine parenté avec u type littéraire assez fréquent dans les romans d'amour et d'aventures aux XVII[e] et XVIII[e] s. l'entremetteuse. — 6. Peut être un neutre : qu'est-ce *qui*. — 7. Pièces d'eau allongées, bordées verdure et pourvues de poissons, dont on ornait les jardins et les parcs. — 8. Tissu d'or d'argent sur un support de soie.

rêver, et regardait toute sa vie comme un songe funeste, et le moment présent comme un songe agréable [1].

La vieille reparut bientôt; elle soutenait avec peine une femme tremblante, d'une taille majestueuse, brillante de pierreries, et couverte d'un voile. « Otez ce voile », dit la vieille à Candide. Le jeune homme approche; il lève le voile d'une main timide. Quel moment! quelle surprise! il croit voir mademoiselle Cunégonde; il la voyait en effet, c'était elle-même. La force lui manque, il ne peut proférer une parole, il tombe à ses pieds. Cunégonde tombe [2] sur le canapé [3]. La vieille les accable d'eaux spiritueuses, ils reprennent leurs sens, ils se parlent; ce sont d'abord des mots entrecoupés, des demandes et des réponses qui se croisent, des soupirs, des larmes, des cris. La vieille leur recommande de faire moins de bruit [4], et les laisse en liberté. « Quoi! c'est vous, lui dit Candide; vous vivez! je vous retrouve en Portugal! On ne vous a donc pas violée? On ne vous a point fendu le ventre, comme le philosophe Pangloss me l'avait assuré [5]? — Si fait, dit la

1. Les métaphores du songe (souvenir et songe, réalité et songe, etc.) sont lieux communs dans la littérature romanesque comme dans la tragédie. — 2. Expliquer la répétition de ce verbe. — 3. Étudier le rythme des trois dernières phrases. — 4. Noter l'effet de rime avec *cris* (l. 36). — 5. C'est la première fois que Candide hésite entre l'autorité de Pangloss et la réalité des faits.

● **Du romanesque à foison**

① En faveur d'un public qui s'enivrait de Richardson et de Prévost, et qui trouvait plus de plaisir aux romans libertins, ou au *Grand Cyrus* et à *l'Astrée*, qu'à *l'Esprit des lois*, Voltaire a multiplié les formes du romanesque; distinguez-les :
— le merveilleux romanesque (hasards, prodiges et mystère);
— le matériel romanesque (décor, mobilier, vêtements, etc.);
— les sentiments romanesques et leur expression physique;
— le style romanesque.

● **« Un songe agréable »** — On pressent déjà que le bonheur des héros est fragile, et qu'un caprice du conteur les relancera dans le monde des réalités :

② Montrez que le mal reste présent, dans les sensations de Candide et par son récit, comme dans les premières réponses de Cunégonde.

③ Étudiez comment le conteur parvient à maintenir en éveil l'esprit critique jusque dans ses concessions au romanesque : effets de surcharge, ruptures burlesques, expressions discordantes, etc.
On réfléchira aux raisons de ce jeu de la concession critique, en tenant compte : des nécessités du genre; de la relation d'abord établie entre le romanesque et l'optimisme (cf. p. 43, *Une allégorie...*, et par exemple chap. IV, l. 29-34); et du rôle que joue Cunégonde dans la pensée de son amoureux (cf. chap. II, l. 3; III, 26; IV, 15; VI, 24-31).

belle Cunégonde; mais on ne meurt pas toujours de ces deux accidents. — Mais votre père et votre mère ont-ils été tués? — Il n'est que trop vrai, dit Cunégonde en pleurant. — Et votre frère? — Mon frère a été tué aussi. — Et pourquoi êtes-vous en Portugal? et comment avez-vous su que j'y étais et par quelle étrange aventure [1] m'avez-vous fait conduire dans cette maison? — Je vous dirai tout cela, répliqua la dame; mais il faut auparavant que vous m'appreniez tout ce qui vous est arrivé depuis le baiser innocent que vous me donnâtes, et les coups de pied que vous reçûtes [2]. »

Candide lui obéit avec un profond respect; et quoiqu'il fût interdit, quoique sa voix fût faible et tremblante, quoique l'échine lui fît encore un peu mal, il lui raconta de la manière la plus naïve [3] tout ce qu'il avait éprouvé depuis le moment de leur séparation. Cunégonde levait les yeux au ciel : elle donna des larmes à la mort [4] du bon anabaptiste et de Pangloss; après quoi elle parla en ces termes à Candide, qui ne perdait pas une parole, et qui la dévorait des yeux [5].

CHAPITRE HUITIÈME

HISTOIRE DE CUNÉGONDE

« J'étais dans mon lit et je dormais profondément, quand il plut au Ciel d'envoyer [7] les Bulgares dans notre beau château de Thunder-ten-tronckh [8]; ils égorgèrent mon père et mon frère, et coupèrent ma mère par morceaux. Un grand Bulgare, haut de six pieds, voyant qu'à ce spectacle j'avais perdu connaissance, se mit à me violer; cela me fit revenir, je repris mes sens, je criai, je me débattis, je mordis, j'égratignai, je voulais arracher les yeux à ce grand Bulgare, ne sachant pas

1. En un sens voisin de « hasard ». — 2. On croit percevoir ici comme le discret rappel sonore permis par l'emploi du passé simple, de l'expression incongrue rencontrée au chap. IV, l. 33. — 3. Sans nuance péjorative : simple. — 4. Ellipse : au récit de *la mort*. — 5. Encore un cliché du style des romans d'amour. — 6. Le conteur se donne un droit de romancier, en intercalant un récit dans le récit; le titre qu'il emploie est de règle en pareil cas; cf. dans *le Roman comique* « Histoire de Destin », « Histoire de Léandre », ou la très fameuse *Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*, morceau détaché d'un vaste ensemble. — 7. C'est là l'expression majeure du providentialisme, souvent employée par les Pères de l'Église. — 8. On relèvera ce qui dans cette seconde narration de la ruine de Thunder-ten-tronckh, diffère de la première, faite par Pangloss au chap. IV : ordre et nature des faits. Un troisième récit du massacre (chap. XV) présentera d'autres différences. Voltaire a négligé de les ajuster.

que tout ce qui arrivait dans le château de mon père était une chose d'usage [1] : le brutal me donna un coup de couteau dans le flanc gauche dont je porte encore la marque. — Hélas! j'espère bien la voir, dit le naïf Candide. — Vous la verrez, dit Cunégonde; mais continuons. — Continuez », dit Candide.

1. Expression voisine de celle de la ligne 15, chapitre III. Mais le trait cette fois est plus leste qu'incisif, par la supposition que Cunégonde eût tout laissé faire si elle avait connu les usages.

● **Des chapitres « à l'eau rose »** — En rédigeant *Candide*, Voltaire remaniait sa tragédie de *Fanime*, y ajoutant de ces douceurs que réclamait la sensibilité des Parisiennes : « Elles veulent s'attendrir, elles veulent pleurer, et avec le mot d'amour on a cause gagnée avec elles. Allons donc, mettons-nous à l'eau rose pour leur plaire, oublions mon âge » (à d'Argental, 8 novembre 1757). Le chapitre VII et les trois suivants découlent du même parti de concéder pour gagner.
On peut en mesurer l'effet par référence à un épisode espagnol, résumé ci-dessous, des *Confessions du comte de* *** (1741), roman très couru de Duclos — qu'au reste Voltaire jugeait « indigne d'aller à la postérité » (à d'Argental, 19 janvier 1742).

> « Un jour en rentrant chez moi par une rue détournée, je fus abordé par une femme couverte d'une mante... [1] » Il s'agit de la vieille nourrice et duègne d'une marquise passionnée qui fait donner au jeune homme un rendez-vous dans une maison tranquille [2]; il s'y rend, reçoit les bontés de la mystérieuse Antonia après un « souper tête à tête [3] », et se voit offrir une belle épée [4]. Une seconde rencontre leur est ménagée par la vieille Clara, mais ils sont surpris par le mari de la belle, comme bientôt Cunégonde et Candide le seront par don Issacar : « Nous étions dans ces transports de l'âme que l'amour seul fait connaître, quand nous entendîmes un grand bruit dans la chambre qui précédait celle où nous étions : "Fuyez, me dit Antonia avec transport, je suis trahie, je périrai". Dans l'instant même on enfonça la porte, et je vis entrer un homme transporté de fureur [...]; il tenait son épée d'une main et de l'autre un poignard [5]. » Le comte tue le mari furieux et emporte sur son cheval Antonia qui s'est trouvée blessée dans la lutte; il est bientôt séparé de sa maîtresse et la croit morte, jusqu'au jour où il se voit assigner un mystérieux rendez-vous dans les jardins d'une abbaye. « Je fus bientôt dans le jardin. J'aperçus une femme couverte d'un voile [6], qui se retira dans les allées d'un bosquet; je la suivis; elle s'arrêta sur un banc de gazon [...] : "Ma chère Clara, lui dis-je, car cela ne peut être que vous, est-il bien vrai que la marquise ne soit plus?— Non, s'écria la femme voilée, elle n'est point morte, votre chère Antonia." La voix et l'expression me manquèrent en reconnaissant la marquise elle-même; je tombai à ses pieds, elle demeura appuyée sur moi en éprouvant le même trouble [7]... »

Et Antonia, comme Cunégonde, raconte son « histoire ».
Au demeurant, l'esprit de cette concession est-il fidèle à l'attente des liseurs de romans? Voir, p. 65, *Un songe agréable*, et, p. 69, *De la gaieté*...

1. Voir l'incident de la fin du chap. VI de *Candide*. — 2. Voir chap. VII, l. 20-22. — 3. Voir chap. VIII, l. 80-83. — 4. Voir chap. IX, l. 7. — 5. Voir chap. IX, l. 4. — 6. Voir chap. VII, l. 28. — 7. Voir chap. VII, l. 30-34.

Elle reprit ainsi le fil de son histoire : « Un capitaine bulgare entra, il me vit toute sanglante, et le soldat ne se dérangeait pas. Le capitaine se mit en colère du peu de respect que lui témoignait ce brutal, et le tua sur mon corps. Ensuite il me fit panser, et m'emmena prisonnière de guerre dans son quartier [1]. Je blanchissais le peu de chemises qu'il avait, je faisais sa cuisine; il me trouvait fort jolie, il faut l'avouer; et je ne nierai pas qu'il ne fût très bien fait, et qu'il n'eût la peau blanche et douce [2]; d'ailleurs peu d'esprit, peu de philosophie : on voyait bien qu'il n'avait pas été élevé par le docteur Pangloss. Au bout de trois mois, ayant perdu tout son argent, et s'étant dégoûté de moi, il me vendit à un juif nommé don Issachar [3], qui trafiquait en Hollande et en Portugal, et qui aimait passionnément les femmes. Ce juif s'attacha beaucoup à ma personne, mais il ne pouvait en triompher; je lui ai mieux résisté qu'au soldat bulgare : une personne d'honneur peut être violée une fois, mais sa vertu s'en affermit. Le juif, pour m'apprivoiser, me mena dans cette maison de campagne que vous voyez. J'avais cru jusque-là qu'il n'y avait rien sur la terre de si beau que le château de Thunder-ten-tronckh; j'ai été détrompée.

» Le grand inquisiteur [4] m'aperçut un jour à la messe; il me lorgna [5] beaucoup et me fit dire qu'il avait à me parler pour des affaires secrètes. Je fus conduite à son palais; je lui appris ma naissance; il me représenta combien il était au-dessous de mon rang d'appartenir à un israélite. On proposa de sa part à don Issachar de me céder à Monseigneur. Don Issachar, qui est le banquier de la cour, et homme de crédit, n'en voulut rien faire. L'inquisiteur le menaça d'un auto-da-fé. Enfin mon juif, intimidé [6], conclut un marché par lequel la maison et moi leur appartiendraient à tous deux en commun; que le juif aurait pour lui les lundis, mercredis et le jour du sabbat, et que l'inquisiteur aurait les autres jours de la semaine. [7] Il y a six mois que cette convention subsiste. Ce n'a pas été sans querelles; car souvent il a été indécis si la nuit du samedi au dimanche appartenait à l'ancienne loi ou à la

1. Le casernement où il était en garnison. — 2. Cunégonde ne semble pas éprouver continuellement les sentiments de son rang; le personnage vivra désormais d'une sorte de sensualité ingénue. — 3. On lit Cardos ou Cordos sur le manuscrit La Vallière (voir p. 34). Le nom définitif, est tiré des généalogies bibliques (*Genèse*, XXX, 19) et anobli à l'espagnole. C'est aussi le nom d'un rabbin d'Amsterdam dans un roman antérieur à *Candide : Les Femmes de mérite*. — 4. Le chef suprême de l'Inquisition dans tel pays; prêtre séculier en Espagne et au Portugal. — 5. Un des sens de ce mot, au XVIII[e] s., est « lancer des œillades amoureuses ». — 6. Apeuré (sens affaibli de nos jours). — 7. On voit que sa position sociale permet à don Issacar de conserver impunément la religion de ses origines (cf., au contraire, chap. VI, l. 8-9).

- **Des malheurs, du sang et des larmes** — On sent assez qu'un parti pris fait dominer, dans les aventures de Cunégonde, l'horreur, la violence et l'avilissement.

① Quelle idée de l'humanité peuvent donner les êtres qu'elle a rencontrés? Quel effet produit le retour de la narration sur des malheurs déjà connus (pour les lignes 1 et suiv., cf. chap. IV, l. 18-25; pour les lignes 46-67, cf. chap. VI; noter aussi la récapitulation des lignes 68-76)? Qu'apportent à l'épisode de l'autodafé (chap. VI) la révélation des motifs (l. 37 et 46) et l'explication des sentiments d'un témoin sensible (l. 50-57 et 68)?

② Appréciez l'art avec lequel Voltaire a maintenu « l'Histoire de Cunégonde » dans la perspective philosophique du conte :
— en prêtant à son héroïne le pouvoir de se consoler de son malheur général par le sentiment de quelques biens particuliers (*la peau blanche et douce* de son capitaine bulgare, l. 19 ; les agréments que lui procure son *vilain don Issachar*, l. 27-30, etc.);
— en mettant en bonne place, dans son récit, les formules du providentialisme (l. 1 et 76);
— en marquant même, à l'occasion, quel sens peuvent prendre, par rapport à l'optimisme à la Pangloss, les aventures de Cunégonde (cf. l. 28-30 et 65-67).

- **De la gaieté, des agaceries et des rires**

③ Les « liseuses de romans », comme Voltaire le sait bien, « veulent s'attendrir... veulent pleurer » (cf. p. 67). Étudiez les moyens par lesquels il détourne l'émotion, la canalise ou la noie dans le pathos : cf. l. 9-10 (*le brutal me donna un coup de couteau...*), l. 16-21 (*il me fit panser, et m'emmena prisonnière...*), l. 55-62 (*A peine reprenais-je mes sens...*).

Le principal de cette gaieté vient d'une constante dérision de l'univers romanesque où se plaisaient à vivre les lecteurs de Prévost et de Marivaux, de Richardson et de Duclos, lecteurs de *Candide* à l'occasion. Voltaire connaît les conventions auxquelles se soumet le genre dans des situations comme celle de Cunégonde et de Candide; il les adopte et triche effrontément.

④ Situation commune, que celle de l'héroïne sensible en butte à la sensualité brutale ou perverse : la Paméla de Richardson en triomphait (dans un roman dont le sous-titre est : « La vertu récompensée »); sa Clarisse Harlowe, incapable de supporter sa déchéance, mourait de ses souffrances et de ses humiliations : qu'en est-il de Cunégonde?

⑤ Usage commun que celui des maximes morales mêlées au récit : appréciez celles des l. 26-27 et 44-45.

⑥ Montrez comment Voltaire, après avoir préparé de loin une grande scène d'aveux attendris et de transports galants, fausse compagnie à cette attente savamment entretenue (l. 82-84).

On essaiera de saisir encore, à cette occasion, le sens « philosophique » de cette dérision : les deux héros, réunis derrière le paravent du romanesque, ne sont-ils pas prêts à conclure à nouveau que « tout est bien » (cf. chap. VII, l. 25-26 et chap. VIII, l. 76-80)?

nouvelle [1]. Pour moi, j'ai résisté jusqu'à présent à toutes les deux [2]; et je crois que c'est pour cette raison que j'ai toujours été aimée.

» Enfin, pour détourner le fléau des tremblements de terre, et pour intimider don Issachar, il plut à monseigneur l'inquisiteur de célébrer [3] un auto-da-fé. Il me fit l'honneur de m'y inviter. Je fus très bien placée; on servit aux dames des rafraîchissements [4] entre la messe et l'exécution. Je fus, à la vérité, saisie d'horreur en voyant brûler ces deux juifs et cet honnête Biscayen qui avait épousé sa commère; mais quelle fut ma surprise, mon effroi, mon trouble [5], quand je vis, dans un sanbenito et sous une mitre, une figure qui ressemblait à celle de Pangloss! Je me frottai les yeux je regardai attentivement, je le vis pendre; je tombai en faiblesse. A peine reprenais-je mes sens que je vous vis dépouillé tout nu; ce fut là le comble de l'horreur, de la consternation, de la douleur, du désespoir. Je vous dirai, avec vérité, que votre peau est encore plus blanche, et d'un incarnat plus parfait que celle de mon capitaine des Bulgares [6]. Cette vue redoubla tous les sentiments qui m'accablaient, qui me dévoraient [7]. Je m'écriai, je voulus dire : « Arrêtez, barbares! » Mais la voix me manqua, et mes cris auraient été inutiles. Quand vous eûtes été bien fessé [8] : « Comment se peut-il faire, disais-je, que l'aimable Candide et le sage Pangloss se trouvent à Lisbonne, l'un pour recevoir cent coups de fouet, et l'autre pour être pendu par l'ordre de monseigneur l'inquisiteur, dont je suis la bien-aimée? Pangloss m'a donc bien cruellement trompée, quand il me disait [9] que tout va le mieux du monde. »

» Agitée, éperdue, tantôt hors de moi-même, et tantôt prête de [10] mourir de faiblesse, j'avais la tête remplie du massacre de mon père, de ma mère, de mon frère, de l'insolence [11] de mon vilain soldat bulgare, du coup de couteau qu'il me donna, de ma servitude, de mon métier de cuisinière, de mon capitaine bulgare, de mon vilain [12] don Issachar,

---

1. Plaisanterie sur des termes de théologie : la loi juive est celle de l'Ancien Testament; la loi chrétienne, celle du Nouveau Testament — comme si le marché conclu relevait de ces lois! — 2. La Vieille, absente, ne peut mettre en doute ces protestations; présente elle ne le ferait sans doute pas. D'où notre incertitude (cf. chap. XIII, l. 40). — 3. Ce verbe est plus exact et plus respectueux que l'expression « donner au peuple » employée au début du chap. VI (l. 3). — 4. Boissons et nourritures légères; il n'était pas rare que la Cour et les assistants de qualité s'en fissent apporter quand l'autodafé durait plusieurs heures ou une journée entière. — 5. Noter la progression, et aussi la diversité des réactions de Cunégonde selon l'identité des suppliciés. — 6. Voilà Cunégonde définitivement typée : baronnette et lorette. — 7. Hyperbole du style romanesque. — 8. Ce mot produit un curieux effet après un élan affectif. — 9. Sans doute en qualité d' « oracle de la maison » (cf. chap. I, l. 22). — 10. Construction vieillie déjà au XVIII[e] s.; mais Voltaire trouvait détestable le tour « près de » dans cet emploi. — 11. On commentera ce mot. — 12. Marque la répulsion physique, mais aussi, par un retour de fierté chez la fille d'un baron allemand, le mépris pour un ancien roturier.

de mon abominable inquisiteur, de la pendaison du docteur Pangloss, de ce grand *miserere* en faux-bourdon [1] pendant lequel on vous fessait, et surtout du baiser que je vous avais donné derrière un paravent, le jour que je vous avais vu pour la dernière fois. Je louai Dieu, qui vous ramenait à moi par tant d'épreuves [2]. Je recommandai à ma vieille d'avoir soin de vous, et de vous amener ici dès qu'elle le pourrait. Elle a très bien exécuté ma commission; j'ai goûté le plaisir inexprimable de vous revoir, de vous entendre, de vous parler. Vous devez avoir une faim dévorante; j'ai grand appétit; commençons par souper. »

Les voilà qui se mettent tous deux à table; et, après le souper, ils se replacent [3] sur ce beau canapé dont on a déjà parlé; ils y étaient [4] quand le signor don Issachar, l'un des maîtres de la maison, arriva. C'était le jour du sabbat. Il venait jouir de ses droits, et expliquer son tendre amour.

CHAPITRE NEUVIÈME

CE QUI ADVINT DE CUNÉGONDE, DE CANDIDE, DU GRAND INQUISITEUR, ET D'UN JUIF

Cet Issachar était le plus colérique Hébreu qu'on eût vu dans Israël, depuis la captivité en Babylone [5]. « Quoi! dit-il, chienne de galiléenne [6], ce n'est pas assez de monsieur l'inquisiteur? Il faut que ce coquin partage aussi avec moi? » En disant cela il tire un long poignard dont il était toujours pourvu, et, ne croyant pas que son adverse partie eût des armes, il se jette sur Candide; mais notre bon Vestphalien

1. Cf. p. 62, note 2. — 2. Jeu léger sur des mots, et surtout sur des pensées propres à la prédication chrétienne : Dieu ramène à lui ceux qu'il a choisis, les épreuves ramènent à Dieu, etc. Voltaire est coutumier de semblables finesses. — 3. Apprécier ce tour. Au reste, cent romans libertins de l'époque ont fait que le seul mot de « souper », dans ces circonstances, annonce d'amoureux entretiens (voir p. 67, par ex., le début du texte rapporté de Duclos); noter que la suggestion est même amorcée depuis la métaphore des chapitres VII, l. 56 et VIII, l. 81. — 4. La pudeur du procédé devait être un raffinement pour le public assez frivole de l'époque. — 5. Une des périodes les plus sombres de l'histoire d'Israël (VI^e s.); mais la Bible parle de la colère de Dieu, non de celle du peuple juif. — 6. Les païens et les Juifs appelèrent parfois « galiléens » les fidèles du Christ élevé à Nazareth en Galilée; l'injure passait pour habituelle aux Turcs : cf. « chien de chrétien », chap. XXVII, l. 80.

avait reçu une belle épée [1] de la vieille avec l'habit complet. Il tire so
épée, quoiqu'il eût les mœurs fort douces [2], et vous étend l'israélit
roide mort sur le carreau, aux pieds de la belle Cunégonde [3].

« Sainte Vierge! s'écria-t-elle, qu'allons-nous devenir? Un homm
tué chez moi! si la justice vient, nous sommes perdus. — Si Panglos
n'avait pas été pendu, dit Candide, il nous donnerait un bon conse
dans cette extrémité, car c'était un grand philosophe. A son défau
consultons la vieille. » Elle était fort prudente, et commençait à dir
son avis quand une autre petite porte s'ouvrit. Il était une heure aprè
minuit, c'était le commencement du dimanche. Ce jour appartena
à monseigneur l'inquisiteur. Il entre et voit le fessé Candide, l'épé
à la main, un mort étendu par terre, Cunégonde effarée, et la vieill
donnant des conseils.

Voici dans ce moment ce qui se passa dans l'âme de Candide, e
comment il raisonna [4] : « Si ce saint homme appelle du secours, il m
fera infailliblement brûler, il pourra en faire autant de Cunégonde
il m'a fait fouetter impitoyablement; il est mon rival; je suis en trai
de tuer; il n'y a pas à balancer [5]. » Ce raisonnement fut net et rapide
et, sans donner le temps à l'inquisiteur de revenir de sa surprise, il l
perce d'outre en outre [6], et le jette à côté du juif. « En voici bien d'un
autre [7], dit Cunégonde; il n'y a plus de rémission [8]; nous somme
excommuniés, notre dernière heure est venue! Comment avez-vou
fait, vous qui êtes né si doux, pour tuer en deux minutes un juif et u
prélat? — Ma belle demoiselle, répondit Candide, quand on est amou
reux, jaloux, et fouetté par l'Inquisition, on ne se connaît plus. »

La vieille prit alors la parole, et dit : « Il y a trois chevaux andalous
dans l'écurie, avec leurs selles et leurs brides : que le brave Candid
les prépare; madame a des moyadors [10] et des diamants, monton
vite à cheval, quoique je ne puisse me tenir que sur une fesse, et allon
à Cadix; il fait le plus beau temps du monde, et c'est un grand plaisi
de voyager pendant la fraîcheur de la nuit. »

---

1. Vit-on jamais une épée paraître à un meilleur moment? — 2. Cf. chap. I, l. 3. — 3. Voltai
commence à doter ses personnages principaux d'épithètes constantes, à la manière d'Homère
Candide et la douceur de ses mœurs (cf. dans ce même chap. l. 29) ou sa naïveté; la belle Cun
gonde; le docteur Pangloss ou le *grand philosophe* (l. 13); et bientôt : la Vieille et sa prudenc
Martin et son sang-froid, etc. — 4. Parodie cavalière des romans d'analyse où l'auteur expliqu
l'âme de ses héros. Stendhal, qui renouvellera la formule par l'humour, use de ces mêmes mo
pour introduire les débats intérieurs de ses personnages favoris. — 5. Hésiter. — 6. De part e
part. — 7. Expression toute faite, commune jusqu'au XVIII[e] s., et un peu familière : « Voil
du nouveau. » — 8. Au sens propre : le pardon chrétien des offenses faites à Dieu. — 9. Le
chevaux d'Espagne, surtout ceux de l'Andalousie, furent pendant des siècles les meilleu
chevaux de guerre. D'où la prédilection dont ils étaient l'objet de la part des auteurs de roman
— 10. On appelait moïdore ou lisbonine une ancienne monnaie d'or du Portugal (de *moed*
monnaie, en portugais).

Aussitôt Candide selle les trois chevaux. Cunégonde, la vieille, et lui, font trente milles[1] d'une traite. Pendant qu'ils s'éloignaient, la Ste Hermandad[2] arrive dans la maison, on enterre monseigneur dans une belle église et on jette Issachar à la voirie[3].

Candide, Cunégonde, et la vieille, étaient déjà dans la petite ville d'Avacéna, au milieu des montagnes de la Sierra-Morena[4]; et ils parlaient ainsi dans un cabaret.

1. Environ 50 km. — 2. Vieille confrérie ou ligue espagnole, chargée d'assurer la tranquillité publique. Elle n'avait qu'un rôle réduit de police régionale au XVIIIe s. — 3. Endroit où l'on déposait la boue et les immondices; le Juif don Issachar ne peut reposer en terre chrétienne. — 4. Massif du sud de l'Espagne; on ne sait où situer *Avacéna* « au milieu des montagnes » : Voltaire peut avoir rencontré un nom semblable dans des relations du désastre de Lisbonne.

● **L'art du conteur : « net et rapide »** (l. 24) — Il s'agissait, pour Voltaire, de projeter son héros hors des délices illusoires d'un nouveau paradis romanesque, dans l'univers des aventures, des dangers et des maux : comme à la fin du premier chapitre (cf. l. 60-71), mais en maniant plusieurs personnages et en prolongeant par des périls (cf. chap. XIII, l. 53-55; XVII, 5; XIX, 67-68; XXIII, 32) les effets de la péripétie. C'est là une sorte de gageure, lancée cavalièrement dans le titre du chapitre, tenue en moins de cinquante lignes. On fera la part des conventions et celles des formes diverses d'un art de la rapidité.

Conventions : plaquage d'un épisode romanesque des plus classiques (cf. le résumé de Duclos, p. 67), rapidement préparé au chapitre précédent (l. 83-86); facilités de détail (cf. par exemple l. 4-7 et 32-34), etc.

Art de la stylisation dans les caractères et dans les réactions affectives (effarement, colère, surprise, etc.).

Art du style

① Montrez comment sont fondus le style de la narration et ceux des personnages; étudiez en particulier le jeu des temps et des durées (p. ex. dans les deux derniers paragraphes).

Art de la présence

② Étudiez comment la présence du conteur (cf. l. 6, *notre bon Vestphalien;* l. 8, *vous étend l'israélite roide mort;* l. 20, *Voici dans ce moment...*) soutient et rythme la narration.

CHAPITRE DIXIÈME

DANS QUELLE DÉTRESSE CANDIDE, CUNÉGONDE ET LA VIEILLE ARRIVENT A CADIX, ET DE LEUR EMBARQUEMENT

« Qui a donc pu me voler mes pistoles [1] et mes diamants? disait en pleurant Cunégonde; de quoi vivrons-nous? comment ferons-nous? où trouver des inquisiteurs et des juifs qui m'en donnent d'autres? — Hélas! dit la vieille, je soupçonne fort un révérend père cordelier qui coucha hier dans la même auberge [2] que nous à Badajos [3]; Dieu me garde de faire un jugement téméraire [4]! mais il entra deux fois dans notre chambre, et il partit longtemps avant nous. — Hélas! dit Candide, le bon Pangloss m'avait souvent prouvé que les biens de la terre sont communs à tous les hommes, que chacun y a un droit égal [5]. Ce cordelier devait bien, suivant ces principes, nous laisser de quoi achever notre voyage. Il ne vous reste donc rien du tout, ma belle Cunégonde? — Pas un maravédis [6] dit-elle. — Quel parti prendre? dit Candide. — Vendons un des chevaux [7], dit la vieille; je monterai en croupe derrière mademoiselle, quoique je ne puisse me tenir que sur une fesse [8], et nous arriverons à Cadix. »

Il y avait dans la même hôtellerie un prieur de bénédictins; il acheta le cheval bon marché [9]. Candide, Cunégonde et la vieille passèrent par Lucena, par Chillas, par Lebrixa, et arrivèrent enfin à Cadix [10]. On y équipait une flotte, et on y assemblait des troupes pour mettre à la raison les révérends pères jésuites du Paraguai, qu'on accusait d'avoir

---

1. Nom français de l'écu espagnol, et des monnaies de même valeur. Au chapitre précédent (l. 34), ces pistoles étaient des *moyadors*. — 2. L'incident du vol dans l'auberge est un cliché de romans de la grand'route (cf. Scarron, *le Roman comique*, II[e] partie, chap. 2), surtout dans le roman de type picaresque. En rendre coupable un frère quêteur est plus « voltairien ». — 3. L'itinéraire suivi par les fuyards semble fantaisiste : *Badajos*, à l'est de Lisbonne, n'est pas sur la route de Cadix. — 4. Un jugement désavantageux, porté sans preuves suffisantes, est en effet contraire à la charité chrétienne. — 5. Rousseau semble visé, qui, dans son *Discours sur l'inégalité* (1755), avait considéré l'égalité, comme le bon Pangloss de son vivant, sur le plan social et matériel, et par rapport au droit ou préjugé de propriété. — 6. Petite monnaie de cuivre qui avait cours en Espagne. — 7. Expédient conventionnel pour un héros de qualité (ainsi fait des Grieux au départ du Havre). — 8. Voir chap. IX, l. 35. — 9. L'expression déplut à Stendhal: « Quelle vulgarité! » note-t-il en marge de son *Candide*. — 10. Cf. ci-dessus note 3. La dernière de ces localités est proche de Cadix, mais *Chillas* serait aux portes de Lisbonne et *Lucena* est fort loin à l'est de la route de Lisbonne à Cadix : le conteur laisse sa mémoire travailler en liberté sur des noms aperçus dans le courant de ses lectures.

fait révolter une de leurs hordes contre les rois d'Espagne et de Portugal [1], auprès de la ville du St Sacrement[2]. Candide, ayant servi chez les Bulgares, fit l'exercice bulgarien devant le général de la petite armée avec tant de grâce, de célérité, d'adresse, de fierté, d'agilité, qu'on lui donna une compagnie d'infanterie à commander. Le voilà capitaine [3]; il s'embar-

1. L'actualité pénètre encore ici le conte. Une guerre confuse avait mis en jeu, de 1755 à 758, au Paraguay : d'une part, la royauté portugaise et la royauté espagnole, celle-ci obligée e reprendre en main les territoires confiés à ses Jésuites depuis cent cinquante ans, afin de especter un engagement de cession partielle qu'elle avait pris envers le Portugal; d'autre part, es Indiens indigènes, soutenus et commandés par des Jésuites. Ce n'est pas seulement comme istorien et comme « philosophe » que Voltaire s'est intéressé aux événements du Paraguay : l avait des actions dans les profits d'un des vaisseaux de commerce utilisés pour le transport es troupes espagnoles en 1756. — 2. Nom d'une ville voisine de Buenos-Ayres, d'après une arte française de 1733. — 3. Titre de tout chef de compagnie (environ cent hommes), dans les rmées françaises de l'époque.

- **De Badajos à Cadix** (l. 1-18) — Expédié en peu de mots (chap. IX, l. 38-44, et X, 17-18), le récit du voyage s'agrémente d'un incident (l. 1-12) et d'une entrevision de l'avenir prochain des héros (l. 30-40) :
① L'incident du larcin : que met-il en relief? que confirme-t-il de la situation « philosophique » de Candide? ne donne-t-il pas la curiosité d'apprendre, du passé de la Vieille, un peu plus que la cause de son infirmité? Voltaire fait jouer de vilains rôles à deux religieux : est-ce aussi nécessaire au développement de sa pensée que dans les cas du « monsieur à manteau noir » de Hollande (chap. III) et des inquisiteurs de Lisbonne?
② Les préparations : le vol des diamants suscitera une péripétie importante (cf. chap. XIII, l. 47-64) et l'un des *deux valets* embarqués à Cadix (l. 26) est appelé à jouer un grand rôle à partir du chapitre XIV (cf. le début de ce chap.) : appréciez cette économie de la matière romanesque.

- **Trois philosophes sur un bateau** (l. 29-55)

Une discussion interminable : les héros ont subi assez d'épreuves pour douter de l'optimisme et en discuter (l. 30-33), mais trop peu pour savoir conclure; même après avoir entendu l'horrible histoire de la Vieille, Candide n'oserait faire à Pangloss que « quelques objections » (chap. XIII, l. 9), laissant encore au maître l'autorité du « par conséquent » final.
③ Le dialogue de Candide et de Cunégonde en route vers le Nouveau Monde n'explique-t-il pas cette impuissance à conclure? Montrez que tous deux voudraient voir infirmées leurs impressions actuelles et que leurs propos les détournent du sentiment de leur « détresse » présente (cf. le titre du chapitre). Expliquez en ce sens l'acrimonie de Cunégonde contre la Vieille (l. 42-50).
④ Dans quelles dispositions Voltaire veut-il mettre son lecteur? Étudiez comment l'histoire de la Vieille s'intègre dans le mouvement de la discussion amorcée.

que avec mademoiselle Cunégonde, la vieille, deux valets, et les deux chevaux andalous qui avaient appartenu à monsieur le grand inquisiteur de Portugal.

Pendant toute la traversée ils raisonnèrent beaucoup sur la philosophie du pauvre Pangloss. « Nous allons dans un autre univers[1], disait Candide; c'est dans celui-là, sans doute, que tout est bien. Car il faut avouer qu'on pourrait gémir un peu de ce qui se passe dans le nôtre en physique et en morale[2]. — Je vous aime de tout mon cœur, disait Cunégonde; mais j'ai encore l'âme tout effarouchée[3] de ce que j'ai vu, de ce que j'ai éprouvé. — Tout ira bien, répliquait Candide; la mer de ce nouveau monde vaut déjà mieux que les mers de notre Europe; elle est plus calme, les vents plus constants[4]. C'est certainement le nouveau monde qui est le meilleur des univers possibles. — Dieu le veuille! disait Cunégonde; mais j'ai été si horriblement malheureuse dans le mien que mon cœur est presque fermé à l'espérance. — Vous vous plaignez, leur dit la vieille; hélas! vous n'avez pas éprouvé des infortunes telles que les miennes. » Cunégonde se mit presque à rire, et trouva cette bonne femme fort plaisante de prétendre être plus malheureuse qu'elle. « Hélas! lui dit-elle, ma bonne, à moins que que vous n'ayez été violée par deux Bulgares, que vous n'ayez reçu deux coups de couteau dans le ventre, qu'on n'ait démoli deux de vos châteaux, qu'on n'ait égorgé à vos yeux deux mères et deux pères, et que vous n'ayez vu deux de vos amants fouettés dans un auto-da-fé, je ne vois pas que vous puissiez l'emporter sur moi; ajoutez que je suis née baronne avec soixante et douze quartiers, et que j'ai été cuisinière. — Mademoiselle, répondit la vieille, vous ne savez pas quelle est ma naissance; et si je vous montrais mon derrière, vous ne parleriez pas comme vous faites, et vous suspendriez votre jugement. » Ce discours fit naître une extrême curiosité[5] dans l'esprit de Cunégonde et de Candide. La vieille leur parla en ces termes.

---

1. On commentera l'emploi de ce mot et celui du mot *monde*, aux lignes 36 et 38. — 2. Leibniz distinguait, dans sa *Théodicée :* le mal métaphysique (ou imperfection des créatures), le mal physique (ou souffrance) et le mal moral (ou péché). Voltaire néglige le premier terme et prend les deux autres en un sens plus large et plus concret à la fois : le mal *en physique* inclut les désastres naturels, et le mal *en morale* se compose des crimes, des fautes et des mauvaises conduites qui troublent les relations humaines. — 3. Terme juste, qui traduit la crainte et la défiance, cette sorte de hérissement de la sensibilité qui suit les épreuves. — 4. Cf. les impressions de des Grieux pendant le voyage de Louisiane : « Plus nous avancions vers l'Amérique, plus je sentais mon cœur s'élargir et devenir tranquille » (*Manon Lescaut*, de l'abbé Prévost). — 5. La nôtre est plus ancienne, et Voltaire en joue ici encore, car avant *ce discours*, deux propos l'ont piquée, que Candide et Cunégonde n'ont pas relevés (chap. IX, l. 35 et chap. X, l. 14).

CHAPITRE ONZIÈME

HISTOIRE DE LA VIEILLE[1]

» Je n'ai pas eu toujours les yeux éraillés et bordés d'écarlate; mon nez n'a pas toujours touché à mon menton, et je n'ai pas toujours été servante. Je suis la fille du pape Urbain X[2] et de la princesse de Palestrine[3]. On m'éleva jusqu'à quatorze ans dans un palais auquel tous les châteaux de vos barons allemands n'auraient pas servi d'écurie; et une de mes robes valait mieux que toutes les magnificences de la Vestphalie[4]. Je croissais en beauté, en grâce, en talents, au milieu des plaisirs, des respects, et des espérances. J'inspirais déjà de l'amour; ma gorge se formait; et quelle gorge! blanche, ferme, taillée comme celle de la Vénus de Médicis[5]; et quels yeux! quelles paupières! quels sourcils noirs! quelles flammes brillaient dans mes deux prunelles, et effaçaient la scintillation des étoiles, comme me disaient les poètes du quartier. Les femmes qui m'habillaient et qui me déshabillaient tombaient en extase en me regardant par-devant et par-derrière; et tous les hommes auraient voulu être à leur place.

» Je fus fiancée à un prince souverain de Massa-Carrara[6]. Quel prince! aussi beau que moi, pétri de douceur et d'agréments, brillant d'esprit et brûlant d'amour[7]. Je l'aimais comme on aime pour la première fois, avec idolâtrie, avec emportement. Les noces furent préparées. C'était une pompe, une magnificence inouïe; c'étaient des fêtes, des carrousels[8], des opéra-buffa[9] continuels; et toute l'Italie fit pour moi des sonnets dont il n'y eut pas un seul de passable. Je touchais au moment de mon bonheur, quand une vieille marquise qui avait été maîtresse de mon prince l'invita à prendre du chocolat[10] chez elle. Il mourut en moins de deux heures avec des convulsions épouvantables. Mais ce n'est qu'une bagatelle. Ma mère, au désespoir,

1. Voir p. 66, note 6. — 2. Voltaire devait égayer encore cette impertinence par la note suivante que l'on a retrouvée dans des projets d'additions de la main de son secrétaire particulier : Voyez l'extrême discrétion de l'auteur! Il n'y eut, jusqu'à présent, aucun pape nommé Urbain X. Il craint de donner une bâtarde à un pape connu! Quelle circonspection! Quelle délicatesse de conscience! » — 3. Palestrina (la Préneste des Romains) est une petite ville assez proche de Rome; disputée entre les papes et la famille Colonna aux XIV^e^ et XV^e^ s., elle devint principauté au XVII^e^ s., et possession de la famille Barberini, dont un fils fut pape sous le nom d'*Urbain* VIII (1623-1644). — 4. Dure réplique aux prétentions de Cunégonde; cf. le chap. précédent, l. 50. — 5. La statue d'Aphrodite ainsi appelée fixa longtemps les canons de la beauté féminine. — 6. Duché italien, situé au nord de la Toscane. — 7. Clichés à la mode dans les histoires d'amour du temps et les poèmes que Voltaire appelait « à l'eau rose » (voir p. 67) : le héros est « pétri d'agréments », l'héroïne « pétrie de grâces », etc. — 8. Parades à cheval, avec des évolutions et exercices par groupes. — 9. Drames lyriques de tour enjoué, formés de parties chantées et de parties dialoguées. — 10. C'est la boisson élégante de l'époque.

et bien moins affligée que moi, voulut s'arracher pour quelque temp
à un séjour si funeste. Elle avait une très belle terre auprès de Gaïète [1]
Nous nous embarquâmes sur une galère du pays, dorée comme l'aute
de St-Pierre de Rome [2]. Voilà qu'un corsaire de Salé [3] fond sur nou
et nous aborde; nos soldats se défendirent comme des soldats d
pape [4] : ils se mirent tous à genoux en jetant leurs armes et en deman
dant au corsaire une absolution *in articulo mortis* [5].

» Aussitôt on les dépouilla nus comme des singes et ma mère aussi
nos filles d'honneur aussi et moi aussi. C'est une chose admirabl
que la diligence avec laquelle ces messieurs déshabillent le monde. Mai
ce qui me surprit davantage, c'est qu'ils nous mirent à tous le doig
dans un endroit où nous autres femmes nous ne nous laissons mettr
d'ordinaire que des canules [6]. Cette cérémonie me paraissait bie
étrange : voilà comme on juge de tout quand on n'est pas sorti d
son pays. J'appris bientôt que c'était pour voir si nous n'avions pa
caché là quelques diamants : c'est un usage établi de temps immé
morial parmi les nations policées qui courent sur mer. J'ai su qu
messieurs les religieux chevaliers de Malte [7] n'y manquent jamais quan
ils prennent des Turcs et des Turques; c'est une loi du droit des gen
à laquelle on n'a jamais dérogé [8].

» Je ne vous dirai point combien il est dur pour une jeune princess
d'être menée esclave à Maroc [9] avec sa mère. Vous concevez asse
tout ce que nous eûmes à souffrir dans le vaisseau corsaire. Ma mèr
était encore très belle; nos filles d'honneur, nos simples femmes d
chambre, avaient plus de charmes qu'on n'en peut trouver dans tout
l'Afrique. Pour moi, j'étais ravissante, j'étais la beauté, la grâce même
et j'étais pucelle. Je ne le fus pas longtemps : cette fleur, qui avait ét
réservée pour le beau prince de Massa-Carrara, me fut ravie par l
capitaine corsaire; c'était un nègre abominable [10], qui croyait encor
me faire beaucoup d'honneur. Certes il fallait que madame la princess
de Palestrine et moi fussions bien fortes pour résister à tout ce que nou

1. Ville et port d'Italie, au sud de Rome. — 2. Sans raillerie : c'est une référence naturell
pour une Italienne, en particulier pour une princesse de Palestrine puisque cet autel es
une construction d'Urbain VIII (cf. p. 77, note 3), comme le signale Voltaire au chap. CLXXX
de l'*Essai sur les mœurs*. — 3. Ville du Maroc, base des pirates barbaresques aux XVII[e] et XVIII[e] s
— 4. Expression proverbiale. Les troupes de la papauté jouaient un rôle d'apparat depuis l
XVI[e] s. Voltaire les campait déjà, dans *Scarmentado* (1756), « montant la garde avec un parasol »
— 5. L'absolution aux mourants (« à l'article de la mort »). — 6. Euphémisme faussement décent
imaginer le dégoût des amateurs de romans à rapts. — 7. Ordre religieux politiquement auto
nome et souverain; il se consacrait, depuis la fin du XVI[e] s., à la défense militaire de la chrétient
contre les musulmans. L'*Encyclopédie*, reprenant une expression de Voltaire (*Essai sur le
mœurs*, chap. CLXXXVI), appelle Malte « ce monastère d'illustres guerriers ». — 8. C
chap. III, l. 15 et VIII, l. 9. — 9. On disait alors *à Maroc*, « à la Chine », etc. — 10. Marqu
la répulsion devant ce qu'on trouve laid, et non un jugement moral.

éprouvâmes jusqu'à notre arrivée à Maroc. Mais passons; ce sont des choses si communes qu'elles ne valent pas la peine qu'on en parle.

» Maroc nageait dans le sang quand nous arrivâmes. Cinquante fils de l'empereur Mulei-Ismaël [1] avaient chacun leur parti : ce qui produisait en effet cinquante guerres civiles [2], de noirs contre noirs, de noirs contre basanés, de basanés contre basanés, de mulâtres contre mulâtres : c'était un carnage continuel dans toute l'étendue de l'empire.

» A peine fûmes-nous débarquées que des noirs d'une faction ennemie de celle de mon corsaire se présentèrent pour lui enlever son butin. Nous étions, après les diamants et l'or, ce qu'il avait de plus précieux. Je fus témoin d'un combat tel que vous n'en voyez jamais dans vos climats d'Europe. Les peuples septentrionaux n'ont pas le sang assez ardent. Ils n'ont pas la rage des femmes au point où elle est commune en Afrique. Il semble que vos Européens aient du lait dans les veines; c'est du vitriol, c'est du feu qui coule dans celles des habitants du mont Atlas et des pays voisins. On combattit avec la fureur des lions, des tigres et des serpents de la contrée, pour savoir à qui nous aurait. Un Maure saisit ma mère par le bras droit, le lieutenant de mon capi-

1. Le sultan Mulay Ismaël régna de 1672 à 1727. — 2. Les chiffres, mais non les faits sont exagérés par la Vieille. Il est exact, en particulier, que le mélange des races compliquait l'anarchie en armes.

● **Pandemonium**

① Contre Candide qui rêve à d'autres mondes, contre Cunégonde qui se croit au comble du malheur (chap. X, l. 30-40), la Vieille apporte son témoignage : *j'ai de l'expérience, je connais le monde* (chap. XII, l. 100). Montrez que, dans la même existence (chap. XI et XII), Voltaire a rassemblé à peu près toutes les formes du mal; montrez en particulier que la Vieille a subi à peu près tous les mauvais instincts, tous les défauts de l'espèce humaine.
Encore n'est-ce pas là l'histoire de la Vieille seulement :

② Quel sort ou quelle fin les autres personnages ont-ils connus?

③ Relevez les observations par lesquelles ces aventures se trouvent données comme usuelles et normales, indépendamment même des temps et des lieux.

● **Réalisme et fantaisie**

④ Temps et lieux sont caractérisés avec une certaine précision, milieux et civilisations avec un certain pittoresque : relevez des exemples, et appréciez cette forme de réalisme.

⑤ Faites la part de l'histoire et du romanesque dans les événements de la vie de la Vieille. La durée fictive de « l'histoire » est-elle constamment traitée selon le même rythme (cf. par ex. chap. XII, l. 79-82)?
⑥ Quelle sorte de vraisemblance est ainsi obtenue?

taine la retint par le bras gauche; un soldat maure la prit par une jambe, un de nos pirates la tenait par l'autre. Nos filles se trouvèrent presque toutes en un moment tirées ainsi à quatre soldats. Mon capitaine me tenait cachée derrière lui. Il avait le cimeterre au poing, et tuait tout ce qui s'opposait à sa rage. Enfin je vis toutes nos Italiennes et ma mère déchirées, coupées, massacrées par les monstres qui se les disputaient. Les captifs, mes compagnons, ceux qui les avaient pris, soldats, matelots, noirs, basanés, blancs, mulâtres, et enfin mon capitaine, tout fut tué, et je demeurai mourante sur un tas de morts [1]. Des scènes pareilles se passaient, comme on sait, dans l'étendue de plus de trois cents lieues [2], sans qu'on manquât aux cinq prières par jour ordonnées par Mahomet [3].

» Je me débarrassai avec beaucoup de peine de la foule de tant de cadavres sanglants entassés, et je me traînai sous un grand oranger au bord d'un ruisseau voisin; j'y tombai d'effroi, de lassitude, d'horreur, de désespoir et de faim. Bientôt après, mes sens accablés se livrèrent à un sommeil qui tenait plus de l'évanouissement que du repos. J'étais dans cet état de faiblesse et d'insensibilité, entre la mort et la vie, quand je me sentis pressée de quelque chose qui s'agitait sur mon corps; j'ouvris les yeux, je vis un homme blanc et de bonne mine qui soupirait et qui disait entre ses dents : *O che sciagura d'essere senza c...* [4] *!*

CHAPITRE DOUZIÈME

SUITE DES MALHEURS DE LA VIEILLE

» Étonnée et ravie d'entendre la langue de ma patrie, et non moins surprise des paroles que proférait cet homme, je lui répondis qu'il y avait de plus grands malheurs que celui dont il se plaignait. Je l'instruisis en peu de mots des horreurs que j'avais essuyées, et je retombai en faiblesse. Il m'emporta dans une maison voisine, me fit mettre au lit, me fit donner à manger, me servit, me consola, me flatta, me dit qu'il

1. Formule d'une rhétorique voyante, qui parodie le style soutenu; *mourante* s'entend des épreuves du voyage, de l'horreur du combat et de l'épouvante de son issue. — 2. Plus de 1 500 km. — 3. Une des obligations majeures de l'Islam. — 4. Dans le manuscrit La Vallière et dans les éditions de 1759, on lisait en toutes lettres : *coglioni* (« Oh, quel malheur d'être sans c...! »). Une tradition veut que la duchesse de La Vallière ait fait répondre à l'auteur de *Candide* « qu'il aurait pu se passer d'y mettre tant d'indécences ».

n'avait rien vu de si beau que moi [1], et que jamais il n'avait tant regretté ce que personne ne pouvait lui rendre. « Je suis né à Naples [2], me dit-il; on y chaponne [3] deux ou trois mille enfants [4] tous les ans; les uns en meurent, les autres acquièrent une voix plus belle que celle des femmes, les autres vont gouverner des États [5]. On me fit cette opération avec un très grand succès, et j'ai été musicien [6] de la chapelle de madame la princesse de Palestrine. — De ma mère! m'écriai-je. — De votre mère! s'écria-t-il en pleurant; quoi! vous seriez cette jeune princesse que j'ai élevée jusqu'à l'âge de six ans, et qui promettait déjà d'être aussi belle que vous êtes? — C'est moi-même; ma mère est à quatre cents pas d'ici, coupée en quartiers sous un tas de morts... »

» Je lui contai tout ce qui m'était arrivé; il me conta aussi ses aventures, et m'apprit comment il avait été envoyé chez le roi de Maroc par une puissance chrétienne [7], pour conclure avec ce monarque un traité par lequel on lui fournirait de la poudre, des canons, et des vaisseaux, pour l'aider à exterminer le commerce des autres chrétiens. « Ma mission est faite, dit cet honnête eunuque; je vais m'embarquer à Ceuta [8], et je vous ramènerai en Italie. *Ma che sciagura d'essere senza c...!* »

» Je le remerciai avec des larmes d'attendrissement; et au lieu de me mener en Italie, il me conduisit à Alger, et me vendit au dey de cette province [9]. A peine fus-je vendue que cette peste qui a fait le tour de l'Afrique, de l'Asie et de l'Europe [10], se déclara dans Alger avec fureur. Vous avez vu des tremblements de terre; mais, mademoiselle, avez-vous jamais eu la peste? — Jamais, répondit la baronne.

— Si vous l'aviez eue, reprit la vieille, vous avoueriez qu'elle est bien au-dessus d'un tremblement de terre. Elle est fort commune en Afrique; j'en fus attaquée. Figurez-vous quelle situation pour la fille d'un pape, âgée de quinze ans, qui en trois mois de temps avait éprouvé

---

1. Si l'on a gardé à l'esprit la révélation initiale de la laideur de la Vieille (au début de son stoire), le rappel est comique. — 2. Le théâtre lyrique de Naples (San Carlo) est des plus fameux s cette époque.— 3. *Chaponner*, terme d'aviculture : châtrer un jeune coq. L'euphémisme fait contraste amusant avec les premières paroles du castrat (chap. XI, 1. 95). — 4. Nombre agéré par l'indignation, mais le fait est avéré; cette question était agitée par les esprits éclairés milieu du siècle (l'*Encyclopédie* même est entrée dans la polémique). — 5. Le troisième oupe semble se réduire au chanteur italien Carlo Broschi (1705-1782), dit Farinelli, fixé à la our d'Espagne. — 6. Au sens, usuel à l'époque, de chanteur. — 7. Allusion à un incident de la erre de succession d'Espagne (1701-1713), au début de laquelle certains pays belligérants mandèrent de l'aide au Maroc contre la France et ses petits alliés. Aucun chanteur castrat, e l'on sache, ne fut mêlé à la négociation, qui eut lieu, au reste, sous le règne de Mulay Ismaël, pposé disparu à ce moment de la vie de la Vieille (voir chap. XI, 1. 61). — 8. Alors possession pagnole. — 9. Prince souverain du « royaume d'Alger », vassal lointain du grand Sultan Turquie. — 10. Allusion à l'épidémie dite «de Marseille» (1720-1721), qui fit dans cette ule ville plusieurs dizaines de milliers de morts, et ravagea plusieurs régions du bassin éditerranéen.

la pauvreté, l'esclavage, avait été violée presque tous les jours, avait vu couper sa mère en quatre, avait essuyé la faim et la guerre, et mourait pestiférée dans Alger. Je n'en mourus pourtant pas; mais mon eunuque et le dey, et presque tout le sérail d'Alger périrent.

» Quand les premiers ravages de cette épouvantable peste furent passés, on vendit les esclaves du dey. Un marchand m'acheta, et me mena à Tunis; il me vendit à un autre marchand, qui me revendit à Tripoli; de Tripoli je fus revendue à Alexandrie, d'Alexandrie revendue à Smyrne, de Smyrne à Constantinople [1]. J'appartins enfin à un aga des janissaires [2], qui fut bientôt commandé pour aller défendre Azof contre les Russes, qui l'assiégeaient [3].

» L'aga, qui était un très galant homme, mena avec lui tout son sérail, et nous logea dans un petit fort sur les Palus-Méotides [4], gardé par deux eunuques noirs et vingt soldats. On tua prodigieusement de Russes, mais ils nous le rendirent bien. Azof fut mis à feu et à sang, et on ne pardonna ni au sexe, ni à l'âge; il ne resta que notre petit fort; les ennemis voulurent nous prendre par famine. Les vingt janissaires avaient juré de ne se jamais rendre. Les extrémités de la faim où ils furent réduits les contraignirent à manger nos deux eunuques, de peur de violer leur serment. Au bout de quelques jours ils résolurent de manger les femmes.

» Nous avions un iman [5] très pieux et très compatissant, qui leur fit un beau sermon par lequel il leur persuada de ne nous pas tuer tout à fait. « Coupez, dit-il, seulement une fesse à chacune de ces dames, » vous ferez très bonne chère [6]; s'il faut y revenir, vous en aurez encore » autant dans quelques jours; le ciel vous saura gré d'une action si » charitable, et vous serez secourus. »

» Il avait beaucoup d'éloquence; il les persuada. On nous fit cette horrible opération. L'iman nous appliqua le même baume qu'on met aux enfants qu'on vient de circoncire. Nous étions toutes à la mort.

» A peine les janissaires eurent-ils fait le repas que nous leur avions fourni, que les Russes arrivent sur des bateaux plats : il ne réchappa pas un janissaire. Les Russes ne firent aucune attention à l'état où

---

1. Toutes ces villes paraissent bien avoir été des marchés d'esclaves. — 2. Les *janissaires* étaient les soldats de l'infanterie turque; *aga :* titre de leur commandant. — 3. La ville forte d'*Azof*, possession turque, fut assiégée victorieusement par Pierre le Grand en 1695-1696. — 4. Ce nom de l'époque romaine servait encore à désigner la mer d'Azov. — 5. Ministre du culte mahométan. — 6. Horrible expédient, digne de temps barbares : c'est saint Jérôme qui raconte, dans une digression sur les habitudes alimentaires des différentes nations, que les Scoti, Bretons installés en Gaule, usaient volontiers de pareilles nourritures (*Adversus Jovinianum*, livre II, chap. 6, texte connu de Voltaire, qui le cita plusieurs fois).

nous étions [1]. Il y a partout des chirurgiens français [2], un d'eux, qui était fort adroit, prit soin de nous; il nous guérit, et je me souviendrai toute ma vie que, quand mes plaies furent bien fermées, il me fit des propositions. Au reste, il nous dit à toutes de nous consoler; il nous assura que dans plusieurs sièges pareille chose était arrivée, et que c'était la loi de la guerre [3].

» Dès que mes compagnes purent marcher, on les fit aller à Moscou. J'échus en partage à un boïard [4] qui me fit sa jardinière, et qui me donnait vingt coups de fouet par jour; mais ce seigneur ayant été roué au bout de deux ans avec une trentaine de boïards pour quelque tracasserie de cour [5], je profitai de cette aventure : je m'enfuis; je traversai toute la Russie; je fus longtemps servante de cabaret à Riga, puis à Rostock, à Vismar, à Leipsick, à Cassel, à Utrecht, à Leyde, à La Haye, à Rotterdam; j'ai vieilli dans la misère et dans l'opprobre, n'ayant que la moitié d'un derrière, me souvenant toujours que j'étais fille

1. Litote assez transparente : n'a-t-on pas rencontré précédemment des situations semblables? — 2. On estimait sans doute, dans toute l'Europe, le savoir-faire des *chirurgiens français*, mais le naturel un peu insistant de cette affirmation de la Vieille y fait soupçonner quelque finesse que l'on n'a pas su percer. — 3. C'est la quatrième fois que revient cette pseudo-justification des violences de la guerre : voir chap. III, 1. 15; VIII, 1. 9; XI, 1. 46. — 4. Un seigneur de la vieille noblesse. — 5. Allusion à une révolte qui se produisit effectivement deux ans après la prise d'Azof (« révolte des strelitz »). Le tsar sut la mâter, supprima la milice et fit subir à certains des rebelles le supplice de la roue.

● **« Gaieté infernale »?** — Si l'on n'y voit pas raison, cette manière de traiter le livre de Job en Odyssée-bouffe ne laisse pas de paraître *révoltante;* ainsi en jugeait M^me^ de Staël, selon qui de pareils morceaux semblaient avoir été écrits « par un être d'une autre nature que nous, indifférent à notre sort, content de nos souffrances et riant comme un démon, ou comme un singe, des misères de cette espèce humaine avec laquelle il n'a rien de commun » (*De l'Allemagne*, 3^e^ partie, chap. IV).

A ce sentiment, on opposera le témoignage de M^me^ de Graffigny qui séjourna plusieurs mois à Cirey en 1738-1739, femme aimable et spontanée, qu'un mauvais mari avait fait beaucoup souffrir : « On m'a fait conter l'histoire de ma vie, écrit-elle à un ami. Ah! quel bon cœur! La belle dame (M^me^ du Châtelet) riait pour s'empêcher de pleurer; mais Voltaire, l'humain Voltaire fondait en larmes, car il n'a pas honte de paraître sensible : je faisais comme la belle dame, moi; je voulais me taire; mais il n'y avait pas moyen; on me pressait toujours de continuer... Enfin, ils ont été si touchés que mes efforts ont été inutiles, j'ai pleuré aussi... Ah! quelle âme! » (*Lettres de M^me^ de Graffigny*).

① **Étudiez en détail comment l'émotion se trouve neutralisée dans ces chapitres XI et XII. Commentez ensuite les impressions de M^me^ de Staël.**

d'un pape; je voulus cent fois me tuer, mais j'aimais encore la vie. Cette faiblesse ridicule est peut-être un de nos penchants les plus funestes : car y a-t-il rien de plus sot que de vouloir porter continuellement un fardeau qu'on veut toujours jeter par terre [1]? d'avoir son être en horreur, et de tenir à son être? Enfin de caresser le serpent qui nous dévore, jusqu'à ce qu'il nous ait mangé le cœur?

» J'ai vu dans les pays que le sort m'a fait parcourir, et dans les cabarets où j'ai servi, un nombre prodigieux de personnes qui avaient leur existence en exécration; mais je n'en ai vu que douze qui aient mis volontairement [2] fin à leur misère : trois nègres [3], quatre Anglais [4], quatre Genevois [5], et un professeur Allemand nommé Robeck [6]. J'ai fini par être servante chez le juif don Issachar; il me mit auprès de vous, ma belle demoiselle; je me suis attachée à votre destinée, et j'ai été plus occupée de vos aventures que des miennes. Je ne vous aurais même jamais parlé de mes malheurs si vous ne m'aviez pas un peu piquée, et s'il n'était d'usage, dans un vaisseau, de conter des histoires pour se désennuyer. Enfin, mademoiselle, j'ai de l'expérience, je connais le monde; donnez-vous un plaisir, engagez chaque passager à vous conter son histoire, et s'il s'en trouve un seul qui n'ait souvent maudit sa vie, qui ne se soit souvent dit à lui-même qu'il était le plus malheureux des hommes, jetez-moi dans la mer la tête la première. »

---

1. Vieille image sans recherche. Cf. la fable de La Fontaine intitulée *la Mort et le Bûcheron* (I, 16), dont Voltaire se souvient en écrivant ce passage. — 2. La question de « la mort volontaire » était remise à la mode au XVIII[e] s. par des cas qui firent grand bruit; il s'élevait des « questions » diverses sur sa légitimité supposée, au regard des lois divines, morales, naturelles, civiques, etc. — 3. Ce cas semble avoir attiré la réflexion de Voltaire; il est plus longuement évoqué dans *Jenni* (1775; entre autres, chap. IX). — 4. On explique alors par le « spleen » ces suicides anglais. — 5. Les *quatre Genevois* ne sont mis en compte qu'à partir de l'édition augmentée de *Candide* (1761). — 6. Jean *Robeck* (1672-1739) se donna la mort après avoir écrit une apologie du suicide.

● **Vue perspective**

① Montrez que Candide et Cunégonde ont reçu une bonne leçon : comparez chap. X, l. 30 et suiv., et XIII, l. 1-9. Notez que certaines infortunes de la Vieille enchérissent explicitement sur les malheurs récents des héros : chap. XI, l. 68-73 et XII, l. 30-33.
Plus subtilement, par cette surenchère et par la gageure finale du chap. XII, on peut voir là comme une préfiguration des errances du héros et du destin de l'héroïne. Certaines similitudes entre les aventures passées de Cunégonde (chap. VIII) et celles de la Vieille ne sont-elles pas déjà troublantes?

B. N.

Gravure de Moreau le Jeune, 1787

— Sainte Vierge! s'écria-t-elle, qu'allons-nous devenir? Un homme tué chez moi! (Chap. IX, l. 10-11)

CHAPITRE TREIZIÈME

COMMENT CANDIDE FUT OBLIGÉ DE SE SÉPARER DE LA BELLE CUNÉGONDE ET DE LA VIEILLE

La belle Cunégonde [1], ayant entendu l'histoire de la vieille, lui fit toutes les politesses qu'on devait à une personne de son rang et de son mérite. Elle accepta la proposition; elle engagea tous les passagers, l'un après l'autre, à lui conter leurs aventures. Candide et elle avouèrent que la vieille avait raison. « C'est bien dommage, disait Candide, que le sage Pangloss ait été pendu contre la coutume [2] dans un auto-da-fé; il nous dirait des choses admirables [3] sur le mal physique et sur le mal moral [4] qui couvrent la terre et la mer, et je me sentirais assez de force pour oser lui faire respectueusement quelques objections. »

A mesure que chacun racontait son histoire, le vaisseau avançait. On aborda dans Buenos-Ayres [5]. Cunégonde, le capitaine Candide et la vieille allèrent chez le gouverneur don Fernando d'Ibaraa, y Figueora, y Mascarenes, y Lampourdos, y Souza [6]. Ce seigneur avait une fierté convenable à un homme qui portait tant de noms. Il parlait aux hommes avec le dédain le plus noble, portant le nez si haut, élevant si impitoyablement la voix, prenant un ton si imposant, affectant une démarche si altière, que tous ceux qui le saluaient étaient tentés de le battre [7]. Il aimait les femmes à la fureur [8]. Cunégonde lui parut ce qu'il avait jamais vu de plus beau. La première chose qu'il fit fut de demander si elle n'était point la femme du capitaine. L'air dont il fit cette question alarma Candide : il n'osa pas dire qu'elle était sa femme, parce qu'en effet elle ne l'était point [9]; il n'osait pas dire que c'était sa sœur, parce qu'elle ne l'était pas non plus; et quoique ce mensonge officieux eût

1. Sorte d'épithète « homérique » (voir p. 72, note 3), dont la malice n'apparaîtra qu'une fois accompli le destin de l'héroïne. — 2. Voir chap. VI, l. 22. Mais, ce détail étant inutile au propos de Candide, un subtil soupçon vient peut-être à l'esprit, par complicité de lecteur. — 3. Apprécier le pouvoir suggestif de ce mot (voir chap. I, l. 26 et IV, l. 62). — 4. Voir p. 76, note 2. — 5. Au Paraguay, capitale du gouvernement de Rio de Plata; on appelait encore Paraguay les vastes espaces compris entre le Brésil, le Chili et le Pérou, et divisés en quatre « gouvernements ». — 6. Nom-portrait caricatural. *Ibaraa*, *Souza* peut-être, et *Figueora* viennent de lectures sur l'Amérique du Sud (explorateurs ou administrateurs); de la *Vie de saint François-Xavier* du R. P. Bouhours, que Voltaire connaît depuis ses années de collège, sont sortis Mascarenhas (dont le nom est attaché aux premiers miracles du saint jésuite) et peut-être Souza; enfin dans les langues romanes (notamment par l'italien dont Voltaire avait la pratique) Figueora et Mascarenhas suggèrent immédiatement le désir de paraître et l'art du faux-semblant. — 7. Le nombre et le rythme de cette phrase rappellent un autre portrait de vaniteux offensant, dans les *Lettres persanes* (1721, lettre 124). — 8. Comme don Issachar (cf. chap. VIII, l. 23). — 9. Au contraire, le héros de *Manon Lescaut*, en répondant au gouverneur de la Nouvelle-Orléans, ne trouve pas « honteux » ce mensonge utile.

été autrefois très à la mode chez les anciens [1], et qu'il pût être utile aux modernes [2], son âme était trop pure pour trahir la vérité. « Mademoiselle Cunégonde, dit-il, doit me faire l'honneur de m'épouser et nous supplions Votre Excellence de daigner faire notre noce. »

1. Allusion assez claire à l'histoire d'Abraham et de Sara (*Genèse*, XI, 11-20), fort discutée ns la bataille de l'exégèse biblique au XVIII[e] s. — 2. Allusion qu'on n'a pu préciser.

- **Un rapprochement** — On se reportera à l'épisode américain qui termine *Manon Lescaut* (1731) : Des Grieux et Manon sont reçus par « le gouverneur du Nouvel Orléans » et laissent croire qu'ils sont mariés; obligé d'avouer leur véritable situation, Des Grieux se voit sur le point de perdre Manon que le gouverneur veut donner à son neveu; il se bat en duel avec son rival, le blesse, le croit mort, et s'enfuit avec Manon dans le désert où elle trouvera sa fin. Voltaire paraît se souvenir de ces pages fameuses tandis qu'il compose les aventures américaines de Candide (voir p. 74, note 7; p. 76, note 4; p. 86, note 9; p. 97, note 1).

- **Une manière souveraine** — A quoi sert d'avoir déroulé l'histoire lamentable de la Vieille, si ce témoignage accablant n'est presque d'aucun effet sur les héros (cf. l. 1-9)? Était-ce pour occuper (cf. chap. XII, l. 99-100) le vide de la traversée? Mais à quoi servait de faire passer l'Atlantique à Cunégonde, s'il se révèle enfin (l. 57-64) que le conteur pouvait, à Lisbonne même, dans des conditions à peu près semblables, séparer ses héros? Avoir suivi, depuis la fin du chap. VI, une ample intrigue romanesque et la voir interrompue soudain, par une sorte de coup de force : bonne occasion de chercher d'où vient cette impression d'autorité si vive au chap. XIII.

  ① Montrez en particulier :
  — comment Voltaire a résisté aux suggestions d'une situation séduisante (l. 11 et suiv.) : le débarquement, l'exotisme des lieux, les cérémonies de l'accueil, etc.
  — comment il réduit l'action à une espèce de trajectoire : l'abordage, la réception, l'éloignement de Candide, etc. Analysez en particulier la narration de la poursuite (l. 53-57).

- **La présence du conteur** — A tant brusquer les êtres et les choses, un conteur risque d'anéantir la vie de sa fiction. On cherchera quelle sorte d'intérêt maintient ici Voltaire.

  ② Étudiez comment il engage l'esprit et l'imagination du lecteur, par ex. dans les lignes 28-35 : « Don Fernando... sourit *amèrement*... Candide *obéit*... Cunégonde lui demanda *un quart d'heure*... »

  ③ Appréciez le personnage du gouverneur. Gustave Lanson lui accorde, comme à d'autres, un intense pouvoir de suggestion sur l'intelligence : « Toutes les idées que Voltaire se fait de la société et des parties qui la composent, des gouvernements, de la religion et des mœurs des divers pays, s'inscrivent dans les croquis dont il remplit ses contes, déterminent le choix des actes et des propos qui expriment ses personnages » (*Voltaire*, p. 153). Tentez l'analyse sur Don Fernando d'Ibaraa.

Don Fernando d'Ibaraa, y Figueora, y Mascarenes, y Lampourdos y Souza, relevant sa moustache, sourit amèrement, et ordonna a capitaine Candide d'aller faire la revue de sa compagnie [1]. Candid obéit; le gouverneur demeura avec mademoiselle Cunégonde. Il lu déclara sa passion, lui protesta [2] que le lendemain il l'épouserait à l face de l'Église [3], ou autrement, ainsi qu'il plairait à ses charmes Cunégonde lui demanda un quart d'heure pour se recueillir [4], pou consulter la vieille, et pour se déterminer.

La vieille dit à Cunégonde : « Mademoiselle, vous avez soixante e douze quartiers et pas une obole; il ne tient qu'à vous d'être la femm du plus grand seigneur de l'Amérique méridionale, qui a une très bell moustache; est-ce à vous de vous piquer d'une fidélité à toute épreuve Vous avez été violée par les Bulgares; un juif et un inquisiteur ont e vos bonnes grâces [5] : les malheurs donnent des droits. J'avoue que si j'étais à votre place, je ne ferais aucun scrupule d'épouser monsieu le gouverneur, et de faire la fortune de monsieur le capitaine Candide.[6] Tandis que la vieille parlait avec toute la prudence que l'âge et l'expé rience donnent, on vit entrer dans le port un petit vaisseau; il portai un alcade et des alguazils [7], et voici ce qui était arrivé.

La vieille avait très bien deviné que ce fut un cordelier à la grand manche [8] qui vola l'argent et les bijoux de Cunégonde dans la ville d Badajos, lorsqu'elle fuyait en hâte avec Candide [9]. Ce moine voulu vendre quelques-unes des pierreries à un joaillier. Le marchand le reconnut pour celles du grand inquisiteur. Le cordelier, avant d'êtr pendu[10], avoua qu'il les avait volées : il indiqua les personnes, et la rout qu'elles prenaient. La fuite de Cunégonde et de Candide était déjà connue On les suivit à Cadix : on envoya sans perdre temps [11] un vaisseau leur poursuite. Le vaisseau était déjà dans le port de Buenos-Ayres Le bruit se répandit qu'un alcade allait débarquer, et qu'on poursuivai

1. Le corps de troupe qui a été mis sous le commandement de Candide, au départ de Cadi (voir chap X, l. 25). — 2. Prit envers elle l'engagement solennel que. — 3. L'expression normal est « en *face de l'Église* » : devant les ministres du culte et dans les formes rituelles. — 4. Pour attacher toute sa réflexion. — 5. Cette révélation va contre le récit de Cunégonde à Lisbonn (cf. chap. VIII, l. 44). — 6. Seconde allusion à l'histoire d'Abraham. On observera qu'après avoir été l'image de toutes les misères possibles aux deux chapitres précédents, la Vieill retourne à l'emploi qu'on lui avait d'abord soupçonné (cf. p. 64, note 5). — 7. Fonctionnaire espagnols : l'*alcade* a la juridiction d'un district (c'est l'équivalent du prévôt français a XVIII[e] s.); les *alguazils* sont des officiers de police subalternes, chargés de faire exécuter les ordre d'un magistrat ou d'un juge. — 8. Allusion aux difficultés que rencontra l'ordre franciscain pou fixer le vêtement régulier (voir la fin de la 13[e] des *Lettres philosophiques*, 1734). Le context n'en double-t-il pas la malignité? — 9. Ceci nous renvoie à la situation initiale du chap. X. — 10. Selon la justice d'État, semble-t-il, en punition de son vol, délit très grave et souvent puni d mort à l'époque. — 11. Expression vieillie ou familière, dont il est facile de justifier l'emploi

les meurtriers de monseigneur le grand inquisiteur. La prudente vieille vit dans l'instant tout ce qui était à faire. « Vous ne pouvez fuir, dit-elle à Cunégonde et vous n'avez rien à craindre : ce n'est pas vous qui avez tué monseigneur, et d'ailleurs le gouverneur, qui vous aime, ne souffrira pas qu'on vous maltraite; demeurez. » Elle court sur-le-champ à Candide: « Fuyez, dit-elle, ou dans une heure vous allez être brûlé [1]. » Il n'y avait pas un moment à perdre; mais comment se séparer de Cunégonde, et où se réfugier?

CHAPITRE QUATORZIÈME

COMMENT CANDIDE ET CACAMBO FURENT REÇUS CHEZ LES JÉSUITES DU PARAGUAI [2]

Candide avait amené de Cadix un valet [3] tel qu'on en trouve beaucoup sur les côtes d'Espagne et dans les colonies. C'était un quart d'Espagnol [4], né d'un métis dans le Tucuman [5]; il avait été enfant de chœur, sacristain, matelot, moine, facteur [6], soldat, laquais. Il s'appelait Cacambo [7], et aimait fort son maître, parce que son maître était un fort bon homme. Il sella au plus vite les deux chevaux andalous [8]. « Allons, mon maître, suivons le conseil de la vieille; partons, et courons sans regarder derrière nous. » Candide versa des larmes : « O ma chère Cunégonde! faut-il vous abandonner dans le temps que monsieur le gouverneur va faire nos noces [9]! Cunégonde amenée de si loin, que deviendrez-vous [10]? — Elle deviendra ce qu'elle pourra, dit Cacambo;

1. Au nom de l'Inquisition, puissante aussi dans les possessions espagnoles et portugaises; remarquera à ce propos ce que suggère la précision de temps. — 2. A l'époque de *Candide* Paraguay était à la fois « pays de mission » administré par des Jésuites, et colonie espagnole état de rébellion armée; cf. p. 75, note 1. — 3. Plus qu'*un valet*, sur les deux embarqués Cadix (voir chap. X, l. 26). Voltaire a-t-il changé ses dispositions en cours de travail? On nerait surtout savoir quel caractère et quel rôle avaient pu être imaginés pour le second let. — 4. On dit aussi un quarteron d'Espagnol (né d'un métis et d'une Indienne). — Province du Paraguay, au nord-ouest de Buenos-Ayres. — 6. Courtier ou agent à tranger. — 7. Vaguement ibérique, son nom est apparenté, par le redoublement, aux langues mitives. — 8. Ceux qui restent du départ de Lisbonne, voir chap. IX, l. 32, et X, l. 13. — Candide entend l'expression comme dans sa demande au gouverneur (chap. XIII, l. 27), mais consentement de Cunégonde aux visées de don Fernando y fait superposer, à l'insu du héros, second sens. — 10. Voir un mouvement semblable à la fin du chap. VI, l. 25-31.

les femmes ne sont jamais embarrassées d'elles; Dieu y pourvoit
courons. — Où me mènes-tu? où allons-nous? que ferons-nous san
Cunégonde? disait Candide. — Par St. Jacques de Compostelle, di
Cacambo, vous alliez faire la guerre aux jésuites; allons la faire pou
eux : je sais assez les chemins, je vous mènerai dans leur royaume [1]
ils seront charmés d'avoir un capitaine qui fasse l'exercice à la bulgare
vous ferez une fortune prodigieuse : quand on n'a pas son compte dan
un monde, on le trouve dans un autre. C'est un très grand plaisir d
voir et de faire des choses nouvelles.

— Tu as donc été déjà dans le Paraguai? dit Candide.

— Eh vraiment oui! dit Cacambo; j'ai été cuistre dans le collèg
de l'Assomption [2], et je connais le gouvernement de Los Padres [3]
comme je connais les rues de Cadix. C'est une chose admirable que c
gouvernement. Le royaume a déjà plus de trois cents lieues de dia
mètre [4]; il est divisé en trente provinces [5]. Los Padres y ont tout, et le
peuples [6] rien; c'est le chef-d'œuvre de la raison et de la justice. Pou
moi, je ne vois rien de si divin que Los Padres, qui font ici la guerre a
roi d'Espagne et au roi de Portugal, et qui en Europe confessent ce
rois; qui tuent ici des Espagnols, et qui à Madrid les envoient au ciel
cela me ravit; avançons : vous allez être le plus heureux de tous le
hommes. Quel plaisir auront Los Padres quand ils sauront qu'il leu
vient un capitaine qui sait l'exercice bulgare! »

Dès qu'ils furent arrivés à la première barrière, Cacambo dit à l
garde avancée qu'un capitaine demandait à parler à monseigneur l
commandant. On alla avertir la grande garde. Un officier paraguai
courut aux pieds du commandant lui donner part de la nouvelle. Candid
et Cacambo furent d'abord désarmés; on se saisit de leurs deux chevau
andalous. Les deux étrangers sont introduits [7] au milieu de deux file
de soldats; le commandant était au bout, le bonnet à trois cornes e

---

1. Ce mot va revenir, et les Jésuites seront appelés « souverains du Paraguay » (chap. XV
l. 15). Les lecteurs contemporains savaient à quoi s'en tenir : la rumeur avait couru, en 1755
1756, qu'un certain Père Nicolas Rubiuni était roi élu du Paraguay, sous le nom de Nicolas I
Voltaire en fit des gorges chaudes et une épigramme; il maintint pourtant dans ses lettres
jusque dans l'*Essai sur les mœurs*, au chapitre 154 qu'il rédigeait en même temps que *Candid*
les mots de « royaume » et de Jésuites « rois du Paraguay ». Il faut préciser que moins de ce
Jésuites commandaient à des dizaines de milliers d'indigènes. — 2. Le collège principal d
Jésuites siégeait dans la capitale, Asuncion; *cuistre* = valet. — 3. Les territoires gouvern
par les Pères. — 4. Évaluation excessive. On commentera le tour *a déjà*. — 5. Terme prop
pour désigner un territoire du point de vue religieux. Le chiffre semble à peu près exact. -
6. Terme d'usage *(los pueblos)*; mais le régime social du Paraguay est déformé par l'ép
gramme : rassemblés dans les dépôts publics, les produits locaux étaient redistribués selon l
besoins, le surplus mis en réserve ou employé à l'acquisition de produits européens; les Jésuit
limitaient au nécessaire le train de vie de leurs peuples, selon l'esprit chrétien. — 7. Le chang
ment de temps éveille l'attente d'une scène ou d'un tableau.

tête [1], la robe retroussée [2], l'épée au côté, l'esponton [3] à la main. Il fit un signe; aussitôt vingt-quatre soldats entourent les deux nouveaux venus. Un sergent leur dit qu'il faut attendre, que le commandant ne peut leur parler, que le révérend père provincial [4] ne permet pas qu'aucun Espagnol ouvre la bouche qu'en [5] sa présence, et demeure plus de trois heures dans le pays [6]. « Et où est le révérend père provincial? dit Cacambo. — Il est à la parade après avoir dit sa messe [7], répondit le sergent, et vous ne pourrez baiser ses éperons que dans trois heures. — Mais, dit Cacambo, monsieur le capitaine, qui meurt de faim comme moi, n'est point Espagnol, il est Allemand; ne pourrions-nous point déjeuner en attendant Sa Révérence [8]? »

---

1. Barrette noire *à trois cornes* sur une base carrée : c'est la coiffure de l'ordre. — 2. Encore souvenir probable (voir p. 56 note 1), du chap. XXVII du *Gargantua* : « Ainsi [Frère Jean] cit en beau sayon, mist son froc en écharpe... » — 3. Demi-pique en usage dans l'infanterie ançaise jusque vers cette époque. — 4. Supérieur religieux dans chacune des trente « pro-ces ». — 5. Si ce n'est. — 6. Exagération plaisante, compte tenu de la durée du voyage. erses relations utilisées par Voltaire dans la préparation du chapitre 154 de son *Essai les mœurs* détaillaient les mesures rigoureuses que les Jésuites imposaient aux Espagnols, t la défense de séjourner « *plus de trois* jours » et celle de converser avec les Indiens. 7. Cf. au chap. VIII, l. 49, un tour aussi saisissant et de même portée. — 8. Titre d'honneur au « révérend père provincial ».

● **Un Mentor picaresque** — Au moment des grandes aventures et des grandes désillusions (chap. XIV-XIX), voilà le héros flanqué d'un nouveau guide et compagnon, choisi en conséquence : Cacambo.

① **Ses références :** montrez que Voltaire lui a donné les antécédents, l'expérience et les connaissances les plus utiles, dès ce chapitre (à compléter par chap. XVI, l. 66 et XVII, 69-74).

② **Son caractère** (cf. aussi chap. XV, l. 47-57; XVI, 66-67) : l'appétit de vivre, et les qualités qui le soutiennent. On montrera en détail comment il s'oppose à celui de Candide : contraste comique (cf. l. 8-13), mais aussi fonctionnel. Et Cacambo n'est-il pas un autre « optimiste » à sa manière (cf. l. 11-12, 16-20 et chap. XIX, l. 13-17)?

« Il s'appelait Cacambo » (l. 4) : variation scabreuse, à la Rabelais, sur le nom de Christophe Colombo? Création stimulée par la rencontre de nombreux noms de métis dans les Relations sur l'Amérique du Sud? Plus intéressante à étudier serait la vertu « poétique » de ce nom.
On observera enfin qu'après l'*hidalgo* campé dans le vaniteux gouverneur de Buenos-Ayres, ce valet débrouillard incarne le second des deux types auxquels les Français du temps réduisaient volontiers le génie espagnol : le *picaro*, dont le Gil Blas de Lesage et le Figaro de Beaumarchais sont d'autres avatars.

Le sergent alla sur-le-champ rendre compte de ce discours au com
mandant. « Dieu soit béni! dit ce seigneur, puisqu'il est Allemand, j
peux lui parler; qu'on le mène dans ma feuillée [1]. » Aussitôt on condu
Candide dans un cabinet de verdure [2], orné d'une très jolie colonnad
de marbre vert et or, et de treillages qui renfermaient des perroquet
des colibris, des oiseaux-mouches, des pintades, et tous les oiseaux le
plus rares. Un excellent déjeuner était préparé dans des vases d'or [3]
et tandis que les Paraguains mangèrent du maïs [4] dans des écuelles d
bois, en plein champ, à l'ardeur du soleil, le révérend père commandan
entra dans la feuillée.

C'était un très beau jeune homme, le visage plein, assez blanc, hau
en couleur, le sourcil relevé, l'œil vif, l'oreille rouge, les lèvres vermeille
l'air fier [5], mais d'une fierté qui n'était ni celle d'un Espagnol ni cell
d'un jésuite [6]. On rendit à Candide et à Cacambo leurs armes, qu'o
leur avait saisies, ainsi que les deux chevaux andalous; Cacambo leu
fit manger l'avoine auprès de la feuillée, ayant toujours l'œil su
eux, crainte de surprise [7].

Candide baisa d'abord le bas de la robe du commandant [8], ensuit
ils se mirent à table. « Vous êtes donc Allemand? lui dit le jésuite e
cette langue. — Oui, mon révérend père », dit Candide. L'un et l'autre
en prononçant ces paroles, se regardaient avec une extrême surpris
et une émotion dont ils n'étaient pas les maîtres. « Et de quel pay
d'Allemagne êtes-vous? dit le jésuite. — De la sale province de Ves
phalie [9], dit Candide; je suis né dans le château de Thunder-ten-tronckh
— O ciel! est-il possible! s'écria le commandant. — Quel miracle
s'écria Candide. — Serait-ce vous? dit le commandant. — Cela n'est pa
possible », dit Candide [10]. Ils se laissent tomber tous deux à la renverse [11]
ils s'embrassent, ils versent des ruisseaux de larmes. « Quoi! serait-c
vous, mon révérend père? vous, le frère de la belle Cunégonde! vous
qui fûtes tué par les Bulgares! vous, le fils de monsieur le baron! vous
jésuite au Paraguai! Il faut avouer que ce monde est une étrange chose

1. Abri de feuillage. On voit ensuite ce qu'il en est en l'occurrence. Mot d'humilité confl
ou de fierté faussement modeste? — 2. Petit pavillon aménagé dans le jardin ou dans le pa
d'une résidence. — 3. De la vaisselle *d'or*. — 4. Plat national des Indiens de plusieurs régio
d'Amérique du Sud. — 5. Ce portrait bien enlevé n'évoque pas seulement l'image du vr
Tartuffe, « gros et gras, le teint frais et la bouche vermeille », mais encore la famille seigneuria
de Thunder-ten-tronckh. — 6. Nuance imprécise, qui flatte l'imagination. Ne s'agit-il pa
surtout de jouer avec la curiosité du lecteur? — 7. Locution adverbiale encore en usage. —
8. Cette marque de respect n'est pas due à un Jésuite, même ordonné prêtre. On cherchera
que Voltaire veut faire entendre par là. — 9. Mot d'auteur. Ce jugement sévère surprend da
la bouche de Candide; même parvenu au pays du bonheur, il ne trouvera pas de termes aus
méprisants pour son pays natal (voir chap. XVII, l. 42 et 107, et XVIII, l. 107). — 10. Not
ce dialogue « en écho »; voir un autre cas, chap. VIII, l. 10-12. — 11. On commentera la di
sonance de style.

O Pangloss! Pangloss! que vous seriez aise si vous n'aviez pas été pendu [1]! »

Le commandant fit retirer les esclaves nègres [2] et les Paraguains qui servaient à boire dans des gobelets de cristal de roche. Il remercia Dieu et St. Ignace mille fois; il serrait Candide entre ses bras, leurs visages étaient baignés de pleurs. « Vous seriez bien plus étonné, plus attendri, plus hors de vous-même, dit Candide, si je vous disais que mademoiselle Cunégonde, votre sœur, que vous avez crue éventrée, est pleine de santé. — Où? — Dans votre voisinage, chez Monsieur le gouverneur de Buenos-Ayres; et je venais pour vous faire la guerre. » Chaque mot qu'ils prononcèrent dans cette longue conversation accumulait prodige sur prodige. Leur âme tout entière volait sur leur langue, était attentive dans leurs oreilles, et étincelante dans leurs yeux. Comme ils étaient Allemands, ils tinrent table longtemps [3], en attendant le révérend père provincial; et le commandant parla ainsi à son cher Candide.

1. Dans ce contexte, un soupçon déjà conçu (voir p. 86, note 2) se voit peut-être renforcé. — 2. Les missionnaires d'Amérique du Sud possédaient des esclaves; le grand marché pour le Paraguay était Buenos-Ayres. — 3. Réputation établie chez les Latins déjà; noter le jeu des homorités.

● **Le Paraguay du polémiste** — Voltaire ne se sent plus ici les mêmes devoirs d'exactitude que dans le chapitre CLIV de son *Essai sur les mœurs* (auquel il travaillait en composant *Candide*) :

> L'établissement dans le Paraguay par les seuls Jésuites espagnols paraît à quelques égards le triomphe de l'humanité [...]. Les Jésuites se sont à la vérité servis de la religion pour ôter la liberté aux peuplades du Paraguay : mais ils les ont policées; ils les ont rendues industrieuses, et sont venus à bout de gouverner un vaste pays, comme en Europe on gouverne un couvent [...]. Leurs fatigues, leurs peines, égalèrent celles des conquérants du nouveau monde [...]. Ils ont été à la fois fondateurs, législateurs, pontifes et souverains.

① Montrez que rien ne subsiste, dans *Candide*, de ces jugements concédés par l'historien.

② Étudiez la mise en œuvre romanesque des griefs du philosophe : despotisme, théocratie, domination orgueilleuse, exploitation, etc.

Le succès de la civilisation des indigènes et la stabilité du système communautaire institué par les Jésuites excitaient dans l'Europe éclairée un vif intérêt de curiosité, et souvent une estime mêlée d'admiration (dont témoigne aussi l'article « Paraguay » de l'*Encyclopédie*). Mais Voltaire, qui ne craint rien plus que la confusion « du sacerdoce et de l'empire », aimait à répéter contre les Jésuites le mot de Jésus : « Mon royaume n'est pas de ce monde » (voir chap. XV, *souverains du Paraguai*, l. 15.)

③ Appréciez la valeur polémique de la présentation des Jésuites en prêtres-soldats (l. 39-51; voir aussi chap. XV, l. 14 et suiv).

CHAPITRE QUINZIÈME

COMMENT CANDIDE TUA LE FRÈRE DE SA CHÈRE CUNÉGONDE

« J'aurai toute ma vie présent à la mémoire [2] le jour horrible où je vis tuer mon père et ma mère, et violer ma sœur. Quand les Bulgares furent retirés, on ne trouva point cette sœur adorable [3], et on mit dans une charrette ma mère, mon père, et moi, deux servantes et trois petits garçons égorgés, pour nous aller enterrer dans une chapelle de jésuites à deux lieues du château de mes pères. Un jésuite nous jeta de l'eau bénite; elle était horriblement salée; il en entra quelques gouttes dans mes yeux : le père s'aperçut que ma paupière faisait un petit mouvement : il mit la main sur mon cœur, et le sentit palpiter; je fus secouru et au bout de trois semaines [4] il n'y paraissait pas. Vous savez, mon cher Candide, que j'étais fort joli; je le devins encore davantage; aussi le révérend père Croust [6], supérieur de la maison, prit [7] pour moi la plus tendre amitié : il me donna l'habit de novice; quelque temps après je fus envoyé à Rome. Le père général [8] avait besoin d'une recrue [9] de jeunes jésuites allemands. Les souverains du Paraguai [10] reçoivent le moins qu'ils peuvent de jésuites espagnols; ils aiment mieux les étrangers, dont ils se croient plus maîtres [11]. Je fus jugé propre par le révérend père général pour aller travailler dans cette vigne [12]. Nous partîmes, un Polonais, un Tyrolien, et moi. Je fus honoré [13], en arrivant, du sous-diaconat et d'une lieutenance; je suis aujourd'hui colonel et prêtre. Nous recevons vigoureusement les troupes du roi d'Espagne; je vous réponds qu'elles seront excommuniées et battues

1. Noter l'effet de ce titre, après les derniers mots du chapitre précédent. — 2. Formule rituelle. C'est la troisième évocation de la journée fatale : comparer chap. IV, l. 18-25 et le début du chap. VIII. — 3. Voir chap. VIII, l. 16-17. — 4. Délai normal pour les guérisons merveilleuses qui se font dans les romans : voir chap. II, l. 61 et XXVIII, l. 44. — 5. Sur ce reproche à scandale, ici logé spirituellement dans une simple relation logique, voir p. 52, note 12. — 6. L'édition originale portait le nom anodin ou fantaisiste de Didrie, mais Voltaire trouva mieux pour l'éd. de 1761 : alors qu'au retour de Prusse, en 1754, il cherchait à s'établir en Alsace les Jésuites de Colmar avaient cherché à lui rendre le séjour invivable; leur supérieur avait nom Antoine *Croust*. — 7. Se *prit*... de. — 8. Terme propre : le supérieur de l'ordre entier. — 9. Une levée nouvelle de militaires. — 10. Voir p. 90 note 1. — 11. Allégation tendancieuse; mais la présence de Jésuites allemands au Paraguay est un fait bien attesté par les relations de l'époque (de là est même né, peut-être, ce personnage du Jésuite de Thunder-ten-tronckh). — 12. Reprenant des paraboles du Christ (saint Matthieu, XX, 1-15; saint Luc XIII, 6-9 et XX, 9-16), les Pères de l'Église usaient de cette métaphore pour parler de la mission évangélique. — 13. On commentera cette expression. Voir un « hymne » jésuite à l'orgueil à la fin de la *Relation du Jésuite Berthier*, écrite au moment de *Candide*.

La Providence vous envoie ici pour nous seconder. Mais est-il bien vrai que ma chère sœur Cunégonde soit dans le voisinage, chez le gouverneur de Buenos-Ayres? » Candide l'assura par serment que rien n'était plus vrai. Leurs larmes recommencèrent à couler.

Le baron ne pouvait se lasser d'embrasser Candide; il l'appelait son frère, son sauveur. « Ah! peut-être, lui dit-il, nous pourrons ensemble, mon cher Candide, entrer en vainqueurs dans la ville, et reprendre ma sœur Cunégonde. — C'est tout ce que je souhaite, dit Candide; car je comptais l'épouser, et je l'espère encore. — Vous, insolent! répondit le baron, vous auriez l'impudence d'épouser ma sœur, qui a soixante et douze quartiers [1]! Je vous trouve bien effronté d'oser me parler d'un dessein si téméraire! » Candide, pétrifié d'un tel discours, lui répondit : « Mon révérend père, tous les quartiers du monde n'y font rien; j'ai

1. Le jeune baron est « digne de son père » et digne neveu de sa tante maternelle (chap. I, 21 et 9).

● **Le romanesque** — En trois paragraphes, dans quelques minutes de la durée fictive, Voltaire a ramassé nombre d'éléments des scénarios romanesques les plus communs : « l'histoire » (l. 1-21), complément ordinaire des retrouvailles (cf. p. 66, note 6), avec l'incident de la guérison miraculeuse (l. 6-10) et le déroulement d'un destin prestigieux (l. 13-21); la situation des amours contrariées, d'autre part, avec la querelle d'honneur (l. 31 et suiv.), le crime passionnel, le déguisement, la fuite, etc.

① Quel effet produit cet entassement, comparable à celui des chapitres VII à IX ou XI et XII? L'insistance du procédé ne porte-t-elle pas à y chercher un sens « philosophique »? Notons justement que c'est en pleine exaltation romanesque que revit un instant le tendre paradis de l'enfance optimiste (l. 22-31; voir aussi l'invocation à Pangloss au chap. XIV, l. 83).

● **Le réalisme** — Le drame (ou le mélodrame) surgit au moment où les deux rêveurs veulent réintégrer dans leur beau roman l'avenir de Cunégonde reconquise (l. 29-31). C'est que la réalité a dégradé le paradis initial : Cunégonde *a* toujours *soixante et douze quartiers* (l. 32), mais elle *a* aussi, maintenant, *assez d'obligations* envers Candide (l. 36); dès lors, l'invocation de *Maître Pangloss* n'est plus d'aucun effet (l. 37), et les passions s'en mêlent — passions réelles contre le sentimentalisme, et dangereuses : cf. dans *Zadig* l'épisode de l'Ermite.

② Entre le rappel de la fin de Thunder-ten-tronckh (l. 1 et suiv.) et le meurtre d'un de ses rares survivants, le romanesque optimiste a donc subi un nouvel échec. Montrez que constamment, même au moment de son triomphe provisoire, il est miné (surtout dans ses émotions) par l'ironie du réalisme, présente dans de nombreux détails.

tiré votre sœur des bras[1] d'un juif et d'un inquisiteur; elle m'a assez d[2] 'obligations, elle veut m'épouser. Maître Pangloss m'a toujours dit que les hommes sont égaux[3], et assurément je l'épouserai. — C'est ce que nous verrons, coquin[4]! » dit le jésuite baron de Thunder-ten-tronckh; et en même temps il lui donna un grand coup du plat de son épée sur le visage. Candide dans l'instant tire la sienne, et l'enfonce jusqu'à la garde dans le ventre du baron jésuite; mais en la retirant toute fumante, il se mit à pleurer : « Hélas! mon Dieu, dit-il, j'ai tué mon ancien maître, mon ami, mon beau-frère; je suis le meilleur homme du monde[5], et voilà déjà trois hommes que je tue; et dans ces trois il y a deux prêtres[6]. »

Cacambo, qui faisait sentinelle à la porte de la feuillée, accourut. « Il ne nous reste qu'à vendre cher notre vie, lui dit son maître; on va, sans doute, entrer dans la feuillée; il faut mourir les armes à la main. » Cacambo, qui en avait vu bien d'autres, ne perdit point la tête; il prit la robe de jésuite que portait le baron, la mit sur le corps de Candide, lui donna le bonnet carré[7] du mort, et le fit monter à cheval. Tout cela se fit en un clin d'œil. « Galopons, mon maître; tout le monde vous prendra pour un jésuite qui va donner des ordres; et nous aurons passé les frontières avant qu'on puisse courir après nous. » Il volait déjà en prononçant ces paroles, et en criant en espagnol : « Place, place pour le révérend père colonel! »

CHAPITRE SEIZIÈME

CE QUI ADVINT AUX DEUX VOYAGEURS AVEC DEUX FILLES, DEUX SINGES, ET LES SAUVAGES NOMMÉS OREILLONS

Candide et son valet furent au-delà des barrières, et personne ne savait encore dans le camp la mort du jésuite allemand. Le vigilant Cacambo avait eu soin de remplir sa valise[8] de pain, de chocolat[9], de jambon,

1. Préciser la plaisanterie. — 2. Un bon nombre de, sens usuel en France jusqu'au XVIII[e] s. — 3. Voir p. 74, l. 8. — 4. A côté du sens actuel, ce mot gardait une nuance de mépris aristocratique. — 5. Réminiscence d'un mot célèbre de Marot, qui terminait ainsi l'énumération des vices de son valet voleur : « au demeurant le meilleur fils du monde ». Rabelais avait déjà repris le mot dans le fameux portrait de Panurge. — 6. Hommes de Dieu, dont le meurtre devrait être plus grave; mais noter l'usage polémique de la naïveté. — 7. Voir p. 91, note 1. — 8. Le sac de voyage, ajusté derrière la selle du cheval, et contenant les vêtements et les provisions nécessaires. — 9. Nourriture exotique (cf. p. 54, note 2), mais peu à sa place au Paraguay, semble-t-il.

de fruits et de quelques mesures de vin [1]. Ils s'enfoncèrent avec leurs chevaux andalous dans un pays inconnu où ils ne découvrirent aucune route. Enfin une belle prairie entrecoupée de ruisseaux se présenta devant eux. Nos deux voyageurs font repaître leurs montures. Cacambo propose à son maître de manger, et lui en donne l'exemple. « Comment veux-tu, disait Candide, que je mange du jambon [2], quand j'ai tué le fils de monsieur le baron, et que je me vois condamné à ne revoir la belle Cunégonde de ma vie? A quoi me servira de prolonger mes misérables jours, puisque je dois les traîner loin d'elle dans les remords et dans le désespoir? Et que dira le Journal de Trévoux [3]? »

En parlant ainsi, il ne laissa pas de manger [4]. Le soleil se couchait. Les deux égarés entendirent quelques petits cris qui paraissaient poussés par des femmes. Ils ne savaient si ces cris étaient de douleur ou de joie;

1. Ainsi des Grieux fuyant dans le désert avec Manon Lescaut. — 2. Terme réputé bas jusqu'au XIX^e^ s. Voir un effet semblable de rime burlesque au chap. I, l. 36-38. — 3. Le journal des Jésuites (fondé à Trévoux en 1701). Il se faisait comme une mission de lutter contre l'esprit nouveau. Excité par d'Alembert qui lui « recommandait » le Journal et son directeur Berthier, Voltaire allait partir en guerre, quelques mois après *Candide*, avec sa *Relation du Jésuite Berthier*. 4. Il n'en mangea pas moins.

● **D'un sauvetage à l'autre** — On étudiera d'abord comment ces aventures de Candide au pays des Oreillons répondent aux traditions et aux lois du romanesque.

① **« Le vigilant Cacambo »** (l. 2) : ingénieux aussi, et deux fois sauveur de son maître. Comment son rôle contribue-t-il à l'unité du récit? On pourra le comparer à celui du « fidèle Tiberge » dans *Manon Lescaut;* dans le célèbre *Cleveland* également (1732-1739), l'abbé Prévost avait flanqué son héros d'un guide indigène qui lui rend maints services auprès des peuplades sauvages de l'Amérique du Nord.
Des situations classiques, liées cette fois, et non plus entassées, des scènes et des aventures habituelles aux romans de l'époque composent à ce chapitre un mouvement familier : la fuite salutaire et le désespoir d'amour (l. 1-13); le héros secourable (l. 14-31 : scène à rapprocher du chap. « la Femme battue » dans *Zadig*); le héros conseillé et détrompé (ou Vendredi devenu Mentor, l. 31-47); le héros prisonnier, en péril et sauvé (l. 51-103).
Parodie? Soumission au genre? Concessions aux liseurs de romans?

● **Les complications de la fantaisie** — Conçu d'abord contre les admirateurs optimistes de la Nature, cet épisode facétieux des bons Oreillons se trouve encore exploité dans deux autres directions :

① La lutte contre les Jésuites : étudiez comment Voltaire enrôle dans le parti encyclopédique à la fois les anthropophages et les bons sauvages.

② L'humiliation des civilisés (l. 71-78). Montrez que ce raisonnement est en situation; mais c'est aussi, commune aux humanistes depuis Montaigne au moins (cf. *Essais*, I, 31), une manière de provoquer à l'examen de conscience les soi-disant civilisés.

mais ils se levèrent précipitamment avec cette inquiétude et cett
alarme que tout inspire dans un pays inconnu. Ces clameurs partaien
de deux filles toutes nues qui couraient légèrement au bord de la prairie
tandis que deux singes les suivaient en leur mordant les fesses. Candid
fut touché de pitié; il avait appris à tirer chez les Bulgares [1], et il aurai
abattu une noisette dans un buisson sans toucher aux feuilles. Il pren
son fusil espagnol [2] à deux coups, tire, et tue les deux singes. « Die
soit loué, mon cher Cacambo! j'ai délivré d'un grand péril ces deu
pauvres créatures : si j'ai commis un péché en tuant un inquisiteu
et un jésuite, je l'ai bien réparé en sauvant la vie à deux filles. Ce son
peut-être deux demoiselles de condition [3], et cette aventure nous peu
procurer de très grands avantages dans le pays. »

Il allait continuer, mais sa langue devint percluse [4] quand il vit ce
deux filles embrasser tendrement les deux singes, fondre en larmes su
leurs corps, et remplir l'air des cris les plus douloureux. « Je ne m'at
tendais pas à tant de bonté d'âme », dit-il enfin à Cacambo; lequel lu
répliqua : « Vous avez fait là un beau chef-d'œuvre, mon maître
vous avez tué les deux amants de ces demoiselles [5]. — Leurs amants
serait-il possible? Vous vous moquez de moi, Cacambo; le moyen d
vous croire? — Mon cher maître, repartit Cacambo, vous êtes toujour
étonné de tout; pourquoi trouvez-vous si étrange que dans quelque
pays il y ait des singes qui obtiennent les bonnes grâces des dames? Il
sont des quarts d'homme, comme je suis un quart d'Espagnol. — Hélas
reprit Candide, je me souviens d'avoir entendu dire à maître Pangloss
qu'autrefois pareils accidents étaient arrivés [6], et que ces mélange
avaient produit des égipans, des faunes, des satyres [7]; que plusieur
grands personnages de l'antiquité en avaient vu [8]; mais je prenais cel
pour des fables. — Vous devez être convaincu à présent, dit Cacambo
que c'est une vérité, et vous voyez comment en usent les personnes qu
n'ont pas reçu une certaine éducation; tout ce que je crains, c'est qu
ces dames ne nous fassent quelque méchante affaire. »

Ces réflexions solides engagèrent Candide à quitter la prairie, et
s'enfoncer dans un bois. Il y soupa [9] avec Cacambo; et tous deux, aprè

1. Voir chap. II, l. 32-34. — 2. Aussi peu attendu que la « belle épée » du chap. IX (l. 7)
choses et gens se présentent bien dans les moments difficiles des romans faciles, pour la plu
grande gloire du héros. — 3. Deux filles de naissance noble. — 4. Se figea, comme paralysé
— 5. Style noble : deux prétendants de filles de condition élevée. — 6. L'hypothèse de ces accou
plements monstrueux et l'origine des singes anthropoïdes étaient souvent débattues à l'époqu
— 7. Figures humaines de la mythologie antique, dotées de certains caractères animaux (corne
queue, pattes de chèvre, etc.). — 8. Pausanias, Plutarque, saint Jérôme, etc., selon une savan
monographie connue de Voltaire; mais ne s'agit-il pas surtout de situer Pangloss dans une ce
taine famille intellectuelle (voir encore, au chap. XXX, la tirade des l. 106-117). — 9. Inadve
tance ou trace d'un remaniement? Candide a dîné avec le baron jésuite (chap. XIV, l. 96)
vient de souper dans une clairière (l. 14).

avoir maudit l'inquisiteur de Portugal, le gouverneur de Buenos-Ayres, et le baron, s'endormirent sur de la mousse. A leur réveil, ils sentirent qu'ils ne pouvaient remuer [1]; la raison en était que pendant la nuit les Oreillons [2], habitants du pays, à qui les deux dames les avaient dénoncés, les avaient garrotés avec des cordes d'écorces d'arbres [3]. Ils étaient entourés d'un cinquantaine d'Oreillons tout nus, armés de flèches, de massues, et de haches de caillou : les uns faisaient bouillir une grande chaudière; les autres préparaient des broches, et tous criaient : « C'est un jésuite, c'est un jésuite! nous serons vengés, et nous ferons bonne chère [4]; mangeons du jésuite, mangeons du jésuite! [5] »

« Je vous l'avais bien dit, mon cher maître, s'écria tristement Cacambo, que ces deux filles nous joueraient d'un mauvais tour. » Candide,

1. De même Gulliver, à son premier réveil à Lilliput (on sait le goût de Voltaire pour Swift). — 2. Les anciens Indiens (Xarayes) du Haut-Paraguay, ainsi nommés par les conquérants espagnols (de *orejon*, tirer l'oreille) parce qu'ils avaient les oreilles déformées pour porter divers ornements, avaient été civilisés par l'influence des Incas. C'est la suggestion imagée de ce nom qui l'a fixé sur une peuplade particulièrement primitive, comme on en restait vers le Tucuman. — 3. De cocotier, sans doute, s'il en était dans cette région (voir chap. XVII, l. 17); mais plus exactement avec la bourre qui se trouve sous l'écorce. — 4. Les voyageurs rapportent que les peuplades refoulées hors des missions haïssaient les Jésuites et que leurs sorciers les excitaient à la chasse. — 5. Peu de temps après la parution, le duc de La Vallière formait Voltaire que ce mot scandaleux était devenu un proverbe. En ces temps où les bons frères jouaient parfois d'assez vilains rôles la guerre idéologique se portait à des fureurs d'Oreillons.

● **« Quel peuple ! quels hommes ! quelles mœurs ! »** (l. 98) — Le héros chez les sauvages : l'épisode s'impose assurément dans un grand roman de voyages et d'aventures; mais surtout dans le roman de l'optimisme : avant que ce mot ne fût inventé, avant même que Leibniz n'eût publié sa *Théodicée*, les voyageurs avaient imposé une image « optimiste » de l'état sauvage; les relations de voyages et de missions, dans leur grande majorité, continuaient d'alimenter ce mythe du bon sauvage. Autour de lui, Voltaire voit discuter cent questions à ce sujet : l'état de nature est-il vertueux? le bonheur est-il dans la nature? l'état de nature est-il inférieur à l'état policé? la société réglée est-elle l'apanage de la civilisation? etc. Arguties rétrogrades, pour lui, indignes du siècle des Lumières : le chapitre des Oreillons est plein des humeurs du philosophe.

① **Étudiez dans cette perspective :**
— L'expression atténuée des réalités dans le tableau des amours sauvages (l. 15-31) et surtout dans les commentaires (l. 24-28 et 31-47).
— Le discours de Cacambo, ordonnance et style (l. 71-89). Notons que les hommes de la nature passaient pour amateurs d'éloquence : les Relations des Jésuites au Canada prêtent aux Hurons des discours cicéroniens et des harangues à la César (voir une raillerie analogue dans *l'Ingénu*, 1767, chap. I).
— La surenchère d'idéalisation, en crescendo final (l. 90-103).

apercevant la chaudière et les broches, s'écria : « Nous allons certainement être rôtis ou bouillis. Ah! que dirait maître Pangloss, s'il voyait comme la pure nature est faite? Tout est bien; soit, mais j'avoue qu'il est bien cruel d'avoir perdu mademoiselle Cunégonde et d'être mis à la broche par des Oreillons. » Cacambo ne perdait jamais la tête. « Ne désespérez de rien, dit-il au désolé Candide; j'entends un peu le jargon de ces peuples, je vais leur parler. — Ne manquez pas, dit Candide, de leur représenter quelle est l'inhumanité affreuse de faire cuire des hommes, et combien cela est peu chrétien. »

« Messieurs, dit Cacambo, vous comptez donc manger aujourd'hui un jésuite? C'est très bien fait; rien n'est plus juste que de traiter ainsi ses ennemis. En effet le droit naturel nous enseigne à tuer notre prochain [1], et c'est ainsi qu'on en agit dans toute la terre. Si nous n'usons pas du droit de le manger, c'est que nous avons d'ailleurs de quoi faire bonne chère; mais vous n'avez pas les mêmes ressources que nous : certainement il vaut mieux manger ses ennemis que d'abandonner aux corbeaux et aux corneilles le fruit de sa victoire. Mais, messieurs, vous ne voudriez pas manger vos amis. Vous croyez aller mettre un jésuite en broche, et c'est votre défenseur, c'est l'ennemi de vos ennemis que vous allez rôtir. Pour moi, je suis né dans votre pays; monsieur que vous voyez est mon maître, et bien loin d'être jésuite, il vient de tuer un jésuite, il en porte les dépouilles; voilà le sujet de votre méprise. Pour vérifier ce que je vous dis, prenez sa robe, portez-la à la première barrière du royaume de Los Padres; informez-vous si mon maître n'a pas tué un officier jésuite. Il vous faudra peu de temps; vous pourrez toujours nous manger, si vous trouvez que je vous ai menti. Mais, si je vous ai dit la vérité, vous connaissez trop les principes du droit public, les mœurs et les lois, pour ne nous pas faire grâce. »

Les Oreillons trouvèrent ce discours très raisonnable; ils députèrent deux notables pour aller en diligence s'informer de la vérité; les deux députés s'acquittèrent de leur commission en gens d'esprit, et revinrent bientôt apporter de bonnes nouvelles. Les Oreillons délièrent leurs deux prisonniers, leur firent toutes sortes de civilités, leur offrirent des filles [2], leur donnèrent des rafraîchissements [3], et les reconduisirent jusqu'aux confins de leurs États, en criant avec allégresse : « Il n'est point jésuite, il n'est point jésuite! »

Candide ne se lassait point d'admirer le sujet de sa délivrance. « Quel

1. Traits d'ironie à froid, que Voltaire reprend sans se lasser, tandis que des milliers d'hommes s'entretuaient par le monde. Voir chap. III, l. 15; VIII, l. 9; XI, l. 46; XII, l. 74, etc. — 2. Élément réel de l'hospitalité primitive en certains lieux. — 3. Voir p. 70, note 4.

peuple! disait-il, quels hommes! quelles mœurs! si je n'avais pas eu le bonheur de donner un grand coup d'épée au travers du corps du frère de mademoiselle Cunégonde, j'étais mangé sans rémission. Mais, après tout, la pure nature est bonne, puisque ces gens-ci, au lieu de me manger, m'ont fait mille honnêtetés dès qu'ils ont su que je n'étais pas jésuite. »

- **Contre Rousseau** — « La pure nature est bonne », s'écrie Candide (l. 102). L'expression ni la thèse ne sont propres à J.-J. Rousseau; mais l'auteur du *Discours sur l'inégalité* (1755) y avait définitivement attaché son nom par le succès de son ouvrage et les remous qu'il avait causés. Tout porte à croire que Voltaire, en écrivant ce chapitre, songeait à l'auteur du second *Discours*.

  Remarquons par exemple que, dans une note voyante du *Discours*, est rapportée la comparaison attribuée à Pangloss aux lignes 40-44.

  ① Rapprochez de la scène des lignes 15-31 cette note de Voltaire en marge d'un éloge du naturel des amours primitives, dans ce même *Discours* : « As-tu vu des sauvages faire l'amour? »

  Cette scène de *Candide* semble encore flotter dans la mémoire de Voltaire sept ans après, lorsqu'il raille les paradoxes de Rousseau en faveur des vertus de l'état animal : « Vous n'avez certes jamais vu cheval vertueux ni singe vertueux » (*Lettre au Docteur J.-J. Pansophe*, 1766).

- **Voltaire et les sauvages** — On pourra lire, sous ce titre, un article de Michèle Duchet paru dans la revue *Europe* (mai-juin 1959). Voltaire n'a jamais pu penser que des « sauvages » eussent à apprendre quelque chose à des hommes déjà cultivés, mieux organisés pour vivre en société et pour se rendre heureux. Il a parfois pressenti que les « sauvages » du XVIII^e siècle, une fois civilisés, participeraient à la civilisation de l'homme; il a souvent refusé d'englober dans le même dédain paresseux les divers peuples découverts par les Européens; il a su voir qu'il restait des sauvages parmi les civilisés. Convaincu cependant que les progrès accomplis n'étaient plus en question, entre l'homme de la nature et l'homme de l'art, entre ces Oreillons et son Eldorado, il n'a jamais hésité : cf. *le Mondain* (1736); l'*Essai sur les mœurs*, chap. CXLV (1756) et CXLVI (en grande partie rédigé en 1758, à la même date que *Candide*); *la Philosophie de l'histoire*, section VII (devenue l'introduction à l'*Essai sur les mœurs*); l'*ABC*, 7^e entretien (dialogues parus en 1768); les articles « Anthropophages » et « Homme » des *Questions sur l'Encyclopédie* (1771).

Almanach de 1749

« L'arrivée des vaisseaux aux îles d'Amérique »

— *Voilà pourtant, dit Candide, un pays qui vaut mieux que la Vestphalie.* (Chap. XVII, l. 42-43)

a.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

ARRIVÉE DE CANDIDE ET DE SON VALET AU PAYS D'ELDORADO[1], *ET CE QU'ILS Y VIRENT*

Quand ils furent aux frontières des Oreillons : « Vous voyez, dit Cacambo à Candide, que cet hémisphère-ci ne vaut pas mieux que l'autre [2]; croyez-moi, retournons en Europe par le plus court. — Comment y retourner, dit Candide; et où aller? Si je vais dans mon pays, les Bulgares et les Abares y égorgent tout; si je retourne en Portugal, j'y suis brûlé; si nous restons dans ce pays-ci, nous risquons à tout moment d'être mis en broche. Mais comment se résoudre à quitter la partie du monde que mademoiselle Cunégonde habite?

— Tournons vers la Cayenne [3], dit Cacambo, nous y trouverons des Français, qui vont par tout le monde; ils pourront nous aider. Dieu aura peut-être pitié de nous. »

Il n'était pas facile d'aller à la Cayenne; ils savaient bien à peu près de quel côté il fallait marcher; mais des montagnes, des fleuves, des précipices, des brigands [4], des sauvages, étaient partout de terribles obstacles. Leurs chevaux moururent de fatigue; leurs provisions furent consumées; ils se nourrirent un mois entier de fruits sauvages, et se trouvèrent enfin auprès d'une petite rivière bordée de cocotiers [5], qui soutinrent leur vie et leurs espérances.

Cacambo, qui donnait toujours d'aussi bons conseils que la vieille, dit à Candide : « Nous n'en pouvons plus, nous avons assez marché; j'aperçois un canot vide sur le rivage, emplissons-le de cocos, jetons-nous [6] dans cette petite barque, laissons-nous aller au courant; une rivière mène toujours à quelque endroit habité. Si nous ne trouvons pas des choses agréables, nous trouverons du moins des choses nouvelles [7]. — Allons, dit Candide, recommandons-nous à la Providence[8]. »

1. Nom fabuleux de la contrée ou de la ville qu'auraient habitée les survivants des Incas : « le Pays d'or ». Les conquistadores du XVI[e] s., puis des explorateurs de divers pays, le cherchèrent avidement à l'est des Andes, à partir du Pérou, et entre l'Orénoque et l'Amazone, jamais satisfaits des découvertes qu'ils firent de régions où cependant l'or abondait. — 2. C'est la faillite d'un grand espoir de Candide : voir chap. X, l. 35-36. — 3. L'île *Cayenne* et la région environnante, possession française. Voltaire ou Cacambo ne semble pas se faire une idée exacte des lieux et des distances. — 4. Que feraient-ils chez les sauvages? et que pourraient-ils prendre aux deux héros? Mais Voltaire affecte de jouer son rôle : il faut *des brigands* pour faire un bon roman. — 5. Arbres des côtes de l'Amérique tropicale, qu'un exotisme un peu facile peut faire croître à l'intérieur des terres. — 6. Justifier le choix de ce verbe. — 7. C'est là un des éléments de la « philosophie » de Cacambo : cf. chap. XIV, l. 20. — 8. Ainsi se trouvent discrètement liés l'optimisme et la croyance en une Providence attentive à tous les événements humains. Cf. chap. VIII, X, XV, respectivement aux lignes 2, 39, 23, etc.

Ils voguèrent quelques lieues entre des bords tantôt fleuris, tantôt arides, tantôt unis, tantôt escarpés. La rivière s'élargissait toujours; enfin elle se perdait sous une voûte de rochers épouvantables qui s'élevaient jusqu'au ciel. Les deux voyageurs eurent la hardiesse de III s'abandonner [1] aux flots sous cette voûte. Le fleuve, resserré en cet endroit, les porta avec une rapidité et un bruit horribles. Au bout de vingt-quatre heures il revirent le jour; mais leur canot se fracassa contre les écueils; il fallut se traîner de rocher en rocher pendant une lieue entière; enfin ils découvrirent un horizon immense, bordé de montagnes inaccessibles [2]. Le pays était cultivé pour le plaisir comme pour le besoin [3]; partout l'utile était agréable. Les chemins [4] étaient couverts ou plutôt ornés de voitures d'une forme et d'une matière brillante, portant des hommes et des femmes d'une beauté singulière, traînés rapidement par de gros moutons rouges [5] qui surpassaient en vitesse les plus beaux chevaux d'Andalousie [6], de Tétuan et de Méquinez [7].

« Voilà pourtant [8], dit Candide, un pays qui vaut mieux que la Vestphalie. » Il mit pied à terre [9] avec Cacambo auprès du premier village qu'il rencontra. Quelques enfants du village, couverts de brocarts [10] d'or tout déchirés, jouaient au palet [11] à l'entrée du bourg; nos deux hommes de l'autre monde s'amusèrent à les regarder : leurs palets étaient d'assez larges pièces rondes, jaunes, rouges, vertes, qui jetaient un éclat singulier. Il prit envie aux voyageurs d'en ramasser quelques-uns; c'était de l'or, c'était des émeraudes, des rubis, dont le moindre aurait été le plus grand ornement du trône du Mogol [12]. « Sans doute [13], dit Cacambo, ces enfants sont les fils du roi du pays, qui jouent au petit palet. » Le magister du village parut dans ce moment pour les faire rentrer à l'école [14]. « Voilà, dit Candide, le précepteur de la famille royale. »

1. Expression typique. — 2. Telle était l'image que l'on se faisait de l'introuvable Eldorado, d'après des sites naturels que l'on avait trouvés au Pérou : pays clos, inabordable aux étrangers (cf. les explications du vieillard au chap. suivant, l. 17 à 30). — 3. C'est une des définitions traditionnelles de la perfection en art : *Utile dulci miscere*, disait Horace dans son *Art poétique*. Mais Voltaire, qui cite souvent ces mots dans ses lettres, en a fait pour lui-même comme le principe d'une sorte d'art de vivre. — 4. Autre indice de civilisation; chez les Oreillons au contraire, « aucune route » (chap. XVI, l. 5). — 5. Les lamas du Pérou, dont la couleur était diversement définie dans les ouvrages : bai, brun, « couleur de rose sèche ». Voltaire tranche pour le rouge, et de bêtes de somme il les élève au rang d'excellents animaux de trait. — 6. Voir chap. IX, l. 32 et note. — 7. Tetuan et Meknès, dans ce qu'on appelait alors « le Royaume de Fez » : on y élevait le « cheval arabe », un des meilleurs chevaux de selle. — 8. Expliciter cette réticence. — 9. Petite tache de rédaction, peut-être causée par la comparaison des moutons rouges avec les chevaux andalous : Candide et Cacambo ont perdu les leurs (l. 15). — 10. Étoffes précieuses où de l'or est tissé, parfois toutes d'or. — 11. Jeu d'adresse consistant à atteindre un but avec des jetons (ou palets). — 12. La richesse et la magnificence du *Mogol*, empereur des Indes, étaient proverbiales. — 13. *Sans* aucun *doute* (affirmation catégorique). — 14. Voltaire trouvait dans Garcilasso de la Vega des marques de l'intérêt que les anciens Incas avaient porté à l'enseignement de l'élite; mais un *magister* est le maître d'une école de campagne.

- **L'entrée dans Eldorado** (chap. XVII, l. 1-35) — Voilà nos héros dans un péril extrême : interdits dans deux continents, acculés à un avenir sans choix, égarés dans de vastes espaces inconnus, livrés à eux-mêmes et au Ciel (l. 10 et 25); ne trouve-t-on pas concentrée dans l'incident de la descente fluviale, par exemple (l. 26-34), l'horreur romanesque de cette situation?

  ① Mais le conteur a soigneusement désaccordé les résonances affectives : relevez des drôleries d'expression, des contre-vérités, des précisions superflues, des tours emphatiques; notez aussi comment de malicieuses fausses sorties énervent la curiosité alléchée par le titre du chapitre (cf. *enfin*, l. 17, 28 et 34).

  ② Ainsi détourné du trompe-l'œil romanesque, l'esprit peut faire réflexion sur le sens de cette lente et longue ouverture. Montrez que Voltaire s'est donné le temps de répéter les grands thèmes du conte :
  — la malfaisance des hommes ou de la bête en eux;
  — l'universalité du mal;
  — la fragilité de l'homme et son dénuement essentiel : trois fois les deux héros se démettent d'eux-mêmes, fatalisme ou prière (l. 11, 25, 30).
  Rappels fondus dans le récit, mais assez insistants : Voltaire les aura jugés propres à faire immédiatement ressortir l'excellence de son Eldorado.

- **Distribution de l'épisode** — Les chapitres XVII et XVIII forment un ensemble capital. On le pressent dès le titre, surprenant, voire prometteur : le premier qui n'annonce ni malheurs, ni aventures, ni fuite, mais un séjour et des découvertes. Notons aussi quelle révolution s'accomplit dans la situation du héros : comparer XVII, l. 12-34 et XVIII, l. 144-149. Autre fait remarquable : ces chapitres font masse (voir les deux titres).
  On prendra le temps de s'y repérer. Voltaire a d'abord ménagé un long acheminement vers Eldorado (XVII, l. 9-35), puis marqué rapidement le temps des premières impressions (l. 36-43); alors intervient le contact avec les réalités du pays (l. 43 : *Il mit pied à terre.*). Les découvertes se distribuent en scènes et tableaux que l'on distinguera facilement selon les lieux et les personnages (XVII, l. 43-107 et XVIII, l. 4-105); mouvement d'un art très souple, où se relaient la description, la narration et le dialogue. Le départ est annoncé d'un coup (XVIII, l. 106), mais développé ensuite (plus longuement encore que l'arrivée) pour permettre d'ultimes révélations sur le paradis perdu.
  On observera d'autre part que l'économie du mouvement central est ambiguë :

  ③ Montrer que la visite s'inscrit à peu près dans le déroulement d'une journée, et que l'enchaînement en est aisé, l'ampleur croissante.
  Mais seul Candide raisonne et interroge; seul il conclut surtout. Or, si ses réflexions rythment régulièrement le progrès des découvertes (chap. XVII, l. 42-43, 63-65, 102-107; chap. XVIII, l. 58-61 et 105-108), elles expriment aussi régulièrement la même surprise et la même admiration, qu'il s'agisse de bons mots (XVIII, l. 105) ou de bonne religion (XVIII, l. 57). A qui prendrait ce médiocre touriste pour guide philosophique, le sens de la visite échapperait (cf. p. 109, *Humour...*); Eldorado, sur le moment du moins, n'est guère qu'une super-Westphalie pour Candide (XVIII, l. 107).

Les petits gueux quittèrent aussitôt le jeu, en laissant à terre leurs palets, et tout ce qui avait servi à leurs divertissements. Candide les ramasse, court au précepteur, et les lui présente humblement, lui faisant entendre par signes que leurs altesses royales avaient oublié leur or et leur pierreries. Le magister du village, en souriant, les jeta par terre, regarda un moment la figure de Candide avec beaucoup de surprise, et continua son chemin.

Les voyageurs ne manquèrent pas de ramasser l'or, les rubis, et les émeraudes. « Où sommes-nous? s'écria Candide. Il faut que les enfants des rois de ce pays soient bien élevés, puisqu'on leur apprend à mépriser l'or et les pierreries. » Cacambo était aussi surpris que Candide. Ils approchèrent enfin de la première maison du village; elle était bâtie comme un palais d'Europe [1]. Une foule de monde s'empressait à la porte, et encore plus dans le logis; une musique très agréable se faisait entendre, et une odeur délicieuse de cuisine se faisait sentir. Cacambo s'approcha de la porte, et entendit qu'on parlait péruvien; c'était sa langue maternelle; car tout le monde sait que Cacambo était né au Tucuman [2], dans un village où l'on ne connaissait que cette langue. « Je vous servirai d'interprète, dit-il à Candide; entrons, c'est ici un cabaret [3] ».

Aussitôt deux garçons et deux filles de l'hôtellerie, vêtus de drap d'or, et les cheveux renoués avec des rubans, les invitent à se mettre à la table de l'hôte [4]. On servit quatre potages garnis chacun de deux perroquets, un contour [5] bouilli qui pesait deux cents livres, deux singes rôtis d'un goût excellent, trois cents colibris dans un plat, et six cents oiseaux-mouches dans un autre; des ragoûts exquis, des pâtisseries délicieuses; le tout dans des plats d'une espèce de cristal de roche. Les garçons et les filles de l'hôtellerie versaient plusieurs liqueurs faites de canne de sucre.

Les convives étaient pour la plupart des marchands et des voituriers, tous d'une politesse extrême [6], qui firent quelques questions à Cacambo

1. Les descriptions abondaient dans la littérature de voyage; par coquetterie (ou pour d'autres raisons?) Voltaire remet les siennes au chapitre suivant. — 2. Cf. en effet chap. XIV, l. 3; la province de *Tucuman* est bien limitrophe du Pérou et habitée par des populations différentes; trois langues au moins s'y parlaient. Mais Voltaire s'est garanti contre le pédantisme en se faisant passer pour un ignorant qui veut en imposer *(tout le monde sait que...)*. — 3. L'effet de surprise s'est un peu émoussé, depuis le XVIII^e s., par la création de « cabarets » de luxe. — 4. Geste de gentillesse naturelle : à la table d'hôte, on mange à volonté pour un prix fixe. — 5. Voltaire a trouvé mention de ces mets dans Garcilasso de la Vega et chez les voyageurs. Il exagère seulement les quantités et le poids du condor (*cuntur*, en ancien péruvien), et par badinage il force le goût des lecteurs. — 6. Surenchère amusante dans l'idéalisation des anciens Incas; cf. les proverbes : se conduire comme un charretier, jurer comme un charretier, etc.

avec la discrétion la plus circonspecte, et qui répondirent aux siennes d'une manière à le satisfaire [1].

Quand le repas fut fini, Cacambo crut, ainsi que Candide, bien payer son écot en jetant sur la table de l'hôte deux de ces larges pièces d'or qu'il avait ramassées; l'hôte et l'hôtesse éclatèrent de rire, et se tinrent longtemps les côtés. Enfin ils se remirent. « Messieurs, dit l'hôte, nous voyons bien que vous êtes des étrangers; nous ne sommes pas accoutumés à en voir. Pardonnez-nous si nous nous sommes mis à rire quand vous nous avez offert en payement les cailloux de nos grands chemins. Vous n'avez pas sans doute de la monnaie du pays, mais il n'est pas nécessaire d'en avoir pour dîner ici. Toutes les hôtelleries établies pour la commodité du commerce sont payées par le gouvernement [2]. Vous avez fait mauvaise chère ici, parce que c'est un pauvre village; mais partout ailleurs vous serez reçus comme vous méritez de l'être. » Cacambo expliquait à Candide tous les discours de l'hôte, et Candide les écoutait avec la même admiration et le même égarement que son ami Cacambo les rendait. « Quel est donc ce pays, disaient-ils l'un et l'autre, inconnu à tout le reste de la terre, et où toute la nature est d'une espèce si différente de la nôtre? C'est probablement le pays où tout va bien : car il faut absolument qu'il y en ait un de cette espèce. Et, quoi qu'en dît Pangloss, je me suis souvent aperçu que tout allait mal en Vestphalie [3]. »

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

CE QU'ILS VIRENT DANS LE PAYS D'ELDORADO

Cacambo témoigna à son hôte toute sa curiosité; l'hôte lui dit : « Je suis fort ignorant, et je m'en trouve bien; mais nous avons ici un vieillard retiré de la cour qui est le plus savant homme du royaume, et le plus communicatif [4]. » Aussitôt il mène Cacambo chez le vieillard.

1. C'est-à-dire que tous évitent de se montrer curieux : cela explique pourquoi les deux héros ont encore tant de choses à apprendre, une fois sortis de l'hôtellerie. — 2. Les anciens Incas avaient établi, sur les routes de l'empire, des caravansérails que Garcilasso de la Véga présente comme des signes de haute civilisation : dépôts de nourritures fournies gratuitement, relais de lamas porteurs, postes de secours pour les voyageurs malades, etc. — 3. Apprécier la manière dont l'épisode d'Eldorado est « recentré » en quelques lignes, dans la perspective philosophique du conte. — 4. Un des plus anciens types littéraires, de l'épopée, du conte, et de l'utopie en particulier. Voltaire en usa sans façon durant toute sa carrière : cf. le vieux quaker des premières *Lettres philosophiques* en 1734; le sage ermite de *Zadig* en 1747; « le vieux savant » Gordon, dans *l'Ingénu* en 1767; enfin, plus précisément comparable au vieillard d'Eldorado, « le vénérable Freind » de l'*Histoire de Jenni* (1775).

Candide ne jouait plus que le second personnage, et accompagnait son valet. Ils entrèrent dans une maison fort simple, car la porte n'était que d'argent, et les lambris des appartements n'étaient que d'or, mais travaillés avec tant de goût que les plus riches lambris ne l'effaçaient pas. L'antichambre n'était à la vérité incrustée que de rubis et d'émeraudes; mais l'ordre dans lequel tout était arrangé réparait bien cette extrême simplicité.

Le vieillard reçut les deux étrangers sur un sofa matelassé de plumes de colibri, et leur fit présenter des liqueurs dans des vases de diamant [1]; après quoi il satisfit à leur curiosité en ces termes :

« Je suis âgé de cent soixante et douze ans [2], et j'ai appris de feu mon père, écuyer du roi, les étonnantes révolutions du Pérou dont il avait été témoin. Le royaume où nous sommes est l'ancienne patrie des Incas, qui en sortirent très imprudemment pour aller subjuguer une partie du monde et qui furent enfin détruits par les Espagnols [3]. Les princes de leur famille qui restèrent dans leur pays natal furent plus sages; ils ordonnèrent, du consentement de la nation, qu'aucun habitant ne sortirait jamais de notre petit royaume; et c'est ce qui nous a conservé notre innocence et notre félicité [4]. Les Espagnols ont eu une connaissance confuse de ce pays, ils l'ont appelé *El Dorado;* et un Anglais, nommé le chevalier Raleigh, en a même approché il y a environ cent années [5]; mais, comme nous sommes entourés de rochers inabordables et de précipices, nous avons toujours été jusqu'à présent à l'abri de la rapacité des nations de l'Europe, qui ont une fureur inconcevable pour les cailloux et pour la fange de notre terre, et qui, pour en avoir, nous tueraient tous jusqu'au dernier. »

La conversation fut longue; elle roula sur la forme du gouvernement, sur les mœurs, sur les femmes, sur les spectacles publics, sur les arts [6]. Enfin Candide, qui avait toujours du goût pour la métaphysique, fit demander par Cacambo si dans le pays il y avait une religion.

Le vieillard rougit un peu. « Comment donc! dit-il; en pouvez-vous douter? Est-ce que vous nous prenez pour des ingrats? » Cacambo

1. Vaisselle plus précieuse que celle de l'hôtellerie. — 2. Longévité merveilleuse, celle des vieillards des contes imaginaires et des utopies : marque d'un peuple sain, indice d'un bon gouvernement, etc. — 3. Destruction politique et physique à la fois, racontée dans le chapitre CXLVIII de l'*Essai sur les mœurs*. Le vieillard a plusieurs des qualités de Voltaire historien : esprit de synthèse, intérêt pour l'humain, conception morale. — 4. L'Eldorado de Candide n'est donc pas le nouveau refuge des Incas rescapés, mais le berceau de la race. — 5. Fait historique : Sir Walter *Raleigh*, homme d'État et navigateur anglais, explora une partie de l'Amazone en 1596, envoyé par Élisabeth Ire à la découverte de « la Dorade » (El Dorado), comme dit la traduction que lut Voltaire de son voyage. Mais la chronologie fictive des aventures de Candide, arrivé à Lisbonne en 1755 et au Paraguay en 1756 ou 1757 (cf. p. 55, note 5 et p. 75, note 1), se trouve faussée par cette référence. — 6. Ce sont bien là, si l'on y ajoute le climat, la faune et la flore, les sujets ordinaires de la curiosité pour l'étranger, celle des gens de l'époque au moins.

demanda humblement quelle était la religion d'Eldorado. Le vieillard rougit encore : « Est-ce qu'il peut y avoir deux religions? dit-il. Nous avons, je crois, la religion de tout le monde; nous adorons Dieu du
40 soir jusqu'au matin [1] .— N'adorez-vous qu'un seul Dieu? dit Cacambo,

1. Ce retournement d'expression ne semble pas rare à l'époque dans le langage de la galanterie ingénieuse : voir l' « épître dédicatoire » de *Zadig* et la fin de la première scène du *Mariage de Figaro*. D'autre part, le déisme voltairien réconcilie plaisir et religion dans une perspective finaliste : « Mortels, à vos plaisirs reconnaissez un Dieu! » (1738).

● **Humour et merveilleux : invitation à une double lecture** — Il faut saisir à son début le jeu auquel on nous convie, dès la scène du jeu des petits gueux (chap. XVII). Voltaire a paru d'abord se lancer (l. 35-41) dans l'exploitation consciencieuse des merveilles promises par le titre : jeu simple où le conteur, d'ordinaire, procure l'illusion en échange d'une certaine complaisance; il n'y faut que le regard de Candide (cf. l. 37, l'expression : *d'une forme et d'une matière brillante*). Or, brusquement, Candide s'émerveille et nous donne ainsi le regard critique : *Voilà pourtant, dit Candide...* (l. 42); comme il ignore, (ce que nous savons) qu'il se trouve en Eldorado, le jeu se complique par l'humour : nous y serons en tiers, témoins amusés des naïvetés du héros et interprètes des signes du conteur — position avantageuse qui nous fait partager son point de vue (cf. « nos *deux hommes...* » chap. XVII, l. 46; « nos *deux voyageurs...* » chap. XIX, l. 1). La première partie est assez facile pour nous habituer aux règles (l. 42-65) :

① Un bourg, des petits gueux, un magister : montrez avec quelle insistance Voltaire souligne ces faits, pour la gouverne du lecteur.

② Des fils de roi, un précepteur, des pierres précieuses : montrez comment est rendue plaisante la méprise des deux voyageurs (leurs réflexions, leurs attitudes, etc.).

③ Expliquez et interprétez, selon ces indications, les autres erreurs, déconvenues, contretemps et contresens dont les deux héros, le même jeu se poursuivant, sont victimes au cours de leur première journée : à l'auberge (chap. XVII, l. 66 et suiv.); dans l'entretien sur la religion en Eldorado (chap. XVIII, l. 35 et suiv.; appréciez en particulier la réflexion finale de Candide, l. 61); à l'entrée de la salle du trône (chap. XVIII, l. 80 et suiv.); dans la gradation des étonnements de la visite (chap. XVIII, l. 88-105).

Ainsi, dans l'appréciation d'Eldorado, Candide et Cacambo sont donnés comme des repoussoirs : leurs méprises et leurs erreurs font valoir une meilleure intelligence des choses (cf. p. 113 *Eldorado, terre voltairienne*). Pour Candide, c'est un rôle assez habituel (cf. p. ex. p. 47, 99...); mais ce n'est pas sans arbitraire, en l'occurrence, que le conteur a pourvu l'ingénieux Cacambo d'une égale naïveté : preuve que ce jeu critique est essentiel au sens de l'épisode.

Concourant à faciliter une lecture plus « philosophique », deux autres traits méritent l'étude par leur emploi constant :

— le discrédit du merveilleux

— l'esprit critique des « Eldoradiens » (XVII, l. 98; XVIII, l. 67, etc.).

qui servait toujours d'interprète aux doutes de Candide. — Apparemment, dit le vieillard, qu'il n'y en a ni deux, ni trois, ni quatre. Je vous avoue que les gens de votre monde font des questions bien singulières. » Candide ne se lassait pas de faire interroger ce bon vieillard; il voulut savoir comment on priait Dieu dans l'Eldorado. « Nous ne le prions point, dit le bon et respectable sage; nous n'avons rien à lui demander, il nous a donné tout ce qu'il nous faut; nous le remercions sans cesse [1]. » Candide eut la curiosité de voir des prêtres; il fit demander où ils étaient. Le bon vieillard sourit. « Mes amis [2], dit-il, nous sommes tous prêtres; le roi et tous les chefs de famille chantent des cantiques d'actions de grâces solennellement tous les matins, et cinq ou six mille musiciens les accompagnent. — Quoi! Vous n'avez point de moines qui enseignent, qui disputent, qui gouvernent, qui cabalent, et qui font brûler les gens qui ne sont pas de leur avis [3]? — Il faudrait que nous fussions fous, dit le vieillard; nous sommes tous ici du même avis, et nous n'entendons pas ce que vous voulez dire avec vos moines. » Candide à tous ces discours demeurait en extase, et disait en lui-même : « Ceci est bien différent de la Vestphalie et du château de monsieur le baron : si notre ami Pangloss avait vu Eldorado, il n'aurait plus dit que le château de Thunder-ten-tronckh était ce qu'il y avait de mieux sur la terre; il est certain qu'il faut voyager [4]. »

Après cette longue conversation, le bon vieillard fit atteler un carrosse à six moutons [5], et donna douze de ses domestiques aux deux voyageurs

1. Que vaut cet argument contre la prière-demande, si l'on sort de l'imagination d'un Eldorado parfaitement comblé? Il est vrai que, dans tous les cas, Voltaire pensait, fort de sa conviction que l'œuvre de Dieu s'est faite d'un coup, au moment de la Création, que « prier Dieu, c'est se flatter qu'avec des paroles, on changera toute la nature » (*Carnets*, p. 260). — 2. Cette adresse est souvent associée, chez Voltaire, à l'idée de la fraternité des Quakers (on la rencontre près de dix fois dans les quatre premières *Lettres philosophiques*, en 1734); au demeurant la religion des Quakers s'appelle volontiers « religion des amis ». — 3. Entendre par exemple : l'enseignement des Jésuites, les innombrables controverses théologiques, les pouvoirs féodaux de certains monastères ou la théocratie du Paraguay (voir chap. XIV), le rôle des confesseurs royaux dans certaines intrigues ou même l'instigation de complots politiques, enfin la direction dominicaine de l'Inquisition. — 4. On situera le niveau de ces réflexions par rapport à ce que faisait attendre « l'extase » du héros. — 5. Expression plaisante dont nous avons perdu le sens immédiat : les cinq ou six chevaux qui tiraient les voitures de cérémonie étaient de très fortes bêtes, des « chevaux de carrosse » comme on disait.

● **Eldorado, les Incas et la Pennsylvanie** — L'Eldorado rêvé par les Conquistadores relève de l'histoire des mythes : l'*Encyclopédie* le mettait au rebut de la science; l'historien Voltaire aussi, vers 1758 justement, en rédigeant le chapitre CLI de la seconde édition de son *Essai sur les mœurs* (1761). Mais son existence admise pour les besoins du conte, cet Eldorado (renouvelé) de *Candide* a été formé d'après certains aspects de pays historiques.
De ses lectures sur l'ancien Pérou, Voltaire utilise ici : l'image de sites

souvent décrits (la nature et la cité), avec le cliché des fabuleuses richesses des Incas; l'idée de plusieurs caractères de leur civilisation (urbanisme, culte national et spectaculaire, « dirigisme » économique...); et, pour le pittoresque, des souvenirs relatifs à leurs costumes, à leur nourriture, etc. Cependant les anciens Péruviens avaient le culte du soleil, et non *la religion de tout le monde* (chap. XVIII, l. 39); ils obéissaient sans pouvoir donner leur *consentement* (XVIII, l. 21); Candide chez eux aurait vu de nombreux prêtres et n'eût pas approché aussi facilement de leur prince (voir p. 112, note 5) que de celui d'Eldorado : Voltaire sait tout cela, et l'écrit dans son *Essai sur les mœurs* (chap. *De la conquête du Pérou*). Idéalise-t-il? Et pourquoi, en utilisant les réalités incas, leur impose-t-il certaines déformations ou certaines surcharges humoristiques (voir encore p. 106, note 6, p. 110, note 5, etc.)?
Deux chapitres de l'*Essai*, auxquels Voltaire travaillait en écrivant *Candide*, semblent fournir les réponses :

— Dans le chapitre CXLVIII (que Voltaire augmentait en 1758) on voit l'historien se défendre contre le mirage inca. Les commentaires de Garcilasso de la Vega étalaient d'évidents partis pris; et l'idéalisation avait déjà fait de l'ancien empire péruvien une sorte d'Eldorado : Eldorado du cœur et de la vertu pour M^me^ de Graffigny par exemple (*Lettres péruviennes*, 1747 : grand succès), Eldorado égalitaire et collectiviste pour Morelly (*La Basiliade*, 1753), etc. On comprend que Voltaire, après avoir résisté au mirage, ne s'y laisse aller qu'avec humour dans le conte : l'abandon dédommage de l'effort, et l'humour de l'abandon. Mais ce même chapitre *De la conquête du Pérou* manifeste aussi un attachement « philosophique » pour la civilisation des Incas; « la nation la plus policée et la plus industrieuse du nouveau monde », dont le culte était déjà « raisonnable », serait devenue, selon l'historien, comme une martyre du fanatisme chrétien, alors qu'elle était « peut-être la plus douce de toute la terre » : l'Eldorado voltairien peut lui faire assez bon accueil et prendre pour cadre certaines de ses réalités.

— Le chapitre CLIII de l'*Essai* révèle l'autre réalité dont s'inspire, essentiellement, cet Eldorado. On y lit (rédigée vers la même date) cette description de la Pennsylvanie :

> Guillaume Penn, chef de la religion qu'on nomme très improprement Quakerisme, donna son nom et ses lois à cette contrée vers l'an 1680 [...]. Ses campagnons professaient la simplicité et l'égalité des premiers disciples de Christ [...]; presque tout se bornait à aimer Dieu et les Hommes : point de baptême, [...] point de prêtres [...] ils s'élevèrent au-dessus de tous les peuples par la morale. [Ils] avaient pour maxime de ne jamais faire la guerre aux étrangers, et de n'avoir point entre eux de procès. On ne voyait point de juges parmi eux...

Si l'on se reporte aux éloges historiques de l'anabaptisme (*Essai sur les mœurs*, chap. CXXXVI et CLIV) et surtout aux quatre premières des *Lettres philosophiques* (1734), on saisit avec plus de sûreté encore la relation de l'idéal Eldorado et de la Pennsylvanie de Voltaire : les Eldoradiens ne seraient-ils pas simplement des Quakers sans transes et sans théologie, moins détachés aussi des bienfaits de la civilisation? Incas et quakers : l'historien les distinguait, mais comme le philosophe les rapprochait, la fantaisie du conte a pu les réunir, sans trop les déformer.

pour les conduire à la cour. « Excusez-moi, leur dit-il, si mon âge me prive de l'honneur de vous accompagner. Le roi vous recevra d'une manière dont vous ne serez pas mécontents, et vous pardonnerez sans doute aux usages du pays, s'il y a en quelques-uns qui vous déplaisent. »

Candide et Cacambo montent en carrosse; les six moutons volaient [1], et en moins de quatre heures on arriva au palais du roi, situé à un bout de la capitale. Le portail était de deux cent vingt pieds de haut, et de cent de large [2]; il est impossible d'exprimer quelle en était la matière. On voit assez quelle supériorité prodigieuse elle devait avoir sur ces cailloux et sur ce sable que nous nommons or et pierreries.

Vingt belles filles de la garde reçurent Candide et Cacambo à la descente du carrosse, les conduisirent aux bains, les vêtirent de robes d'un tissu de duvet de colibri [3]; après quoi les grands officiers et les grandes officières de la couronne les menèrent à l'appartement de Sa Majesté au milieu de deux files, chacune de mille musiciens, selon l'usage ordinaire. Quand ils approchèrent de la salle du trône, Cacambo demanda à un grand officier comment il fallait s'y prendre pour saluer Sa Majesté : si on se jetait à genoux ou ventre à terre; si on mettait les mains sur la tête ou sur le derrière; si on léchait la poussière de la salle [4]; en un mot, quelle était la cérémonie. « L'usage, dit le grand officier, est d'embrasser le roi et de le baiser des deux côtés. » Candide et Cacambo sautèrent au cou de Sa Majesté, qui les reçut avec toute la grâce imaginable, et qui les pria poliment à souper [5].

En attendant, on leur fit voir la ville, les édifices publics élevés jusqu'aux nues, les marchés ornés de mille colonnes [6], les fontaines d'eau pure, les fontaines d'eau rose, celles de liqueurs de canne de sucre qui coulaient continuellement dans de grandes places pavées d'une espèce de pierreries qui répandaient une odeur semblable à celle du girofle et de la cannelle [7]. Candide demanda à voir la cour de

1. Ce qui suppose de meilleures routes que les routes françaises de l'époque, aussi bonnes que celles que Garcilasso décrit comme la huitième merveille du monde. — 2. Plus de 66 m sur 30. Voltaire a retenu de la lecture des Relations américaines l'étonnement des Espagnols devant la masse et l'agencement des portes dans l'architecture inca. — 3. Cette réception des deux étrangers comporte des concessions faciles au merveilleux, celui des contes orientaux et celui de l'exotisme. — 4. Sauf la génuflexion, d'usage devant le roi d'Angleterre, et peut-être la seconde de ces marques de respect (s'il est vrai qu'on approchait en rampant de l'empereur du Japon), ce sont là des cérémonies inventées à plaisir. — 5. Il va de soi que le chef des Incas ni aucun chef au monde (sauf peut-être chez les quakers) ne reçut jamais d'aussi simples marques de respect; seuls, ses hauts dignitaires approchaient le grand Inca, pieds nus et le dos chargé en signe d'humilité. — 6. Voltaire a en tête Mexico, telle que la découvrit Cortez, et Cuzco, capitale des Incas, telle que la décrit Garcilasso de la Vega (cf. *Essai sur les mœurs*, chap. CXLIII et CXLVIII). — 7. A défaut du giroflier, le cannelier pousse bien au Brésil et en Guyane. Mais ce pavage parfumé est surtout le contraire ironique de celui de Paris (voir chap. XXII, l. 14).

justice, le parlement; on lui dit qu'il n'y en avait point, et qu'on ne plaidait jamais. Il s'informa s'il y avait des prisons [1], et on lui dit que non. Ce qui le surprit davantage, et qui lui fit le plus de plaisir, ce fut le palais des sciences [2], dans lequel il vit une galerie de deux mille pas [3], toute pleine d'instruments de mathématique et de physique.

Après avoir parcouru [4] toute l'après-dînée à peu près la millième partie de la ville [5] on les ramena chez le roi. Candide se mit à table entre Sa Majesté, son valet Cacambo, et plusieurs dames. Jamais on ne fit meilleure chère, et jamais on n'eut plus d'esprit à souper qu'en eut Sa Majesté. Cacambo expliquait les bons mots du roi à Candide, et quoique traduits, ils paraissaient toujours des bons mots. De tout ce qui étonnait Candide, ce n'était pas ce qui l'étonna le moins.

Ils passèrent un mois dans cet hospice [6]. Candide ne cessait de dire à Cacambo : « Il est vrai mon ami, encore une fois, que le château où je suis né ne vaut pas le pays où nous sommes; mais enfin mademoiselle Cunégonde n'y est pas, et vous avez sans doute quelque maîtresse [7] en

1. Ce passage appelait le lecteur français de 1759 à un jeu spirituel sur l'actualité : en absence de toute solution constitutionnelle, le roi envoyait parfois « en prison », rejoindre s coupables jugés par eux, certains « parlementaires » qui sortaient de leurs fonctions judiaires pour jouer un rôle politique, en gênant l'exercice du pouvoir. — 2. L'auteur se ubstituerait-il à son héros? On voit mal la satisfaction de Candide, avec son goût persistant our la métaphysique (l. 33), s'il est vrai que, pour Voltaire, « être physicien, c'est avant tout 'être pas métaphysicien » (A.-M. Rousseau) — 3. Long espace vitré (1 500 m en Eldorado) ménagé en laboratoire. — 4. Syntaxe usuelle au XVIII[e] s. encore : apres qu'ils eurent arcouru. — 5. Les premiers ambassadeurs de Pizarre à Cuzco rapportèrent, selon les elations, qu'en huit jours ils n'avaient pu voir toute la ville. — 6. Séjour hospitalier. - 7. Au sens noble : *quelque* dame qui s'est rendue *maîtresse* de votre cœur.

● **Eldorado, terre voltairienne** — Eldorado méprise l'or : voir le chapitre XVII. Ainsi Voltaire a-t-il libéré le mythe pour une autre annexion.

D'après ce qu'en livre le narrateur :

① Tracez, aussi précisément que possible, les cadres de l'institution d'Eldorado : cadres politiques, cadres religieux, cadres sociaux, etc.

② Mesurez la part de l'activité dans l'existence des habitants.

③ Caractérisez leurs mœurs; montrez que le déisme surtout, tel que le définit le Vieillard (XVIII, l. 35-56), inspire leur conduite.

④ Dans quelle mesure s'y trouvent appliquées les définitions suivantes? « Le Roi est l'économe de la nation [...]. La vraie richesse d'un royaume n'est pas dans l'or et dans l'argent [...]. C'est l'esprit, j'entends l'esprit qui dirige le travail » (*Dialogue entre un philosophe et un contrôleur général des finances*, 1751); « Le prince philosophe sera convaincu que plus un peuple est laborieux, plus il est riche [...] et il en résultera l'utile et l'agréable » (*La Voix du sage et du peuple*, 1750). (Notons qu'Eldorado s'ouvre sur les derniers mots de cette citation : voir chap. XVII, l. 36); « La religion consiste, dans la soumission à Dieu et dans la pratique des vertus » (*Entretiens chinois*, 1770).

Europe. Si nous restons ici, nous n'y serons que comme les autres au lieu que si nous retournons dans notre monde, seulement avec douz moutons chargés de cailloux d'Eldorado, nous serons plus riches qu tous les rois ensemble, nous n'aurons plus d'inquisiteurs à craindre et nous pourrons aisément reprendre mademoiselle Cunégonde.

Ce discours plut à Cacambo; on aime tant à courir, à se faire valoi chez les siens, à faire parade de ce qu'on a vu dans ses voyages que les deux heureux résolurent de ne plus l'être, et de demander leu congé à Sa Majesté.

« Vous faites une sottise, leur dit le roi; je sais bien que mon pay est peu de chose; mais, quand on est passablement quelque part il faut y rester. Je n'ai pas assurément le droit de retenir des étrangers c'est une tyrannie qui n'est ni dans nos mœurs ni dans nos lois : tou les hommes sont libres; partez quand vous voudrez [2], mais la sorti est bien difficile. Il est impossible de remonter la rivière rapide su laquelle vous êtes arrivés par miracle, et qui court sous des voûtes d rochers. Les montagnes qui entourent tout mon royaume ont dix mill pieds de hauteur [3], et sont droites comme des murailles : elles occupen chacune en largeur un espace de plus de dix lieues; on ne peut en des cendre que par des précipices. Cependant, puisque vous voulez abso lument partir, je vais donner ordre aux intendants des machines d'e faire une qui puisse vous transporter commodément. Quand on vou aura conduits au revers des montagnes, personne ne pourra vou accompagner : car mes sujets ont fait vœu de ne jamais sortir de leu enceinte [4], et ils sont trop sages pour rompre leur vœu. Demandez moi d'ailleurs [5] tout ce qu'il vous plaira. — Nous ne demandons Votre Majesté, dit Cacambo, que quelques moutons chargés de vivres de cailloux, et de la boue du pays. » Le roi rit : « Je ne conçois pas dit-il, quel goût vos gens d'Europe ont pour notre boue jaune; mai emportez-en tant que vous voudrez, et grand bien vous fasse. »

Il donna l'ordre sur-le-champ à ses ingénieurs de faire une machin pour guinder [6] ces deux hommes extraordinaires [7] hors du royaume Trois mille bons physiciens y travaillèrent; elle fut prête au bout d quinze jours, et ne coûta pas plus de vingt millions de livres sterling monnaie du pays [8]. On mit sur la machine Candide et Cacambo

1. C'est Cacambo qui se détermine par ces motifs; voir en effet chap. XIV, l. 18-20. — Comme l'indique M. R. Pomeau (éd. crit. p. 262), c'est le gouvernement de Frédéric II d Prusse qui sert ici de repoussoir à Eldorado. Voir Biographie, p. 10. — 3. Plus de trois mil mètres de haut, et chacune quarante km environ de largeur. — 4. Voir l. 19-23. — 5. Cela m à part. — 6. Terme d'architecture : élever des matériaux au moyen de cables, de poulies et d plateformes. Les auteurs d'utopies inventaient volontiers ces sortes de machines; mais les Inc possédaient eux-mêmes des sortes de téléphériques pour transporter les lamas à travers montagne. — 7. Le merveilleux est finalement renversé. — 8. Ellipse commune dans le langa des financiers : « en *monnaie du pays* » (plus de deux milliards de F).

il y avait deux grands moutons rouges sellés et bridés pour leur servir de monture [1] quand ils auraient franchi les montagnes, vingt moutons de bât chargés de vivres, trente qui portaient des présents de ce que le pays a de plus curieux et cinquante chargés d'or, de pierreries et de diamants [2]. Le roi embrassa tendrement les deux vagabonds.

Ce fut un beau spectacle que leur départ, et la manière ingénieuse dont ils furent hissés, eux et leurs moutons, au haut des montagnes. Les physiciens prirent congé d'eux après les avoir mis en sûreté, et Candide n'eut plus d'autre désir et d'autre objet que d'aller présenter ses

---

. En réalité, le lama ne peut guère porter plus de trente kilos de charge. — 2. Il y a, dans ce t du départ, les éléments d'une parodie du genre historique.

● **Ambiguïté d'Eldorado** — Candide et Cacambo s'en vont sans hésiter beaucoup, sûrs de trouver mieux : les délices de l'amour comblé, les plaisirs de l'ambition satisfaite (fortune et grandeur). Leur maître Voltaire sait déjà, et pour cause, qu'ils sont dans l'erreur : *les deux heureux* (XVIII, l. 117) redeviennent pour lui, dès lors, *les deux vagabonds* (l. 149). Au terme de leur course, que restera-t-il d'Eldorado et de ces grands espoirs? Ces richesses fabuleuses qu'ils emportent comme une parcelle du paradis, qu'en tireront-ils? Voir chap. XIX, l. 1-11 et 100-108; XXII, 16-24, 202-204; XXX, 57-59. Venise, en particulier, marquera la crise de ce rêve d'un bonheur plus grand que celui d'Eldorado (voir p. 167). Au reste, Candide lui-même conviendra bientôt de sa faute (voir chap. XIX, l. 134-136; XXII, l. 277-281; XXIV, l. 11-13, etc.).

A quoi tend donc cette fiction? — Est-ce un absolu que Voltaire présente à l'admiration béate? Les créateurs d'utopie (nombreux à l'époque) construisent minutieusement des États absolument parfaits : leurs mots sont « tout, tous, toujours »; ils règlent le temps et surtout l'espace (maniant le compas, l'équerre et le cordeau); ils définissent des hiérarchies et disposent des symétries; ils prévoient la distribution des terres, la répartition des impôts, la modération des pouvoirs, l'ordre des fonctions, les programmes de l'éducation, etc. Rapidement esquissé, l'Eldorado de Voltaire ne risque guère d'être pris pour un absolu rationnel. L'épisode entier semble nous offrir, non un système, un programme ou un plan, mais des « valeurs » à la fois personnelles et sociales : essentiellement une manière d'être homme en terre de civilisation, enfin dégagé de la bête (voir chap. XXII, l. 276-280) et sans recours aux transcendances.

① Et pourquoi cet épisode n'a-t-il pas été réservé pour la fin de l'œuvre? Montrez que Voltaire lui a donné une fonction critique.

moutons [1] à mademoiselle Cunégonde. « Nous avons, dit-il, de quoi payer le gouverneur de Buenos-Ayres [2], si mademoiselle Cunégonde peut être mise à prix. Marchons vers la Cayenne [3], embarquons-nous, et nous verrons ensuite quel royaume nous pourrons acheter. »

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

CE QUI LEUR ARRIVA A SURINAM, ET COMMENT CANDIDE FIT CONNAISSANCE AVEC MARTIN

La première journée de nos deux voyageurs fut assez agréable. Ils étaient encouragés par l'idée de se voir possesseurs de plus de trésors que l'Asie, l'Europe et l'Afrique n'en pouvaient rassembler. Candide, transporté, écrivit le nom de Cunégonde sur les arbres. A la seconde journée, deux de leurs moutons s'enfoncèrent dans les marais, et y furent abîmés [4] avec leurs charges; deux autres moutons moururent de fatigue quelques jours après; sept ou huit périrent ensuite de faim dans un désert; d'autres tombèrent au bout de quelques jours dans des précipices. Enfin, après cent jours de marche, il ne leur resta que deux moutons. Candide dit à Cacambo : « Mon ami, vous voyez comme les richesses de ce monde sont périssables; il n'y a rien de solide que la vertu et le bonheur de revoir mademoiselle Cunégonde. — Je l'avoue, dit Cacambo; mais il nous reste encore deux moutons avec plus de trésors que n'en aura jamais le roi d'Espagne [5]; et je vois de loin une ville que je soupçonne être Surinam [6], appartenante [7] aux Hollandais. Nous sommes au bout de nos peines et au commencement de notre félicité [8]. »

En approchant de la ville [9], ils rencontrèrent un nègre étendu par terre, n'ayant plus que la moitié de son habit, c'est-à-dire d'un caleçon de toile bleue; il manquait à ce pauvre homme la jambe gauche et

1. Cf. les locutions : présenter ses respects, ses devoirs, ses hommages, etc. — 2. On ne sait ce qu'imagine Candide à ce sujet; cf. p. 89, l. 10. — 3. Située vers l'est, à plus de 1 000 km. — 4. S'y engloutirent. — 5. Référence proverbiale depuis le temps des Conquistadores. — 6. Nom de la partie centrale des côtes de la Guyane, possession hollandaise depuis 1667; les plantations de café, de canne à sucre, et le commerce de plusieurs autres denrées en faisaient une colonie très florissante. Cacambo a pu la connaître parmi ses aventures (cf. chap. XIV, l. 4). — 7. Accord usuel encore au XVIII[e] s. Cf. chap. V, l. 1. — 8. Cacambo n'est pas à l'occasion, sans rien connaître de la philosophie, l'incarnation d'un certain optimisme. — 9. Les lignes 18-28 se trouvent dès l'originale (janvier 1759), mais manquaient dans le manuscrit La Vallière (voir p. 33) vers octobre 1758.

la main droite. « Eh! mon Dieu! lui dit Candide en hollandais, que fais-tu là, mon ami, dans l'état horrible où je te vois? — J'attends mon maître, M. Vanderdendur [1], le fameux négociant, répondit le nègre. — Est-ce M. Vanderdendur, dit Candide, qui t'a traité ainsi? — Oui, monsieur, dit le nègre, c'est l'usage. On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois l'année [2]. Quand nous travaillons aux sucreries, et que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main [3]; quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe [4] :

1. Encore un nom-portrait, deux premières syllabes typiques mettant en valeur l'essentiel. Voltaire joue sur le nom du grand éditeur hollandais Van Düren, souvent francisé en Vanlure, avec lequel il avait eu plusieurs vilaines histoires de brigandage et de chantage. — 2. En terre française le Code noir (voir p. 119 *le Nègre de Surinam*) assurait à chaque sclave un habit de toile deux fois l'an. — 3. Mesure sanitaire, écartant à moindres frais es risques de gangrène. — 4. On tranchait seulement le jarret aux fugitifs récidivistes, les stropiant sans trop nuire au rendement.

● **Quelques jugements sur Eldorado**

Pauvreté du merveilleux — « On sourit de ce pays d'Eldorado dans lequel lingots d'or, émeraudes, pierreries, servent à paver les grands chemins. C'est froid, c'est enfantin, et on regrette l'absence d'imagination créatrice » (Léon Levrault, *le Roman*). « Rien de plus froid », enchérit A. Le Breton (*Le Roman français au XVIII^e siècle*, 1925).

Efficacité d'un apologue — « Voltaire écrit un apologue, et ne perd pas son temps à tracer les plans d'une cité idéale. Le paradis voltairien se déduit du monde où il vit par simple soustraction de tout ce qui l'empêche d'être le "meilleur des mondes" possible [...] Bien loin d'être dans la fiction, nous sommes au cœur de la bataille philosophique » (Michèle Duchet, dans la revue *Europe*, mai-juin 1959).
— « Moment privilégié » de l'enquête : R. Naves range l'Eldorado, avec « la conclusion turque » de *Candide*, parmi les « véritables symboles critiques » offerts par Voltaire.

Un faux idéal à valeur ironique? — Selon J. Sareil, Eldorado serait « un état utopique rationnel [...] et parce que c'est un idéal, il est insupportable à l'homme, à l'homme véritable tel qu'il existe et tel que nous le connaissons, avec ses qualités et ses défauts [...]. [Si Voltaire a situé l'épisode à la moitié du livre] c'est qu'il entendait démontrer qu'un idéal est inaccessible à l'homme, qu'il doit se méfier de tous les absolus, fussent-ils rationnels [...]. Eldorado est la preuve par l'absurde que l'optimisme n'est pas une doctrine viable : dans un climat de perfection, l'air est irrespirable [...]. Eldorado est une tentation, et c'est la dignité de Candide d'avoir su y résister » (*Voltaire et Anatole France*, 1963, p. 194-196).
— « L'épisode d'Eldorado n'est ni une conclusion dérisoire, ni une révélation finale : c'est une étape de la conquête de l'homme par lui-même. Grâce à lui un modèle a été entrevu : première certitude. Sa réalité sera celle que lui conféreront les personnages en le faisant entrer plus ou moins dans les faits » (J. Van Den Heuvel, *Voltaire dans ses contes*, 1967, p. 268).

je me suis trouvé dans les deux cas. C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe [1]. Cependant, lorsque ma mère me vendit dix écus patagons [2] sur la côte de Guinée [3], elle me disait : « Mon cher enfant, bénis nos fétiches, adore-les toujours, ils te feront vivre heureux; tu as l'honneur d'être esclave de nos seigneurs les blancs, et tu fais par là la fortune de ton père et de ta mère. » Hélas! je ne sais pas si j'ai fait leur fortune, mais ils n'ont pas fait la mienne. Les chiens, les singes et les perroquets sont mille fois moins malheureux que nous; les fétiches [4] hollandais qui m'ont converti [5] me disent tous les dimanches que nous sommes tous enfants d'Adam, blancs et noirs [6]. Je ne suis pas généalogiste; mais si ces prêcheurs disent vrai, nous sommes tous cousins issus de germain. Or vous m'avouerez qu'on ne peut pas en user avec ses parents d'une manière plus horrible.

— O Pangloss! s'écria Candide, tu n'avais pas deviné cette abomination [7]; c'en est fait, il faudra qu'à la fin je renonce à ton optimisme [8].

— Qu'est-ce qu'optimisme? disait Cacambo. — Hélas! dit Candide, c'est la rage de soutenir que tout est bien quand on est mal »; et il versait des larmes en regardant son nègre; et en pleurant, il entra dans Surinam [9].

La première chose dont ils s'informent, c'est s'il n'y a point au port quelque vaisseau qu'on pût envoyer à Buenos-Ayres. Celui à qui ils s'adressèrent était justement un patron espagnol qui s'offrit à faire avec eux un marché honnête. Il leur donna rendez-vous dans un cabaret. Candide et le fidèle Cacambo allèrent l'y attendre avec leurs deux moutons.

Candide, qui avait le cœur sur les lèvres, conta à l'Espagnol toutes ses aventures [10], et lui avoua qu'il voulait enlever mademoiselle Cunégonde. « Je me garderai bien de vous passer à Buenos-Ayres, dit le patron; je serais pendu, et vous aussi; la belle Cunégonde est la maîtresse

1. A comparer avec le bel argument que Montesquieu mettait en compte dans sa défense ironique de l'esclavage : « Le sucre serait trop cher, si l'on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves » (*L'Esprit des lois*, livre XV, chap. 5, 1748). — 2. Monnaie de Flandre, puis d'Espagne. — 3. Du golfe *de Guinée*. — 4. Remarquer l'expression. — 5. La première prescription du Code noir (voir p. 119 *le Nègre...*) est que tous les esclaves des terres françaises soient baptisés et instruits dans la religion catholique. — 6. Question souvent débattue depuis le XVII[e] s., que celle de l'origine des nègres : enfants d'Adam par Caïn maudit de Dieu ou par Cham maudit de Noë. D'où l'explication de leur couleur, et la justification de leur servitude. — 7. Voir au chap. XV, l. 37 : « Maître Pangloss m'a toujours dit que les hommes sont égaux » (voir aussi chap. X, l. 8). — 8. Ce mot surprend, disparu depuis le sous-titre. — 9. En filigrane derrière ces lignes, l'entrée du Christ dans Jérusalem, pleurant sur l'indignité de la ville (Saint Luc, 19, 41-44) — humour assez familier à Voltaire; voir, dans une lettre à d'Argental : « Il est doux de faire son entrée à Paris sur son âne mais au bout de huit jours, on y est fessé » (11 mars 1752). — 10. Parodie du genre romanesque : le héros y fait volontiers confidence de ses aventures, voire à l'auteur (d'où l'artifice de l'auteur confident de son héros).

favorite de monseigneur. » Ce fut un coup de foudre pour Candide [1], il pleura longtemps; enfin il tira à part Cacambo. « Voici, mon cher ami, lui dit-il, ce qu'il faut que tu fasses. Nous avons chacun dans nos poches pour cinq ou six millions de diamants [2]; tu es plus habile que moi; va prendre mademoiselle Cunégonde à Buenos-Ayres. Si le gouver-

1. Dans le manuscrit La Vallière (voir p. 33), c'est par crainte seulement que Candide prenait la décision qui suit; Voltaire n'avait pas encore imaginé la terrible révélation du sort de la bien-aimée (l. 55-60). — 2. *Cinq ou six millions* de livres en diamants.

● **Le nègre de Surinam** (l. 18-48) — Surinam ou les Antilles : c'est tout un pour les faits. Voltaire songe même précisément à Saint-Domingue, « la perle des Antilles » et le plus riche domaine colonial au monde, où il compte que les planteurs français possèdent 100 000 esclaves (*Essai sur les mœurs*, chap. CLII, rédigé vers la même date que *Candide*). Ils en possédaient 200 000 au moins, et chaque année vers 1750 les négriers en importaient environ 30 000 aux Amériques : bêtes humaines pour la plupart destinées au travail forcé dans les plantations de canne à sucre. Mais à bon droit, assuraient les plus grands juristes (Grotius, Hobbes, Puffendorf, en vertu du « droit de la guerre » par exemple); en terre française, le *Code noir* (1685), définissant leur statut légal, les protégeait, comme « biens meubles », et part du revenu national, contre des détériorations abusives; l'Église enfin réprouvait solennellement la négligence des maîtres chrétiens envers leurs catéchumènes.
Mais au milieu du siècle se formait un mouvement de protestations individuelles, où s'inscrit cet épisode de *Candide*, après une très fameuse page de Montesquieu (*L'Esprit des lois*, Livre XV, chap. 5, fort admiré de Voltaire) et les articles « Esclavage » et « Esclaves » de l'*Encyclopédie* (t. V, 1755) : nobles revendications de philosophes et de cœurs sensibles, au nom du droit naturel, des sentiments profonds de l'homme, de la dignité des personnes, etc.
Cette page de *Candide* mériterait une étude détaillée. A défaut, on pourra l'examiner par une série de doubles rapports : pittoresque et allégorie; sobriété et efficacité; raillerie et passion.

① L'auteur se substitue à la fois à Candide, d'abord curieux par émotion, et au nègre, d'abord stupide par avilissement. Cette manière vous paraît-elle propre à fustiger les paresses de la bonne conscience?

Rien ne rappellera dans le conte cet épisode majeur, situé assez indûment en terre hollandaise : c'est qu'il y fut inséré au dernier moment (voir p. 116, note 9). Il se justifie à cette place, en rendant le héros témoin, juste avant qu'il en soit victime (et par le même Vanderdendur), de la *méchanceté des hommes* (l. 112). Mais un tel morceau n'est pas inspiré par quelque réminiscence livresque; comme l'insinue M. René Pomeau (éd. crit., p. 73), c'est sans doute la rencontre d'animaux humains sur la terre de Ferney, frères blancs des Noirs américains, qui produisit le choc émotif originel : Voltaire allait en sauver certains d'une mort lente en achetant Ferney, et leur souvenir fixa dans sa polémique l'assimilation (inexacte) des serfs aux esclaves.

neur fait quelque difficulté, donne-lui un million; s'il ne se rend pas, donne-lui-en deux; tu n'as point tué d'inquisiteur, on ne se défiera point de toi. J'équiperai un autre vaisseau, j'irai t'attendre à Venise : c'est un pays libre où l'on n'a rien à craindre ni des Bulgares, ni des Abares, ni des Juifs, ni des inquisiteurs [1]. » Cacambo applaudit à cette sage résolution. Il était au désespoir de se séparer d'un bon maître devenu son ami intime [2]; mais le plaisir de lui être utile l'emporta sur la douleur de le quitter. Ils s'embrassèrent en versant des larmes : Candide lui recommanda de ne point oublier la bonne vieille [3]. Cacambo partit dès le jour même : c'était un très bon homme que ce Cacambo.

Candide resta encore quelque temps à Surinam, et attendit qu'un autre patron voulût le mener en Italie, lui et les deux moutons qui lui restaient. Il prit des domestiques, et acheta tout ce qui lui était nécessaire pour un long voyage; enfin monsieur Vanderdendur, maître d'un gros vaisseau, vint se présenter à lui. « Combien voulez-vous, demanda-t-il à cet homme, pour me mener en droiture à Venise, moi, mes gens, mon bagage, et les deux moutons que voilà? » Le patron s'accorda à dix mille piastres [4]; Candide n'hésita pas.

« Oh! oh! dit à part soi le prudent Vanderdendur, cet étranger donne dix mille piastres tout d'un coup! il faut qu'il soit bien riche. » Puis, revenant un moment après, il signifia qu'il ne pouvait partir à moins de vingt mille. « Eh! bien vous les aurez, dit Candide.

— Ouais, se dit tout bas le marchand, cet homme donne vingt mille piastres aussi aisément que dix mille. » Il revint encore, et dit qu'il ne pouvait le conduire à Venise à moins de trente mille piastres. « Vous en aurez donc trente mille, répondit Candide.

— Oh! oh! se dit encore le marchand hollandais, trente mille piastres ne coûtent rien à cet homme-ci; sans doute les deux moutons portent des trésors immenses : n'insistons pas davantage; faisons-nous d'abord payer les trente mille piastres, et puis nous verrons. » Candide vendit deux petits diamants, dont le moindre valait plus que tout l'argent que demandait le patron. Il le paya d'avance. Les deux moutons furent embarqués. Candide suivait dans un petit bateau pour joindre le vaisseau à la rade; le patron prend son temps [5], met à la voile, démarre;

---

1. *Pays libre* en effet, Venise était aussi une ville de divertissements, un paradis de la galanterie (voir p. 151 *les Promesses...*) et, dans les romans de voyages et d'amour, une escale assez commune; le lecteur du temps, sachant tout cela, pouvait se faire complice à l'avance de ce que promet ce rendez-vous vénitien. — 2. Voir dans *Zadig* : « Sétoc [...] fit de son esclave son ami intime » *(Le Bûcher)*. Cette relation fait un contraste fugitif avec l'épisode précédent. — 3. Si *bonne* que cela? Voir chap. XIII, l. 36 et suiv. — 4. Monnaie espagnole qui servait d'unité de compte dans les colonies américaines, avec des valeurs assez variées. — 5. Terme d'escrime : il choisit le moment favorable (attendant probablement que Candide soit trop éloigné du rivage pour organiser une poursuite immédiate).

le vent le favorise. Candide, éperdu et stupéfait, le perd bientôt de vue. « Hélas! cria-t-il, voilà un tour digne de l'ancien monde [1]. » Il retourne au rivage, abîmé dans la douleur : car enfin il avait perdu de quoi faire la fortune de vingt monarques.

Il se transporte chez le juge hollandais; et, comme il était un peu troublé, il frappe rudement à la porte; il entre, expose son aventure, et crie un peu plus haut qu'il ne convenait. Le juge commença par lui faire payer dix mille piastres pour le bruit qu'il avait fait; ensuite il l'écouta patiemment, lui promit d'examiner son affaire sitôt que le marchand serait revenu, et se fit payer dix mille autres piastres pour les frais de l'audience.

Ce procédé acheva de désespérer Candide; il avait à la vérité essuyé des malheurs mille fois plus douloureux; mais le sang-froid du juge, et celui du patron dont il était volé, alluma sa bile, et le plongea dans une noire mélancolie. La méchanceté des hommes se présentait à son esprit dans toute sa laideur, il ne se nourrissait que d'idées tristes [2]. Enfin un vaisseau français étant sur le point de partir pour Bordeaux [3], comme il n'avait plus de moutons chargés de diamants à embarquer, il loua une chambre du vaisseau à juste prix, et fit signifier dans la ville qu'il payerait le passage, la nourriture, et donnerait deux mille piastres à un honnête homme qui voudrait faire le voyage avec lui, à condition que cet homme serait le plus dégoûté de son état et le plus malheureux de la province.

Il se présenta une foule de prétendants qu'une flotte n'aurait pu contenir. Candide voulant choisir entre les plus apparents [4], il distingua une vingtaine de personnes qui lui paraissaient assez sociables, et qui toutes prétendaient mériter la préférence. Il les assembla dans son cabaret, et leur donna à souper, à condition que chacun ferait serment de raconter fidèlement son histoire, promettant de choisir celui qui lui paraîtrait le plus à plaindre et le plus mécontent de son état à plus juste titre, et de donner aux autres quelques gratifications.

La séance dura jusqu'à quatre heures du matin [5]. Candide, en écoutant toutes leurs aventures, se ressouvenait de ce que lui avait dit la vieille en allant à Buenos-Ayres, et de la gageure qu'elle avait faite,

---

1. Qu'est-ce à dire du Nouveau Monde sur lequel on s'illusionnait en quittant l'ancien chap. X, l. 35-38)? — 2. Noter les redondances et les hyperboles dans ce passage passionné, par mimétisme stylistique. — 3. Circonstance très vraisemblable : *Bordeaux*, place très importante du commerce international, pratiquait le « trafic triangulaire » avec l'Afrique et l'Amérique (pacotille-nègres- sucre). — 4. Les plus honorables, selon l'apparence sociale. — 5. Durée prodigieuse pour vingt histoires, quand on a la vivacité de Voltaire (voir celle de Martin, l. 137-144).

qu'il n'y avait personne sur le vaisseau à qui il ne fût arrivé de très grands malheurs [1]. Il songeait à Pangloss à chaque aventure qu'on lui contait. « Ce Pangloss, disait-il, serait bien embarrassé à démontrer son système. Je voudrais qu'il fût ici. Certainement si tout va bien c'est dans Eldorado, et non pas dans le reste de la terre. » Enfin il se détermina en faveur d'un pauvre savant qui avait travaillé dix ans pour les libraires à Amsterdam. Il jugea qu'il n'y avait point de métier au monde dont on dût être plus dégoûté [2].

Ce savant, qui était d'ailleurs un bon homme, avait été volé par sa femme, battu par son fils, et abandonné de sa fille, qui s'était faite enlever par un Portugais. Il venait d'être privé d'un petit emploi duquel il subsistait [3]; et les prédicants de Surinam le persécutaient parce qu'ils le prenaient pour un socinien [4]. Il faut avouer que les autres étaient pour le moins aussi malheureux que lui; mais Candide espérait que le savant le désennuierait dans le voyage. Tous ses autres rivaux trouvèrent que Candide leur faisait une grande injustice; mais il les apaisa en leur donnant à chacun cent piastres.

---

1. Voir chap. XII, l. 101-104 et XIII, l. 1-5, similitude que le rappel souligne un peu maladroitement. Peut-être Voltaire avait-il d'abord prévu que la gageure serait *lancée* en XII-XIII et perdue à Surinam seulement (voir « *la gageure qu'elle avait* faite », l. 131, et non *tenue* ou *gagnée*). — 2. La prospérité des éditions hollandaises rendait parfois les libraires d'Amsterdam ou de la Haye assez difficiles à vivre pour les auteurs (d'où, par ex., les démêlés de Voltaire avec Van Düren, déjà piqué dans ce chapitre : voir p. 117, note 1). — 3. Il est probable que Voltaire a été inspiré, pour la conception de ce personnage, par des données de la vie de Bayle (à l'exclusion de sa vie privée) : rédacteur laborieux de sa revue publiée en Hollande, tracassé pour ses opinions religieuses, tenant d'assez près à une sorte de manichéisme renouvelé (voir p. 125, note 3), Bayle était couramment appelé « le savant de Rotterdam ». — 4. Un adepte du socinianisme, tendance de la Réforme (de Lelio et Faust Sozzini, ses propagateurs) assez bien vue des déistes du XVIII[e] s. pour son approche rationnelle des Écritures et son attachement aux aspects éthiques de la croyance. Les pasteurs genevois loués par l'*Encyclopédie* pour leur socinianisme (article *Genève*, de l'Alembert, 1757), semblent ici visés par une allusion assez transparente (voir p. 51, *la Hollande*...).

● **Un grand désespoir contre des illusions** — Candide avait déjà connu des moments de doute et de détresse (chap. II, l. 1-3; IV, l. 15; VI, l. 24-31; X, l. 30 et suiv.; XIII, l. 4-9, etc.), mais rien de comparable à cette crise de toutes ses illusions qu'il subit à Surinam :

① Montrez que les incidents de ce chapitre sont disposés pour mettre en relief la courbe de ses sentiments, depuis l'exaltation jusqu'à la dépression (l. 4 et 111).

② **L'optimisme de Candide avait pour supports plusieurs illusions, innées pourrait-on dire : félicité et sécurité viendraient de la richesse ou de la grandeur; tout homme est naturellement bon, et naturels sont les rapports d'égalité, de confiance et de justice, etc. Montrez que ces illusions sont atteintes l'une après l'autre dans ce chapitre, et que telle illusion qui soutient d'abord le héros dans une mésaventure est ensuite atteinte comme par un choc en retour. Appréciez alors l'observation psychologique des lignes 109-112.**

③ **Interprétez la décision prise et exécutée au départ de Surinam (l. 116-120).**

Mais Candide n'est pas encore désabusé de tout, et surtout pas de l'espérance. Moins dépendant de maître Pangloss (comparez la réflexion l. 134-136 avec celle du chapitre XIII, l. 5-9, en pareille circonstance), il n'a pourtant encore que la résolution des faibles : *c'en est fait, il faudra qu'à la fin...* (l. 43) ou la conclusion des dogmatiques : *certainement si tout va bien...* (l. 135). Moins aveugle à revoir son passé, il demeure cependant hypnotisé par la belle Cunégonde, toujours pure et précieuse (voir l. 59-63). Ses nerfs ont craqué, mais il espère enfin se désennuyer (l. 146) : le moment des *profondes réflexions* (chap. XXX, l. 103) n'est pas venu. Cunégonde lui reste un recours, et même Pangloss.

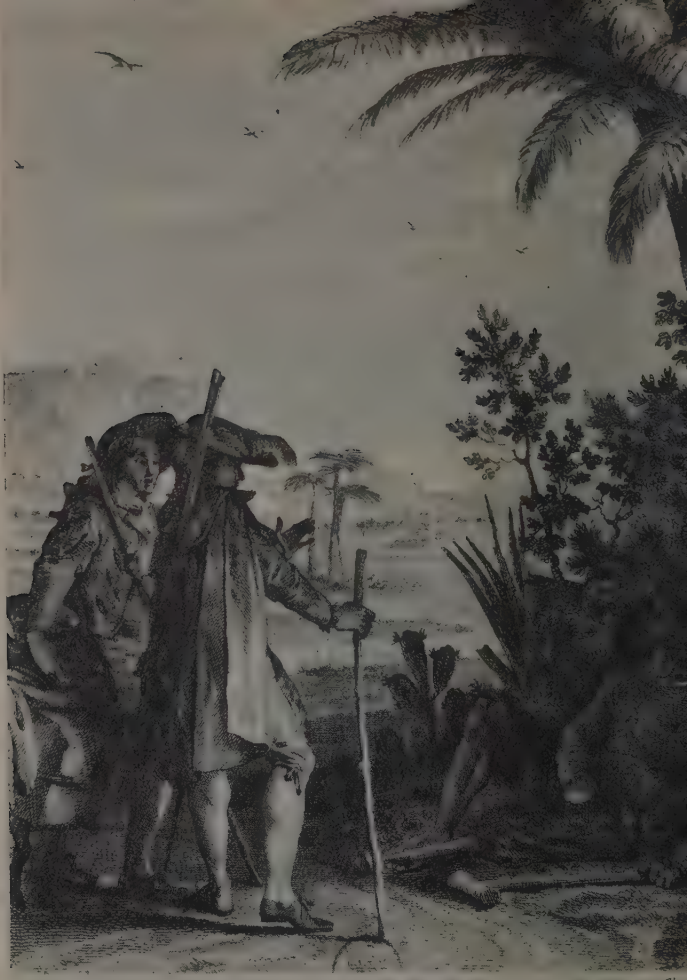
- **Les deux humours**

④ **Même affligé, même désespéré, Candide est un objet d'amusement. Relevez ses erreurs d'appréciation, ses inconséquences et ses illogismes; montrez que ses émotions sont tournées au larmoyant ou au sentimentalisme bonasse.**

⑤ **Mais l'humour voltairien n'est pas philosophiquement neutre. Étudiez comment il s'engage, dans l'épisode marquant de l'esclave noir. Comparez les moyens et les fins de la plaisanterie humoristique dans cet épisode et dans le reste du chapitre.**

- **Le tournant de la course** — Surinam aura marqué l'histoire de Candide : initiation brutale au bas monde (après le sur-monde eldoradien d'où il est redescendu); théâtre de la première crise de son optimisme; lieu de sa rencontre avec le philosophe Martin. Sa course reprend vers l'est, ainsi que le remarque M. René Pomeau (éd. crit. p. 65), et le mènera jusqu'à Constantinople. Mais le cours de ses expériences s'y trouve aussi modifié (voir l. 109-113) : il avait surtout connu des *malheurs*, ceux que causent les institutions, la nature ou les sociétés (chap. II à XVI); il apprendra désormais à connaître et juger les *hommes*. A l'inventaire des maux tend à se substituer une enquête sur l'homme (est-il bon? est-il méchant?) et sur le bonheur humain (qui est heureux et comment l'être?).

⑥ **Expliquez de ce point de vue l'apparition de Martin, le premier compagnon que Candide ait choisi lui-même.**



Cl.

Gravure de Moreau le Jeune, 1787

— *C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe.*
(Chap. XIX, l. 29-30)

CHAPITRE VINGTIÈME

CE QUI ARRIVA SUR MER A CANDIDE ET A MARTIN

Le vieux savant, qui s'appelait Martin [1], s'embarqua donc pour Bordeaux avec Candide. L'un et l'autre avaient beaucoup vu et beaucoup souffert; et quand le vaisseau aurait dû faire voile de Surinam au Japon par le cap de Bonne-Espérance, ils auraient eu de quoi s'entretenir du mal moral et du mal physique pendant tout le voyage.

Cependant Candide avait un grand avantage sur Martin, c'est qu'il espérait toujours revoir mademoiselle Cunégonde, et que Martin n'avait rien à espérer [2]; de plus il avait de l'or et des diamants; et quoiqu'il eût perdu cent gros moutons rouges chargés des plus grands trésors de la terre, quoiqu'il eût toujours sur le cœur la friponnerie du patron hollandais, cependant, quand il songeait à ce qui lui restait dans ses poches, et quand il parlait de Cunégonde, surtout à la fin du repas, il penchait alors pour le système de Pangloss.

« Mais vous, monsieur Martin, dit-il au savant, que pensez-vous de tout cela? Quelle est votre idée sur le mal moral et le mal physique? — Monsieur, répondit Martin, mes prêtres m'ont accusé d'être socinien; mais la vérité du fait est que je suis manichéen [3]. — Vous vous moquez de moi, dit Candide; il n'y a plus de manichéens dans le monde. — Il y a moi, dit Martin; je ne sais qu'y faire, mais je ne peux penser autrement. — Il faut que vous ayez le diable au corps, dit Candide. — Il se mêle si fort des affaires de ce monde, dit Martin, qu'il pourrait bien être dans mon corps, comme partout ailleurs; mais je vous avoue qu'en jetant la vue sur ce globe, ou plutôt sur ce globule [4], je pense que Dieu l'a abandonné à quelque être malfaisant; j'en excepte toujours Eldorado.

---

1. Apparemment anodin ici, le choix de ce prénom va se révéler plaisant quand le personnage dira manichéen et convaincu que ce monde est le partage du diable. Les vies légendaires de saint Martin (IVe s.) le présentent comme un grand ennemi du diable. — 2. Concession dérisoire aux âmes sensibles, comme Jean-Jacques Rousseau qui, fort de sa foi dans l'au-delà, s'était déclaré plus heureux que l'hôte des Délices : « Vous jouissez, mais j'espère, et l'espérance embellit tout » (*Lettre sur la Providence*, 18 août 1756). — 3. Au sens strict, le manichéisme (parfois mal distingué, au XVIIIe s., du socinianisme) est la doctrine du Persan Manès (IIIe s.), chef d'une secte chrétienne que combattit saint Augustin : elle attribuait la création et la direction du monde à deux principes antagonistes, l'un bon et l'autre méchant. Au sens large et depuis la polémique causée par l'article « Manichéens » du *Dictionnaire historique et critique* de Bayle (1697), c'était la tendance à considérer l'hypothèse des deux principes comme une explication plausible de l'origine du mal. — 4. Terme assez commun sous la plume de Voltaire, indice de son sens personnel de l'infini.

Je n'ai guère vu de ville qui ne désirât la ruine de la ville voisine, poin de famille qui ne voulût exterminer quelque autre famille [1]. Partou les faibles ont en exécration les puissants devant lesquels ils rampen et les puissants les traitent comme des troupeaux dont on vend la laine et la chair. Un million d'assassins enrégimentés [3], courant d'un bou de l'Europe à l'autre, exerce le meurtre et le brigandage avec disciplin pour gagner son pain, parce qu'il n'a pas de métier plus honnête [4] et dans les villes qui paraissent jouir de la paix, et où les arts fleurissen les hommes sont dévorés de plus d'envie, de soins et d'inquiétudes qu'un ville assiégée n'éprouve de fléaux. Les chagrins secrets sont encore plu cruels que les misères publiques. En un mot, j'en ai tant vu et tan éprouvé que je suis manichéen.

— Il y a pourtant du bon, répliquait Candide [5]. — Cela peut être disait Martin; mais je ne le connais pas. »

Au milieu de cette dispute [6], on entendit un bruit de canon. Le bru redouble de moment en moment. Chacun prend sa lunette. On aperço deux vaisseaux qui combattaient à la distance d'environ trois milles [7] le vent les amena l'un et l'autre si près du vaisseau français qu'on eu le plaisir de voir [8] le combat tout à son aise. Enfin l'un des deux vais seaux lâcha à l'autre une bordée [9] si bas et si juste, qu'il le coula à fond

1. Réminiscence probable de quelques observations chagrines de La Bruyère (*Caractère* V, 40, 49 et 50). — 2. Cf. l'expression proverbiale « se laisser tondre la laine sur le dos ». — 3. Voir au chap. III, l. 10; le chiffre est à peine excessif en 1758. A rapprocher, dans l'artic « Guerre » du *Dictionnaire philosophique* (1765) : « Dans notre hémisphère, voleur et sold [sont] la même chose. Manichéens, voilà votre excuse! ». — 4. Jeu de mots. — 5. Expressio familière à Voltaire quand il s'écoute dialoguer; voir dans une lettre du 29 avril 1758 : « C souffre de partout dans ce monde-ci. Il y a pourtant du bon dans la vie. » — 6. Au sens d « discussion théorique ». — 7. Cinq km. — 8. Badinage révoltant, fait dire le respect humai mais n'est-ce pas une forme du mal que des hommes puissent trouver au moins un plaisir d curiosité à voir souffrir? — 9. Décharge de tous les canons d'un même bord du navire.

● **Le quatrième compagnon** — Au dogmatique Pangloss (chap. IV à VI), à la prudente Vieille (chap. VII à XIII), à l'aventurie Cacambo (chap. XIV à XIX) succède, nouveau Mentor, savant Martin : voici venu le temps des observations et des réflexion (voir p. 123 *le Tournant de la course*).

① **L'homme d'expérience :** on l'attendait peut-être aveuglé par malheur et le dégoût (chap. XIX, l. 138-144); mais on le trouve enco serein et lucide, armé seulement de ce « désespoir paisible » dont Vign fera le signe des forts. Comme la Vieille, il témoigne de ce qu'il a vu disceme la vérité de l'apparence : relevez ce trait dans ses propos (notez que, sur sa profession de foi, le conteur a greffé une scèn l. 39 et suiv.).

② **Le philosophe :** montrez qu'il fonde son idéologie sur les faits, ce qui le distingue à la fois de la Vieille (moins philosophe), et surtout de Pangloss (comparez la profession du docteur, chap. premier, l. 30-40, à celle du savant), et donc de Candide encore. Il parle en son nom propre, et assez prudemment (voir l. 35-38, et plus loin, chap. XXI, l. 10) : pensée réaliste, comme apparaîtra toujours à Voltaire, même méprisée, l'idée manichéenne, « prise de ce qui se passait tous les jours chez les pauvres humains » (*Les Adorateurs*, dialogue publié en 1769).

③ **Le tentateur :** cherchez quelle sorte d'ascendant il peut exercer sur le simple et sensible Candide; ne sent-on pas, entre Voltaire et Martin, une espèce de collusion (dénoncée dès 1760 par l'auteur de *l'Oracle des nouveaux philosophes*, pamphlet antivoltairien)? Il est à noter que le manichéisme tenta la sensibilité de Voltaire, à son esprit défendant, dans les années 1757-1759; il allait répétant : « C'est ce monde-ci qui est l'enfer » (24 mai 1757); « le diable est en Allemagne » (15 novembre 1757); il parlait des soldats comme d' « enfants du mauvais principe » (4 janvier 1758) et du « diable qui se mêle des affaires de ce monde » (9 décembre 1758), jusqu'à se déclarer un jour « manichéen comme Martin » (juin 1759). On devine que Martin hantait Voltaire à l'époque de *Candide;* il ne s'en défait au chapitre XXX qu'en le rendant soudain systématique (voir l. 42-44), après lui avoir donné un assez beau rôle.

④ « Le plus excellent personnage du roman », au goût de Grimm (*Correspondance littéraire*, 1er mars 1759) : qu'en pensez-vous?

● **La première manche** — Candide et Martin jouent désormais une partie idéologique. Leur conversation est naturellement une dispute (l. 14-38), et leur première aventure commune l'occasion d'un débat (l. 48-50 et 59-63).

⑤ Précisez-en les termes.

⑥ Voltaire tient, pour l'instant, la balance à peu près égale entre ses deux disputeurs : Martin a manifesté son ascendant philosophique, Candide sa résistance sentimentale. Expliquez les lignes 65-69.

⑦ Montrez que le témoignage de Martin (l. 22-36) ne rappelle pas seulement certaines aventures antérieures de Candide, mais annonce aussi sur plusieurs points, et nettement, les assauts des chapitres XXII et XXIV-XXVI. La force de Martin n'est-elle pas, soutenue par le conteur (manichéisme à part), de voir et de prévoir le monde tel qu'il est?

⑧ La force de Candide est de pouvoir encore, à quelque heureuse rencontre (l. 53) ou *à la fin du repas* (l. 12), rêver un avenir différent, puisqu'il a été heureusement préservé de la désillusion sentimentale (chap. XIX, l. 59 et suiv.). Notez par anticipation l'influence de ce rêve d'amour qui va relayer l'influence dogmatique de Pangloss (chap. XXIV, l. 30-37; XXVII, l. 7-9). Montrez que, dès à présent, Cunégonde apparaît ici plusieurs fois dans ce nouveau rôle d'un ange gardien du héros contre l'avocat du diable.

Candide et Martin aperçurent distinctement une centaine d'hommes sur le tillac [1] du vaisseau qui s'enfonçait; ils levaient tous les mains au ciel, et jetaient des clameurs effroyables : en un moment tout fut englouti [2].

« Eh bien! dit Martin, voilà comme les hommes se traitent les uns les autres. — Il est vrai, dit Candide, qu'il y a quelque chose de diabolique dans cette affaire. » En parlant ainsi, il aperçut je ne sais quoi d'un rouge éclatant, qui nageait auprès de son vaisseau. On détacha la chaloupe pour voir ce que ce pouvait être : c'était un de ses moutons. Candide eut plus de joie [3] de retrouver ce mouton qu'il n'avait été affligé d'en perdre cent tous chargés de gros diamants d'Eldorado.

Le capitaine français aperçut [4] bientôt que le capitaine du vaisseau submergeant était espagnol, et que celui du vaisseau submergé était un pirate hollandais; c'était celui-là même qui avait volé Candide. Les richesses immenses dont ce scélérat s'était emparé furent ensevelies avec lui dans la mer, et il n'y eut qu'un mouton de sauvé. « Vous voyez, dit Candide à Martin, que le crime est puni quelquefois; ce coquin de patron hollandais a eu le sort qu'il méritait [5]. — Oui, dit Martin; mais fallait-il que les passagers qui étaient sur son vaisseau périssent aussi? Dieu a puni ce fripon, le diable a noyé les autres. »

Cependant le vaisseau français et l'espagnol continuèrent leur route, et Candide continua ses conversations avec Martin. Ils disputèrent [6] quinze jours de suite, et au bout de quinze jours ils étaient aussi avancés que le premier. Mais enfin ils parlaient, ils se communiquaient des idées, ils se consolaient [7]. Candide caressait son mouton. « Puisque je t'ai retrouvé, dit-il, je pourrai bien retrouver Cunégonde. »

---

1. Au sens de pont. — 2. Accident fréquent dans ces années 1755-1758 où faisait rage sur mer, entre Français et Anglais, une guerre dont les actes ne se distinguaient pas toujours bien de la piraterie. — 3. Expliquer ce sentiment. — 4. Le manuscrit La Vallière porte : « apprit », texte plus conforme aux circonstances. Au reste le verbe *apercevoir* figure déjà trois fois en vingt lignes. Voltaire semble avoir négligé de rectifier cette faute de transcription ou d'impression. — 5. Voir une réflexion de Montaigne sur les trésors ravis par les Espagnols aux Indiens : « Dieu a méritoirement permis que ces grands pillages soient absorbés par la mer en les transportant » (dans le très célèbre Essai « des Coches », III, 6). — 6. Ils échangèrent des arguments et des théories. — 7. Cf. cette définition que Voltaire note dans ses *Carnets* : « La conversation est la communication de nos faiblesses » (éd. Besterman, p. 353).

CHAPITRE VINGT-UNIÈME

CANDIDE ET MARTIN APPROCHENT DES CÔTES DE FRANCE, ET RAISONNENT

On aperçut enfin les côtes de France. « Avez-vous jamais été en France, monsieur Martin? dit Candide. — Oui, dit Martin, j'ai parcouru plusieurs provinces [1]. Il y en a où la moitié des habitants est folle, quelques-unes où l'on est trop rusé, d'autres où l'on est communément assez doux et assez bête, d'autres où l'on fait le bel esprit; et, dans toutes, la principale occupation est l'amour; la seconde, de médire; et la troisième, de dire des sottises. — Mais, monsieur Martin, avez-vous vu Paris? — Oui, j'ai vu Paris; il tient de toutes ces espèces-là; c'est un chaos, c'est une presse [2] dans laquelle tout le monde cherche le plaisir, et où presque personne ne le trouve, du moins à ce qu'il m'a paru [3]. J'y ai séjourné peu; j'y fus volé, en arrivant, de tout ce que j'avais, par des filous, à la foire St. Germain [4]; on me prit moi-même pour un voleur, et je fus huit jours en prison; après quoi je me fis correcteur d'imprimerie pour gagner de quoi retourner à pied en Hollande. Je connus la canaille écrivante, la canaille cabalante, et la canaille convulsionnaire [5]. On dit qu'il y a des gens fort polis dans cette ville-là : je le veux croire.

— Pour moi, je n'ai nulle curiosité de voir la France, dit Candide; vous devinez aisément que quand on a passé un mois dans Eldorado, on ne se soucie plus de rien voir sur la terre que mademoiselle Cunégonde: je vais l'attendre à Venise; nous traverserons la France pour aller en Italie; ne m'accompagnerez-vous pas? — Très volontiers, dit Martin; on dit que Venise n'est bonne que pour les nobles vénitiens, mais que cependant on y reçoit très bien les étrangers quand ils ont beaucoup d'argent : je n'en ai point; vous en avez, je vous suivrai partout. — A

. Incertitude piquante pour nombre de lecteurs provinciaux; semblent visées successivement, par exemple : certaines régions du Midi, la Normandie et la Gascogne, la Champagne; in certaines villes dotées de traditions intellectuelles ou d'académies (Bordeaux, Rouen, on...). Au demeurant, il s'agit surtout de provoquer « les Welches ». — 2. Une masse agitée. 3. D'après ce qu'il m'a été donné de voir (réserve assez peu réparatrice). — 4. Une des plus iennes foires de Paris. — 5. En termes voltairiens, ce sont respectivement : les plumitifs is aveu ni dignité; les religieux à intrigues et controverses (voir chap. XVIII, l. 53 : les noines qui cabalent »); enfin la populace qui s'adonnait à des démonstrations d'efficience stique, dont les célèbres « convulsions » autour du tombeau du diacre Pâris, au cimetière nt-Médard. A Candide, Paris va offrir le même visage qu'à Martin, voir chap. XXII, l. 75-et 123-136; 26 et suiv.; 270 et suiv.; et pour l'ensemble, l. 173-177.

propos [1], dit Candide, pensez-vous que la terre ait été originairement un
mer, comme on l'assure dans ce gros livre [2] qui appartient au capitain
du vaisseau? — Je n'en crois rien du tout, dit Martin, non plus qu
de toutes les rêveries qu'on nous débite depuis quelque temps. — Mai
30 à quelle fin ce monde a-t-il donc été formé? dit Candide. — Pour nou
faire enrager, répondit Martin. — N'êtes-vous pas bien étonné, continu

1. Expliquer cette association d'idées. — 2. Allusion soit à un ouvrage récent du présider de Brosses, l'*Histoire des navigations* (1756), soit à la *Théorie de la terre* de Buffon, ouvrag moins récent (1749), mais plus célèbre, dont de Brosses se recommande. L'un et l'autre sou tiennent, en hommes de science, l'hypothèse de la mer originaire, d'où des montagnes mêm auraient surgi. Voltaire, radical adversaire de l'évolutionnisme, ricane de leurs théories, e se replie sur les arguments du bon sens, gêné en particulier par l'idée que la science puiss soutenir les récits chrétiens de la *Genèse*.

● **Un chapitre de transition** (XXI) — On n'y raisonne guère, en dépit du titre : les questions manquent de suite, les réponses d tenue et d'étendue. Il s'agit pourtant d'un peu plus, ici encore (voi chap. XI-XII, malgré la boutade de XII, l. 99), que de bercer l'ennu des voyages.

① Montrez que s'éveillent chez le héros, à l'approche de l'ancien mond qu'il n'a guère eu le temps ni l'esprit de bien connaître (chap. II à X de nouvelles dispositions. Ne remet-il pas en question certaines vérité apprises (l. 26 et suiv.)? D'où lui vient le détail des termes de sa dernièr question (l. 36-40)? Marquez cependant les limites actuelles de se moyens « philosophiques ».
Notez, en y appliquant l'analyse, que la fonction de Martin auprès d Candide se trouve ici précisée (voir plus haut, p. 126, *le Quatrièm compagnon*). N'est-ce pas l'homme indiqué pour aliéner le réel à l psychologie et à la pensée optimistes?
Observez enfin que cette conversation à bâtons rompus fixe la nouvell orientation du voyage-enquête de Candide : comment vivent les hommes que peut l'homme contre le mal? Questions posées depuis les aventure de Surinam (voir p. 123, *le Tournant...*), plus nettement formulée devant les côtes d'Europe.

② Situez, par rapport à la discussion qui s'amorce à la fin du chapitre ces observations personnelles de Voltaire (auquel il arriva de dialogue avec une voix intérieure que le fataliste Martin ne renierait pas) « Chacun obéit à son instinct. Dites à un mouton qu'il dévore un cheva il répondra en broutant son herbe; proposez de l'herbe à un loup, i ira manger le cheval. Ainsi personne ne change son caractère. Tou suit les lois éternelles » (*Carnets*, éd. Besterman, p. 374).
A quoi répond, dans les *Questions sur l'Encyclopédie* (1771) : « [L'homme est, par toute la terre, du naturel des agneaux tant qu'il est enfant Pourquoi donc et comment devient-il si souvent loup et renard? N'est-c pas que, n'étant né ni bon ni méchant, l'éducation, l'exemple, le gouver nement dans lequel il se trouve jeté, l'occasion enfin, le déterminent la vertu ou au crime? » (article « Homme »).

Candide, de l'amour que ces deux filles du pays des Oreillons avaient pour ces deux singes, et dont je vous ai conté l'aventure? — Point du tout, dit Martin; je ne vois pas ce que cette passion a d'étrange : j'ai tant vu de choses extraordinaires qu'il n'y a plus rien d'extraordinaire [1]. — Croyez-vous, dit Candide, que les hommes se soient toujours mutuellement massacrés comme ils font aujourd'hui? qu'ils aient toujours été menteurs, fourbes, perfides, ingrats, brigands, faibles, volages, lâches, envieux, gourmands, ivrognes, avares, ambitieux, sanguinaires, calomniateurs, débauchés, fanatiques, hypocrites et sots? — Croyez-vous, dit Martin, que les éperviers aient toujours mangé des pigeons quand ils en ont trouvé [2]? — Oui, sans doute, dit Candide. — Eh bien! dit Martin, si les éperviers ont toujours eu le même caractère, pourquoi voulez-vous que les hommes aient changé le leur? — Oh! dit Candide, il y a bien de la différence, car le libre arbitre [3]... » En raisonnant ainsi, ils arrivèrent à Bordeaux.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

CE QUI ARRIVA EN FRANCE A CANDIDE ET A MARTIN

Candide ne s'arrêta dans Bordeaux qu'autant de temps qu'il en fallait pour vendre quelques cailloux du Dorado, et pour s'accommoder d'une bonne chaise à deux places [4]; car il ne pouvait plus se passer de son philosophe Martin; il fut seulement très fâché de se séparer de son mouton, qu'il laissa à l'Académie des sciences de Bordeaux, laquelle proposa pour le sujet du prix de cette année [5] de trouver pourquoi la laine de ce mouton était rouge [6]; et le prix fut adjugé à un savant du

---

. Sceptique par expérience, Martin a donc fait sien le *nihil admirari* de certains sages antiques. 2. Réminiscence possible du *Misanthrope* de Molière (v. 175-178); mais l'usage de cette ménaie animale dans la discussion de la nature humaine est vieux comme le monde. — 3. La rté morale, distinction traditionnelle entre l'homme et les animaux comme auteurs du mal. st une des pièces importantes de la philosophie leibnizienne. On s'étonnera de voir Candide, chapitre suivant, user d'un argument en sens contraire (i. 181). — 4. Pour arranger la locaa d'une voiture à deux places. — 5. Les concours annuels étaient, pour les académies provinces, un moyen de participer à la vie intellectuelle de l'époque. Cf. les deux premiers *Discours* J.-J. Rousseau, participation à deux concours de l'Académie de Dijon. — 6. Les plus futiles sujets proposés aux concours ne l'étaient pas tout à fait autant que celui-ci.

Nord, qui démontra par A, plus B, moins C divisé par Z [1], que le mouto devait être rouge, et mourir de la clavelée [2].

Cependant tous les voyageurs que Candide rencontra dans les caba rets de la route lui disaient : « Nous allons à Paris. » Cet empressemen général lui donna enfin l'envie de voir cette capitale; ce n'était pa beaucoup se détourner du chemin de Venise [3].

Il entra par le faubourg Saint-Marceau [4] et crut être dans le plu vilain village de la Vestphalie [5].

A peine Candide fut-il dans son auberge, qu'il fut attaqué d'un maladie légère [6], causée par ses fatigues. Comme il avait au doigt u diamant énorme, et qu'on avait aperçu dans son équipage une cassett prodigieusement pesante, il eut aussitôt auprès de lui deux médecin qu'il n'avait pas mandés, quelques amis intimes qui ne le quittèrent pas et deux dévotes qui faisaient chauffer ses bouillons. Martin disait « Je me souviens d'avoir été malade aussi à Paris dans mon premie voyage; j'étais fort pauvre : aussi n'eus-je ni amis, ni dévotes, ni méde cins, et je guéris. »

Cependant, à force de médecines et de saignées, la maladie de Can dide devint sérieuse. Un habitué du quartier [7] vint avec douceur lu demander un billet payable au porteur pour l'autre monde [8] : Candid n'en voulut rien faire. Les dévotes l'assurèrent que c'était une nouvell mode. Candide répondit qu'il n'était point homme à la mode. Martin voulut jeter l'habitué par les fenêtres. Le clerc jura qu'on n'enterrerai point Candide. Martin jura qu'il enterrerait le clerc s'il continuait les importuner. La querelle s'échauffa : Martin le prit par les épaules et le chassa rudement; ce qui causa un grand scandale, dont on fit u procès-verbal.

Candide guérit; et pendant sa convalescence il eut très bonn compagnie à souper chez lui. On jouait gros jeu. Candide était tout étonn que jamais les as ne lui vinssent; et Martin ne s'en étonnait pas.

---

1. En un temps où l'on se piquait de connaissances mathématiques, on employait de telle formules pour démontrer jusqu'à l'existence de Dieu; Leibniz s'y était essayé plusieurs foi et Voltaire en connaissait un autre cas : Maupertuis, savant français, résumait par la formul « Z égal à BC divisé par A plus B » une démonstration touchant aux lois de la création divine. — 2. La rougeole du mouton. — 3. Trait d'humour imperceptible : Venise et Paris ne vont guèr l'un sans l'autre dans les romans de voyages. — 4. Une des principales entrées de Paris à cett époque (actuel quartier des Gobelins). — 5. Presque exactement l'impression que rapporter J.-J. Rousseau de sa première entrée à Paris en 1731 (*Confessions*, livre IV). « Quelle différenc de ce cloaque à la ville d'Eldorado! » s'écriait le héros dans la première rédaction conservé (voir p. 135, *Histoire du texte*). — 6. L'incident de la maladie du héros est banal dans les roman « romanesques ». — 7. Expression commune : l'*habitué* ou prêtre habitué est un ecclésiastiqu associé aux fonctions des prêtres en titre d'une église, sans y avoir ni charge ni dignité. — 8. Raillerie d'une mesure de répression religieuse contre le jansénisme : on exigeait des malade avant de leur donner l'extrême-onction et le viatique, des billets de confession signés de confes seurs non réfractaires à la condamnation des Jansénistes (bulle *Unigenitus*, 1713).

Parmi ceux qui lui faisaient les honneurs de la ville, il y avait un petit abbé périgourdin [1], l'un de ces gens empressés, toujours alertes, toujours serviables, effrontés [2], caressants, accommodants, qui guettent les étrangers à leur passage, leur content l'histoire scandaleuse [3] de la ville, et leur offrent des plaisirs à tout prix. Celui-ci mena d'abord Candide et Martin à la comédie [4]. On y jouait une tragédie nouvelle. Candide se trouva placé auprès de quelques beaux esprits. Cela ne l'empêcha pas de pleurer à des scènes jouées parfaitement. Un des raisonneurs qui étaient à ses côtés lui dit dans un entr'acte : « Vous avez grand tort de pleurer, cette actrice est fort mauvaise; l'acteur qui joue avec elle est plus mauvais acteur encore; la pièce est encore plus mauvaise que les acteurs; l'auteur ne sait pas un mot d'arabe, et cependant la scène est en Arabie [5]; et, de plus, c'est un homme qui ne croit pas aux idées innées [6], je vous apporterai demain vingt brochures contre lui. — Monsieur [7], combien avez-vous de pièces de théâtre en France? » dit Candide à l'abbé; lequel répondit : « Cinq ou six mille. — C'est beaucoup, dit Candide; combien y en a-t-il de bonnes? — Quinze ou seize, répliqua l'autre. — C'est beaucoup », dit Martin.

Candide fut très content d'une actrice qui faisait la reine Élizabeth, dans une assez plate tragédie que l'on joue quelquefois [8]. « Cette actrice, dit-il à Martin, me plaît beaucoup; elle a un faux air de mademoiselle Cunégonde; je serais bien aise de la saluer. » L'abbé périgourdin s'offrit à l'introduire chez elle. Candide, élevé en Allemagne, demanda quelle était l'étiquette [9], et comment on traitait en France les reines d'Angleterre. « Il faut distinguer, dit l'abbé; en province, on les mène au cabaret; à Paris, on les respecte quand elles sont belles, et on les jette à la voirie quand elles sont mortes [10]. — Des reines à la voirie! dit Candide.

---

1. Un *petit abbé* est un bénéficier ecclésiastique, sans fonctions sacerdotales; la qualification gionale de celui-ci imite peut-être Rabelais et son fameux écolier limousin du *Pantagruel;* elle mble aussi satisfaire la colère philosophique de Voltaire contre l'abbé de Caveyrac qui venait écrire une justification des massacres de la Saint-Barthélemy. — 2. D'une familiarité hardie, ntraire au bon ton. — 3. La chronique des scandales du moment. — 4. Au théâtre. — 5. Grief mmun dans les rangs de la cabale. Voltaire eut à s'en défendre, par exemple, à propos de son *rphelin de la Chine* (1755) : « Si les Français n'étaient pas si français, mes Chinois auraient été us chinois. » — 6. Élément de la philosophie cartésienne, sans rapport avec l'art dramatique. ans ses *Mémoires*, à la même date, Voltaire attribue ses difficultés au théâtre à l'opposition ie suscite sa philosophie. — 7. Ici commence l'importante addition de 1761 (voir p. 135, *istoire du texte*); après un bref échange de répliques (l'abbé offrant à son protégé de le faire trer dans les bonnes grâces d'une jeune personne aperçue au théâtre, Candide s'excusant sur n rendez-vous à Venise), le texte de 1759 enchaînait sur l'épisode de la fausse Cunégonde, 216. — 8. *Le comte d'Essex*, de Thomas Corneille, grand succès en son temps (1678), encore ué au XVIII[e] s., en 1755 notamment; la soirée de Candide comporte deux pièces, selon l'usage : l'époque. — 9. Ce souci lui vient évidemment de son enfance (voir chap. I); on en a déjà vu marque au chap. XVIII, l. 81. — 10. L'excommunication des acteurs et la privation de pulture dont certains d'entre eux étaient l'objet choquent profondément Voltaire dans son ût et dans sa sensibilité religieuse.

— Oui vraiment, dit Martin; monsieur l'abbé a raison : j'étais à Pari
quand mademoiselle Monime [1] passa, comme on dit, de cette vie
l'autre; on lui refusa ce que ces gens-ci appellent *les honneurs de l*
sépulture, c'est-à-dire de pourrir avec tous les gueux du quartier dans u
vilain cimetière; elle fut enterrée toute seule de sa bande [2] au coin de l
rue de Bourgogne; ce qui dut lui faire une peine extrême, car elle pensai
très noblement. — Cela est bien impoli, dit Candide. — Que voulez
vous? dit Martin; ces gens-ci sont ainsi faits. Imaginez toutes les contra
dictions, toutes les incompatibilités possibles [3], vous les verrez dans l
gouvernement, dans les tribunaux, dans les églises, dans les spectacle
de cette drôle de nation. — Est-il vrai qu'on rit toujours à Paris? di
Candide. — Oui, dit l'abbé; mais c'est en enrageant [4] : car on s'y plain
de tout avec de grands éclats de rire; même on y fait en riant les action
les plus détestables.

— Quel est, dit Candide, ce gros cochon qui me disait tant de ma
de la pièce où j'ai tant pleuré [5], et des acteurs qui m'ont fait tant d
plaisir? — C'est un mal vivant, répondit l'abbé, qui gagne sa vie à dir
du mal de toutes les pièces et de tous les livres; il hait quiconque réussit
comme les eunuques haïssent les jouissants; c'est un de ces serpent
de la littérature qui se nourrissent de fange et de venin; c'est un folli
culaire [6]. — Qu'appelez-vous folliculaire? dit Candide. — C'est, di
l'abbé, un faiseur de feuilles, un F... [7]. »

C'est ainsi que Candide, Martin, et le Périgourdin, raisonnaient su
l'escalier, en voyant défiler le monde au sortir de la pièce. « Quoique j
sois très empressé de revoir mademoiselle Cunégonde, dit Candide, j
voudrais pourtant souper avec mademoiselle Clairon [8], car elle m'a par
admirable. »

L'abbé n'était pas homme à approcher de mademoiselle Clairon
qui ne voyait que bonne compagnie. « Elle est engagée pour ce soir, dit
il; mais j'aurai l'honneur de vous mener chez une dame de qualité, e
là vous connaîtrez Paris comme si vous y aviez été quatre ans. »

---

1. Adrienne Lecouvreur (1692-1730) désignée par un de ses grands rôles raciniens, disparu précisément dans les circonstances rapportées par Martin. Voltaire avait écrit sur sa mort un *Ode* réparatrice (1730). — 2. Tout à l'écart (expression rare). — 3. Vieille homélie volta rienne; il fait et refait, dans ses *Carnets*, la liste des « contradictions » françaises, depuis le temp des *Lettres philosophiques* (1734), écrites pour les dénoncer par référence aux mœurs anglaises. — 4. Voici donc un petit triomphe pour Martin (voir chap. XXI, l. 8-10). — 5. Selon la sensibilit du temps, une bonne tragédie obtient beaucoup de larmes, « les applaudissements les plu vrais », disait Voltaire. — 6. Mot forgé par Voltaire, et qui désigne depuis lors un journalist besogneux et malveillant. Follicule n'est pas petite feuille, mais petit sac : Voltaire a préfér à l'exactitude la vulgarité expressive. — 7. Certaines éditions postérieures à celle de 1771 porter en toutes lettres *Fréron*, nom propre rabaissé au commun; mais l'initiale suffisait à faire reco naître la plus célèbre victime de Voltaire : Élie Fréron (1718-1776). Voir p. 137 : *Têtes de turc* — 8. Nom de théâtre de la grande tragédienne du moment; Voltaire, qui lui devait maint succès faisait à cette même date (1761) des vers à la louange de « la divine Clairon ».

Candide, qui était naturellement curieux, se laissa mener chez la dame, au fond du faubourg St. Honoré [1]; on y était occupé d'un pharaon [2]; douze tristes pontes tenaient chacun en main un petit livre de

1. La visite d'un salon, la conquête d'une belle dame de Paris sont épisodes communs dans les romans de formation. — 2. Jeu de hasard, qui faisait fureur à l'époque; un banquier mène le jeu et tient pour son compte personnel la « banque », fonds commun alimenté par les pertes des joueurs ou *pontes*.

● **Histoire du texte** — Sur le « manuscrit La Vallière » (voir p. 33) se trouvent deux versions indatables de ce chapitre, la plus ancienne différant beaucoup du texte de la première édition (1759); ce texte même a été profondément remanié pour la seconde édition (1761). On possède donc de ce chapitre XXII, cas unique parmi les trente chapitres du conte, trois états antérieurs au dernier texte revu par Voltaire (celui de l'édition de 1771, reproduit ici, à peu près fixé dès 1761). Voici les changements les plus importants :

a) **Le premier état** donnait Paris pour une pauvre ville abandonnée à la ruse des fripons et surtout aux horreurs du fanatisme; soit (en gros) l'épisode de la fausse Cunégonde (l. 216 à la fin), précédé de trois scènes de rue dont Paris régale ses visiteurs : de hurlantes convulsions jansénistes (I); un grand vacarme autour des bières de chrétiens insoumis que l'Église n'enterrera pas (II); le tumulte d'un peuple en émoi à l'annonce d'un régicide (III). Canaille et désordres : un premier triomphe de Martin (voyez chap. XXI, lignes 8-17). Mais facile triomphe — et parfois de mauvais goût. Paris pouvait ne pas se reconnaître dans ce chapitre parisien, encore pauvre d'ailleurs en aventures intéressantes.

b) **Le deuxième état** (soit la seconde version manuscrite et l'édition originale qui en diffère assez peu) donne Paris pour une ville sotte et mesquine, autant que fanatique. Avant l'épisode, conservé, de la fausse Cunégonde, le récit a été étendu et animé : voir, ici, les lignes 1-51; la note de la ligne 52, et la fin à partir de la l. 216. D'autre part, les données de deux des trois scènes de la rédaction précédente se trouvent reprises sous forme d'aventures : la scène II dans l'épisode de la maladie de Candide (l. 16-35) et la scène III dans les circonstances de l'arrestation (l. 270-283, intégrées seulement dans l'édition originale).

① Appréciez ce dernier remaniement.

c) **Enfin, dans l'édition revue de 1761,** Voltaire développait la conversation au théâtre (l. 52-95) et insérait le récit de la visite chez la marquise de Parolignac (l. 96-216), tant pour améliorer le chapitre le plus discuté (voir p. 35) que pour libérer ses humeurs satiriques du moment (voir p. 141 *les Déceptions...*). Notez que le chapitre en fut plus que doublé.

② Dans quelle mesure ces nouveaux développements vous semblent-ils raccordés à certaines impressions de Martin sur les Français : « la principale occupation est l'amour; la seconde de médire; et la troisième de dire des sottises » (chap. XXI, l. 6)?

③ Tous ces faits vous paraissent-ils confirmer l'idée que Voltaire ait pu tenir un conte pour simple bagatelle dans son œuvre?

cartes, registre cornu de leurs infortunes [1]. Un profond silence régnait;
la pâleur était sur le front des pontes, l'inquiétude sur celui du banquier;
et la dame du logis, assise auprès de ce banquier impitoyable, remarquait avec des yeux de lynx tous les parolis, tous les sept-et-le-va de campagne [2], dont chaque joueur cornait ses cartes; elle les faisait décorner avec une attention sévère, mais polie, et ne se fâchait point de peur de perdre ses pratiques. La dame se faisait appeler la marquise de Parolignac [3]. Sa fille, âgée de quinze ans, était au nombre des pontes et avertissait d'un clin d'œil des friponneries de ces pauvres gens qui tâchaient de réparer les cruautés du sort [4]. L'abbé périgourdin, Candide et Martin, entrèrent; personne ne se leva, ni les salua, ni les regarda; tous étaient profondément occupés de leurs cartes. « Madame la baronne de Thunder-ten-tronckh était plus civile », dit Candide [5].

Cependant l'abbé s'approcha de l'oreille de la marquise, qui se leva à moitié, honora Candide d'un sourire gracieux, et Martin d'un air de tête tout à fait noble; elle fit donner un siège et un jeu de cartes à Candide, qui perdit cinquante mille francs en deux tailles [6] : après quoi on soupa très gaiement; et tout le monde était étonné que Candide ne fût pas ému de sa perte [6]; les laquais disaient entre eux, dans leur langage de laquais : « Il faut que ce soit quelque milord anglais [7]. »

Le souper fut comme la plupart des soupers de Paris : d'abord du silence, ensuite un bruit de paroles qu'on ne distingue point, puis des plaisanteries dont la plupart sont insipides, de fausses nouvelles, de mauvais raisonnements, un peu de politique, et beaucoup de médisance : on parla même de livres nouveaux. « Avez-vous vu, dit l'abbé périgourdin, le roman du sieur Gauchat [8], docteur en théologie? — Oui répondit un des convives; mais je n'ai pu l'achever. Nous avons une foule d'écrits impertinents; mais tous ensemble n'approchent pas de l'impertinence de Gauchat, docteur en théologie; je suis si rassasié de cette immensité de détestables livres qui nous inondent que je me suis mis à ponter au pharaon. — Et les *Mélanges* de l'archidiacre T... [9]

1. Métaphore spirituelle, introduite par le mot *livre* (pour « tas »); le contexte l'explique assez clairement. — 2. *Paroli!, sept-et-le-va*, etc. annoncent de gros coups, mettant en jeu le double ou le sextuple du rapport d'une carte, que l'on corne par convention. Un joueur indélicat qui corne une carte en cours de jeu (sans annoncer) tente contre la banque un coup fort insidieux (« coup de campagne ») à ne pas laisser s'engager. — 3. Ce nom d'emprunt éclaire l'épisode : Candide a été mené dans un faux salon et dans un vrai tripot, dont la tenancière s'est donné, selon l'usage, un nom-enseigne. La dernière syllabe indique la complicité de cette aventurière avec l'abbé *périgourdin*, lequel touche sa part des gains de la maison, comme rabatteur de dupes (cf. l. 207). — 4. Description classique dans les romans et les satires de mœurs de l'époque. — 5. Naïveté de taille (cf. chap I. l. 17-19) ; la marquise a-t-elle soixante et onze quartiers? — 6. Une perte énorme. — 7. Les jeunes nobles anglais, depuis le début du siècle, complétaient à Paris, Venise et Rome, leur formation d'Oxford en se donnant du bon temps contre beaucoup d'argent. Leurs largesses devenues proverbiales, on vint à dire « un milord russe » ou « un milord polonais », et donc « un *milord anglais* ». — 8. Voir ci-contre, *Têtes de Turc*. — 9. Trublet, autre tête de turc de Voltaire.

qu'en dites-vous? dit l'abbé. — Ah! dit madame de Parolignac, l'ennuyeux mortel! comme il vous dit curieusement ce que tout le monde sait! comme il discute pesamment ce qui ne vaut pas la peine d'être remarqué légèrement! comme il s'approprie, sans esprit, l'esprit des autres! comme il gâte ce qu'il pille! comme il me dégoûte! mais il ne me dégoûtera plus; c'est assez d'avoir lu quelques pages de l'archidiacre [1]. »

1. Portrait piquant, façon grand siècle : c'est le coup de langue de Célimène.

● **Têtes de Turc** — Depuis 1757-1758, avec des diatribes comme *la Religion vengée*, un pamphlet à grand tapage *(Les Cacouacs)*, et surtout en 1760, un an avant cette addition au texte de *Candide*, avec des dizaines de libelles, factums et romans satiriques, les partis traditionalistes et dévots dénonçaient les encyclopédistes comme des ennemis de la religion et du roi. Le tout dans une ambiance de grande guerre idéologique.
Voltaire y prit sa part, surtout entre la première et la seconde édition du conte (1759-1761), se faisant un honneur de répondre à tous les coups par des représailles personnelles (voir Biographie, p. 12).

Fréron (l. 86) était le plus brillant soldat de la résistance antiphilosophique; il rédigeait une gazette littéraire assez répandue, *l'Année littéraire*, et défendait dans ses chroniques spirituelles les anciens principes contre les nouveaux philosophes; il donnait depuis plus de dix ans des critiques acidulées des ouvrages de « M. de Voltaire » et par exemple il avait pris à la lettre le désaveu de *Candide* par son auteur après la première édition, en « démontrant » malicieusement que ce conte ne pouvait être de Voltaire. Celui-ci surnommait sa gazette « l'Ane littéraire », en appelait les chroniques des « fréronades » et se mit enfin, au plus chaud de la lutte, à le poursuivre de ses épigrammes, à le jouer sur scène (dans *l'Écossaise*, en juillet 1760, sous le nom de Frelon), à le vilipender en vers et en prose — faisant beaucoup pour prolonger jusqu'à nous la célébrité de son vieil ennemi.

Gauchat composait, depuis 1753, la série (12 volumes) de ses *Lettres critiques* (ou *Réfutations d'écrits modernes contre la religion*), prenant évidemment Voltaire à partie. On le disait aussi l'auteur de *l'Oracle des nouveaux philosophes* (1759-1760), tout entier employé à dénoncer l'influence voltairienne, avec l'agrément d'une fiction assez commune qui justifierait le nom de « roman » (l. 124) s'il est vrai que Voltaire commit cette fausse attribution (l'ouvrage est de l'abbé Cl.-M. Guyon).

L'abbé **Trublet** (l. 129), autre adversaire des « philosophes », rédigeait un *Journal chrétien* et publiait des séries d'*Essais* et d'œuvres mêlées; il était devenu en 1760 une cible choisie de la moquerie voltairienne. Quelque temps après la parution de ce passage, l'élection de Trublet à l'Académie allait fournir à Voltaire l'occasion d'une réconciliation pour la galerie (lettre à l'abbé Trublet, 27 avril 1761).

Il y avait à table un homme savant et de goût qui appuya ce que disait la marquise. On parla ensuite de tragédies [1]; la dame demanda pourquoi il y avait des tragédies qu'on jouait quelquefois, et qu'on ne pouvait lire. L'homme de goût expliqua très bien comment une pièce pouvait avoir quelque intérêt, et n'avoir presque aucun mérite [2]; il prouva en peu de mots que ce n'était pas assez d'amener une ou deux de ces situations qu'on trouve dans tous les romans, et qui séduisent toujours les spectateurs, mais qu'il faut être neuf sans être bizarre [3], souvent sublime et toujours naturel; connaître le cœur humain et le faire parler; être grand poète sans que jamais aucun personnage de la pièce paraisse poète [4]; savoir parfaitement sa langue, la parler avec pureté, avec une harmonie continue [5], sans que jamais la rime coûte rien au sens [6]. « Quiconque, ajouta-t-il, n'observe pas toutes ces règles peut faire une ou deux tragédies applaudies au théâtre, mais il ne sera jamais compté au rang des bons écrivains; il y a très peu de bonnes tragédies : les unes sont des idylles [7] en dialogues bien écrits et bien rimés; les autres, des raisonnements politiques [8] qui endorment, ou des amplifications qui rebutent; les autres, des rêves d'énergumène, en style barbare, des propos interrompus, de longues apostrophes aux dieux, parce qu'on ne sait point parler aux hommes, des maximes fausses, des lieux communs ampoulés [9]. »

Candide écouta ce propos avec attention, et conçut une grande idée du discoureur; et, comme la marquise avait eu soin de le placer à côté d'elle, il s'approcha de son oreille, et prit la liberté de lui demander qui était cet homme qui parlait si bien. « C'est un savant, dit la dame, qui ne ponte point, et que l'abbé m'amène quelquefois à souper : il se connaît parfaitement en tragédies et en livres, et il a fait une tragédie sifflée [10], et un livre dont on n'a jamais vu hors de la boutique de son

1. Sujet commun de conversation en un temps passionné de théâtre. Ce paragraphe semble nourri des réflexions auxquelles Voltaire a commencé de se livrer pour écrire ses *Commentaires sur Corneille*, il est surtout d'un grand admirateur de Racine. Voltaire profite enfin de l'occasion pour répondre à certaines critiques dont sa tragédie de *Tancrède* (1760) avait fait l'objet. — 2. « Le mérite, le succès et la réputation, notait Voltaire dans ses *Carnets*, sont trois choses fort différentes. » — 3. Ce que l'auteur de *Candide* avait tenté dans *Tancrède*. — 4. Cf. dans les « Remarques sur *Rodogune* » des *Commentaires :* « Les personnages ne doivent pas être poètes. » — 5. Il faut, selon les *Commentaires sur Corneille*, « charmer l'oreille et l'esprit par une élégance continue ». — 6. Fameux précepte de Boileau (*Art poétique*, chant premier, v. 27-36). — 7. La même expression se trouve, appliquée à *Bérénice* de Racine, dans une page des *Commentaires sur Corneille*. — 8. Ce que Voltaire est tenté de reprocher à certains morceaux de *Cinna* et d'*Horace*, par exemple. — 9. Assez curieusement, Voltaire met dans la bouche de ce défenseur des bonnes tragédies des expressions voisines de celles que Molière prêtait à Dorante, défenseur du genre comique. Cf. *la Critique de l'École des femmes*, sc. VI. — 10. A comparer avec cette pointe du *Pauvre Diable* (satire que Voltaire publiait en 1760) contre une espèce nouvelle dont fourmille Paris : « De malotrus, soi-disant beaux-esprits, — Qui, dissertant sur les pièces nouvelles, — En font encor de plus sifflables qu'elles. »

libraire qu'un exemplaire, qu'il m'a dédié. — Le grand homme! dit Candide, c'est un autre Pangloss. »

Alors, se tournant vers lui, il lui dit : « Monsieur, vous pensez, sans doute, que tout est au mieux dans le monde physique et dans le moral, et que rien ne pouvait être autrement [1]? — Moi, monsieur, lui répondit le savant, je ne pense rien de tout cela : je trouve que tout va de travers chez nous; que personne ne sait ni quel est son rang, ni quelle est sa

1. Plusieurs de ces expressions sont reprises de l'exposé de Pangloss au chapitre premier.

● **Réalisme et satire** — « Voltaire conteur rencontrait un problème de romancier : peindre Paris à des lecteurs parisiens, ou connaissant Paris » (R. Pomeau, éd. crit. p. 67). Considérons d'abord de ce point de vue l'état final du chapitre.

① Voltaire a consenti, entre les deux éditions (1759 et 1761), un effort pour satisfaire aux exigences propres du roman : comparez à cet égard la scène de l'auberge (l. 25-34) et la scène du jeu de la marquise (l. 96-110).

② Le tableau complet vous paraît-il vivant? Cette impression viendrait-elle plutôt de l'animation du récit (personnages, lieux et scènes) ou de l'intensité du rendu?

③ Montrez, par référence à d'autres œuvres où intervient Paris, que Voltaire s'est attaché surtout à représenter des formes morales de la vie parisienne : les milieux, les activités, les usages? ou un esprit, des manières, des passions? Le moraliste La Bruyère, lui-même, ne marquait-il pas plus de goût pour l'observation des choses (voir *les Caractères*, chap. « De la ville »)?

Appréciez, en fonction des vocations respectives du réaliste et du satirique, les trois formes de généralisation dont on observe le jeu :

Du particulier à l'espèce : *l'un de ces gens empressés, toujours alertes, toujours serviables...* (l. 39); *un de ces serpents de la littérature...* (l. 83); *quelques beaux esprits* (l. 44); *le souper fut comme la plupart des soupers de Paris...* (l. 119); etc.
De l'actualité à la continuité (ou « Paris n'a pas changé... ») : *Martin disait : Je me souviens...* (l. 22); *l'abbé a raison : j'étais à Paris...* (l. 65); *et là vous connaîtrez Paris comme si vous y aviez été quatre ans* (l. 95); *tel que plusieurs autres commis dans d'autres années...* (l. 274); etc.
Du tableau de la ville au panorama de la nation : *Monsieur, combien avez-vous de pièces de théâtre en France?* (l. 52); *et comment on traitait en France...* (l. 61); *cette drôle de nation* (l. 75); *tout va de travers chez nous* (l. 170); etc.

Noter aussi que la même suffisance impuissante se trouve à Bordeaux (l. 7-9) et à Paris (162-165).
On comprendrait assez bien, même avant les *Discours aux Velches* (1764), le dépit malavisé de l'abbé Nonnotte : « On trouve dans ses écrits une affectation continuelle à rabaisser les Français » (*Les Erreurs de Voltaire*, 1770, tome I, p. 14).

charge, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire, et qu'excepté le souper [1], qui est assez gai, et où il paraît assez d'union, tout le reste du temps se passe en querelles impertinentes : jansénistes contre molinistes [2], gens du parlement contre gens d'église, gens de lettres contre gens de lettres [3], courtisans contre courtisans, financiers contre le peuple, femmes contre maris, parents contre parents [4]; c'est une guerre éternelle [5]. »

Candide lui répliqua : « J'ai vu pis : mais un sage, qui depuis a eu le malheur d'être pendu, m'apprit que tout cela est à merveille : ce sont des ombres à un beau tableau [6]. — Votre pendu se moquait du monde, dit Martin; vos ombres sont des taches horribles. — Ce sont les hommes qui font les taches, dit Candide, et ils ne peuvent pas s'en dispenser. — Ce n'est donc pas leur faute, dit Martin [7]. » La plupart des pontes, qui n'entendaient rien à ce langage, buvaient; et Martin raisonna avec le savant, et Candide raconta une partie de ses aventures à la dame du logis.

Après souper, la marquise mena Candide dans son cabinet, et le fit asseoir sur un canapé [8]. « Eh bien! lui dit-elle, vous aimez donc toujours éperdument mademoiselle Cunégonde de Thunder-ten-tronckh? — Oui, madame », répondit Candide. La marquise lui répliqua avec un souris tendre : « Vous me répondez comme un jeune homme de Vestphalie [9]; un Français m'aurait dit : "Il est vrai que j'ai aimé mademoiselle Cunégonde; mais, en vous voyant, madame, je crains de ne la plus aimer." — Hélas! madame, dit Candide, je répondrai comme vous voudrez. — Votre passion pour elle, dit la marquise, a commencé en ramassant son mouchoir; je veux que vous ramassiez ma jarretière [10]. — De tout mon cœur », dit Candide; et il la ramassa. « Mais je veux que vous me la remettiez », dit la dame; et Candide la lui remit. « Voyez-vous, dit la dame, vous êtes étranger; je fais quelquefois languir mes amants de Paris quinze jours, mais je me rends à vous dès la première nuit, parce

1. Cet effet de compensation n'a-t-il pas été ruiné à l'avance (cf. l. 119-124)? — 2. Les Jésuites étaient appelés *molinistes*, d'après leur doctrine de la grâce divine et du libre arbitre, exposée par l'un des leurs (Molina) au XVI^e^ s.; les controverses du siècle précédent avec les Jansénistes (voir *les Provinciales* de Pascal) s'étaient étendues en luttes de partis et d'influences, même dans la politique, les gens du parlement soutenant la résistance janséniste, tandis que la majorité des évêques les combattaient, en général avec l'aide des pouvoirs publics. — 3. Querelles idéologiques ayant pour enjeu principal la poursuite de l'*Encyclopédie*. — 4. Réminiscence lointaine d'un brillant morceau de *Cinna* (I, 3, v. 187 et 200). — 5. D'où la retraite finale des héros, selon une analyse de Voltaire : « Il faut vivre un peu pour soi, pour sa société; alors on est en paix. Qui se donne au monde est en guerre » (à M^me^ de Graffigny, 16 mai 1758). — 6. La métaphore et l'idée viennent de saint Augustin justifiant le mal, et se retrouvent chez Leibniz qui les avait mises en bonne place dans sa *Théodicée*. — 7. Nouvel examen de l'origine du mal, après celui de la fin du chap. XXI. Mais cette fois l'optimiste, invoquant l'argument de nécessité au lieu du libre arbitre (cf. chap. XXI, l. 45), se trouve pris au piège aussitôt. — 8. L'épisode ainsi déclenché est usuel à l'époque dans les romans de mœurs parisiennes. — 9. Cf. « se conduire comme un franc Allemand », proverbe alors assez employé et mis en œuvre dans des situations romanesques identiques à celle-ci. — 10. L'incident n'est pas sans rappeler celui d'une audience donnée par le ministre Zadig (cf. *Zadig*, chap. VII).

qu'il faut faire les honneurs de son pays à un jeune homme de Vestphalie. » La belle, ayant aperçu deux énormes diamants aux deux mains de son jeune étranger, les loua de si bonne foi que des doigts de Candide ils passèrent aux doigts de la marquise.

● **Les déceptions d'un philosophe** — Le dénigrement de Paris, vers 1758, devient lieu commun parmi les « philosophes ». Tracassés, poursuivis, freinés dans leur zèle de « civilisation », ils crient à la décadence du goût, de l'esprit, des grâces et du génie français. « Pauvre siècle ! » répète Voltaire, sans se lasser.

Ce mouvement déborde la simple lassitude d'une société saturée de conventions mondaines (telle que l'éprouvait Mme du Deffand); il se distingue aussi facilement des censures de l'âme vertueuse aspirant à la vie simple et bonne : voir *la Nouvelle Héloïse* (II, lettres 14 à 28), qui parut entre les deux éditions de *Candide*. Il s'agit au contraire, pour les « philosophes », d'exciter, par leurs provocations, de salutaires sursauts de honte et de dépit; à quoi tendaient, par exemple, les fortes analyses d'un premier état du *Neveu de Rameau* de Diderot et les railleries humiliantes d'une satire que Jaucourt joignit à son article « Paris » (*Encyclopédie*, vol. XI, 1765).

Voltaire se devait d'autant plus à cette guerre des nerfs qu'il avait annoncé l'avènement parisien des temps philosophiques, dans le tome même de l'*Encyclopédie* qui déclencha répression et régression ! Comment avait-il pu se laisser aller à écrire : « Aujourd'hui, il y a plus de philosophie dans Paris que dans aucune ville de la terre, et peut-être que dans toutes les villes ensemble, excepté Londres » (article « Français », dans le tome VII où paraissait « Genève ») ?

① Mesurez dans l'addition de 1761 (l. 52-136 surtout) la part de cette satire « philosophique ».

② Montrez que le conteur s'oublie jusqu'à prêter plusieurs fois à ses personnages (pourtant présumés ridicules ou méchants) ses sarcasmes, sa rage, ses humeurs — son style. « C'est la seule partie périmée du conte », a-t-on écrit de l'addition de 1761, « le ressentiment y a tué l'esprit » (Hugo Friedrich, « Candide 1759 », *La Table ronde*, février 1958). Qu'en pensez-vous?

③ Appréciez, dans l'ordre polémique, le procédé qui consiste à charger les personnages de leur propre satire, en leur prêtant même assez de médisance (chez la marquise) ou de pédantisme (chez l'homme de goût, l. 140-157) pour les discréditer encore auprès des lecteurs de bonne compagnie.

④ Étudiez la correspondance des impressions du chapitre avec les extraits suivants de l'*Encyclopédie* (vol. XI, 1765, article « Paris », par le chevalier de Jaucourt), où « les Athéniens » représentent évidemment les Parisiens :

> [Les Athéniens] ne songeaient qu'aux bouffons, aux danseuses, aux baladins qui pouvaient les divertir. Ils encensaient l'idole du jour et la foulaient aux pieds le lendemain [... Leurs] conversations roulaient sur les nouvelles du jour, les brochures, les spectacles, les amourettes de Thaïs avec Ménandre et les nouveaux logogryphes [...]. Ce peuple réunissait en lui tous les contraires; il était dur et poli, civil et médisant, détracteur des étrangers et les accueillant avec enthousiasme [...]. Concentrés dans leur capitale, ils ne connaissaient rien au-delà de l'Attique.

Candide, en s'en retournant [1] avec son abbé périgourdin, sentit quelques remords d'avoir fait une infidélité à mademoiselle Cunégonde [2]; monsieur l'abbé entra dans sa peine; il n'avait qu'une légère part aux cinquante mille livres perdues au jeu par Candide [3], et à la valeur des deux brillants moitié donnés, moitié extorqués. Son dessein était de profiter, autant qu'il le pourrait, des avantages que la connaissance de Candide pouvait lui procurer. Il lui parla beaucoup de Cunégonde, et Candide lui dit qu'il demanderait bien pardon à cette belle de son infidélité, quand il la verrait à Venise.

Le Périgourdin redoublait de politesses et d'attentions, et prenait un intérêt tendre à tout ce que Candide disait, à tout ce qu'il faisait, à tout ce qu'il voulait faire [4]. « Vous avez donc, monsieur, lui dit-il, un rendez-vous à Venise? — Oui, monsieur l'abbé, dit Candide; il faut absolument que j'aille trouver mademoiselle Cunégonde. » Alors, engagé par le plaisir de parler de ce qu'il aimait [5], il conta, selon son usage [6], une partie de ses aventures avec cette illustre Vestphalienne.

« Je crois, dit l'abbé, que mademoiselle Cunégonde a bien de l'esprit, et qu'elle écrit des lettres charmantes. — Je n'en ai jamais reçu, dit Candide; car, figurez-vous qu'ayant été chassé du château pour l'amour d'elle, je ne pus lui écrire; que bientôt après j'appris qu'elle était morte, qu'ensuite je la retrouvai, et que je la perdis, et que je lui ai envoyé à deux mille cinq cents lieues d'ici un exprès [7] dont j'attends la réponse. »

L'abbé écoutait attentivement, et paraissait un peu rêveur. Il prit bientôt congé des deux étrangers, après les avoir tendrement embrassés. Le lendemain Candide reçut à son réveil une lettre conçue en ces termes : « Monsieur mon très cher amant, il y a huit jours que je suis malade en cette ville; j'apprends que vous y êtes. Je volerais dans vos bras si je pouvais remuer. J'ai su votre passage à Bordeaux; j'y ai laissé le fidèle Cacambo et la vieille, qui doivent bientôt me suivre. Le gouverneur de Buenos-Aires a tout pris, mais il me reste votre cœur. Venez; votre présence me rendra la vie ou me fera mourir de plaisir [8]. »

Cette lettre charmante, cette lettre inespérée, transporta Candide d'une joie inexprimable; et la maladie de sa chère Cunégonde l'accabla de douleur. Partagé entre ces deux sentiments, il prend son or et ses diamants, et se fait conduire avec Martin à l'hôtel où mademoiselle

1. Pour ce procédé de technique romanesque, voir p. 71, note 4. Stendhal en usera avec le même humour dans *le Rouge et le Noir* (Livre I, chap. 15). — 2. Plaisant scrupule pour la bonne société de 1761, où la fidélité passait généralement pour une vertu de l'ancien temps. — 3. Comme complice de la tenancière courtisane. — 4. Ici prend fin l'addition apparue dans l'édition de 1761. — 5. Voir p. 64, note 1. — 6. Trait d'humour : cet *usage* du héros naïf et confiant lui est commun avec nombre de héros de roman. Cf. p. 118, note 10. — 7. Un messager (Cacambo, plus que messager, à vrai dire). — 8. On appréciera la rédaction de cette lettre.

Cunégonde demeurait. Il entre en tremblant d'émotion, son cœur palpite, sa voix sanglote; il veut ouvrir les rideaux du lit; il veut faire apporter de la lumière. « Gardez-vous en bien, lui dit la suivante; la lumière la tue »; et soudain elle referme le rideau. « Ma chère Cunégonde, dit Candide en pleurant, comment vous portez-vous? si vous ne pouvez me voir, parlez-moi du moins. — Elle ne peut parler », dit la suivante. La dame alors tire du lit une main potelée que Candide arrose longtemps de ses larmes, et qu'il remplit ensuite de diamants, en laissant un sac plein d'or sur le fauteuil.

Au milieu de ses transports [1] arrive un exempt [2], suivi de l'abbé périgourdin et d'une escouade. « Voilà donc, dit-il, ces deux étrangers

1. Légère maladresse de rédaction, si la phrase précédente impliquait la sortie de Candide. L'état de la seconde version manuscrite du chapitre (voir p. 135 *Histoire du texte*) indique un remaniement : Voltaire avait d'abord imaginé de relier l'arrestation au scandale causé par l'incident du clerc chassé (voir l. 33). — 2. Officier subalterne de la police, chargé des arrestations. Le retour du traître abbé rappelle évidemment la rentrée de Tartuffe, à l'acte V de la pièce.

● **Les déboires d'un cœur sensible** — *Candide croyait être délivré de l'enfer* (l. 290) : dépit soudain; mais le cheminement en est perceptible, et les causes n'en sont pas indifférentes à la connaissance de Voltaire. (« Il faut finir comme Candide : j'ai assez vécu comme lui », avouera-t-il à d'Alembert quinze ans plus tard.)

① Candide a *envie de voir* Paris (l. 12). Relevez, dans ce dessein, et dans ses propos, ici et là, les marques d'un préjugé favorable.

② Il cherche d'abord, une fois de plus (voir p. 95, *le Romanesque*), à se reconstituer le paradis natal de Thunder-ten-tronckh, sa naïveté niant longtemps les évidences et courant aux dangers. Analysez, dans leur contexte, de ce point de vue, les allusions westphaliennes du chapitre XXII : l. 15, 60, 110, 166, 178, 191, 201, 220, etc.

③ Une triple friponnerie (l. 187-263) l'affranchit enfin de l'illusion. Montrez que l'épisode de la fausse Cunégonde (l. 214 et suiv.) met en jeu toutes les données de l'ample rencontre parisienne entre un héros tendre, franc, généreux et naïf, et un monde dur, de luttes, d'intérêts et de masques.

Dirait-on que Voltaire s'est dédoublé dans son héros? Sa réputation d'ironiste à froid paraît soutenue, ici même, par la raillerie désabusée (l. 119 et suiv., 17 et suiv.) ou par l'emphase dérisoire (l. 140-157). Il faut pourtant se persuader, en dépit de la griserie passagère du *Mondain* en 1736 (ici reniée par les violences vengeresses de l'adieu final), que la vie de cour blessa souvent en Voltaire un tendre Candide, celui qui s'abandonne à chanter enfin les « douces retraites » de son heureux exil : « Elles valent bien la vie de Paris, quand on a passé le temps des premières illusions » (juin 1757).

suspects? » Il les fait incontinent saisir, et ordonne à ses braves de les traîner en prison. « Ce n'est pas ainsi qu'on traite les voyageurs dans le Dorado, dit Candide. — Je suis plus manichéen [1] que jamais, dit Martin. — Mais, monsieur, où nous menez-vous? dit Candide. — Dans un cul-de-basse-fosse [2] », dit l'exempt.

Martin, ayant repris son sang-froid, jugea que la dame qui se prétendait Cunégonde était une friponne, monsieur l'abbé périgourdin un fripon qui avait abusé au plus vite de l'innocence de Candide, et l'exempt un autre fripon dont on pouvait aisément se débarrasser.

Plutôt que de s'exposer aux procédures de la justice [3], Candide, éclairé par son conseil, et d'ailleurs toujours impatient de revoir la véritable Cunégonde, propose à l'exempt trois petits diamants d'environ trois mille pistoles chacun [4]. « Ah! monsieur, lui dit l'homme au bâton d'ivoire [5], eussiez-vous commis tous les crimes imaginables, vous êtes le plus honnête homme du monde. Trois diamants! chacun de trois mille pistoles! Monsieur! je me ferais tuer pour vous, au lieu de vous mener dans un cachot. On arrête tous les étrangers, mais laissez-moi faire; j'ai un frère à Dieppe en Normandie; je vais vous y mener; et si vous avez quelque diamant à lui donner, il aura soin de vous comme moi-même. — Et pourquoi arrête-t-on tous les étrangers? » dit Candide. L'abbé périgourdin prit alors la parole, et dit : « C'est parce qu'un gueux du pays d'Atrébatie [6] a entendu dire des sottises [7] : cela seul lui a fait commettre un parricide [8], non pas tel que celui de 1610 au mois de mai [9], mais tel que celui de 1594 au mois de décembre [10], et tel que plusieurs autres commis dans d'autres années et dans d'autres mois par d'autres gueux qui avaient entendu dire des sottises [11]. »

L'exempt alors expliqua de quoi il s'agissait. « Ah! les monstres! s'écria Candide; quoi! de telles horreurs chez un peuple qui danse et

---

1. Cf. p. 125, note 3. — 2. Fin fond d'un cachot souterrain. — 3. Coûteuses, compliquées et surtout très lentes. — 4. Trente mille livres. — 5. Les deux bouts du bâton d'exempt étaient *d'ivoire*, le bâton d'ébène. Apprécier la périphrase dans son contexte. — 6. L'histoire, récente encore, entre dans le conte : le 5 janvier 1757, Robert-François Damiens, né à Arras en 1715, porta un coup de canif à Louis XV; l'émoi fut considérable dans toute la France. Comme le criminel se disait inspiré du Ciel pour ramener à ses devoirs un roi négligent, on le soupçonna d'appartenir à quelque secte. On parla beaucoup des jansénistes pendant son procès. — 7. Énigme transparente pour les lecteurs philosophes : comme Damiens n'avait cessé d'affirmer le caractère symbolique de son geste, son crime sera celui du fanatisme, oppresseur de la populace et indigne du siècle des Lumières (« *un* gueux *du pays d'*Atrébatie », les Atrébates étant les peuples d'Arras à l'époque de la conquête romaine). — 8. Le régicide était assimilé au *parricide*. — 9. Attentat réussi de Ravaillac sur le roi de France Henri IV. Plus de vingt fois, dans ses lettres et ailleurs, Voltaire appelle Damiens « le nouveau Ravaillac » ou « bâtard de Ravaillac ». — 10. Attentat manqué de Jean Châtel contre Henri IV, blessé seulement d'un coup de poignard. — 11. Ravaillac ancien Feuillant, Châtel élève des Jésuites et exécuteur de leur théorie du régicide, Damiens fanatisé par les querelles contemporaines (cf. p. 140, notes 2 et 3) : voilà ce que lance Voltaire quand il entreprend, ici et ailleurs, sa « liste des saints assassinats ».

qui chante! Ne pourrai-je sortir au plus vite de ce pays où des singes agacent des tigres? J'ai vu des ours [1] dans mon pays; je n'ai vu des hommes que dans le Dorado. Au nom de Dieu, monsieur l'exempt, menez-moi à Venise, où je dois attendre mademoiselle Cunégonde. — Je ne peux vous mener qu'en Basse-Normandie [2] », dit le barigel [3]. Aussitôt il lui fait ôter ses fers, dit qu'il s'est mépris, renvoie ses gens, et emmène à Dieppe Candide et Martin, et les laisse entre les mains de son frère. Il y avait un petit vaisseau hollandais à la rade. Le Normand, à l'aide de trois autres diamants devenu le plus serviable des hommes, embarque Candide et ses gens [4] dans le vaisseau qui allait faire voile pour Portsmouth en Angleterre. Ce n'était pas le chemin de Venise; mais Candide croyait être délivré de l'enfer [5], et il comptait bien reprendre la route de Venise à la première occasion.

---

1. Dans le bestiaire familier de l'esprit voltairien, les *singes* désignent le plus souvent les religieux, les *tigres* les fanatiques, les *ours* les mercenaires. Voltaire rappellera plusieurs fois cette métaphore : « Je ne conçois pas comment des êtres pensants peuvent demeurer dans un pays de singes qui deviennent si souvent tigres » (à d'Alembert, 18 juillet 1766). — 2. Dieppe est en Haute-Normandie. — 3. Chef de police, non pas à Paris ni en Normandie, mais justement dans certaines villes d'Italie. — 4. On ne saurait préciser. — 5. Que peut penser de cette réaction le manichéen Martin?

● **Vue perspective** — Des repères jalonnés ici et là placent le chapitre XXII dans la perspective d'autres chapitres importants.
Voltaire a pris le temps d'appeler nettement la comparaison de Paris et d'Eldorado : voir la note 5, page 132, et deux références explicites : l. 253 et 281 (au reste, le chapitre précédent, l. 18-22, lançait déjà l'idée d'une comparaison insoutenable pour Paris). Les réflexions finales de Candide (l. 277-281) confirment l'orientation nouvelle de l'histoire : le voici, second Diogène (cynisme en moins), à la recherche de vrais hommes et d'une condition vraiment humaine (voir plus haut, p. 123, *le Tournant de la course*).
Candide aspire à Venise (l. 213, 282, 291) comme à une sorte de réparation : d'où de fortes déceptions, au cas contraire.
Dans sa malédiction de Paris se profile aussi, pour Venise ou plus loin, une vocation de la retraite calme et sûre.
En attendant, cette rencontre avec Paris reste un succès pour Martin : les villes-lumières sont décevantes (voir chap. XX, l. 32-35), et Candide refait à peu près l'expérience annoncée (voir p. 129, note 5).

① Relevez, dans le comportement de Martin à Paris, des marques de ce premier succès — qui peut-être en laisse prévoir d'autres.

Venise, San Pietro di Castello
Tableau de Francesco Guardi (1712-1793)
... mais Candide croyait être délivré de l'enfer,
et il comptait bien reprendre la route de Venise...
(Chap. XXII, l. 290-291)

Cl. Grandon.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

CANDIDE ET MARTIN VONT SUR LES CÔTES D'ANGLETERRE; CE QU'ILS Y VOIENT

« Ah! Pangloss! Pangloss! Ah! Martin! Martin! Ah! ma chère Cunégonde! qu'est-ce que ce monde-ci? disait Candide sur le vaisseau hollandais. — Quelque chose de bien fou et de bien abominable, répondait Martin. — Vous connaissez l'Angleterre [1]; y est-on aussi fou qu'en France? — C'est une autre espèce de folie, dit Martin. Vous savez que ces deux nations sont en guerre pour quelques arpents de neige vers le Canada [2], et qu'elles dépensent pour cette belle guerre beaucoup plus que tout le Canada ne vaut [3]. De vous dire précisément s'il y a plus de gens à lier dans un pays que dans un autre, c'est ce que mes faibles lumières ne me permettent pas; je sais seulement qu'en général les gens que nous allons voir sont fort atrabilaires [4]. »

En causant ainsi ils abordèrent à Portsmouth [5]; une multitude de peuple couvrait le rivage, et regardait attentivement un assez gros homme qui était à genoux, les yeux bandés [6], sur le tillac [7] d'un des vaisseaux de la flotte; quatre soldats, postés vis-à-vis de cet homme, lui tirèrent chacun trois balles dans le crâne, le plus paisiblement du monde; et toute l'assemblée s'en retourna extrêmement satisfaite. « Qu'est-ce donc que tout ceci? dit Candide; et quel démon exerce partout son empire? » Il demanda qui était ce gros homme qu'on venait de tuer en cérémonie. « C'est un amiral, lui répondit-on. — Et pourquoi tuer cet amiral? — C'est, lui dit-on, parce qu'il n'a pas fait tuer assez de monde; il a livré un combat à un amiral français, et on a trouvé qu'il

---

1. Le passé de Martin est obscur. Cf. les dernières lignes du chap. XIX, et le début du chap. XXI, l. 1 à 17. — 2. Double raccourci tendancieux : les hostilités constantes entre colons anglais et colons français, au sujet de *quelques arpents* de zone frontière, ne furent pas la seule cause ni même la cause principale de la guerre franco-anglaise déclenchée en 1756; d'autre part, sur les territoires disputés, dans l'Acadie en particulier,se pratiquaient l'élevage et l'agriculture, et ailleurs le commerce des peaux, Ces deux déformations s'expliquent assez bien par la psychologie des temps de guerre. — 3. *Tout le Canada*, c'étaient, en 1758, le nord des Grands Lacs et la vallée du Saint-Laurent; et en ce premier âge du colonialisme, une terre « vaut » par son revenu immédiat. Ainsi la Silésie « valait » beaucoup plus que le Canada, lorsque Voltaire écrivait : « Le Canada et la Silésie ne méritent pas que tout le monde s'égorge » (25 janvier 1759). — 4. Tristes et déprimés, mais portés aux violences soudaines : cf. au chap. XII, l. 93, la mention de suicides d'Anglais, et plus loin, au chap. XXV, celle de leur passion (l. 107). Avec le mot « spleen », qui s'acclimatait en France, ces idées reçues composaient une sorte de type national. — 5. Cf. la dernière phrase du chap. XXI. — 6. Deux traits rapides et le cérémonial était reconnu. Cf. chap. II, l. 55. — 7. Le pont.

n'était pas assez près de lui [1]. — Mais, dit Candide, l'amiral françai
était aussi loin de l'amiral anglais que celui-ci l'était de l'autre! —
Cela est incontestable, lui répliqua-t-on; mais dans ce pays-ci il es
bon de tuer de temps en temps un amiral pour encourager les autres [2].

1. Les lecteurs de 1759 se rappelaient la mort de l'amiral anglais John Byng, battu par le Français dans les eaux de Minorque en mai 1755, relevé de son commandement et rappelé Londres, inculpé pour défaut de zèle, condamné à mort par un verdict où ses bons service étaient reconnus, et exécuté sur son vaisseau à Portsmouth le 14 mars 1757. L'Europe pensant s'en était indignée. — 2. L'exécution relevait en effet de la politique intérieure, démonstration d force d'un ministère compromis par la défaite.

● **Décevante Albion** — Ici encore, les humeurs de Voltaire importen d'abord. L'affrontement européen (« honteux pour l'humanité » dès son déclenchement, lettre du 29 février 1756, à Thieriot); l'exécutio de Byng (« un assassinat juridique ») sont deux crimes contre la civil sation. Il s'est indigné, avant Candide; et mieux : il a tenté d'amorce des pourparlers entre les belligérants, il a voulu forcer le succès dan la cause perdue du soldat sacrifié.
Le conte, et cet épisode en particulier, font donc ce qui restait à faire dénoncer le mal, par refus de complicité, avec les armes de l'esprit.

① Un certain détachement (l. 5-11) : précisez-en le ton et les procédé de style; n'est-il pas un peu appuyé dans les termes? n'est-il pas u peu surprenant chez Martin (voir sa réplique précédente, péremptoi et brutale)? Qu'en déduisez-vous?

② La double lecture : l'exécution telle qu'elle est racontée (l. 12-26 semble-t-elle le fait de gens *fort atrabilaires* (l. 11)? A quoi tendait alo cette annonce?

③ L'humour d'un fait divers : étudiez en détail l'esprit de Voltair dans le récit de l'exécution (l. 12-26). G. Lanson y a discerné, sur l dernière phrase (*tuer*, *amiral*, *encourager*), une distorsion délibérémen polémique du style : « Mettez des termes généraux, *punir*, *chef*, *animer* le contact logique se produit, et l'esprit s'en va » (*L'Art de la pros* 1909, p. 175). Cette analyse pourrait être précisée et complétée, pu étendue au contexte : quels en seraient les résultats?

On observera que l'épisode reste à peu près sans influence sur la formatio de Candide. Le conteur a certes marqué comme une influence obscu de Martin sur lui (commenter le mot *démon*, l. 18, à rapprocher d celui d'*enfer* à la fin du chapitre précédent); mais l'abordage à Veni raffermit enfin sa confiance.
De même, Voltaire ne renonça jamais à son admiration éclairée pou une Angleterre libre, évoluée et prospère : si Candide débarquait Portsmouth et voyait Londres, une description suivie laisserait sa doute de meilleures impressions que cet accident marginal ou que l « petits faits » anglais dispersés ailleurs dans le conte. Au moins l'épiso figure-t-il, dans l'œuvre de Voltaire, comme son préservatif cont l'anglomanie dont on lui faisait justement reproche vers 1757.

Candide fut si étourdi et si choqué de ce qu'il voyait et de ce qu'il entendait qu'il ne voulut pas seulement mettre pied à terre, et qu'il fit son marché avec le patron hollandais (dût-il le voler comme celui de Surinam [1]), pour le conduire sans délai à Venise.

Le patron fut prêt au bout de deux jours. On côtoya la France; on passa à la vue de Lisbonne, et Candide frémit [2]. On entra dans le détroit et dans la Méditerranée; enfin on aborda à Venise. « Dieu soit loué! dit Candide, en embrassant Martin; c'est ici que je reverrai la belle Cunégonde. Je compte sur Cacambo comme sur moi-même. Tout est bien, tout va bien, tout va le mieux qu'il soit possible [3]. »

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME

DE PAQUETTE, ET DE FRÈRE GIROFLÉE

Dès qu'il fut à Venise, il fit chercher Cacambo dans tous les cabarets, dans tous les cafés, chez toutes les filles de joie, et ne le trouva point. Il envoyait tous les jours à la découverte de tous les vaisseaux et de toutes les barques : nulles nouvelles de Cacambo [4]. « Quoi! disait-il à Martin, j'ai eu le temps de passer de Surinam à Bordeaux, d'aller de Bordeaux à Paris, de Paris à Dieppe, de Dieppe à Portsmouth, de côtoyer le Portugal et l'Espagne, de traverser toute la Méditerranée, de passer quelques mois [5] à Venise, et la belle Cunégonde n'est point venue! Je n'ai rencontré au lieu d'elle qu'une drôlesse et un abbé périgourdin [6]! Cunégonde est morte, sans doute; je n'ai plus qu'à mourir [7]. Ah! il valait mieux rester dans le paradis du Dorado que de revenir dans cette maudite Europe. Que vous avez raison, mon cher Martin! tout n'est qu'illusion et calamité [8]. »

---

1. Voir p. 120, l. 74. — 2. Jolie notation, qui sauve de la sécheresse ce récit brusqué. Pour les événements de Lisbonne, cf. la fin du chap. IV, et les chap. V à IX. — 3. L'optimisme du héros n'est plus que lié à d'heureuses circonstances (cf. chap. XX, l. 11-13). L'expression n'en est-elle pas aussi moins dogmatique? — 4. Apprécier ce tour. — 5. Indication remarquable pour la chronologie du conte. — 6. Voir chap. XXII, l. 214-248. — 7. Protestation éminemment romanesque : voir chap. XVI, l. 11. — 8. Que vaut cette réaction? Sur quel plan se situent, depuis qu'il a renoncé à l'optimisme absolu, au chap. XIX (l. 42-46), les « réflexions » philosophiques du héros?

Il tomba dans une mélancolie [1] noire, et ne prit aucune part à l'opéra *alla moda* [2], ni aux autres divertissements du carnaval [3]; pas une dame ne lui donna la moindre tentation. Martin lui dit : « Vous êtes bien simple, en vérité, de vous figurer qu'un valet métis qui a cinq ou six millions dans ses poches [4] ira chercher votre maîtresse au bout du monde et vous l'amènera à Venise. Il la prendra pour lui, s'il la trouve. S'il ne la trouve pas, il en prendra une autre : je vous conseille d'oublier votre valet Cacambo et votre maîtresse Cunégonde. » Martin n'était pas consolant. La mélancolie de Candide augmenta, et Martin ne cessait de lui prouver qu'il y avait peu de vertu et peu de bonheur sur la terre [5], excepté peut-être dans Eldorado, où personne ne pouvait aller.

En disputant sur cette matière importante, et en attendant Cunégonde, Candide aperçut un jeune théatin [6] dans la place St-Marc [7], qui tenait sous le bras une fille. Le théatin paraissait frais, potelé, vigoureux; ses yeux étaient brillants, son air assuré, sa mine haute, sa démarche fière. La fille était très jolie, et chantait; elle regardait amoureusement son théatin, et de temps en temps lui pinçait ses grosses joues [8]. « Vous m'avouerez du moins [9], dit Candide à Martin, que ces gens-ci sont heureux. Je n'ai trouvé jusqu'à présent dans toute la terre habitable, excepté dans Eldorado, que des infortunés; mais pour cette fille et ce théatin, je gage que ce sont des créatures très heureuses. — Je gage que non, dit Martin. — Il n'y a qu'à les prier à dîner [10], dit Candide et vous verrez si je me trompe. »

Aussitôt il les aborde, il leur fait son compliment [11], et les invite à venir à son hôtellerie manger des macaronis, des perdrix de Lombardie, des œufs d'esturgeon, et à boire du vin de Montepulciano, du lacryma-christi, du chypre, et du samos [12]. La demoiselle rougit, le théatin accepta la partie [13], et la fille le suivit en regardant Candide avec des yeux de surprise et de confusion, qui furent obscurcis de quelques

1. « Mélancolique » est l'équivalent d' « atrabilaire » (cf. p. 147, note 4); le pléonasme de l'adjectif est du style affectif. — 2. L'opéra à la mode. — 3. Bals, jeux publics, parades, etc. — 4. Les diamants que Candide lui a laissés pour ses frais de mission (cf. XIX, l. 61-65). — 5. C'est sur la croyance contraire que reste fondée l'espérance de Candide (voir, précisément, chap. XIX, l. 11-12). Mais Martin, qui jusqu'alors ne parlait que d'expérience, est en passe de devenir un dogmatique « prouvant », comme Pangloss (chap. I, l. 26). — 6. L'ordre des Théatins, fondé au XVI^e s. à Naples et à Rome; un ancien adversaire de Voltaire, Boyer, évêque de Mirepoix (le mage Yebor de *Zadig*), en avait fait partie; leur vie d'autre part était entièrement remise, à l'origine, entre les mains de la Providence : d'où peut-être leur place dans un conte sur l'optimisme. — 7. La grand-place de Venise. — 8. Anatole France a été inspiré par ce passage (Jean Sareil, *Anatole France et Voltaire*, 1961, p. 76), en écrivant un épisode de *la Rôtisserie de la reine Pédauque* (rencontre nocturne de Catherine et de Frère Ange). — 9. On définira le tour nouveau que prennent les pensées de Candide. — 10. Les confidences de table, même entre inconnus, étaient assez dans les mœurs du temps. — 11. Il leur présente ses civilités. — 12. Mets et vins méditerranéens. Voltaire s'amuse à cet aspect gastronomique de la couleur locale. — 13. Nous dirions : *partie* de plaisir.

larmes. A peine fut-elle entrée dans la chambre [1] de Candide, qu'elle lui dit : « Eh quoi! monsieur Candide ne reconnaît plus Paquette [2]! » A ces mots, Candide, qui ne l'avait pas considérée jusque-là avec attention, parce qu'il n'était occupé que de Cunégonde, lui dit : « Hélas! ma pauvre enfant, c'est donc vous qui avez mis le docteur Pangloss dans le bel état où je l'ai vu?

— Hélas! monsieur, c'est moi-même, dit Paquette; je vois que vous êtes instruit de tout. J'ai su [3] les malheurs épouvantables arrivés à toute la maison de madame la baronne [4] et à la belle Cunégonde. Je vous jure que ma destinée n'a guère été moins triste. J'étais fort innocente quand vous m'avez vue. Un cordelier, qui était mon confesseur, me séduisit aisément [5]. Les suites en furent affreuses; je fus obligée de sortir du château quelque temps après que monsieur le baron vous eut renvoyé à grands coups de pied dans le derrière. Si un

1. Appartement. Voir l. 84 le mot *cabinet* de sens assez voisin. — 2. Nous avions perdu de vue cette jeune personne depuis le chap. IV; cf. l. 36 et la note. — 3. Est-ce vraisemblable? — 4. On appréciera cette manière de désigner les habitants de la baronnie. — 5. Pangloss l'avait laissé entendre, dans son récit du chap. IV, l. 39. Pour juger cette satire, cf. la note 11 de la page 52.

● **Les promesses de Venise**

① Tout tendu vers Venise, est-ce son bonheur seulement que Candide en attendait? Reportez-vous aux passages suivants, pour les analyser : chap. XX, l. 65-69; XXI, 18-22; XXII, 278-290 et XXIII, 27-36.

② Voltaire a pris soin de marquer d'emblée (chap. XXIV, l. 1-25) l'importance de la partie qui doit se jouer à Venise. Quel regard, cependant, sommes-nous déjà invités à en prendre, par l'excès des comportements des deux héros ou par la précipitation de leurs conclusions?

On notera, d'autre part, qu'au XVIII[e] siècle, dans une géographie « optimiste » du monde, Venise est comme une terre promise : « pays libre » et sûr, disait plus haut Candide (chap. XIX, l. 67); maints voyageurs en louent les usages et la constitution,comme assurant un équilibre des bonheurs entre les ordres sociaux (ce dont Marmontel se fait l'écho dans un article « Grand » de l'*Encyclopédie*, voisin d'un autre article « Grand », de Voltaire lui-même, tome VII, 1757); maints récits en font « sans contredit l'endroit du monde où l'on peut le plus agréablement tirer parti de la vie » (Fougeret de Monbron, *le Cosmopolite*, 1753). Voir le livre VII des *Confessions* de Rousseau : Venise et ses aimables courtisanes, ses gondoliers toujours chantant; Venise et son carnaval endiablé; Venise et sa noblesse fastueuse, et ses raffinements d'art.

③ Étudiez les incidences de ce renom sur les chapitres XXIV-XXVI.

fameux médecin n'avait pas pris pitié de moi, j'étais morte. Je fus quelque temps par reconnaissance la maîtresse de ce médecin [1]. Sa femme, qui était jalouse à la rage, me battait tous les jours impitoyablement; c'était une furie. Ce médecin était le plus laid de tous les hommes, et moi la plus malheureuse de toutes les créatures d'être battue continuellement pour un homme que je n'aimais pas. Vous savez, monsieur, combien il est dangereux pour une femme acariâtre d'être l'épouse d'un médecin. Celui-ci, outré des procédés de sa femme, lui donna un jour, pour la guérir d'un petit rhume, une médecine si efficace qu'elle en mourut en deux heures de temps dans des convulsions horribles. Les parents de madame intentèrent à monsieur un procès criminel; il prit la fuite, et moi, je fus mise en prison. Mon innocence ne m'aurait pas sauvée si je n'avais été un peu jolie. Le juge m'élargit [2], à condition qu'il succéderait au médecin. Je fus bientôt supplantée par une rivale, chassée sans récompense, et obligée de continuer [3] ce métier abominable qui vous paraît si plaisant à vous autres hommes, et qui n'est pour nous qu'un abîme de misère. J'allai exercer la profession à Venise. Ah! monsieur, si vous pouviez vous imaginer ce que c'est que d'être obligée de caresser indifféremment un vieux marchand, un avocat, un moine, un gondolier, un abbé; d'être exposée à toutes les insultes, à toutes les avanies; d'être souvent réduite à emprunter une jupe pour aller se la faire lever par un homme dégoûtant; d'être volée par l'un de ce qu'on a gagné avec l'autre; d'être rançonnée par les officiers de justice [4], et de n'avoir en perspective qu'une vieillesse affreuse, un hôpital, et un fumier [5], vous concluriez que je suis une des plus malheureuses créatures du monde. »

Paquette ouvrait ainsi son cœur au bon Candide, dans un cabinet [6], en présence de Martin, qui disait à Candide : « Vous voyez que j'ai déjà gagné la moitié de la gageure [7]. »

Frère Giroflée [8] était resté dans la salle à manger, et buvait un coup en attendant le dîner. « Mais, dit Candide à Paquette, vous aviez l'air si gai, si content, quand je vous ai rencontrée; vous chantiez, vous caressiez le théatin avec une complaisance naturelle; vous m'avez paru [9]

1. L'incident rappelle un moment de la vie de la Vieille : cf. chap. XII, l. 69-72. — 2. Me rendit ma liberté. — 3. Cette analyse de la prostitution, qui met en cause la société, est remarquable pour l'époque; l'article correspondant de l'*Encyclopédie* est plètre en comparaison, avec ses invectives contre les gens de lettres qui prostituent leurs talents. — 4. En amendes et frais de justice; peut-être aussi par suite d'exactions et de chantages. — 5. La privation de sépulture était l'une des sanctions religieuses de ces mauvaises mœurs. — 6. Cf. p. 151, note 1. — 7. Du pari fait sur le bonheur apparent de Paquette et de son compagnon. — 8. « Paquerette » et *Giroflée* : l'assortiment est joli; mais ce dernier nom évoque aussi la pleine santé chez un homme dont la vigueur n'a guère d'emploi utile. — 9. Vous *avez paru* à mes yeux.

aussi heureuse que vous prétendez être infortunée. — Ah! monsieur, répondit Paquette, c'est encore là une des misères du métier. J'ai été hier volée et battue par un officier, et il faut aujourd'hui que je paraisse de bonne humeur pour plaire à un moine. »

Candide n'en voulut pas davantage; il avoua que Martin avait raison. On se mit à table avec Paquette et le théatin; le repas fut assez amusant, et sur la fin on se parla avec quelque confiance. « Mon père, dit Candide au moine, vous me paraissez jouir d'une destinée que tout le monde doit envier; la fleur de la santé brille sur votre visage [1], votre physionomie annonce le bonheur [2], vous avez une très jolie fille pour votre récréation [3], et vous paraissez très content de votre état de théatin.

— Ma foi, monsieur, dit frère Giroflée, je voudrais que tous les théatins fussent au fond de la mer. J'ai été tenté cent fois de mettre le feu au couvent, et d'aller me faire turc [4]. Mes parents me forcèrent, à l'âge de quinze ans [5], d'endosser cette détestable robe, pour laisser plus de fortune à un maudit frère aîné que Dieu confonde! La jalousie,

---

1. Cf. l'expression « un teint fleuri ». Sous la naïveté de Candide, le sourire en coin du conteur. — 2. Il était normal que Candide juge Giroflée sur sa mine, puisque « sa physionomie annonçait son âme» (chap. I, l. 3). — 3. Amusement. — 4. Me convertir à l'Islam (ce qui arrivera : voir chap. XXX, l. 54). — 5. Dans les maisons nobles, en droit coutumier, et dans les bonnes familles, on tâchait de diviser le moins possible les terres, les biens et la fortune; les parents faisaient volontiers embrasser l'état ecclésiastique à un fils puîné ou mettaient une fille au couvent.

● **Mauvais pari sur le bonheur** (l. 26-125) — Candide a la mémoire courte (voir la gageure proposée par la Vieille à la fin du chapitre XII, que sa détresse rappelait encore au souvenir du héros, à Surinam, chapitre XIX, l. 129-133). Mais quel intérêt a-t-il maintenant à trouver des gens heureux ou, à défaut, à faire des heureux?

① Étudiez la mise en scène de cet épisode.

② Montrez comment l'un et l'autre témoignage se trouvent prendre une portée générale. Pourquoi Voltaire a-t-il doté ses deux personnages d'un passé qui leur permet de plaider non coupable?

③ Comment Candide se sauve-t-il enfin de la présente défaite (l. 116-125)?

L'enquête sur les « bonheurs » de Venise peut ainsi se poursuivre (l. 126-137). Notons cependant l'insistance avec laquelle Voltaire a déjà ironisé, par les suggestions d'un style conscient, sur l'illusionnisme persistant de Candide : le « paraître » et l' « être » ne faisaient-ils pas un plaisant jeu dans l'épisode de la fille et du moine? ou bien encore, dans l'ensemble, les « voir » de Candide (l. 37, 120) avec ceux du lucide Martin (l. 85, 127, 135)?

la discorde, la rage, habitent dans le couvent [1]. Il est vrai que j'ai prêché quelques mauvais sermons qui m'ont valu un peu d'argent dont le prieur me vole la moitié : le reste me sert à entretenir des filles; mais quand je rentre le soir dans le monastère, je suis prêt de me casser la tête contre les murs du dortoir; et tous mes confrères sont dans le même cas [2]. »

Martin se tournant vers Candide avec son sang-froid ordinaire [3] : « Eh bien! lui dit-il, n'ai-je pas gagné la gageure tout entière? » Candide donna deux mille piastres [4] à Paquette et mille piastres à frère Giroflée. « Je vous réponds, dit-il, qu'avec cela ils seront heureux. — Je n'en crois rien du tout, dit Martin; vous les rendrez peut-être avec ces piastres beaucoup plus malheureux encore [5]. — Il en sera ce qui pourra, dit Candide; mais une chose me console [6], je vois qu'on retrouve souvent les gens [7] qu'on ne croyait jamais retrouver : il se pourra bien faire qu'ayant rencontré mon mouton rouge et Paquette je rencontre aussi Cunégonde. — Je souhaite, dit Martin, qu'elle fasse un jour votre bonheur; mais c'est de quoi je doute fort. — Vous êtes bien dur, dit Candide. — C'est que j'ai vécu, dit Martin [8].

— Mais regardez ces gondoliers, dit Candide; ne chantent-ils pas sans cesse? — Vous ne les voyez pas dans leur ménage, avec leurs femmes et leurs marmots d'enfants, dit Martin. Le doge [9] a ses chagrins, les gondoliers ont les leurs. Il est vrai qu'à tout prendre le sort d'un gondolier est préférable à celui d'un doge; mais je crois la différence si médiocre que cela ne vaut pas la peine d'être examiné [10].

— On parle, dit Candide, du sénateur Pococurante[11], qui demeure dans ce beau palais sur la Brenta[12], et qui reçoit assez bien les étrangers. On prétend que c'est un homme qui n'a jamais eu de chagrin. — Je voudrais voir une espèce si rare », dit Martin. Candide aussitôt fit demander au seigneur Pococurante la permission de venir le voir le lendemain.

---

1. Voir dans *Gargantua* cette phrase de même tour sur les couvents : « où mur y a et davan et derrière, y a force murmur, envie et conspiration mutue » (chap. LII). — 2. Voltaire n' presque jamais compris dans le monachisme le sacrifice et le don de soi, imaginant au mieu des moines exemplaires et restés purs, mais secrètement lassés de leurs souffrances. — 3. Cett notation tourne à l'épithète homérique : voir chap. XXII, l. 256 et XXVI, l. 17. — 4. Très gross somme. — 5. Dépréciation de l'argent, motif important du conte. Les biens matériels et surtou les biens moraux valent mieux; Eldorado méprise l'or et l'argent. — 6. Voilà donc surmonté la dépression du début de ce chapitre. — 7. Lequel est plus plaisant : *souvent* ou *gens?* — 8. On appréciera cette réplique. — 9. Premier magistrat de la République de Venise, élu à vie président de tous les conseils du gouvernement. — 10. C'est à la pesée des bonheurs que s'exerc le paradoxal Martin : manie du XVIII[e] s. (cf. p. 40, note 9). — 11. Les sénateurs étaient d'impor tants personnages à Venise. Le nom de *Pococurante* semble jouer sur celui de « procurateur » nom d'une haute dignité à Venise; mais surtout (par l'italien *poco-curante :* peu soucieux) il annonce un homme à la fois libre de soucis et peu attaché aux choses. — 12. Les bords de cett rivière, qui se jette dans la lagune de Venise, sont bâtis de somptueux édifices (*palazzi*).

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME

VISITE CHEZ LE SEIGNEUR POCOCURANTÉ, NOBLE VÉNITIEN

Candide et Martin allèrent en gondole sur la Brenta, et arrivèrent au palais du noble Pococuranté. Les jardins étaient bien entendus [1], et ornés de belles statues de marbre, le palais d'une belle architecture. Le maître du logis, homme de soixante ans, fort riche, reçut très poliment les deux curieux, mais avec très peu d'empressement, ce qui déconcerta Candide et ne déplut point à Martin [2].

D'abord deux filles jolies et proprement [3] mises servirent du chocolat [4], qu'elles firent très bien mousser. Candide ne put s'empêcher de les louer sur leur beauté, sur leur bonne grâce, et sur leur adresse. « Ce sont d'assez bonnes créatures, dit le sénateur Pococuranté; je les fais quelquefois coucher dans mon lit : car je suis bien las des dames [5] de la ville, de leurs coquetteries, de leurs jalousies, de leurs querelles, de leurs humeurs, de leurs petitesses, de leur orgueil, de leurs sottises, et des sonnets [6] qu'il faut faire ou commander pour elles; mais, après tout, ces deux filles commencent fort à m'ennuyer. »

Candide, après le déjeuner, se promenant dans une longue galerie, fut surpris de la beauté des tableaux. Il demanda de quel maître étaient les deux premiers. « Ils sont de Raphaël, dit le sénateur; je les achetai fort cher par vanité [7], il y a quelques années; on dit que c'est ce qu'il y a de plus beau en Italie, mais ils ne me plaisent point du tout : la couleur en est très rembrunie [8], les figures ne sont pas assez arrondies, et ne sortent point assez; les draperies ne ressemblent en rien à une étoffe [9] : en un mot, quoi qu'on en dise, je ne trouve point là une imitation vraie de la nature. Je n'aimerai un tableau que quand je

1. Conçus avec art. — 2. Deux réactions à commenter; pour celle de Candide, rapprocher de chap. XXII, l. 111. — 3. Avec élégance. — 4. Boisson exotique alors recherchée par les raffinés. — 5. Personnes de haute condition. — 6. La mode des *sonnets* galants sévissait en Italie; Voltaire raille assez volontiers (cf. ici même, au chap. XI, l. 21-22). — 7. Deux mots significatifs. — 8. Tirant sur le brun : reproche couramment adressé aux tableaux de Raphaël, et par Voltaire lui-même, qui ajoute toutefois, dans l'une de ses lettres, ce correctif : « Ceux qui désirent un peu plus de coloris à Raphaël et au Poussin ne les admirent pas moins » (3 avril 1739). — 9. A comparer avec ce jugement de Voltaire, dans son article « Goût » de l'*Encyclopédie* (VII, 1757) : « L'homme de goût est choqué des draperies mesquines de Raphaël, mais il admire la noble correction de son dessin. »

croirai voir la nature elle-même [1] : il n'y en a point de cette espèce. J'ai beaucoup de tableaux, mais je ne les regarde plus. »

Pococuranté, en attendant le dîner, se fit donner [2] un concerto. Candide trouva la musique délicieuse. « Ce bruit, dit Pococuranté, peut amuser une demi-heure; mais s'il dure plus longtemps, il fatigue tout le monde, quoique personne n'ose l'avouer. La musique aujourd'hui n'est plus que l'art d'exécuter des choses difficiles, et ce qui n'est que difficile ne plaît point à la longue [3].

» J'aimerais peut-être mieux l'opéra, si on n'avait pas trouvé le secret d'en faire un monstre qui me révolte [4]. Ira voir qui voudra de mauvaises tragédies en musique, où les scènes ne sont faites que pour amener très mal à propos deux ou trois chansons ridicules, qui font valoir le gosier d'une actrice; se pâmera de plaisir qui voudra ou qui pourra [5] en voyant un châtré fredonner le rôle de César et de Caton [6], et se promener d'un air gauche sur des planches; pour moi, il y a longtemps que j'ai renoncé à ces pauvretés, qui font aujourd'hui la gloire de l'Italie, et que des souverains payent si chèrement. » Candide disputa un peu, mais avec discrétion [7]. Martin fut entièrement de l'avis du sénateur.

On se mit à table; et, après un excellent dîner, on entra dans la bibliothèque [8]. Candide, en voyant un Homère magnifiquement relié, loua l'illustrissime [9] sur son bon goût. « Voilà, dit-il, un livre qui faisait les délices du grand Pangloss, le meilleur philosophe de l'Allemagne [10]. — Il ne fait pas les miennes, dit froidement Pococuranté; on me fit accroire autrefois que j'avais du plaisir en le lisant; mais cette répétition continuelle de combats qui se ressemblent tous [11], ces dieux qui agissent toujours pour ne rien faire de decisif [12], cette Hélène qui

1. Pococuranté n'enchérit-il pas sur sa propre exigence d'une « imitation vraie »? — 2. Notez cette forme pronominale. — 3. La musique italienne semblait moins compliquée que la française depuis Rameau; Voltaire comparait l'une au jeu de dames et l'autre au jeu d'échecs, et estimait que la musique est « gâtée par ceux qui préfèrent la difficulté surmontée au nature et aux grâces » (*André Destouches à Siam*, 1766). Il y avait alors à ce sujet des querelles d'esthètes qui passionnaient le goût public (querelle des Bouffons). — 4. Voltaire a dû entendre chez lu des discussions à ce sujet quand il faisait jouer des opéras dans ses retraites d'hiver. — 5. Précise la nuance. — 6. *César* le conquérant, *Caton* le stoïcien viril : plaisant contraste des rôles et d l'acteur. — 7. Avec une retenue de bon ton. — 8. La visite d'une bibliothèque est un artific assez commodément pris pour exprimer des jugements piquants. — 9. Titre dû à certains dignitaires. — 10. Allusion plaisante à l'optimiste anglais Pope, qui avait traduit Homère et publi sur lui des *Observations* élogieuses. Voltaire l'appelait parfois « Sir Homère Pope ». — 11. Les batailles, combats singuliers et mêlées occupent une place importante dans l'*Iliade*. Noter que l'*Odyssée* n'est pas en cause; Voltaire n'y voyait ni grandeur, ni noblesse, ni gran intérêt. — 12. Les dieux, dans l'*Iliade*, infligent la peste aux hommes, prennent les armes envoient des songes, etc. La décision semble appartenir aux hommes; mais ceux-ci sont le instruments des dieux.

est le sujet de la guerre, et qui à peine est une actrice de la pièce [1]; cette Troie qu'on assiège, et qu'on ne prend point [2] : tout cela me causait le plus mortel ennui. J'ai demandé quelquefois à des savants s'ils s'ennuyaient autant que moi à cette lecture [3] : tous les gens sincères m'ont avoué que le livre leur tombait des mains, mais qu'il fallait toujours l'avoir dans sa bibliothèque, comme un monument de l'antiquité, et comme ces médailles rouillées qui ne peuvent être de commerce.

— Votre Excellence ne pense pas ainsi de Virgile? dit Candide. — Je conviens, dit Pococuranté, que le second, le quatrième et le sixième livre de son *Énéide* [4], sont excellents; mais pour son pieux Énée, et le fort Cloanthe, et l'ami Achates, et le petit Ascanius, et l'imbécile roi Latinus, et la bourgeoise Amata, et l'insipide Lavinia, je ne crois pas qu'il y ait rien de si froid et de plus désagréable [5]. J'aime mieux le Tasse [6] et les contes à dormir debout de l'Arioste [7].

---

1. Hélène, dont la beauté a causé la guerre de Troie, apparaît peu dans l'*Iliade*. On ommentera l'emploi des mots *actrice* et *pièce*. — 2. L'*Iliade*, récit du siège de Troie, qui dura ix ans selon la légende, s'achève sans que la ville ait été prise. — 3. Cette enquête cynique est eut-être imaginée d'après celle que Socrate, selon Platon (*Apologie de Socrate*), menait à Athènes auprès des gens de métier. — 4. Œuvre majeure du poète latin, épopée en douze chants. — 5. *Cloanthe* est un des compagnons d'Énée, *Achate* est son confident, Ascagne son jeune fils; ur le Latium règne *Latinus* dont *Amata* est la femme et *Lavinia* la fille; la première épithète est onstante dans l'*Énéide*, les trois suivantes sont assez fidèlement conservées; les trois dernières ont burlesques et sentent leur *Virgile travesti*. — 6. Poète italien (1544-1595), auteur de *Jérualem délivrée*, épopée en vingt chants que Voltaire trouvait plus admirable qu'Homère. — . Poète italien (1474-1533), auteur de l'immense poème héroï-comique du *Roland furieux*; 'autorité du sévère jugement de Boileau avait longtemps empêché Voltaire d'exprimer franhement son goût pour l'Arioste, qu'après *Candide* il allait admirer de plus en plus. La réserve st ici tournée en boutade.

● **Une bonne leçon**

① A Candide il faut toujours de quoi admirer, depuis les émerveillements de son enfance (chap. I), sans que rien l'en ait pu guérir encore. Tout est beau, tout est grand : quel rapport avec tout est bien? Notez en particulier son obstination à trouver un « grand homme » (l. 67, 82, 110, 132). Quelle leçon reçoit-il?

② Montrez en détail que la structure du chapitre est d'ordre didactique. Étudiez dans quelques tirades de Pococuranté la disposition des critiques, des concessions et des déclarations de principe. Définissez le rôle de Martin dans le progrès de la leçon (l. 89 et 100) et dans la conclusion (l. 138-148).

③ Appréciez le comique du dialogue.

④ On relève aisément, dans les propos de Pococuranté, des maximes et même des préceptes — d'intention sinon de forme. Imaginez Candide élevé, non comme il le fut par Pangloss (voir chap. I), mais dans *la façon de penser de Pococuranté* (l. 81).

— Oserais-je vous demander, monsieur, dit Candide, si vous n'avez pas un grand plaisir à lire Horace [1]? — Il y a des maximes, dit Pococuranté, dont un homme du monde peut faire son profit, et qui, étant resserrées dans des vers énergiques, se gravent plus aisément dans la mémoire [2]; mais je me soucie fort peu de son voyage à Brindes, et de sa description d'un mauvais dîner, et de la querelle de crocheteurs entre je ne sais quel Pupilus dont les paroles, dit-il, *étaient pleines de pus*, et un autre dont les paroles *étaient du vinaigre*. Je n'ai lu qu'avec un extrême dégoût ses vers grossiers contre des vieilles et contre des sorcières [3]; et je ne vois pas quel mérite il peut y avoir à dire à son ami Mecenas, que, s'il est mis par lui au rang des poètes lyriques, il frappera les astres de son front sublime [4]. Les sots admirent tout dans un auteur estimé. Je ne lis que pour moi; je n'aime que ce qui est à mon usage [5]. » Candide, qui avait été élevé à ne jamais juger de rien par lui-même, était fort étonné de ce qu'il entendait; et Martin trouvait la façon de penser de Pococuranté assez raisonnable.

« Oh! voici un Cicéron, dit Candide; pour ce grand homme-là, je pense que vous ne vous lassez point de le lire? — Je ne le lis jamais, répondit le Vénitien. Que m'importe qu'il ait plaidé pour Rabirius ou pour Cluentius [6]? J'ai bien assez des procès que je juge [7]; je me serais mieux accommodé de ses œuvres philosophiques; mais quand j'ai vu qu'il doutait de tout [8], j'ai conclu que j'en savais autant que lui, et que je n'avais besoin de personne pour être ignorant [9].

— Ah! voilà quatre-vingts volumes de recueils d'une académie des sciences [10], s'écria Martin; il se peut qu'il y ait là du bon. — Il y en aurait, dit Pococuranté, si un seul des auteurs de ces fatras avait inventé seulement l'art de faire des épingles; mais il n'y a dans tous ces livres que de vains systèmes, et pas une seule chose utile [11].

---

1. Poète latin du siècle d'Auguste (65-8 av. J.-C.). — 2. L'éloge va aux *Épîtres* d'Horace — 3. Critique de sept pièces burlesques des *Satires* d'Horace (livre I, sat. 5; II, 8, et I, 6) et *Épodes :* VIII et XII; V et XVII. — 4. Deux vers d'une ode sont visés (*Odes* livre I, 1), louange de style pindarique adressée à Mécène, ministre d'Auguste et protecteur d'Horace. Quelle impression donne, placée en dernier lieu, cette critique de détail? — 5. « J n'aime que la philosophie d'usage », dit un porte-parole de Voltaire dans les *Dialogues d'Évhémère* (1777) : on distinguera les deux déclarations. — 6. Ces deux plaidoyers sont des ouvrages assez secondaires de l'auteur des *Catilinaires* et des *Philippiques*. — 7. Les sénateurs de Venise n'avaient que des pouvoirs juridiques extraordinaires; les magistrats vénitiens cependant, faisaient souvent partie de plusieurs corps à la fois. — 8. Cicéron, sans doute *de tout*, maintient son jugement philosophique au niveau des probabilités, sous l'influence de la pensée néo-académicienne. — 9. Pococuranté semble songer aux traités sur « les Définitions du bien et du mal » *(De finibus)*, « la Nature des Dieux » et surtout « la Divination »; il fait bon marché des ouvrages « des Lois » et « de l'État » *(De Republica)*. — 10. Les Académies de France et d'Europe, publient des mémoires traitant de diverses questions, et en particulier à cette époque, ceux qui étaient primés aux concours publics (cf. p. 131, la note 6, commentant un passage que l'on peut rapprocher de la réplique de Pococuranté à Martin). — 11. Voltaire savait tirer parti de ces mémoires, pour son œuvre historique par exemple.

— Que de pièces de théâtre je vois là, dit Candide, en italien, en espagnol, en français! — Oui, dit le sénateur, il y en a trois mille, et pas trois douzaines de bonnes [1]. Pour ces recueils de sermons, qui tous ensemble ne valent pas une page de Sénèque [2], et tous ces gros volumes de théologie, vous pensez bien que je ne les ouvre jamais, ni moi, ni personne [3]. »

Martin aperçut des rayons chargés de livres anglais. « Je crois, dit-il, qu'un républicain [4] doit se plaire à la plupart de ces ouvrages écrits si librement [5]. — Oui, répondit Pococuranté; il est beau d'écrire ce qu'on pense : c'est le privilège de l'homme. Dans toute notre Italie, on n'écrit que ce qu'on ne pense pas [6]; ceux qui habitent la patrie des Césars et des Antonins [7] n'osent avoir une idée sans la permission d'un jacobin [8]. Je serais content de la liberté qui inspire les génies anglais si la passion et l'esprit de parti ne corrompaient pas tout ce que cette précieuse liberté a d'estimable [9]. »

Candide, apercevant un Milton [10], lui demanda s'il ne regardait pas cet auteur comme un grand homme. « Qui? dit Pococuranté, ce barbare qui fait un long commentaire du premier chapitre de la *Genèse* en dix livres de vers durs [11]? ce grossier imitateur des Grecs [12], qui défigure la création, et qui, tandis que Moïse représente l'Être éternel produisant le monde par la parole [13], fait prendre un grand compas par le Messiah dans une armoire du ciel pour tracer son ouvrage [14] ? Moi, j'estimerais celui qui a gâté l'enfer et le diable du Tasse; qui déguise Lucifer tantôt en crapaud, tantôt en pygmée; qui lui fait rebattre cent fois les mêmes discours; qui le fait disputer sur la théologie [15]; qui, en imitant sérieu-

1. Cf. chap. XXII, l. 52-55. — 2. Philosophe latin du premier siècle; peu familier à Voltaire, ais l'extrême concision de ce polygraphe explique la référence. — 3. Comment expliquer ces rniers mots, alors que Pococuranté paraît avoir seul l'usage de sa bibliothèque? — 4. On pelait République le gouvernement de Venise, de type mixte à la vérité. — 5. Des Anglais, les emiers, s'honorèrent du nom de libres-penseurs (*free-thinkers*, XVII[e] s.). — 6. Voltaire se plaît pposer le libre « génie anglais », qu'il rapproche du génie romain, aux Italiens et parfois aux ançais, dont il juge les premiers asservis par leurs moines, les seconds par leurs préjugés. — Empereurs romains des deux premiers siècles; le nom du second groupe évoque l'idée de erté mieux que le nom des premiers, pris comme symbole de grandeur souveraine. — 8. Reli- eux dominicain; des membres de cet ordre avaient des charges importantes au sein de l'Inqui- ion. — 9. Dans son admiration pour les libertés publiques des Anglais, Voltaire montrait elque réserve, trouvant les passions dangereuses dans un système à deux partis. Depuis 1756 viron, il était lui-même en butte à la malignité partisane de certaines gazettes d'Angleterre, ur ses vues critiques sur Pope, sur Shakespeare, etc. — 10. Poète anglais (1608-1674) dont euvre principale est *le Paradis perdu* (1667), poème biblique en douze chants. — 11. C'est *en uze livres* que Milton chante la Création (d'après *Genèse*, I), mais aussi la révolte de Satan, chute de l'homme, la venue du Christ, etc. — 12. Milton doit beaucoup moins aux Grecs 'à la Bible : des traits de leur figuration des Enfers ou le mouvement de certains combats, ris d'Homère. — 13. Dans le récit de la *Genèse*, dont on fait remonter l'origine à Moïse. — . Au livre VII du *Paradis perdu ;* reproche de détail. *Messiah* est le nom anglais du Messie. — . Reproches d'ensemble; l'enfer de Milton est grand dans l'horrible, son Satan est grand ns le mal : suprêmement conscient, fascinant d'orgueil, sensible et intelligent. Voltaire et ococuranté préfèrent le merveilleux infernal du Tasse, plus classique, aux outrances déjà mantiques de Milton.

sement l'invention comique des armes à feu de l'Arioste, fait tirer l
canon dans le ciel par les diables [1] ? Ni moi, ni personne en Italie [2] n'
pu se plaire à toutes ces tristes extravagances. Le mariage du péch
et de la mort [3], et les couleuvres dont le péché accouche, font vomi
tout homme qui a le goût un peu délicat; et sa longue description d'u
hôpital n'est bonne que pour un fossoyeur. Ce poème obscur, bizarr
et dégoûtant, fut méprisé à sa naissance; je le traite aujourd'hui comm
il fut traité dans sa patrie par les contemporains [4]. Au reste, je dis c
que je pense, et je me soucie fort peu que les autres pensen
comme moi [5]. » Candide était affligé de ces discours; il respectai
Homère, il aimait un peu Milton. « Hélas! dit-il tout bas à Martin
j'ai bien peur que cet homme-ci n'ait un souverain mépris pour no
poètes allemands. — Il n'y aurait pas grand mal à cela [6], dit Martin
— Oh! quel homme supérieur! disait encore Candide entre ses dents
quel grand génie que ce Pococuranté! rien ne peut lui plaire. »

Après avoir fait ainsi la revue de tous les livres, ils descendiren
dans le jardin. Candide en loua toutes les beautés. « Je ne sais rien d

1. Au chant VI du *Paradis perdu*. — 2. Un Pococuranté français ne saurait en dir autant : Milton fut plusieurs fois traduit en français avant 1758, et plusieurs fois imit beaucoup lu, beaucoup discuté aussi pour certaines de ses « extravagances »; en 175 Fréron mettait *le Paradis perdu* au-dessus de tous les poèmes épiques français. Cette fortun ne devait pas plaire à l'auteur de *la Henriade*. — 3. Au livre II du *Paradis perdu*. — 4. Milto jusqu'à sa mort, « resta pauvre et sans gloire; son nom doit augmenter la liste des grands génie persécutés de la fortune » (Voltaire, *Essai sur la poésie épique*, 1733). — 5. On songe à Montaign rompant avec le dogmatisme : « Je donne mon avis non comme bon, mais comme mien. » — 6. Raillerie d'un goût romantique alors naissant pour les bardes, préférés aux classiques (*Journal encyclopédique* en fait rapport en juillet 1758).

● **Pococuranté et Voltaire** — On n'a pas manqué d'attribuer ou d'impute à l'auteur les jugements de son personnage, et de les identifier l'un l'autre : ainsi firent Grimm, M^me^ du Deffand, Flaubert, etc., en douteus compagnie avec Fréron. Si une étude sérieuse l'interdit (R. Naves, *le Goût de Voltaire*, 1938), certaines ambiguïtés stimulent cependant l'analyse.

Tous les **jugements de détail** formulés par Pococuranté peuvent êtr mis au compte de l'auteur; les fautes de goût d'Horace, les faiblesse de l'*Iliade*, les erreurs de Virgile, les horreurs de Milton, etc. sont lieu communs sous la plume de Voltaire. Mais avec ces critiques, Voltair éclairait et affermissait son goût : Horace restait pour lui un exempl d'heureux équilibre et d'esprit, Cicéron un sage et un « philosophe » Virgile un modèle d'art et d'harmonie, etc.

Jamais Voltaire ne s'abandonne sans retenue à la critique négative contraire à la **nature éclectique de son goût** : « il n'appartient qu' ceux qui sentent les beautés d'oser parler des défauts » (lettre de 1738) Toujours les grands artistes trouvent grâce auprès de lui, au moins pa l'exercice de l'admiration historique : Homère a écrit un poème « ex cellent pour les Grecs » (*Questions sur l'Encyclopédie*, 1770-1772, articl

« Scoliaste »), qui garde des parties qu'un homme de goût « doit admirer » (ibid. « Contradiction »), et comme son génie ouvrit une carrière il a pu « faire impunément de grandes fautes » (*Le Siècle de Louis XIV* chap. XXXII, 1756); pour Milton, également démoli par Pococuranté, jamais Voltaire ne dit sa gêne ou son dégoût, sans en louer les « beautés » ou « le caractère singulier ».

Notons, d'autre part, du personnage au créateur, **la distance humoristique.** N'est-il pas assez piquant qu'un dilettante réclame des œuvres utiles (l. 91-93)? que la modération soit louée (l. 106-108) et aussi vite oubliée (l. 110 et suiv.)? Voir aussi le jugement de Martin (l. 141 et suiv.) et la note 1, p. 162.

① Cependant Voltaire a paré son personnage de dons divers : lesquels? Montrez en particulier qu'il échappe à Pococuranté, sur diverses matières, plusieurs jugements d'esprit « voltairien ». R. Naves disait que sa propre créature avait « séduit » Voltaire : qu'en pensez-vous?

Reste un mot curieux, à ne pas détacher pourtant de son contexte de désaveu goguenard : « J'ai lu *Candide*, écrit Voltaire; cela m'amuse plus que l'*Histoire des Huns*, et que toutes vos pesantes dissertations sur le commerce et sur les finances. Deux jeunes gens de Paris m'ont mandé qu'ils ressemblent à Candide comme deux gouttes d'eau. Moi, j'ai assez l'air de ressembler ici au signor Pococuranté; mais Dieu me garde d'avoir la moindre part à cet ouvrage! » (à Thieriot, 10 mars 1759).

● **Pococuranté contre l'optimisme**

② Un connaisseur, se substituant à Candide, mène l'exploration du meilleur des mondes artistiques : les expériences malheureuses du héros-voyageur s'en trouvent-elles infirmées?

Mais Pococuranté figure surtout une des images du bonheur selon l'esprit du siècle, celle de l'amateur éclairé : les agréments d'une demeure soignée, les voluptés de la table, la musique, les spectacles, la conversation et la lecture, toutes jouissances de civilisation doivent rendre heureux les « honnêtes gens », même si la vie ne les épargne pas.

③ Dans quelle mesure le malheur de Pococuranté lui est-il venu des privilèges de sa condition, des avantages de son esprit, du raffinement de son goût? Selon un mot déjà rencontré (chap. XX, l. 32-35) et qu'on retrouvera en bonne place (chap. XXX, l. 42-44), Pococuranté n'est-il pas guetté par « l'inquiétude » (entendons : l'incapacité d'être en repos) autant que par l'ennui?
L'analyse dira si Voltaire s'est donné trop beau jeu, par une psychologie tendancieuse, en créant un blasé dont la nature même semblerait agressive, exigeante, atrabilaire, portée à l'humeur neurasthénique plutôt que douée pour le bonheur. Ou faut-il appliquer à Pococuranté cette intuition que Voltaire avait de « l'humeur » : « Elle ne vient que d'un mécontentement secret, d'une tristesse dans les hommes les plus heureux » (lettre de décembre 1757)?

Au demeurant, on évitera de tirer ce chapitre dans le sens de Pascal ou dans le sens des *Discours* de Rousseau : il ne manque sans doute à Pococuranté que le goût de cultiver un peu lui-même son jardin (l. 137).

si mauvais goût, dit le maître : nous n'avons ici que des colifichets, mais je vais dès demain en faire planter un d'un dessin plus noble [1]. »

Quand les deux curieux eurent pris congé de Son Excellence : « Or ça, dit Candide à Martin, vous conviendrez [2] que voilà le plus heureux de tous les hommes, car il est au-dessus de tout ce qu'il possède. — Ne voyez-vous pas, dit Martin, qu'il est dégoûté de tout ce qu'il possède? Platon a dit, il y a longtemps, que les meilleurs estomacs ne sont pas ceux qui rebutent tous les aliments [3]. — Mais, dit Candide, n'y a-t-il pas du plaisir à tout critiquer, à sentir des défauts où les autres hommes croient voir des beautés? — C'est-à-dire, reprit Martin, qu'il y a du plaisir à n'avoir pas de plaisir [4]? — Oh bien! dit Candide, il n'y a donc d'heureux que moi, quand je reverrai mademoiselle Cunégonde [5]. — C'est toujours bien fait d'espérer [6] », dit Martin.

Cependant les jours, les semaines s'écoulaient; Cacambo ne revenait point, et Candide était si abîmé [7] dans sa douleur qu'il ne fit pas même réflexion que Paquette et frère Giroflée n'étaient pas venus seulement le remercier.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME

D'UN SOUPER QUE CANDIDE ET MARTIN FIRENT AVEC SIX ÉTRANGERS, ET QUI ILS ÉTAIENT

Un soir que Candide, suivi de Martin, allait se mettre à table avec les étrangers qui logeaient dans la même hôtellerie, un homme à visage couleur de suie [8] l'aborda par-derrière, et, le prenant par le bras, lui

1. L'auteur semble détacher de lui son personnage : en réalité, les jardins de Pococurante sont « bien entendus et ornés de belle statues de marbre » (cf. au début du chap., l. 2). — 2. Revoir, à la fin du chap. précédent, l'objet de la visite de Candide et Martin. — 3. Voltaire resserre en une maxime un passage de *la République* (475c) qu'il avait déjà déformé dans des notes de lecture (*Carnets*, éd. Besterman, p. 360). Platon rapprochait seulement, dans une comparaison, le dégoût intellectuel et le dégoût de la nourriture. — 4. Réminiscence probable d'une pensée de La Bruyère : « Le plaisir de la critique nous ôte celui d'être vivement touchés de très belles choses » (*Les Caractères*, chap. premier). — 5. On commentera le jeu de temps. — 6. Cf. chap. XX, l. 6-8. — 7. Profondément plongé. — 8. La confusion de certains caractères raciaux des indigènes africains et des indigènes américains ne semble pas rare en plein XVIII^e s. (Lesage et Prévost, par exemple, la commettent).

dit : « Soyez prêt à partir avec nous, n'y manquez pas. » Il se retourne, et voit Cacambo. Il n'y avait que la vue de Cunégonde qui pût l'étonner et lui plaire davantage. Il fut sur le point de devenir fou de joie. Il embrasse son cher ami [1]. « Cunégonde est ici, sans doute? Où est-elle? Mène-moi vers elle, que je meure de joie avec elle [2]. — Cunégonde n'est point ici, dit Cacambo, elle est à Constantinople [3]. — Ah ciel! à Constantinople! mais fût-elle à la Chine [4], j'y vole, partons. — Nous partirons après souper, reprit Cacambo; je ne peux vous en dire davantage; je suis esclave, mon maître m'attend; il faut que j'aille le servir à table : ne dites mot; soupez, et tenez-vous prêt. »

Candide, partagé entre la joie et la douleur [5], charmé d'avoir revu son agent fidèle [6], étonné de le voir esclave, plein de l'idée de retrouver

1. Candide le spontané n'oublie pas ses sentiments (voir chap. XIX, l. 60 et 70). — Hyperbole du style romanesque; mais on commentera l'emploi de la préposition. — Quel est l'effet produit? — 4. Tour usuel au XVIII[e] s., voir p. 78, note 9. — 5. A rapprocher, pour le commentaire, des lignes 236-238 du chap. XXII. — 6. Voir chap. XIX, l. 53; l'épithète prend un vif relief par réflexion aux sombres prévisions de Martin (chap. XXIV, l. 16-21).

● **La mascarade des destins** — Cacambo retrouvé, et bientôt Cunégonde, le héros se croit enfin à portée d'accomplir tout ce qu'il a rêvé; un souper seulement semble l'en séparer, qui cependant s'annonce, un peu mystérieusement, comme une ultime épreuve : *soupez et tenez-vous prêt* (l. 13).

① Étudiez l'arrangement dramatique de la fable (l. 17-90), comme d'une révélation progressive, presque une initiation : noter l'usage de la surprise (jusqu'à la fin : l. 83-85), du silence, du cérémonial, de la formule quasi rituelle.

② Montrez comment le conteur a préservé son épisode du sérieux des mystères et du pathétique : analysez le mélange bouffon de majesté et de plaisanterie ou de malice irrespectueuse, dans la présentation des six rois (l. 19-42) et dans le dénouement (l. 80-85); voir aussi chap. XXVII (l. 48-50); expliquez la réduction des personnes royales à leurs personnages historiques; éclaircissez les suggestions de la formule-refrain, en vous aidant particulièrement de l'expression de la ligne 88 : *passer le reste du carnaval.*

③ De quoi témoignent principalement les six rois : des misères attachées à la grandeur? des vicissitudes de la fortune? du désordre de l'Histoire? d'autre chose? Essayez d'expliquer l'ordre de leurs interventions.

④ Notez qu'à cette mascarade historique sont associés, parfois très étroitement, dans ce chapitre et dans le suivant, plusieurs changements de condition chez les compagnons de Candide : lesquels? et par quelles relations?

sa maîtresse, le cœur agité, l'esprit bouleversé, se mit à table[1] avec Martin, qui voyait de sang-froid[2] toutes ces aventures, et avec six étrangers qui étaient venus passer le carnaval à Venise.

Cacambo, qui versait à boire à l'un de ces étrangers, s'approcha de l'oreille de son maître, sur la fin du repas, et lui dit : « Sire, Votre Majesté partira quand elle voudra, le vaisseau est prêt. » Ayant dit ces mots, il sortit. Les convives, étonnés, se regardaient sans proférer une seule parole, lorsqu'un autre domestique, s'approchant de son maître, lui dit : « Sire, la chaise de Votre Majesté est à Padoue, et la barque est prête[3]. » Le maître fit un signe, et le domestique partit. Tous les convives se regardèrent encore, et la surprise commune redoubla. Un troisième valet, s'approchant aussi d'un troisième étranger, lui dit : « Sire, croyez-moi, Votre Majesté ne doit pas rester ici plus longtemps : je vais tout préparer »; et aussitôt il disparut.

Candide et Martin ne doutèrent pas alors que ce ne fût une mascarade du carnaval[4]. Un quatrième domestique dit au quatrième maître : « Votre Majesté partira quand elle voudra », et sortit comme les autres. Le cinquième valet en dit autant au cinquième maître. Mais le sixième valet parla différemment[5] au sixième étranger, qui était auprès de Candide; il lui dit : « Ma foi, sire, on ne veut plus faire crédit à Votre Majesté, ni à moi non plus, et nous pourrions bien être coffrés cette nuit, vous et moi; je vais pourvoir à mes affaires, adieu[6]. »

Tous les domestiques ayant disparu, les six étrangers, Candide et Martin, demeurèrent dans un profond silence. Enfin Candide le rompit : « Messieurs, dit-il, voilà une singulière plaisanterie. Pourquoi êtes-vous tous rois? Pour moi, je vous avoue que ni moi ni Martin nous ne le sommes. »

Le maître de Cacambo prit alors gravement la parole, et dit en italien : « Je ne suis point plaisant[7]; je m'appelle Achmet III; j'ai été grand sultan plusieurs années[8]; je détrônai mon frère; mon neveu m'a détrôné; on a coupé le cou à mes vizirs; j'achève ma vie dans le vieux sérail[9]; mon neveu le grand sultan Mahmoud me permet de

1. Voir, à la fin du chap. XIV, une semblable opposition de la matière et du sentiment. — 2. Qualité essentielle de cet homme qui a beaucoup vécu : voir chap. XXI, l. 34-35 et p. 154, note 3. — 3. *La barque* est pour rejoindre par la Brenta (cf. p. 154, note 12) la ville de *Padoue* (alors dans l'État de Venise) où a été laissée la voiture de voyage. — 4. Plusieurs des divertissements masqués du *Carnaval* consistaient dans la représentation d'actions héroïques et sérieuses, où la bouffonnerie grave était de mise. — 5. On voit pourquoi. — 6. Ce *sixième valet* se donne ainsi lui-même son congé. — 7. *Je ne suis pas* homme à faire des facéties. Ces mots, le ton et la situation sont à apprécier en fonction de la réputation du sérieux turc, rapportée dans les *Lettres persanes :* « On pourrait trouver des familles [en Turquie], où, de père en fils, personne n'a ri depuis la fondation de la Monarchie » (lettre 34). — 8. Il fut *grand sultan* de 1703 à 1730, après la déposition de son frère Mustapha, et perdit le pouvoir au profit de son neveu Mahmoud, à la suite d'une révolution de palais. — 9. L'ancien palais impérial de Constantinople, où Achmed III mourut en 1736.

- **Situation du thème** — L'imagination de l'historien-conteur a été sollicitée par l'actualité de 1757-1758, remplie de **malheurs princiers** dont la correspondance de Voltaire a recueilli plus d'une fois la chronique : voir quelques cas, entre autres, p. 25. Or sa situation personnelle, en l'occurrence, portait l'ermite des Délices à des comparaisons avantageuses, que transpose le conte (l. 83-85) après des méditations de ce genre : « Pendant que je jouissais, dans ma retraite, de la vie la plus douce qu'on puisse imaginer, j'eus le petit plaisir philosophique de voir que les rois de l'Europe ne goûtaient pas cette heureuse tranquillité, et de conclure que la situation d'un particulier est souvent préférable à celle des plus grands monarques » (dans ses *Mémoires*, commencés vers 1758).

  Renouvelée par les circonstances, la réflexion sur le bonheur et la grandeur, qui affleure ici dans *Candide*, est cependant plus ancienne dans l'œuvre voltairienne. Le premier des *Discours en vers sur l'homme* la posait en des termes encore assez conventionnels :

  > Être heureux comme un roi, dit le peuple hébété.
  > Hélas! pour le bonheur, que fait la majesté?
  > (*De l'égalité des conditions*, 1734)

  L'expérience aidant, cette réflexion s'enrichit de nuances nouvelles (ainsi dans le court *Dialogue entre M^me^ de Maintenon et M^lle^ de Lenclos*, 1751), jusqu'à l'ample méditation que condense l'article « Heureux » écrit en 1758 pour l'*Encyclopédie* : « Ce n'est pas notre condition, c'est la trempe de notre âme qui nous rend heureux » (tome VIII, paru en 1765). Il est vrai que Voltaire trouvait meilleur de vivre le bonheur que d'en faire la métaphysique...

- **La mise en scène** de ce chapitre manifeste surtout que la démystification voltairienne des bonheurs d'accident est **simple motif d'un thème plus fondamental**, et plus voltairien qu'on pourrait le croire, même dans sa résonance spirituelle : celui du **théâtre de la vie**, tour à tour « sanglante tragédie » et « ridicule comédie », dont un Dieu est le régisseur, et que regardent et donnent les hommes, marionnettes et masques, dans les « personnages » de leurs conditions : « Ce monde-ci est un vaste amphithéâtre où chacun est placé au hasard sur son gradin. On croit que la suprême félicité est dans les gradins d'en haut : quelle erreur! » (*Dialogue* de 1751, évoqué plus haut); autrement dit : « Quel est l'homme qui fait son destin? nous sommes dans cette vie des marionnettes que Brioché mène et conduit sans qu'elles s'en doutent » (lettre de janvier 1748; le plus grand montreur de marionnettes, au XVII^e^ siècle, avait nom Brioché).

  Il est permis de trouver le thème banal, mais non peut-être l'accent que lui confère la bouffonnerie assez provocante dans laquelle il est ici traité. On pourra se reporter, pour faire d'utiles comparaisons, à Rabelais (*Pantagruel*, chap. XXX) et à Montaigne (*Essais*, I, 19). Ne s'agit-il pas toujours, pour un certain humanisme, en dénuant l'homme des préjugés, de l'investir de lui-même?

voyager quelquefois pour ma santé; et je suis venu passer le carnaval à Venise. »

Un jeune homme qui était auprès d'Achmet parla après lui, et dit : « Je m'appelle Ivan [1]; j'ai été empereur de toutes les Russies; j'ai été détrôné au berceau; mon père et ma mère ont été enfermés; on m'a élevé en prison; j'ai quelquefois la permission de voyager, accompagné de ceux qui me gardent; et je suis venu passer le carnaval à Venise. »

Le troisième dit : « Je suis Charles-Édouard, roi d'Angleterre [2]; mon père m'a cédé ses droits au royaume; j'ai combattu pour les soutenir; on a arraché le cœur à huit cents de mes partisans, et on leur en a battu les joues; j'ai été mis en prison; je vais à Rome faire une visite au roi mon père, détrôné ainsi que moi et mon grand-père [3]; et je suis venu passer le carnaval à Venise. »

Le quatrième prit alors la parole et dit : « Je suis roi des Polaques [4]; le sort de la guerre m'a privé de mes États héréditaires; mon père [5] a éprouvé les mêmes revers; je me résigne à [6] la Providence comme le sultan Achmet, l'empereur Ivan, et le roi Charles-Édouard, à qui Dieu donne une longue vie; et je suis venu passer le carnaval à Venise. »

Le cinquième dit : « Je suis aussi roi des Polaques; j'ai perdu mon royaume deux fois; mais la Providence m'a donné un autre État [7] dans lequel j'ai fait plus de bien que tous les rois des Sarmates [8] ensemble n'en ont jamais pu faire sur les bords de la Vistule. Je me résigne aussi à la Providence; et je suis venu passer le carnaval à Venise. »

Il restait au sixième monarque à parler. « Messieurs, dit-il, je ne suis pas si grand seigneur que vous, mais enfin j'ai été roi tout comme un

1. Parent de l'impératrice Anna, il fut proclamé tsar, sous le nom d'*Ivan* VI, l'année de sa naissance (1740), évincé l'année suivante au profit d'Élisabeth, la fille de Pierre le Grand, et exilé ou emprisonné. Il devait mourir, assassiné en prison en 1764, sous le règne de Catherine II. — 2. *Charles-Édouard* (1720-1788), descendant des Stuart et prétendant au trône de son aïeul, tenta une descente en Écosse en 1745, résista plusieurs mois aux armées anglaises, mais fut repoussé après sa défaite de Culloden. Les malheurs de sa famille, son audace personnelle et ses aventures lui attiraient en France une vive sympathie. — 3. Son *grand-père* (1633-1701), roi de 1685 à 1688 sous le nom de Jacques II, avait été détrôné par Guillaume de Nassau. Jacques Édouard Stuart, père de Charles-Édouard, avait été reconnu roi d'Angleterre, à la mort de Jacques II, par Louis XIV, mais il ne régna pas; dépossédé de ses droits par l' « Acte d'établissement » de 1701, il mourut à Rome (1688-1766). — 4. Des Polonais (le mot *Polaques* jouant sur la forme italienne). Ce quatrième convive est l'électeur de Saxe Auguste III (1696-1763), également roi de Pologne, chassé de ses États en 1756 par l'occupation prussienne et réfugié en Pologne. — 5. Frédéric Auguste de Saxe (1670-1733), roi de Pologne sous le nom d'Auguste II, détrôné par Charles XII de Suède en 1703, définitivement rétabli sur le trône par Pierre le Grand en 1710. — 6. Je m'abandonne à. — 7. Stanislas Leczinski (1682-1766), élu deux fois roi de Pologne, sous la pression de Charles XII, roi de Suède (1705-1709), puis par des partisans polonais à la mort d'Auguste II (1733). Autorisé à garder son titre, il se vit attribuer à vie en 1735 le duché de Lorraine, qu'il administra avec un libéralisme éclairé; Voltaire avait été son hôte en 1748-1749 et correspondit avec lui. Il était enfin le beau-père de Louis XV, roi de France à l'époque de *Candide*. — 8. Nom que les Anciens donnaient aux peuples dont sont issus les Polonais; c'est un terme de la polémique philosophique, évoquant le despotisme, la servitude, l'oppression nobiliaire, etc.

autre; je suis Théodore; on m'a élu roi en Corse [1]; on m'a appelé *Votre Majesté*, et à présent à peine m'appelle-t-on *Monsieur* ; j'ai fait frapper de la monnaie, et je ne possède pas un denier [2]; j'ai eu deux secrétaires d'État, et j'ai à peine un valet; je me suis vu sur un trône, et j'ai longtemps été à Londres en prison sur la paille; j'ai bien peur d'être traité de même ici, quoique je sois venu, comme Vos Majestés, passer le carnaval à Venise. »

Les cinq autres rois écoutèrent ce discours avec une noble compassion. Chacun d'eux donna vingt sequins [3] au roi Théodore pour avoir des habits et des chemises; Candide lui fit présent d'un diamant de deux mille sequins. « Quel est donc, disaient les cinq rois, ce simple particulier qui est en état de donner cent fois autant que chacun de nous, et qui le donne? »

Dans l'instant qu'on sortait de table, il arriva dans la même hôtellerie quatre altesses sérénissimes qui avaient aussi perdu leurs États par le sort de la guerre, et qui venaient passer le reste du carnaval à Venise. Mais Candide ne prit pas seulement garde à ces nouveaux venus. Il n'était occupé que d'aller trouver sa chère Cunégonde à Constantinople.

1. Théodore, baron de Neuhoff (1690-1756), connut de nombreuses aventures dans presque toute l'Europe; il fut plusieurs mois roi de Corse (1736) sous le nom de Théodore Ier, puis plusieurs années emprisonné pour dettes en Angleterre. — 2. Cf. au chap. XIII, l. 36-37, une semblable opposition de l'être et de l'avoir. — 3. Monnaie vénitienne qui avait cours en Orient.

● **« Plus riches que tous les rois ensemble »** (XVIII, l. 112). A l'insu du héros, mais pour le plaisir du lecteur sagace, la rencontre des six rois détrônés prend valeur de signe ou de présage au moyen d'un réseau de relations plus ou moins lointaines et elliptiques.

① D'emblée (l. 9-16), Voltaire a laissé pendante la révélation du sort de Cunégonde à Constantinople (*je ne peux vous en dire davantage*, l. 11); il a conservé à Martin son *sang-froid* (l. 17), il a enfin donné au héros une joie encore imparfaite et vulnérable (l. 14-16) : interprétez, selon leur valeur, ces indices.

② Appréciez, comme éléments de son optimisme dans le passé de Candide, l'adoration des grandeurs et l'aspiration à la grandeur.

③ Le témoignage des six rois déchus constitue donc un nouveau démenti aux préjugés d'apparence ou de sentiment dont Candide restait victime, au même titre que les aveux de la fille et du moine (chap. XXIV) et la visite chez Pococurante; mais d'où vient que le héros, cette fois, est à peu près inconscient de l'avertissement? Voyez, au chapitre suivant, le détail de ses impressions (l. 5 et suiv.).

④ De quelle sorte de bonheur les misères des rois postulent-elles la supériorité? Voltaire en a réservé pour la fin la découverte (chap. XXX, l. 106 et suiv.); mais l'un des six rois ne pourrait-il pas enseigner au héros, moins pressé, des moyens de se rendre plus heureux que bien d'autres rois ensemble? Ainsi se profile, au départ de Venise, une image du vrai destin de Candide.

Cl. B.

Gravure de Moreau le Jeune, 1787

Candide [...] *recula trois pas, saisi d'horreur, et avança ensuite par bon procédé.* (Chap. XXIX, l. 10-13)

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME

VOYAGE DE CANDIDE A CONSTANTINOPLE

Le fidèle Cacambo avait déjà obtenu du patron turc qui allait reconduire le sultan Achmet à Constantinople qu'il recevrait Candide et Martin sur son bord. L'un et l'autre s'y rendirent après s'être prosternés devant Sa misérable Hautesse [1]. Candide, chemin faisant, disait à Martin : « Voilà pourtant [2] six rois détrônés avec qui nous avons soupé! et encore dans ces six rois il y en a un à qui j'ai fait l'aumône. Peut-être y a-t-il beaucoup d'autres princes plus infortunés. Pour moi, je n'ai perdu que cent moutons, et je vole dans les bras de Cunégonde. Mon cher Martin, encore une fois, Pangloss avait raison, tout est bien. — Je le souhaite, dit Martin. — Mais, dit Candide, voilà une aven-

1. En lui demandant respectueusement congé, pour faire leurs préparatifs de voyage. Apprécier la formule finale (en la comparant, par exemple, à celles des chap. III, l. 10 et XX, l. 29). — 2. Cette liaison a son importance; voir aussi chap. XVII, l. 12.

● **« Je vole dans les bras de Cunégonde... »** (l. 8)

① Au dernier moment de leur pleine vigueur, mesurez et analysez les pouvoirs de Cunégonde sur son éternel amant (l. 7-21); que semble-t-il rester alors au héros, de tant d'expériences qu'il a vécues depuis leur séparation (comparez avec ses dispositions du chap. X, l. 35-38)? Depuis la fin du chapitre XIII, le conteur s'est ingénié à maintenir le souvenir de « la belle Cunégonde », à faire attendre ou espérer son retour : au terme de cette longue quête amoureuse nous attendait une affreuse souillon (l. 22-27).

② Commentez les réactions de Candide dans la perspective de son évolution, en particulier par référence à une situation identique du chapitre IV (l. 12 et suiv.).

③ Notez au reste que le héros demeure en retard d'un temps sur le destin que lui trame son créateur : alors qu'il paraît entrevoir enfin, pressé par Martin (l. 42-51), la relation fatale de son sort avec celui des six rois de Venise (voir p. 167 : *Plus riches...*), saisit-il, pour sa valeur et dans sa réalité, la nouvelle tournure de sa destinée? Interprétez le maintien de cette demi-conscience.

④ Que suggère le fait qu'en semblant retarder l'avènement de Candide à la réflexion, le conteur accélère la poursuite de sa maîtresse maintenant déchue (l. 8, 52, 84, 87, 95)?

ture bien peu vraisemblable que nous avons eue à Venise. On n'avait jamais vu ni ouï conter [1] que six rois détrônés soupassent ensemble au cabaret. — Cela n'est pas plus extraordinaire, dit Martin, que la plupart des choses qui nous sont arrivées. Il est très commun que des rois soient détrônés; et à l'égard de l'honneur que nous avons eu de souper avec eux, c'est une bagatelle qui ne mérite pas notre attention [2]. »

A peine Candide fut-il dans le vaisseau qu'il sauta au cou de son ancien valet, de son ami Cacambo. « Eh bien! lui dit-il, que fait Cunégonde? Est-elle toujours un prodige de beauté? M'aime-t-elle toujours? Comment se porte-t-elle? Tu lui as sans doute acheté un palais à Constantinople?

— Mon cher maître, répondit Cacambo, Cunégonde lave les écuelles sur le bord de la Propontide, chez un prince qui a très peu d'écuelles; elle est esclave dans la maison d'un ancien souverain, nommé Ragotski [3], à qui le Grand Turc donne trois écus par jour dans son asile; mais, ce qui est bien plus triste, c'est qu'elle a perdu sa beauté, et qu'elle est devenue horriblement laide. — Ah! belle ou laide, dit Candide, je suis honnête homme, et mon devoir est de l'aimer toujours. Mais comment peut-elle être réduite à un état si abject avec les cinq ou six millions que tu avais apportés [4]? — Bon, dit Cacambo, ne m'en a-t-il pas fallu donner deux millions au señor don Fernando d'Ibaraa, y Figueora, y Mascarenes, y Lampourdos, y Souza, gouverneur de Buenos-Ayres, pour avoir la permission de reprendre mademoiselle Cunégonde? Et un pirate ne nous a-t-il pas bravement dépouillés de tout le reste? Ce pirate ne nous a-t-il pas menés au cap de Matapan, à Milo, à Nicarie, à Samos, à Petra, aux Dardanelles, à Marmora, à Scutari [5]? Cunégonde et la vieille servent chez ce prince dont je vous ai parlé, et moi, je suis esclave du sultan détrôné. — Que d'épouvantables calamités enchaînées les unes aux autres! dit Candide. Mais, après tout, j'ai encore quelques diamants; je délivrerai aisément Cunégonde. C'est bien dommage qu'elle soit devenue si laide. »

Ensuite, se tournant vers Martin : « Que pensez-vous, dit-il, qui soit le plus à plaindre, de l'empereur Achmet, de l'empereur Ivan, du roi Charles-Édouard, ou de moi? — Je n'en sais rien, dit Martin; il faudrait

1. Mot d'auteur. — 2. Refus de l'étonnement naïf, refus de considérer l'accessoire : traits importants du personnage. Voir chap. XXI, l. 35 : « J'ai tant vu de choses extraordinaires... » — 3. Un de plus. Prince de Transylvanie, Ferenc Ragoczy (1676-1735) souleva les Magyars contre la domination autrichienne et put tenir tête aux troupes viennoises grâce à des subsides français (1705-1710); vaincu, il se retira finalement en Turquie (1719). Cette fois encore, comme pour les rois du chapitre précédent, la cohérence chronologique du conte est en défaut. — 4. Voir chap. XIX, l. 62. C'est de la cause du sort de Cunégonde que s'enquiert Candide, comme au chap. IV, l. 16. — 5. Étapes d'un lent voyage dans la Méditerranée orientale, ports d'escale ou lieux des razzias barbaresques, depuis le sud du Péloponnèse *(cap de Matapan)* jusqu'au faubourgs de Constantinople. A comparer avec l'énumération de la ligne 81, p. 83.

que je fusse dans vos cœurs pour le savoir. — Ah! dit Candide, si Pangloss était ici, il le saurait, et nous l'apprendrait [1]. — Je ne sais, dit Martin, avec quelles balances votre Pangloss aurait pu peser les infortunes des hommes, et apprécier leurs douleurs. Tout ce que je présume, c'est qu'il y a des millions d'hommes sur la terre cent fois plus à plaindre que le roi Charles-Édouard, l'empereur Ivan, et le sultan Achmet. — Cela pourrait bien être, dit Candide. »

On arriva en peu de jours sur le canal de la mer Noire. Candide commença par racheter Cacambo fort cher; et, sans perdre de temps, il se jetta dans une galère, avec ses compagnons, pour aller sur le rivage de la Propontide chercher Cunégonde, quelque laide qu'elle pût être.

Il y avait dans la chiourme [2] deux forçats qui ramaient fort mal, et à qui le levanti [3] patron appliquait de temps en temps quelques coups de nerf de bœuf sur leurs épaules nues; Candide, par un mouvement naturel [4], les regarda plus attentivement que les autres galériens, et s'approcha d'eux avec pitié. Quelques traits de leurs visages défigurés lui parurent avoir un peu de ressemblance avec Pangloss et avec ce malheureux jésuite, ce baron, ce frère de mademoiselle Cunégonde. Cette idée l'émut et l'attrista. Il les considéra encore plus attentivement. « En vérité, dit-il à Cacambo, si je n'avais pas vu pendre maître Pangloss, et si je n'avais pas eu le malheur de tuer le baron [5], je croirais que ce sont eux qui rament dans cette galère. »

1. C'est une des curiosités de Pangloss, et une matière de son savoir. Voir par exemple, au hap. suivant, l. 61-64. — 2. L'ensemble des galériens. — 3. *Levanti* semble l'équivalent de : vantin. — 4. Voir cette même réaction du héros sensible au début du chap. IV, dans l'épisode u nègre de Surinam au chap. XIX, etc. — 5. On commentera ce rappel des titres.

● **Thunder-ten-tronckh dans la galère** (l. 56-105) — On se rappellera une ancienne tentation du romanesque Candide : reconstituer par l'imagination ou l'exaltation le paradis perdu de son enfance (voir, par exemple, p. 95, *le Romanesque*, ou p. 143 *les Déboires*...). Il n'est certes pas insignifiant qu'il retrouve enfin, presque en même temps, son maître et le jeune baron galériens, et sa maîtresse laveuse d'écuelles.

(1) Étudiez, en fonction de la situation, la présence éparse des dispositions affectives liées à l'optimisme depuis le premier chapitre : émerveillement, attendrissement, fierté, respect des formes, etc.

Mais à l'insu du héros, retourné momentanément à la naïveté, le terme de son destin s'annonce plus clairement à mesure que sa course s'accélère et recueille les amis perdus : l'amenuisement des richesses rapportées de l'Eldorado n'échappe pas au lecteur que met en éveil l'insouciance de Candide (l. 53, 96, 104); et comment oublier, même dans l'euphorie du ressourcement westphalien, l'horrible laideur de Cunégonde, dont le malin conteur impose l'image (*visages défigurés*, l. 60; l. 91, 101 et suiv.)?

Au nom du baron et de Pangloss les deux forçats poussèrent un grand cri, s'arrêtèrent sur leur banc, et laissèrent tomber leurs rames. Le levanti patron accourait sur eux, et les coups de nerf de bœuf redoublaient. « Arrêtez! arrêtez! seigneur, s'écria Candide; je vous donnerai tant d'argent que vous voudrez. — Quoi! c'est Candide! disait l'un des forçats. — Quoi! c'est Candide! disait l'autre. — Est-ce un songe? dit Candide; veillé-je? suis-je dans cette galère? Est-ce là monsieur le baron, que j'ai tué? Est-ce là maître Pangloss, que j'ai vu pendre? — C'est nous-mêmes, c'est nous-mêmes, répondaient-ils. — Quoi! c'est là ce grand [1] philosophe? disait Martin. — Eh! monsieur le levanti patron, dit Candide, combien voulez-vous d'argent pour la rançon de monsieur de Thunder-ten-tronckh, un des premiers barons de l'empire [2], et de monsieur Pangloss, le plus profond [3] métaphysicien d'Allemagne? — Chien de chrétien, répondit le levanti patron, puisque ces deux chiens de forçats chrétiens sont des barons et des métaphysiciens, ce qui est sans doute une grande dignité dans leur pays [4], tu m'en donneras cinquante mille sequins [5]. — Vous les aurez, monsieur; remenez-moi comme un éclair à Constantinople, et vous serez payé sur-le-champ. Mais non, menez-moi chez mademoiselle Cunégonde. » Le levanti patron, sur la première offre de Candide, avait déjà tourné la proue, vers la ville [6], et il faisait ramer plus vite qu'un oiseau ne fend les airs [7].

Candide embrassa cent fois le baron et Pangloss. « Et comment ne vous ai-je pas tué, mon cher baron? et mon cher Pangloss, comment êtes-vous en vie après avoir été pendu? et pourquoi êtes-vous tous deux aux galères en Turquie? — Est-il bien vrai que ma chère sœur soit dans ce pays? disait le baron. — Oui, répondait Cacambo. — Je revois donc mon cher Candide », s'écriait Pangloss. Candide leur présentait Martin et Cacambo. Ils s'embrassaient tous; ils parlaient tous à la fois. La galère volait, ils étaient déjà dans le port. On fit venir un juif, à qui Candide vendit pour cinquante mille sequins un diamant de la valeur de cent mille, et qui lui jura par Abraham qu'il n'en pouvait donner davantage [8]. Il paya incontinent la rançon du baron et de Pangloss. Celui-ci se jeta aux pieds de son libérateur, et les baigna de larmes; l'autre le remercia

1. L'épithète revient de droit à Pangloss : voir chap. I, l. 46 et p. 72, note 3. — 2. Le Saint-Empire romain germanique. — 3. Mot souvent ironique sous la plume de Voltaire, comme ceux de « sublime » et de « savant » — ce qui l'a fait prendre pour un esprit superficiel; voir par exemple dans *Scarmentado* (1756) un Monsignor Profundo, savant théologien; dans l'article « Tout est bien » du *Dictionnaire philosophique* (1764), c'est Leibniz qui est appelé, comme Pangloss ici, « profond métaphysicien ». — 4. Amusante réminiscence du *Bourgeois gentilhomme* (acte IV, sc. 3 : « mamamouchi, qui est une certaine grande dignité de son pays »). Voltaire donne leur revanche aux Turcs. — 5. Plus de 100 000 francs or. — 6. Ce contretemps était nécessaire pour développer le double récit du chapitre suivant. — 7. Cliché du style romanesque. — 8. Satire traditionnelle, et incident courant des romans d'aventures (voir chap. XXX, l. 18).

par un signe de tête, et lui promit de lui rendre cet argent à la première occasion [1]. « Mais est-il bien possible que ma sœur soit en Turquie? disait-il. — Rien n'est si possible [2], reprit Cacambo, puisqu'elle écure la vaisselle chez un prince de Transylvanie. » On fit aussitôt venir deux juifs : Candide vendit encore des diamants; et ils repartirent tous dans une autre galère pour aller délivrer Cunégonde.

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME

CE QUI ARRIVA A CANDIDE, A CUNÉGONDE, A PANGLOSS, A MARTIN, ETC. [3]

« Pardon, encore une fois, dit Candide au baron; pardon, mon révérend père, de vous avoir donné un grand coup d'épée au travers du corps. — N'en parlons plus, dit le baron; je fus un peu trop vif, je l'avoue; mais puisque vous voulez savoir par quel hasard vous m'avez vu aux galères, je vous dirai qu'après avoir été guéri de ma blessure par le frère apothicaire du collège [4], je fus attaqué et enlevé par un parti [5] espagnol; on me mit en prison à Buenos-Ayres dans le temps que ma sœur venait d'en partir. Je demandai à retourner à Rome auprès du père général. Je fus nommé pour aller servir d'aumônier à Constantinople auprès de monsieur l'ambassadeur de France. Il n'y avait pas huit jours que j'étais entré en fonction, quand je trouvai sur le soir un jeune icoglan [6] très bien fait. Il faisait fort chaud : le jeune homme voulut se baigner; je pris cette occasion de me baigner aussi. Je ne savais pas que ce fût un crime capital pour un chrétien d'être trouvé tout nu avec un jeune musulman. Un cadi [7] me fit donner cent coups de bâton sous la plante des pieds [8], et me condamna aux galères. Je ne crois

1. Transports de joie, raideur de morgue : optimisme oblige, autant que noblesse; même orsqu'il presse ainsi l'allure, Voltaire sait prendre le temps de jeter quelque finesse de détail voir p. 149, note 2). — 2. Ce trait comique est-il gratuit? — 3. Une partie du titre ne corres- ond pas au contenu du chapitre : trace d'un remaniement ou désinvolture de conteur pressé? - 4. La communauté. — 5. Un détachement de soldats. On se rappelle que le Paraguay, aux hap. XII, XIV et XV, se trouvait en état de guerre (voir p. 75, note 1). — 6. Terme adapté a turc : un jeune page du sultan. — 7. Juge musulman auquel ressortissent particulièrement s affaires qui touchent à la religion. — 8. Châtiment alors ordinaire en Turquie.

pas qu'on ait fait une plus horrible injustice. Mais je voudrais bien savoir pourquoi ma sœur est dans la cuisine d'un souverain de Transylvanie réfugié chez les Turcs.

— Mais vous, mon cher Pangloss, dit Candide, comment se peut-il que je vous revoie? — Il est vrai, dit Pangloss, que vous m'avez vu pendre; je devais naturellement être brûlé [1] : mais vous vous souvenez qu'il plut à verse lorsqu'on allait me cuire [2] : l'orage fut si violent qu'on désespéra d'allumer le feu; je fus pendu, parce qu'on ne put mieux faire [3] : un chirurgien acheta mon corps, m'emporta chez lui, et me disséqua. Il me fit d'abord une incision cruciale depuis le nombril jusqu'à la clavicule. On ne pouvait pas avoir été plus mal pendu que je l'avais été. L'exécuteur des hautes œuvres [4] de la sainte Inquisition, lequel était sous-diacre [5], brûlait à la vérité les gens à merveille, mais il n'était pas accoutumé à pendre : la corde était mouillée et glissa mal, elle fut nouée; enfin je respirais encore : l'incision cruciale me fit jeter un si grand cri que mon chirurgien tomba à la renverse; et, croyant qu'il disséquait le diable [6], il s'enfuit en mourant de peur, et tomba encore sur l'escalier en fuyant. Sa femme accourut au bruit, d'un cabinet voisin : elle me vit sur la table étendu avec mon incision cruciale; elle eut encore plus de peur que son mari, s'enfuit, et tomba sur lui. Quand ils furent un peu revenus à eux, j'entendis la chirurgienne qui disait au chirurgien : « Mon bon, de quoi vous avisez-vous de disséquer un hérétique? Ne savez-vous pas que le diable est toujours dans le corps de ces gens-là? Je vais vite chercher un prêtre pour l'exorciser. » Je frémis à ce propos, et je ramassai le peu de forces qui me restaient pour crier : « Ayez pitié de moi! » Enfin le barbier [7] portugais s'enhardit : il recousit ma peau; sa femme même eut soin de moi; je fus sur pied au bout de quinze jours [8]. Le barbier me trouva une condition, et me fit laquais d'un chevalier de Malte qui allait à Venise; mais mon maître n'ayant pas de quoi me payer, je me mis au service d'un marchand vénitien, et je le suivis à Constantinople [9].

---

1. Voir p. 62, note 3. — 2. On trouve le mot chez Montaigne, dans le même emploi : « C'est mettre ses conjectures à un bien haut prix, que d'en faire cuire un homme tout vif » (*Essais*, III, XI). — 3. Les récits de la fin de Pangloss, au chap. VI, l. 13-22, ou au chap. VIII, l. 50-76, ne laissaient pas attendre cet incident; Voltaire se donne le plaisir de parodier les explications tardives que l'on trouve dans les romans faciles (voir chap. XVII, l. 70-72). — 4. Euphémisme commun pour : bourreau. — 5. En réalité, l'exécution des sentences était assurée par les pouvoirs civils, auxquels l'Inquisition remettait les coupables après les cérémonies religieuses de l'autodafé. — 6. Le plaisant est d'imaginer que le geste de l'incision cruciale ait pu déchaîner les démons d'un Pangloss possédé; dans l'exorcisme entre justement le signe de croix. — 7. Entendre : chirurgien. Les barbiers faisaient encore de la petite chirurgie externe (voir Figaro, chez Beaumarchais). — 8. Voir p. 94, note 4. — 9. Ces inventions romanesques sont naturelles à l'historien de l'*Essai sur les mœurs*, qui connaissait les luttes militaires de Malte et des Barbaresques (voir p. 78, note 7), celles des Turcs et des Vénitiens, et les relations commerciales de la Méditerranée orientale.

» Un jour il me prit fantaisie d'entrer dans une mosquée [1]; il n'y avait qu'un vieux iman [2] et une jeune dévote très jolie qui disait ses patenôtres; sa gorge était toute découverte : elle avait entre ses deux tétons un beau bouquet de tulipes, de roses, d'anémones, de renoncules,

1. La littérature des voyages ne manque pas d'anecdotes de ce genre; Thévenot, par exemple dans ses récits (1664, souvent réédités), évoque le cas « des chrétiens qui sont surpris avec une femme turque ou entrent dans une mosquée ». — 2. Chef des religieux d'une mosquée. Vieux prêtres et jolies dévotes sont assez souvent rassemblés dans la littérature irréligieuse et galante du temps (voir aussi, dans *Zadig*, le chapitre des « Rendez-vous »).

● **Gaudriole et philosophie** — Comme il faut bien apprendre, au moment des retrouvailles dernières, les aventures de ceux que l'on croyait disparus, c'est aux facilités de « l'histoire » que recourt encore le conteur (voir p. 66, note 6); mais il faut aussi, selon l'esprit du conte « philosophique », qu'elles soient témoignages et arguments.

① Voltaire ne pouvait-il pas inventer, pour l'un et l'autre de ses galériens, des délits d'une autre nature qui eussent aussi bien justifié leur sort?

② C'est devant le parfait amant Candide, naguère pénétré d'une adoration souffrante et ravie, d'une dévotion timide et chevaleresque; c'est sur le vaisseau qui le mène enfin vers sa chère Cunégonde; c'est après la révélation de l'horrible laideur de sa dulcinée, que sont débitées ces histoires : commentez-les sous ces rapports.

On observera, plus généralement, que le récit des aventures du baron et de Pangloss marque un dernier temps fort de l'éducation sentimentale du héros, orientée de très loin dans le sens d'une profanation de l'idéalisme de l'Amour. D'autres formes de ce processus appellent donc la comparaison, en particulier l'épisode des singes et des sauvagesses (chap. XVI, l. 15-47, avec sa réflexion en XXI, l. 31-35).

Au demeurant, cette dérision de l'Amour est à considérer en fonction de la dérision générale de l'Optimisme :

③ De quelles dispositions sont issues les audaces punissables de Pangloss et du baron (l. 11 et suiv., 48 et suiv.)?

④ Commentez l'extension de l'épisode par les nombres et les lieux (l. 57-61).

⑤ Pangloss et le baron se donnent comme des figures de *l'injustice* humaine (l. 17 et 62). Compte tenu de leurs antécédents (voir chap. I, l. 48-57; IV, l. 29-44; XV, l. 10-13) ne semblent-ils pas au moins les figures de la fatalité et du mal, reflétés dans l'amour? Comparez-les, de ce point de vue, à la Vieille (chap. XI-XII), à Paquette (chap. XXIV) et même à Cunégonde bientôt retrouvée.

⑥ Mettez le jugement suivant à l'épreuve du chapitre XXVIII : « Ceux qui ont jugé *Candide* pornographique ne savent pas ce qu'ils disent : il n'est pas de livre plus osé et moins excitant que celui-là, parce que l'intelligence, dominant tout l'ouvrage, exerce sans cesse son contrôle ironique » (Jean Sareil, « l'Amour dans *Candide* », Symposium, *Fall* 1964).

d'hyacinthes, et d'oreilles d'ours; elle laissa tomber son bouquet; je le ramassai, et je le lui remis avec un empressement très respectueux. Je fus si longtemps à le lui remettre que l'iman se mit en colère, et voyant que j'étais chrétien, il cria à l'aide. On me mena chez le cadi qui me fit donner cent coups de latte sur la plante des pieds, et m'envoya aux galères. Je fus enchaîné précisément dans la même galère et au même banc que monsieur le baron. Il y avait dans cette galère quatre jeunes gens de Marseille [1], cinq prêtres napolitains, et deux moines de Corfou [2], qui nous dirent que de pareilles aventures arrivaient tous les jours. Monsieur le baron prétendait qu'il avait essuyé une plus grande injustice que moi [3]; je prétendais, moi, qu'il était beaucoup plus permis de remettre un bouquet sur la gorge d'une femme que d'être tout nu avec un icoglan. Nous disputions [4] sans cesse, et nous recevions vingt coups de nerf de bœuf par jour, lorsque l'enchaînement des événements de cet univers vous a conduit [5] dans notre galère, et que vous nous avez rachetés.

— Eh bien! mon cher Pangloss, lui dit Candide, quand vous avez été pendu, disséqué, roué de coups, et que vous avez ramé aux galères,

1. Plaisanterie facile, si Voltaire n'a fait que suivre une association immédiate : à Marseille se trouvaient les chantiers et l'administration des galères. — 2. *Corfou* appartenait à Venise, et ses religieux souffraient de la réputation des plaisirs vénitiens, comme ceux de Naples aux délices fameuses. — 3. Cette sorte d'arithmétique des sentiments humains est une manie que Voltaire a donnée à Pangloss et à Candide (cf. chap. XXVII, l. 42-46, et p. 40, note 9). — 4. Cf. p. 126, note 6. — 5. Périphrase usuelle dans les commentaires de Leibniz, désignant la Providence par sa nécessité finale. Noter le jeu railleur sur *l'enchaînement* dans une existence de galérien (cf. « enchaîné », l. 57).

● **Pangloss tel qu'en lui-même...** — Toujours disputant, toujours s'obstinant, Pangloss semble avoir sa philosophie chevillée au corps (l. 68-74).

① Quelles impressions donne cette fixité par rapport au sens général de son « histoire »? et par rapport à ce qu'on pressent du destin final réservé aux héros?

② Cherchez dans quelle mesure la trame des aventures de Pangloss (l. 21-67) a été conçue et ménagée pour dissoudre son personnage dans des contradictions de fait et de forme : par exemple, son prétendu prestige intellectuel dans la minutie et la vulgarité des détails; sa dignité spéculante dans le grand-guignol et la polissonnerie; son assurance déterministe dans l'arbitraire rocambolesque de l'invention, etc.

③ Confrontez vos impressions sur l'imperturbable docteur, en ses derniers instants de parade (car la désillusion le minera lui-même, voir chapitre XXX, l. 45-47), avec celles que recueille le jugement suivant : « Il s'élève à une bouffonnerie absurde qui confine à l'héroïsme » (R. Pomeau, éd. crit. de *Candide*, p. 59).

avez-vous toujours pensé que tout allait le mieux du monde? — Je suis toujours de mon premier sentiment, répondit Pangloss; car enfin je suis philosophe : il ne me convient pas de me dédire [1], Leibnitz [2] ne pouvant pas avoir tort, et l'harmonie préétablie étant d'ailleurs la plus belle chose du monde, aussi bien que le plein et la matière subtile [3]. »

CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME

COMMENT CANDIDE RETROUVA CUNÉGONDE ET LA VIEILLE

Pendant que Candide, le baron, Pangloss, Martin et Cacambo, contaient leurs aventures, qu'ils raisonnaient sur les événements contingents ou non contingents [4] de cet univers, qu'ils disputaient sur les effets et les causes, sur le mal moral et sur le mal physique, sur la liberté et la nécessité [5], sur les consolations que l'on peut éprouver lorsqu'on est aux galères en Turquie [6], ils abordèrent sur le rivage de la Propontide, à la maison du prince de Transylvanie. Les premiers objets [7] qui se présentèrent furent Cunégonde et la vieille, qui étendaient des serviettes sur des ficelles pour les faire sécher [8].

Le baron pâlit à cette vue. Le tendre amant Candide, en voyant sa belle Cunégonde rembrunie [9], les yeux éraillés [10], la gorge sèche, les joues ridées, les bras rouges et écaillés [11], recula trois pas, saisi d'horreur, et avança ensuite par bon procédé [12]. Elle embrassa Candide et son frère; on embrassa la vieille : Candide les racheta toutes deux.

Il y avait une petite métairie dans le voisinage; la vieille proposa à Candide de s'en accommoder, en attendant que toute la troupe eût

1. A rapprocher de l'attitude de Candide au chapitre précédent, l. 5-9. — 2. C'est la seule fois dans le conte où Leibniz est expressément nommé. — 3. Ces deux termes sont cartésiens; mais Leibniz pensait aussi l'espace comme uniforme et continu, plein et non composé de parties. L'harmonie préétablie, thèse spécifiquement leibnizienne, suppose entre les êtres ou monades, corps et âmes, la prédétermination divine de rapports concomitants et même constamment harmonieux. La plénitude de la substance et l'harmonie préétablie sont liées au système de l'optimisme. — 4. Vieille distinction logique : les événements que l'on pense sous la forme du futur sont dits *contingents* s'ils peuvent se produire ou ne pas se produire selon l'état actuel des choses, *non contingents* s'ils doivent nécessairement se produire. — 5. La discussion de ces notions et de leurs rapports est commune dans la philosophie leibnizienne : voir p. 40, note 4; p. 76, note 2; p. 46, note 2. — 6. Ce persiflage atteint les adeptes sentimentaux du système : « Cet optimisme que vous trouvez si cruel me console pourtant dans ces mêmes douleurs que vous me peignez comme insupportables » (Rousseau à Voltaire, 18 août 1756). — 7. Au sens large, courant à l'époque : ce qui s'offre à la vue. — 8. Par une suggestion burlesque, cette réunion évoque la rencontre de l'aventureux Ulysse, au pays des Phéaciens, avec Nausicaa. — 9. Terme de la peinture, voir chap. XXV, l. 21. — 10. Voir chap. XI, ligne 1. — 11. Pelés par l'action du soleil ou desquamés par quelque maladie. — 12. Par un mouvement d'honnêteté, que lui inspirait son sens des bonnes manières.

une meilleure destinée. Cunégonde ne savait pas qu'elle était enlaidie, personne ne l'en avait avertie : elle fit souvenir Candide de ses promesses[1] avec un ton si absolu que le bon Candide n'osa pas la refuser. Il signifia[2] donc au baron qu'il allait se marier avec sa sœur. « Je ne souffrirai jamais, dit le baron, une telle bassesse de sa part, et une telle insolence de la vôtre; cette infamie ne me sera jamais reprochée : les enfants de ma sœur ne pourraient entrer dans les chapitres[3] d'Allemagne. Non, jamais ma sœur n'épousera qu'un baron de l'Empire[4]. » Cunégonde se jeta à ses pieds, et les baigna de larmes; il fut inflexible. « Maître fou[5], lui dit Candide, je t'ai réchappé[6] des galères, j'ai payé ta rançon, j'ai payé celle de ta sœur; elle lavait ici des écuelles, elle est laide, j'ai la bonté d'en faire ma femme; et tu prétends encore t'y opposer! Je te retuerais[7] si j'en croyais ma colère. — Tu peux me tuer encore, dit le baron, mais tu n'épouseras pas ma sœur de mon vivant. »

1. Engagement de Lisbonne sans doute (voir la fin du chap. VIII), et Candide l'a lui-même annoncé à Buenos-Ayres (chap. XIII, l. 26); toutes les poursuites menées depuis en étaient des confirmations. — 2. Il annonça clairement. — 3. Assemblées des dignitaires de l'Église, et, par une extension du terme, d'officiers militaires, de grands nobles, etc. — 4. Voir p. 172, note 2. — 5. *Fou* au dernier degré (expression réputée basse). — 6. Syntaxe inusitée. — 7. Néologisme agressif, souvent omis dans les dictionnaires; il a aussi l'autorité de Verlaine.

● **La femme fatale** — Au centre de ce chapitre, Cunégonde enfin retrouvée : vers elle convergeaient les lignes du double destin de Candide — l'illusoire, dégradé par le réel.

① Rappelez tout ce qu'attendait le héros de cette réunion; les protections qu'il tirait de son espoir contre les désillusionnements de Martin et même contre les évidences (chap. XIX à XXVI); son obstination à faire un pari sentimental sur l'optimisme (voir chap. XX, l. 6 et suiv.; XXIV, l. 120 et XXVII, l. 7-10).

② Explicitez le contraste sur lequel s'est formé le premier paragraphe : de quelle illusion manifeste-t-il l'échec? Comparez-le, pour l'expressivité et la valeur démonstrative, à celui du chapitre IV (l. 82-87).

③ Contre l'euphorie du sentimentalisme et du romanesque, le choc de la laideur de Cunégonde (l. 10-14) : étudiez l'ironie de ce passage; comparez les retrouvailles turques avec celles de Lisbonne au chapitre VII.

④ Quelles fausses images des rapports humains se trouvent dissipées par la dispute au sujet de Cunégonde (l. 17-30)? Caractérisez les styles respectifs de Candide et du baron.
Paradoxalement, Candide ne réagit-il pas mieux à la laideur de sa maîtresse qu'autrefois à sa beauté (voir chap. VII, l. 24-36)? mieux aussi que naguère (chap. XV, l. 30-46) à la situation des « amours contrariées »? Par cette épreuve, le voilà promu personnage principal, et avec droit d'initiative : voir cette nouvelle disposition dès les premières lignes du dernier chapitre.

CHAPITRE TRENTIÈME

CONCLUSION

Candide, dans le fond de son cœur, n'avait aucune envie d'épouser Cunégonde; mais l'impertinence extrême du baron le déterminait à conclure le mariage, et Cunégonde le pressait si vivement qu'il ne pouvait s'en dédire [1]. Il consulta Pangloss, Martin, et le fidèle Cacambo. Pangloss fit un beau mémoire par lequel il prouvait [2] que le baron n'avait nul droit sur sa sœur [3], et qu'elle pouvait, selon toutes les lois de l'Empire, épouser Candide de la main gauche [4]. Martin conclut à jeter le baron dans la mer [5]; Cacambo décida [6] qu'il fallait le rendre au levanti patron, et le remettre aux galères, après quoi on l'enverrait à Rome au père général [7] par le premier vaisseau. L'avis fut trouvé fort bon; la vieille l'approuva; on n'en dit rien à sa sœur; la chose fut exécutée pour quelque argent, et on eut le plaisir d'attraper un jésuite, et de punir l'orgueil d'un baron allemand.

Il était tout naturel [8] d'imaginer qu'après tant de désastres Candide, marié avec sa maîtresse et vivant avec le philosophe Pangloss, le philosophe Martin, le prudent Cacambo, et la vieille, ayant d'ailleurs rapporté tant de diamants de la patrie des anciens Incas, mènerait la vie du monde la plus agréable; mais il fut tant friponné par les juifs qu'il ne lui resta plus rien que sa petite métairie [9]; sa femme, devenant tous les jours plus

1. Même expression qu'au chap. XXVIII, l. 72. — 2. Apprécier cet effet de récurrence (voir chap. I, l. 26). — 3. Dans maint pays d'Europe, au XVIII[e] s., la coutume donnait à l'héritier du nom des droits indiscutables sur ses frères et sœurs, en particulier pour les alliances de mariage. — 4. En Allemagne s'était conservée une cérémonie spéciale de mariage : en cas de mésalliance, un prince qui donnait à l'épousée la main gauche n'engageait pas absolument ses biens et titres, ni même sa parole. — 5. On aura déjà noté, chez le paisible Martin, une sorte de violence latente (voir chap. XXII, l. 29). — 6. Proposa pour trancher le cas. — 7. Voir p. 94, note 8. — 8. Selon la pente générale de l'histoire. — 9. Ces mots définissent un moment essentiel du conte : plus rien d'Eldorado, plus rien que ce que l'on fera de la métairie.

● **La fin du baron** — De tous les compagnons de Candide, il était le plus intact et le plus entier, conservant en toutes occasions une prise haute sur la vie, avec l'exigence exaltée de la noblesse — grandeur factice, surajoutée à l'homme.

① Son élimination vous semble-t-elle à sa place au début de la conclusion?

② Contre l'obstacle du baron, la petite communauté essaye ses pouvoirs de décision : commentez les résultats. Notez que Cacambo, dont la proposition est adoptée, se trouvera aussi le premier *au jardin* (l. 22).

laide, devint acariâtre et insupportable; la vieille était infirme, et fut encore de plus mauvaise humeur que Cunégonde. Cacambo, qui travaillait au jardin, et qui allait vendre des légumes à Constantinople, était excédé de travail, et maudissait sa destinée. Pangloss était au désespoir de ne pas briller dans quelque université d'Allemagne. Pour Martin, il était fermement persuadé qu'on est également mal partout; il prenait les choses en patience. Candide, Martin, et Pangloss, disputaient quelquefois de métaphysique et de morale. On voyait souvent passer sous les fenêtres de la métairie des bateaux chargés d'effendis, de bachas [1], de cadis [2], qu'on envoyait en exil à Lemnos, à Mytilène, à Erzeroum [3]. On voyait venir d'autres cadis, d'autres bachas, d'autres effendis, qui prenaient la place des expulsés, et qui étaient expulsés à leur tour. On voyait des têtes proprement empaillées qu'on allait présenter à la Sublime-Porte [4]. Ces spectacles faisaient redoubler les dissertations; et quand on ne disputait pas, l'ennui était si excessif que la vieille osa un jour leur dire : « Je voudrais savoir lequel est le pire, ou d'être violée cent fois par des pirates nègres, d'avoir une fesse coupée, de passer par les baguettes chez les Bulgares, d'être fouetté et pendu dans un auto-da-fé, d'être disséqué, de ramer en galère [5], d'éprouver enfin toutes les misères par lesquelles nous avons tous passé, ou bien de rester ici à ne rien faire [6] ? — C'est une grande question », dit Candide.

Ce discours fit naître de nouvelles réflexions, et Martin surtout conclut que l'homme était né pour vivre dans les convulsions de l'inquiétude, ou dans la léthargie de l'ennui [7]. Candide n'en convenait pas, mais il n'assurait rien. Pangloss avouait qu'il avait toujours horriblement souffert; mais ayant soutenu une fois que tout allait à merveille, il le soutenait toujours, et n'en croyait rien [8].

Une chose acheva de confirmer Martin dans ses détestables principes, de faire hésiter plus que jamais Candide, et d'embarrasser Pan-

1. En français, excellences, grandeurs ou seigneurs, titres dus en Turquie aux titulaires de plusieurs hauts offices; mais les lecteurs du temps opéraient une transposition facile, alors que la terrible conjoncture des années 1757-1758 entraînait de nombreuses disgrâces ministérielles (Machault, d'Argenson, Paulmy, Bernis, etc.). — 2. Voir p. 173, note 7. — 3. Ville de l'intérieur; les îles grecques de *Lemnos* et de *Mytilène* appartenaient aux Turcs. — 4. Ces détails étaient familiers à Voltaire, grand lecteur de Voyages et historien universel. Le second est à prendre à la lettre : c'est au portail du vieux palais, dans des niches, que l'on exposait ces têtes empaillées. — 5. Quelques-unes des tribulations de la Vieille elle-même (chap. XI et XII), de Candide (chap. II et VI) et de Pangloss (chap. VI et XXVII-XXVIII). — 6. A comparer avec le mouvement d'une note des *Carnets* de Voltaire (éd. Besterman, p. 381) : « Quel est le fléau de la terre le plus funeste? Est-ce la guerre, la famine ou la v...? C'est l'esprit de l'école, sans contredit ». — 7. D'où l'indifférence absolue (voir l. 25) ou la révolte impuissante; voir dans *les Destinées* de Vigny le mouvement final du *Mont des oliviers* : l'homme n'a pas le choix « entre la léthargie et les convulsions » (vers 107-110). — 8. Dès le *Poème sur le désastre de Lisbonne* (1756), l'optimiste intransigeant était, pour Voltaire, « un fier infortuné qui feint d'être content ».

gloss. C'est qu'ils virent un jour aborder dans leur métairie Paquette et le frère Giroflée [1], qui étaient dans la plus extrême misère; ils avaient bien vite mangé leurs trois mille piastres, s'étaient quittés, s'étaient raccommodés, s'étaient brouillés, avaient été mis en prison, s'étaient enfuis, et enfin frère Giroflée s'était fait turc. Paquette continuait son métier partout, et n'y gagnait plus rien. « Je l'avais bien prévu, dit Martin à Candide, que vos présents seraient bientôt dissipés et ne les rendraient que plus misérables. Vous avez regorgé de millions de piastres, vous et Cacambo, et vous n'êtes pas plus heureux que frère Giroflée et Paquette. — Ah! ah! dit Pangloss à Paquette, le Ciel vous

1. Leur histoire occupe le chap. XXIV; mais d'où peuvent-ils bien tenir l'adresse de Candide?

● **Réduction de l'espace imaginaire** — Ils ont fait le tour du monde, ils ont connu tous les cas de la vie, et une petite métairie va les accueillir. D'après les observations et les relevés suivants, vous étudierez comment sont composées les lignes de cette perspective fuyante.

① *Il était tout naturel d'imaginer... mais...* (l. 14 et suiv.) : appréciez cette donnée par rapport au processus de regroupement qui soutenait les trois précédents chapitres.

② Puis la pression du mal se fait pour tous, en eux, plus insistante et plus prochaine; notez que le tout début du chapitre amorçait déjà pour Candide l'expérience d'une *prison intérieure*, et comparez une autre analyse : l. 45-47.

③ Au moins leur réflexion tente-t-elle de prendre du champ, de tenir leur malheur à distance d'objectivité, de le dissoudre dans l'étendue des misères du monde : montrez la constance et la tension croissante de ce double effort, jusque dans la consultation du derviche.

Mais dans le même temps, le conteur rapporte au plus près le cercle de leurs expériences, comme si l'espace se refermait sur eux : les macabres bateaux des épurations turques passent *sous* (leurs) *fenêtres* (l. 28); Paquette et Giroflée viennent eux-mêmes, avec leur misère, *aborder dans leur métairie* (l. 50); c'est *dans le voisinage* qu'ils vont consulter le derviche (l. 64), et c'est plus près encore qu'ils rencontreront le bon vieillard, *en retournant à la petite métairie* (l. 82).

④ Lorsque enfin Candide aura réduit l'espace aux seules dimensions permises (*il fit de profondes réflexions...*, l. 103), Pangloss tentera trois fois encore de le rouvrir : commentez le mouvement de cette expansion manquée (l. 106-136).

Observez que l'ultime échange résume, si on l'imagine au concret, toute l'étendue de cette compression finale de l'univers du conte. Une vue panoramique suivie d'un gros plan (l. 129-137) : dernier élément d'une structure de fixation étroite, qui semble poser le jardin de Candide comme une terre des limitations.

ramène [1] donc ici parmi nous, ma pauvre enfant! savez-vous bien que vous m'avez coûté le bout du nez, un œil, et une oreille? Comme vous voilà faite! eh! qu'est-ce que ce monde! » Cette nouvelle aventure les engagea à philosopher [2] plus que jamais.

Il y avait dans le voisinage un derviche très fameux [3] qui passait pour le meilleur philosophe de la Turquie; ils allèrent le consulter; Pangloss porta la parole [4], et lui dit : « Maître, nous venons vous prier de nous dire pourquoi un aussi étrange animal que l'homme a été formé. — De quoi te mêles-tu? lui dit le derviche; est-ce là ton affaire? — Mais, mon révérend père, dit Candide, il y a horriblement de mal sur la terre. — Qu'importe, dit le derviche, qu'il y ait du mal ou du bien? Quand Sa Hautesse [5] envoie un vaisseau en Égypte, s'embarrasse-t-elle si les souris qui sont dans le vaisseau [6] sont à leur aise ou non? — Que faut-il donc faire? dit Pangloss. — Te taire [7], dit le derviche. — Je me flattais, dit Pangloss, de raisonner un peu avec vous des effets et des causes, du meilleur des mondes possibles, de l'origine du mal, de la nature de l'âme, et de l'harmonie préétablie. » Le derviche, à ces mots, leur ferma la porte au nez.

Pendant cette conversation, la nouvelle s'était répandue qu'on venait d'étrangler à Constantinople deux vizirs du banc [8] et le muphti [9] et qu'on avait empalé plusieurs de leurs amis. Cette catastrophe faisait partout un grand bruit pendant quelques heures [10]. Pangloss, Candide, et Martin, en retournant à la petite métairie, rencontrèrent un bon vieillard [11] qui prenait le frais à sa porte sous un berceau d'orangers. Pangloss qui était aussi curieux que raisonneur, lui demanda comment se nommait le muphti qu'on venait d'étrangler. « Je n'en sais rien, répondit le bonhomme; et je n'ai jamais su le nom d'aucun muphti ni d'aucun vizir. J'ignore absolument l'aventure dont vous me parlez; je présume qu'en général ceux qui se mêlent [12] des affaires publiques périssent quelquefois misérablement, et qu'ils le méritent; mais je ne m'informe

1. Formule du providentialisme (voir p. 71, note 2). — 2. Emploi absolu. — 3. Comme le vieillard indigène (voir p. 107, note 4), le *derviche* est une figure courante de la sagesse, dotée à l'ordinaire d'une douceur indulgente et d'un style abondant et fleuri. — 4. Parla au nom du groupe (cf. « porte-parole ») avec le sentiment d'avoir affaire à l'un de ses pairs : *Maître* lui est dû depuis le chap. I (l. 46). — 5. Titre du grand sultan de Turquie. — 6. Leibniz avait comparé les imperfections malfaisantes des créatures à l'inertie de bateaux freinés par le courant (*Théodicée*, I, 30); c'est peut-être sur cette métaphore que jouait Voltaire, dès 1736, dans une lettre à Frédéric de Prusse sur la philosophie wolfienne : « Les souris qui habitent quelques petits trous d'un bâtiment immense ne savent ni si ce bâtiment est éternel, ni quel en est l'architecte ni pourquoi cet architecte a bâti. » — 7. On lit, sous une rature du manuscrit La Vallière (voir p. 34), cette rédaction plus complète : « Cultiver la terre, boire, manger, dormir et te taire. » — 8. Deux des ministres admis au Conseil d'État, selon une expression usuelle. — 9. Chef de la religion mahométane en Turquie. — 10. Que penser alors, sur la foi du conteur, du désintéressement de ce *grand brult* ? — 11. Nouveau porte-parole de l'auteur, selon les règles du jeu (voir p. 107, note 4). — 12. Le derviche aussi avait usé de ce mot : l. 68.

jamais de ce qu'on fait à Constantinople; je me contente d'y envoyer vendre les fruits du jardin que je cultive. » Ayant dit ces mots, il fit entrer les étrangers dans sa maison; ses deux filles et ses deux fils leur présentèrent plusieurs sortes de sorbets [1] qu'ils faisaient eux-mêmes, du kaïmak piqué d'écorces de cédrat confit, des oranges, des citrons, des limons [2], des ananas, des pistaches, du café de Moka qui n'était point mêlé avec le mauvais café de Batavia et des îles [3]. Après quoi les deux filles de ce bon musulman parfumèrent les barbes de Candide, de Pangloss, et de Martin.

« Vous devez avoir, dit Candide au Turc, une vaste et magnifique terre? — Je n'ai que vingt arpents [4], répondit le Turc; je les cultive avec mes enfants; le travail éloigne de nous [5] trois grands maux, l'ennui, le vice, et le besoin. »

Candide, en retournant dans sa métairie, fit de profondes réflexions sur le discours du Turc. Il dit à Pangloss et à Martin : « Ce bon vieillard me paraît s'être fait un sort bien préférable à celui des six rois avec qui

1. Préparations à base de jus de cerises et autres fruits; la couleur locale était sensible, pour l'époque, dès ce mot. — 2. Limonnier et cédratier sont des variétés du citronnier; *kaïmak* semble équivaloir, en plus exotique encore, à *sorbet*. — 3. Ellipse courante pour « les Antilles ». — 4. Sept à huit hectares. — 5. Qu'entendre par ce *nous*, étant donné l'isolement du vieillard?

● **La parabole du derviche** (l. 64-77)

① Commentez la formule libératrice : *Il y avait...* (l. 64).

② Distinguez les questions de Pangloss de celles de Candide, et la manière dont l'un et l'autre est traité.

③ Précisez les exclusions prononcées par l'autorité du derviche. Pourquoi l'existence d'un ordre providentiel ne peut-elle pas être exclue.

④ Mesurez l'ambiguïté de la métaphore suivie du « vaisseau » universel (l. 71-72) : implique-t-elle surtout le sens de la petitesse de l'homme? de son impuissance à comprendre? d'une commune fragilité de l'espèce? d'autre chose? Au reste, l'imperfection même de la lettre ne trahit peut-être pas l'esprit, s'il est vrai que le *Te taire* du derviche engage à une méfiance du langage : « Tâchons seulement, dit un autre sage voltairien, de ne point dire de bêtise sur le grand Être » (dans le dialogue des *Adorateurs*, 1769).

⑤ Par le simple rappel des situations humaines, la raison métaphysicienne a été mise en échec. Montrez cependant, par des faits rapportés du chapitre entier, que l'échec est plus largement celui de l'idéologie, de « l'esprit de l'école », d'une prise intellectuelle des choses.

Notons que Martin même, jusqu'alors favorisé par le conteur (voir p. 126, *le Quatrième Compagnon*), n'a plus un aussi beau rôle quand va triompher la sagesse d'un jardinier turc; au reste Cacambo (voir l. 22) ou la Vieille (l. 40) ne se trouvaient-ils pas dans une meilleure voie que les philosophes de la troupe? La parole est aux simples : toute chance n'est pas perdue pour Candide.

nous avons eu l'honneur de souper [1]. — Les grandeurs, dit Pangloss, sont fort dangereuses, selon le rapport de tous les philosophes : car enfin Églon, roi des Moabites, fut assassiné par Aod; Absalon fut pendu par les cheveux et percé de trois dards; le roi Nadab, fils de Jéroboam, fut tué par Baasa; le roi Éla, par Zambri; Ochosias, par Jéhu; Athalia, par Joïada; les rois Joachim, Jéchonias, Sédécias [2], furent esclaves. Vous savez comment périrent Crésus, Astyage, Darius, Denys de Syracuse, Pyrrhus, Persée, Annibal, Jugurtha, Arioviste, César, Pompée, Néron, Othon, Vitellius, Domitien [3], Richard II d'Angleterre, Édouard II, Henri VI, Richard III, Marie Stuart, Charles I^er^, les trois Henri de France, l'empereur Henri IV [4]? Vous savez... — Je sais aussi, dit Candide, qu'il faut cultiver notre jardin. — Vous avez raison, dit Pangloss; car quand l'homme fut mis dans le jardin d'Eden, il y fut mis *ut operaretur eum* [5], pour qu'il travaillât : ce qui prouve que l'homme n'est pas né pour le repos. — Travaillons sans raisonner [6], dit Martin; c'est le seul moyen de rendre la vie supportable. »

Toute la petite société entra dans [7] ce louable dessein; chacun se mit à exercer ses talents. La petite terre rapporta beaucoup. Cunégonde était, à la vérité, bien laide; mais elle devint une excellente pâtissière. Paquette broda; la vieille eut soin du linge. Il n'y eut pas jusqu'à frère Giroflée qui ne rendît service; il fut un très bon menuisier, et même devint honnête homme; et Pangloss disait quelquefois à Candide [8] : « Tous les événements sont enchaînés dans le meilleur des mondes possibles : car enfin si vous n'aviez pas été chassé d'un beau château à grands coups de pied dans le derrière pour l'amour de mademoiselle Cunégonde, si vous n'aviez pas été mis à l'Inquisition, si vous n'aviez pas couru l'Amérique à pied, si vous n'aviez pas donné un bon coup d'épée au baron, si vous n'aviez pas perdu tous vos moutons du bon pays d'Eldorado, vous ne mangeriez pas ici des cédrats confits et des pistaches [9]. — Cela est bien dit, répondit Candide, mais [10] il faut cultiver notre jardin. »

---

1. Au chap. XXVI. — 2. Tous exemples que Pangloss a trouvés dans la Bible, aux deux livres des *Rois* surtout. — 3. Rangés selon la chronologie, quelques grands hommes de l'antiquité dont la fin fut misérable : assassinés, détrônés, chassés, etc. — 4. Ces princes de l'époque moderne eurent des fins diversement funestes. — 5. Citation de la *Genèse* (II, 15). On trouve ce même passage relevé par Voltaire dans ses *Carnets*, avec ce commentaire : « Donc l'homme est né pour le travail. » — 6. A distinguer de l'irrationalisme qui se faisait jour du temps de Rousseau; Voltaire disait de la prétendue douleur d'avoir à penser : « Cela est vrai pour ceux qui pensent mal » (à M^me^ du Deffand, 4 juin 1764). — 7. S'associa à. — 8. Voir (chap. I, l. 25-40) le premier portrait intellectuel de Pangloss. — 9. Candide avait aussi connu cet optimisme des fins de repas; voir chap. XX, l. 12-13. — 10. A comparer à d'autres *mais* de Candide, par exemple chap. IV, l. 62 et V, l. 53. Se reporter au chap. I, l. 41 : « Candide écoutait attentivement... »

eningrad, Musée de l'Ermitage

Voltaire plantant des arbres
par Jean Huber
Il faut cultiver notre jardin...

● **La parabole du jardin** (l. 78-137) — Enfin une expérience heureuse, une décision marquante, une application réussie, enfin le héros est sorti de l'inconscience et des velléités. D'où une première impression de plénitude. Cependant, aux points tournants de cet accomplissement, le conteur s'emploie, non à en accentuer le dynamisme, mais à introduire le recul de l'humour :

① Décrivez « le jardin de Candide », en serrant le texte de près, dans le concret des choses et des influences; notez en particulier les pouvoirs de réconciliation du travail solidaire, pour le groupe et pour les individus (l. 124-128); expliquez, à partir du dernier paragraphe, comme d'un épilogue, les lendemains de la petite société : en transposant le jeu des temps dans la durée fictive (notez en particulier, de la tirade de Pangloss à l'ultime réponse de Candide, le glissement du passé simple, l. 136).

② Selon les dispositions du lecteur-philosophe, cette dernière figuration romanesque, annoncée comme une *conclusion*, est d'abord déconcertante, gênante, décevante (voir *Jugements*, p. 191). On l'a tournée en tous sens, pour lui trouver un sens plus large, plus haut, plus grand, plus digne et généreux, comme s'il fallait sauver Voltaire de la mesquinerie : comme s'il avait dû se livrer là tout entier. Mais le texte s'élève-t-il sûrement du pluriel à l'universel (voir *nous*, *notre*, etc. l. 101, 117, 120, 137); et les expressions suivantes vous paraissent-elles, dans leur contexte, susceptibles d'une extension selon le sens de l'espèce : éloigner *l'ennui*, *le vice et le besoin* (l. 102), se faire *un sort* (l. 105), *rendre la vie supportable* (l. 121)?

Au demeurant, comme il arrive dans la vie des grandes œuvres, de plus généreuses interprétations de cette parabole finale (voir p. 191, *Jugements*) peuvent être plus fidèles à l'esprit de l'œuvre en son entier, sans l'aveu de Voltaire, que ne l'est à la lettre la conclusion même.

● **L'art de bien conclure**

① *Les allégories* (le derviche, le vieillard, les jardiniers); étudiez-les surtout selon les exigences de la clarté et du naturel. Appréciez le détail de leur mise en œuvre (circonstances, styles et comportement des personnages, pittoresque...) en rapport avec leur signification symbolique; appréciez le pouvoir suggestif de l'allégorie du jardin cultivé, en fonction : des associations immédiates de l'image; de la sagesse des nations (voir les proverbes de la terre et de la culture); des réminiscences littéraires qu'elle appelle (Virgile, Horace, etc.).

● **La Turquie de Candide** — Le choix de cette contrée pour lieu de l'établissement final intéresse d'abord la genèse de l'œuvre, dans toute la mesure où cette fin est inspirée de la situation de Voltaire en son jardin des Délices, puisque, par diverses associations, de fatalisme en particulier, il s'imaginait souvent y être comme un vieux Turc, un jardinier de la Propontide, un « bostangui » (intendant des jardins du Sultan).

JUGEMENTS GÉNÉRAUX ET THÈMES DE RÉFLEXION

1. Sujet ou objet?

« L'objet de M. de Voltaire est de combattre la perfection du monde et de son gouvernement, de les tourner en ridicule; et il fait tous ses efforts pour les charger d'absurdités » (Cl.-M. Guyon, *l'Oracle des nouveaux philosophes*, 1760, t. II, p. 27).

« Le sujet de *Candide*, c'est d'abord le contraste entre les principes et l'existence, entre l'enseignement et la vie, entre les faits de l'école et l'école des faits » (Albert Thibaudet).

Mais il y a ce mot de Voltaire, mot sans objet à vrai dire, lâché cependant alors qu'il vient de finir *Candide*, en secret : « Quand on a le sang un peu allumé, et qu'on est de loisir, on a la rage d'écrire » (à M^me^ du Boccage, 27 décembre 1758). Œuvre d'humeur ou de dessein? En tout cas, avant l'intervention d'une pensée critique soucieuse d'unité, c'est d'abord comme une somme confuse qu'elle se manifeste — une mappemonde plus une histoire universelle plus un inventaire des maux plus un répertoire des états et des mœurs — et même plutôt comme une somme en train de se faire, avec toutes les réactions de l'opérateur : ce conte, plus que d'autres, est sous le signe de la récapitulation dynamique (voir chap. VI, l. 24 et suiv.; X, l. 44-50; XVII, l. 1-8; XXI, l. 36-46, etc.). Seul Pangloss a des récapitulations avec sujet et objet (chap. I, l. 30-40 et XXX, l. 106-117), c'est-à-dire des bilans tout faits; aussi ne joue-t-il guère, dans toute cette histoire, qu'un rôle de provocateur : devant Lisbonne, à la fin du chapitre IV; devant l'Inquisition à la fin du chap. V, et partout, même absent, par le rappel ou le souvenir de ses arrêtés de compte (XV, l. 32-39; XIX, l. 42-46; XXII, l. 166-183; XXV, l. 46-58, etc.).

Le cours de l'œuvre devrait donc importer plus que son agencement, ses formes plus que son art, sa manière plutôt que ses « moyens », ses directions plutôt que ses « leçons », du moins un sens éprouvé plutôt qu'une signification voulue et préparée.

2. L'ordre et le genre

Une bonne façon d'ordonner *Candide* est de marquer une appartenance à un genre, celui du conte philosophique — mais un conte philosophique est-il autre chose, au fond, qu'un conte de philosophe? — selon des définitions à éprouver :

« On y part d'une convention : l'idée s'habille en personnage, et les péripéties de l'aventure offriront autant de moyens de mettre l'idée à l'épreuve. Ainsi le conte est un discours, sous forme narrative, dans lequel l'argument se fait événement » (Yvon Bélaval, *Histoire des littératures*, Encyclopédie de la Pléiade, t. III, p. 625).

« Tout le conte, action, caractères, épisodes, dialogues, mots d'esprit, digressions même, tout s'ordonne en vue des idées, ou de l'idée à démontrer. Hormis quelques broderies de polissonnerie pour la mode, ou quelques fusées de malignité, pour sa satisfaction propre, tout ce qu'il jette d'un art si aisé et si libre dans son récit, fait argument. C'est un symbolisme perpétuel, un mélange harmonieux de fantaisie naturelle et d'art réfléchi. » (Gustave Lanson, introduction à une édition de *Contes choisis*, 1928).

Voir aussi les deux définitions rapportées plus haut (p. 22), sous le titre *Voltaire conteur*.

C'est dire, aussi bien, que « l'ordre » de *Candide* n'est pas soumis aux cadres et catégories de la pensée discursive, appliquée ou non à l'esthétique : absence de plan, de suite, de chronologie, on l'a souvent remarqué. Surtout au moment même de l'œuvre, et naturellement alors pour le regretter :

« [C'est là] un roman décousu et dépourvu de machine [...] une enfilade d'événements absurdes qui se précipitent sans liaison » (Sabatier, *les Trois Siècles de notre littérature*, 1772, t. III p. 417). « Il n'y a dans *Candide* ni ordonnance ni plan » (Grimm, *Correspondance littéraire*, 1759, 1er mars).

De cela la critique moderne a généralement passé condamnation. A la discussion de l'ordre se sont substituées, par exemple, l'observation de la durée et l'appréciation intrinsèque du désordre apparent :

« Rompant avec les habitudes du théâtre, Voltaire suit dans ce roman l'histoire d'une vie. La ligne du récit est assurée par la seule durée d'une existence, celle de Candide, et sans le secours d'aucune chronologie externe [...]. Cependant l'impression d'ensemble est incontestable : Candide a vécu, il a mûri » (R. Pomeau, éd. critique de *Candide*, 1959, p. 63-64). « Cette désinvolture dans la conduite de l'intrigue, ces caprices d'itinéraires, de séparations, de retrouvailles, sont autant de moyens pour imposer dans toute son ampleur l'image du désordre de la vie [...]. Voltaire est parvenu à dégager un style de l'incohérence en lui conférant une signification philosophique » (J. Van Den Heuvel, *Voltaire dans ses contes*, 1967, p. 284).

A reprendre éventuellement ici, pour la discuter dans ce contexte, l'hypothèse avancée plus haut (voir p. 123 *le Tournant de la course*) d'une conversion du conte à l'humain, lors du passage en Eldorado.

3. Les personnages

« Voltaire est artiste plus que psychologue, et c'est par là justement qu'il enrichit la psychologie. Il n'analyse pas des caractères, il dessine des silhouettes » (G. Lanson *Voltaire*, 1906, p. 153).
On se trouve mieux, cependant, quoique moins affirmatif, à prendre les choses par cette idée simple que l'insuffisance en psychologie suit la difficulté d'être autrui. Soit, dans la psychologie voltairienne, telle

qu'on a pu la pénétrer (voir p. 19, *l'Homme*), une sorte d'expansion continue du créateur dans sa création :

— Il la déborde, incapable de garder des personnages autonomes, surtout lorsqu'il les place dans des situations où sa sensibilité est profondément engagée (voir les commentaires, p. 119, 141, 148, etc.). Cette présence de Voltaire dans une psychologie démonstrative, de réflexe ou d'humeur, l'a fait exclure de l'ordre des romanciers : « Les personnages de Voltaire manquent de vérité, de naturel, le pamphlet se voit au travers » (Note de Stendhal en marge d'un *Candide*, 18 juin 1840).

— Il semble d'autre part s'y expérimenter, s'y éprouver lui-même, son passé, ses doubles intérieurs, ses tentations (voir ici, p. 28 à 33, et la situation du personnage de Martin, p. 127).

① Étudiez ces deux hypothèses récentes :

« Il semblerait que ce personnage (celui de Candide) n'a pu prendre corps que le jour où, d'une manière particulièrement violente, Voltaire a ressenti jusqu'à l'exaspération *sa propre* candeur » (J. Van Den Heuvel, *Voltaire dans ses contes*, 1967, p. 246).

« Malgré la muraille que dressent autour de lui tant de livres, ceux qu'il lit, ceux surtout qu'il écrit, il gardera le regard neuf, l'esprit libre : il stigmatise en Pangloss, philosophe prisonnier de sa philosophie, l'homme qu'il ne veut pas devenir » (R. Pomeau, édition critique de *Candide*, 1959, p. 59).

4. Gaieté de « Candide »

Par les impressions immédiates, c'est la forme essentielle de l'œuvre, dans les modes divers de l'invention, de l'action et de l'écriture. Aussi l'analyse de ce ton majeur conduit-elle à se figurer une image des positions existentielles de l'auteur : devant sa création, donc devant le monde, qu'elle représente, devant l'homme, devant l'histoire. Démarche difficile, mais sûrement précieuse, comme en pourrait témoigner la complexité de certains résultats :

— Gaieté insensible d'un égoïste raffiné? C'est ainsi que M^me^ de Staël ressentait *Candide* : « Gaieté infernale » (voir le texte cité p. 83).

— Rencontrerait-on quelque secrète détresse d'exister dans « ce *Candide* à la verve éblouissante et cynique, dont la gaieté, impie, agressive, effrontée, finit par serrer le cœur » (V. Fournel, 1886)? C'est aussi l'analyse d'un lecteur moderne : « Recouverte par ces scintillements [de la gaieté de *Candide*], une tristesse profonde. On est forcé de rire, devant tant de drôleries; et ces drôleries accumulées aboutissent au désespoir. On est ébloui; et puis on voit réapparaître le grand fleuve noir où s'engloutissent nos espoirs et nos illusions » (Paul Hazard, *la Pensée européenne au XVIII^e^ siècle*, 1946, t. II, p. 65).

— Ou bien reconnaîtra-t-on cette gaieté comme une manière équivoque de ne pas pactiser avec le malheur et d'échapper à la fois aux tentations du mépris? Pour essayer cette intuition sur l'œuvre, les impressions d'Anatole France par exemple : « Le comique est vite douloureux quand

il est humain. Est-ce que *Don Quichotte* ne vous fait pas quelquefois pleurer? Je goûte beaucoup pour ma part quelques livres d'une sereine et riante désolation, comme cet incomparable *Don Quichotte* ou comme *Candide*, qui sont, à les bien prendre, des manuels d'indulgence et de pitié, des bibles de bienveillance » (*le Jardin d'Épicure*, 1895).

5. Voltaire et le jardin de Candide

Reste ce lien ambigu qui rattache, de l'homme à l'œuvre, le jardin des Délices (voir p. 28) à la fin du conte : exorcisme de sa tentation du jardin ou résistance aux appels du monde? Dans lequel de ces deux sens situer l'action d'écrire *Candide ?* Pour éclairer seulement cette ambiguïté, on propose ici deux voies :

① Installez-vous, dans l'œuvre, au jardin de Candide : plus ou moins loin autour, en étendant le regard, les désordres de Constantinople et les violences d'une humanité méconnaissable, jungle de tigres et de lions, de loups et d'ours, etc. (chap. IV, l. 78; XXI, l. 36-44; XXII, l. 278-280...). Avec cette vue sur l'univers imaginaire (et historique? voir p. 25-26) de *Candide*, cherchez quelles valeurs se trouvent conservées ou récupérées dans le jardin de Candide; dans tout le reste du conte, qui fait mieux l'homme que ces travailleurs à l'écart, si l'on en excepte Eldorado? Et pourtant les heureux jardiniers de la fin ne sont pas présentés comme des Justes, et leur travail comme sublimé par la conscience d'une noblesse symbolique : *La petite terre rapporta beaucoup*... (chap. XXX, l. 124). Ainsi se trouverait figuré seulement le degré zéro d'une humanité vraie convertie au travail humain (« pour lequel l'homme est né », répétait Voltaire) : capable de durer, ou même susceptible d'extension.

② On rencontre, dans la correspondance de Voltaire après *Candide*, une vingtaine d'allusions expresses au « jardin » de la fin, toujours prises dans la coulée de la vie intérieure, comme si le conte en avait fixé des formes familières. D'après les citations suivantes, vous chercherez à saisir ce qu'était pour Voltaire « finir comme Candide », afin d'en éclairer, quant à lui-même au moins, la fin du conte :

— (Regrettant l'isolement des Encyclopédistes dans leur lutte difficile) : « Puisse seulement notre petit troupeau demeurer fidèle! Mon cœur est desséché quand je songe qu'il y a dans Paris une foule de gens d'esprit qui pensent comme nous, et qu'aucun d'eux ne sert la cause commune! Il faudra donc finir comme Candide par cultiver son jardin. Adieu mon cher frère, Écra. l'Inf. » (à Damilaville, 2 avril 1764).

— (Poursuivant ses *Questions sur l'Encyclopédie*, déçu cependant par la lente diffusion des tomes récents) : « Paris est une ville assiégée où la nourriture de l'âme n'entre plus. Je finis comme Candide, en cultivant mon jardin, c'est le seul parti qu'il y ait à prendre » (à d'Alembert, 19 octobre 1771)..

— (Presque octogénaire, un peu las parfois d'une vie toujours mêlée au monde) : « Si j'ai encore quelque temps à vivre, je le passerai à

cultiver mon jardin comme Candide : j'ai assez vécu comme lui » (à d'Alembert, 27 mars 1773).

6. Jugements et interprétations

« C'était bien la peine de dresser un si beau théâtre, de faire naître de si grands événements, de ressusciter des morts, pour amener les acteurs de la pièce à planter des choux et à mourir de faim » (abbé Cl.-M. Guyon, *l'Oracle des nouveaux philosophes*, vol. II, 1760).

« La fin de *Candide* est pour moi la preuve criante d'un génie de premier ordre. La griffe du lion est marquée dans cette conclusion tranquille, bête comme la vie » (Flaubert à Louise de Cormerin, 7 juin 1844).

« La vie n'est pas bonne, elle peut être améliorée. Comment? par le travail, mais par le travail social, par l'effort en commun où chacun trouve son compte... Voilà la conclusion, modérée, courageuse et claire, qui se prépare tout le long du conte » (G. Lanson, *Voltaire*, 1906).

« La morale de *Candide* est ce que nous appellerions aujourd'hui une morale de dégagement [... Elle] part de deux condamnations : de l'Histoire d'abord, de son désordre sanglant; de tous ceux qui veulent mettre l'Histoire en système [...]. Anti-historisme et anti-intellectualisme, telle est la passion (plus encore que la leçon) de *Candide* » (R. Barthes, *Romans et Contes de Voltaire*, Club des libraires, 1958).

« Je suggérerais volontiers que les activités de cette civilisation-miniature [la métairie de Candide] sont étendues au-delà du jardinage [... incluant même] la vie de l'esprit qui vise à diffuser des connaissances utiles à la société » (W. F. Bottiglia, *Voltaire's Candide*, 1959).

« Le jardin de Candide affirme avec une force égale l'espérance dans le travail et le sentiment qu'a l'homme d'être libre » (J. Sareil, *Essai sur Candide*, 1967).

« Le jardin, c'est le niveau dérisoire des possibilités de l'homme, lorsque la vie a fait bon marché de ses chimères [...]. Cette ébauche d'idéal terrien contient les germes d'un nouvel humanisme. La morale de la production peut, dans un sens plus large, déboucher avec le temps sur une morale de l'action [...]. C'est en partant de cette base exiguë, mais stable, que l'homme va se reconquérir peu à peu » (J. Van Den Heuvel, *Voltaire dans ses contes*, 1967).

7. Actualité de « Candide »

Cette œuvre de circonstance garde-t-elle quelque vertu?

« Les hommes auxquels s'attaque Voltaire sont surtout venus après lui, ils sont en grande partie nos contemporains. Gœthe dit quelque part que le signe du génie, c'est la productivité posthume. Il semble que Voltaire ait prévu des attitudes qui n'existaient pas de son temps, et auxquelles d'avance il a fait face » (Julien Benda, *Confluences*, n° 1, janvier-février 1945).

TABLE DES MATIÈRES

La vie de Voltaire (1694-1778) 3

Voltaire : l'homme 19

Voltaire conteur 22

Candide (1758-1759) : le monde en 1758; Voltaire 1758 : la retraite des Délices; l'expérience de la candeur; contre l'optimisme; sources littéraires; la rédaction de *Candide;* les éditions, le succès 25

Bibliographie 36

Candide ou l'optimisme, traduit de l'allemand de M. le Dr Ralph, avec les additions qu'on a trouvées dans la poche du Docteur, lorsqu'il mourut à Minden, l'an de grâce 1759 37

Chapitre premier 39
Chapitre deuxième 44
Chapitre troisième 48
Chapitre quatrième 50
Chapitre cinquième. 55
Chapitre sixième 61
Chapitre septième 64
Chapitre huitième 66
Chapitre neuvième 71
Chapitre dixième. 74
Chapitre onzième 77
Chapitre douzième 80
Chapitre treizième 86
Chapitre quatorzième. . . . 89
Chapitre quinzième. 94
Chapitre seizième. 96
Chapitre dix-septième 103
Chapitre dix-huitième. . . . 107
Chapitre dix-neuvième . . . 116
Chapitre vingtième 125
Chapitre vingt-et-unième . . 129
Chapitre vingt-deuxième. . . 131
Chapitre vingt-troisième. . . 147
Chapitre vingt-quatrième . . 149
Chapitre vingt-cinquième . . 155
Chapitre vingt-sixième. . . . 162
Chapitre vingt-septième . . . 169
Chapitre vingt-huitième . . . 173
Chapitre vingt-neuvième. . . 177
Chapitre trentième 179

Jugements généraux et thèmes de réflexion 187

Sujet ou objet ? 187
L'ordre et le genre 187
Les personnages 188
Gaieté de *Candide* 189
Voltaire et le jardin de Candide 190
Jugements et interprétations 191
Actualité de *Candide* 191

Illustrations. . . . . 2, 18, 21, 35, 38, 60, 85, 102, 124, 146, 168, 185.

BERGER-LEVRAULT, NANCY

779365-2-1972 Dépôt légal : 1er trim. 1972

Belgique : D/1969/0190/9

les classiques bordas (suite)

MOLIÈRE
64 I L'Avare
66 I La Critique de l'École des femmes
68 I L'École des femmes
69 I Les Femmes savantes
70 I Les Fourberies de Scapin
71 I George Dandin
72 I Le Malade imaginaire
74 I Le Misanthrope
75 I Les Précieuses ridicules

MONTAIGNE
77 S Essais

MONTESQUIEU
78 S Lettres persanes

MUSSET
79 I Les Caprices de Marianne
80 I Fantasio
81 I Il ne faut jurer de rien
82 I Lorenzaccio
83 I On ne badine pas avec l'amour

PASCAL
85 S Pensées

Abbé PREVOST
86 S Manon Lescaut

RACINE
88 I Athalie
89 I Bajazet
90 I Bérénice
91 I Britannicus
92 I Esther
93 I Iphigénie
94 I Mithridate
95 I Phèdre
96 I Les Plaideurs

REGNARD
97 I Le Légataire universel

JULES ROMAINS
98 S Les Hommes de bonne volonté (1)
99 S Les Hommes de bonne volonté (2)

ROUSSEAU
100 S Les Confessions
101 S Discours
102 I Les Rêveries du promeneur solitaire

SAINT-EXUPERY
103 S Citadelle

SAINT-SIMON
104 S Mémoires

Mme DE SÉVIGNÉ
105 S Lettres

SOPHOCLE
106 I Antigone
107 I Electre
108 I Œdipe-roi

STENDHAL
109 S Le Rouge et le Noir

VIGNY
111 I Chatterton

VOLTAIRE
115 S Contes (1)
116 S Correspondance

TEXTES DE LANGUE ANGLAISE

E. BRONTE
151 S Wuthering Heights

W. CHURCHILL
152 S The Second World War

CH. DICKENS
153 S Pickwick Papers

C. DOYLE
154 I Two Adventures of Sherlock Holmes

H. FIELDING
155 S Tom Jones

A. HUXLEY
156 S Brave New World

S. MAUGHAM
157 S The Moon and Sixpence

A. MILLER
158 I The Crucible

B. RUSSELL
159 S Autobiography

J. STEINBECK
160 S The Grapes of Wrath

J. SWIFT
161 S Gulliver's Travels

O. WILDE
162 I The Importance of being Earnest

TEXTES PHILOSOPHIQUES

181 S Aristote
182 S Auguste Comte
183 S Descartes
184 S Les Épicuriens
185 S Kant
186 S Platon
187 S Sartre
188 S Pascal
189 S Spinoza
190 I Spinoza : l'Éthique
191 S Le pragmatisme

Univers des lettres Bordas

Une collection qui regroupe tous les textes classiques et modernes, en « intégrale » ou en « extraits sélectionnés », par grand thème ou par auteur.
Chaque U.L.B. est présenté, commenté, annoté et illustré.

INTEGRALE

BOILEAU
219 L'Art poétique
CORNEILLE
202 L'Illusion comique
205 Cinna
217 Polyeucte
DU BELLAY
207 Défense et Illustration de la langue française
FLAUBERT
218 Trois Contes
VICTOR HUGO
209 Ruy Blas
LAUTREAMONT
203 Les Chants de Maldoror
MARIVAUX
212 Les Fausses Confidences
MERIMEE
208 Colomba
MOLIERE
206 Amphitryon
210 Dom Juan
211 Tartuffe
214 Le Médecin malgré lui
216 Le Bourgeois gentilhomme
RACINE
215 Andromaque
ROUSSEAU
204 Le Contrat social
VIGNY
201 Les Destinées
VOLTAIRE
213 Candide

EXTRAITS SÉLECTIONNÉS

BALZAC
409 Splendeurs et misères des courtisanes
CAMUS
406 L'Etranger
CHATEAUBRIAND
419 Mémoires d'outre-tombe
CLAUDEL
410 Le Soulier de satin
M.DURAS
413 Moderato Cantabile
ANATOLE FRANCE
401 L'Ile des pingouins
GIDE
403 Les Nourritures terrestres
VICTOR HUGO
402 Recueils poétiques d'avant l'exil
411 Les Contemplations
412 Les Misérables
MAURIAC
408 Le Nœud de vipères
414 Le Mystère Frontenac
NERVAL
435 Sylvie - Les Chimères Aurélia
PROUST
423 A la recherche du temps perdu (1)
SARTRE
405 Les Mains sales
STENDHAL
404 La Chartreuse de Parme
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM
407 Contes et récits

THEMATIQUE

701 La révolte
702 L'argent
703 L'évasion
704 Le mythe du héros
705 Le suicide
706 L'amour, de l'idéal au réel
707 Le mal
708 La faute
709 L'exotisme
715 La femme

ANTHOLOGIE

601 Cocteau
602 Valéry
604 Dada et le surréalisme
605 Villon
606 Verlaine

PRESENCE LITTERAIRE

801 Malraux
802 Pirandello
803 Ionesco
804 Beckett
805 Ar
806 M
815 Fa

re : Candide cultivant son jardin. III. Edmond Malassis - Paris. L. Carteret 1922 · B.N - Impr. D.R. Jeanbor - Photeb.

08-DBC-399